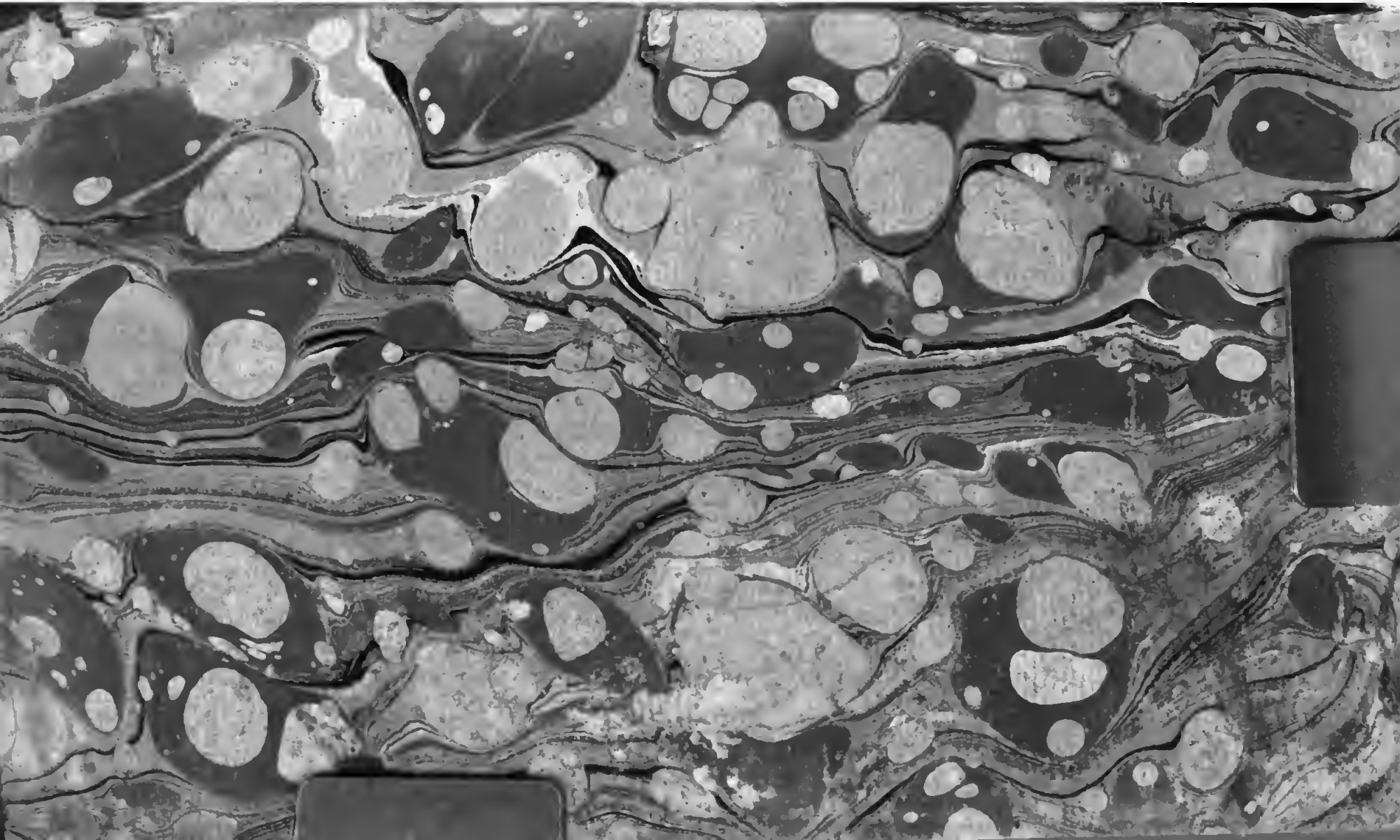
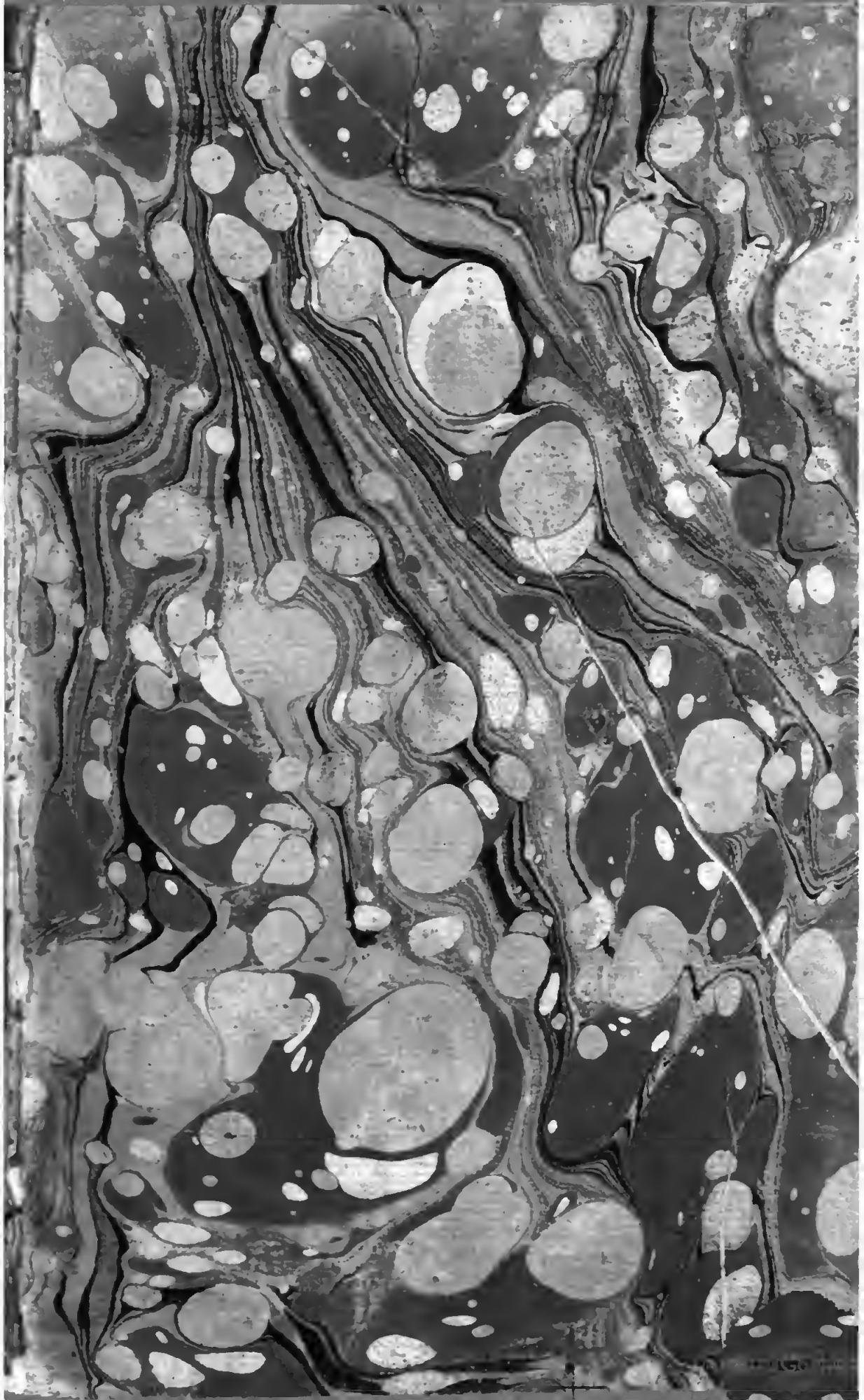




BIBLIOTECA NAZ.
Vittorio Emanuele III
XXV
C
69
NAPOLI

ŒUVRES
COMPLETTES
DE
M. HELVETIUS.

TOME II.

ŒUVRES

COMPLETTES

DE

M. HELVETIUS.

Nouvelle Edition, corrigée & augmentée ſur les Manuſcrits de l'Auteur, avec ſa Vie & ſon Portrait.

DE L'ESPRIT.

..... Unde animi conſtet natura videndum,
Quâ fiant ratione, & quâ vi quæque gerantur
In terris.

LUCRET. de rerum natura. *Lib. I.*

TOME SECOND.

A LONDRES.

M. DCC. LXXX.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS III.

Si l'Eſprit doit être conſidéré comme un don de la Nature, ou comme un effet de l'éducation.

CHAPITRE PREMIER.

Je vais examiner, dans ce Diſcours, ce que peuvent ſur l'eſprit la nature & l'éducation : pour cet effet, je dois d'abord déterminer ce qu'on entend par le mot *Nature*.

Ce mot peut exciter en nous l'idée confuſe d'un être ou d'une force qui nous a doués de tous nos ſens : or, les ſens ſont les ſources de toutes nos idées ; privés d'un ſens, nous ſommes privés de toutes les idées qui y ſont relatives ; un aveugle-né n'a, par cette raiſon, aucune idée des couleurs : il eſt donc évident que, dans cette ſignification, l'eſprit doit être, en entier, conſidéré comme un don de la nature.

Mais ſi l'on prend ce mot dans une acception différente ; & ſi l'on ſuppoſe qu'entre les hommes bien

conformés, doués de tous leurs ſens, & dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, la nature cependant ait mis de ſi grandes différences, & des diſpoſitions ſi inégales à l'eſprit, que les uns ſoient organiſés pour être ſtupides, & les autres pour être ſpirituels, la queſtion devient plus délicate.

J'avoue qu'on ne peut d'abord conſidérer la grande inégalité d'eſprit des hommes, ſans admettre entre les eſprits la même différence qu'entre les corps, dont les uns ſont foibles & délicats, lorſque les autres ſont forts & robuſtes. Qui pourroit, dira-t-on, à cet égard, occaſionner des différences dans la maniere uniforme dont la nature opere ?

Ce raiſonnement, il eſt vrai, n'eſt fondé que ſur une analogie. Il eſt aſſez ſemblable à celui des aſtronomes, qui concluroient que le globe de la lune eſt habité, parce qu'il eſt compoſé d'une matiere à peu près pareille au globe de la terre.

Quelque foible que ce raiſonnement ſoit en lui-même, il doit cependant paroître démonſtratif; car enfin, dira-t-on, à quelle cauſe attribuer la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre des hommes qui ſemblent avoir eu la même éducation ?

Pour répondre à cette objection, il faut d'abord examiner ſi pluſieurs hommes peuvent, à la rigueur, avoir eu la même éducation; &, pour cet effet, fixer l'idée qu'on attache au mot *éducation*.

Si, par *éducation*, on entend ſimplement celle qu'on reçoit dans les mêmes lieux & par les mêmes maîtres; en ce ſens, l'éducation eſt la même pour une infinité d'hommes.

Mais ſi l'on donne à ce mot une ſignification plus vraie & plus étendue, & qu'on y comprenne géné-

ralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, alors je dis que perſonne ne reçoit la même éducation; parce que chacun a, ſi je l'oſe dire, pour précepteurs, & la forme du gouvernement ſous lequel il vit, & ſes amis, & ſes maîtreſſes, & les gens dont il eſt entouré, & ſes lectures, & enfin le haſard, c'eſt-à-dire, une infinité d'événements, dont notre ignorance ne nous permet pas d'appercevoir l'enchaînement & les cauſes. Or, ce haſard a plus de part qu'on ne penſe à notre éducation. C'eſt lui qui met certains objets ſous nos yeux, nous occaſionne, en conſéquence, les idées les plus heureuſes, & nous conduit quelquefois aux plus grandes découvertes. Ce fut le haſard, pour en donner quelques exemples, qui guida Galilée dans les jardins de Florence, lorſque les jardiniers en faiſoient jouer les pompes: ce fut lui qui inſpira ces jardiniers, lorſque, ne pouvant élever les eaux au deſſus de la hauteur de trente-deux pieds, ils en demanderent la cauſe à Galilée, & piquerent, par cette queſtion, l'eſprit & la vanité de ce philoſophe: ce fut enſuite ſa vanité, miſe en action par ce coup du haſard, qui l'obligea à faire de cet effet naturel l'objet de ſes méditations, juſqu'à ce qu'enfin il eût, par la découverte du principe de la peſanteur de l'air, trouvé la ſolution de ce problême.

Dans un moment où l'ame paiſible de Newton n'étoit occupée d'aucune affaire, agitée d'aucune paſſion, c'eſt pareillement le haſard qui, l'attirant ſous une allée de pommiers, détacha quelques fruits de leurs branches, & donna à ce philoſophe la premiere idée de ſon ſyſtême: c'eſt réellement de ce fait dont il partit, pour examiner ſi la lune ne gra-

vitoit pas vers la terre, avec la même force que les corps tombent ſur ſa ſurface. C'eſt donc au haſard que les grands génies ont dû ſouvent les idées les plus heureuſes. Combien de gens d'eſprit reſtent confondus dans la foule des hommes médiocres, faute, ou d'une certaine tranquillité d'ame, ou de la rencontre d'un jardinier, ou de la chûte d'une pomme !

Je ſens qu'on ne peut d'abord, ſans quelque peine, attribuer de ſi grands effets à des cauſes ſi éloignées & ſi petites en apparence (1). Cependant l'expérience nous apprend que, dans le phyſique, comme dans le moral, les plus grands événements ſont ſouvent l'effet des cauſes preſque imperceptibles. Qui doute qu'Alexandre n'ait dû, en partie, la conquête de la Perſe à l'inſtituteur de la phalange Macédonienne ? que le

(1) On lit, dans l'Année littéraire, que Boileau, encore enfant, jouant dans une cour, tomba. Dans ſa chûte, ſa jaquette ſe retrouſſe ; un dindon lui donne pluſieurs coups de bec ſur une partie très-délicate. Boileau en fut toute ſa vie incommodé : & de là, peut-être, cette ſévérité de mœurs, cette diſette de ſentiment qu'on remarque dans tous ſes ouvrages ; de là, ſa ſatyre contre les femmes, contre Lulli, Quinault, & contre toutes les poéſies galantes.

Peut-être ſon antipathie contre les dindons, occaſionna-t-elle l'averſion ſecrete qu'il eut toujours pour les jéſuites, qui les ont apportés en France. C'eſt à l'accident qui lui étoit arrivé, qu'on doit, peut-être, ſa ſatyre ſur l'équivoque, ſon admiration pour Mr. Arnaud, & ſon épître ſur l'amour de Dieu ; tant il eſt vrai que ce ſont ſouvent des cauſes imperceptibles qui déterminent toute la conduite de la vie & toute la ſuite de nos idées.

chantre d'Achille animant ce prince de la fureur de la gloire, n'ait eu part à la deſtruction de l'empire de Darius, comme Quinte-Curce aux victoires de Charles XII ? que les pleurs de Véturie n'aient déſarmé Coriolan, n'aient affermi la puiſſance de Rome prête à ſuccomber ſous les efforts des Volſques, n'aient occaſionné ce long enchaînement de victoires, qui changerent la face du monde; & que ce ne ſoit, par conſéquent, aux larmes de cette Véturie que l'Europe doit ſa ſituation préſente ? Que de faits pareils (1) ne pourroit-on pas citer ? Guſtave, dit M. l'abbé de Vertot, parcouroit vainement les provinces de la Suede ; il erroit depuis plus d'un an dans les montagnes de la Dalécarlie. Les montagnards, quoique prévenus par ſa bonne mine, par la grandeur de ſa taille & la force apparente de ſon corps, ne ſe fuſſent cependant pas déterminés à le ſuivre, ſi, le jour même où ce prince harangua les Dalécarliens, les anciens de la contrée n'euſſent remarqué que le vent du Nord avoit toujours ſoufflé. Ce coup de vent leur parut un ſigne certain de la protection du ciel, & l'ordre d'armer en faveur du héros. C'eſt donc le vent du Nord qui mit la couronne de Suede ſur la tête de Guſtave.

(1) Dans la minorité de Louis XIV, lorſque ce prince étoit prêt de ſe retirer en Bourgogne, ce fut, dit Saint-Evremont, le conſeil de Mr. de Turenne qui le retint à Paris, & qui ſauva la France. Cependant un conſeil ſi important, ajoute cet illuſtre auteur, fit moins d'honneur à ce Général, que la défaite de cinq cent cavaliers. Tant il eſt vrai qu'on attribue difficilement de grands effets à des cauſes qui paroiſſent éloignées & petites.

La plupart des événements ont des cauſes auſſi petites : nous les ignorons, parce que la plupart des hiſtoriens les ont ignorés eux-mêmes, ou parce qu'ils n'ont pas eu d'yeux pour les appercevoir. Il eſt vrai qu'à cet égard l'eſprit peut réparer leurs omiſſions ; la connoiſſance de certains principes ſupplée facilement à la connoiſſance de certains faits. Ainſi, ſans m'arrêter davantage à prouver que le haſard joue dans ce monde un plus grand rôle qu'on ne penſe, je conclurai de ce que je viens de dire, que, ſi l'on comprend ſous le mot d'éducation généralement tout ce qui ſert à notre inſtruction, ce même haſard doit néceſſairement y avoir la plus grande part ; & que perſonne n'étant exactement placé dans le même concours de circonſtances, perſonne ne reçoit préciſément la même éducation.

Ce fait poſé, qui peut aſſurer que la différence de l'éducation ne produiſe la différence qu'on remarque entre les eſprits ? que les hommes ne ſoient ſemblables à ces arbres de la même eſpece, dont le germe, indeſtructible & abſolument le même, n'étant jamais ſemé exactement dans la même terre, ni préciſément expoſé aux mêmes vents, au même ſoleil, aux mêmes pluies, doit, en ſe développant, prendre néceſſairement une infinité de formes différentes. Je pourrois donc conclure que l'inégalité d'eſprit des hommes peut être indifféremment regardée comme l'effet de la nature ou de l'éducation. Mais, quelque vraie que fût cette concluſion, comme elle n'auroit rien que de vague, & qu'elle ſe réduiroit, pour ainſi dire, à un *peut-être*, je crois devoir conſidérer cette queſtion ſous un point de vue nouveau, la ramener à des principes plus certains &

plus précis. Pour cet effet, il faut réduire la queſtion à des points ſimples, remonter juſqu'à l'origine de nos idées, au développement de l'eſprit ; & ſe rappeller que l'homme ne fait que ſentir, ſe reſſouvenir, & obſerver les reſſemblances & les différences, c'eſt-à-dire, les rapports qu'ont entr'eux les objets divers qui s'offrent à lui, ou que ſa mémoire lui préſente ; qu'ainſi la nature ne pourroit donner aux hommes plus ou moins de diſpoſition à l'eſprit, qu'en douant les uns préférablement aux autres d'un peu plus de fineſſe, de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention.

CHAPITRE II.

De la fineſſe des Sens.

La plus ou moins grande perfection des organes des ſens, dans laquelle ſe trouve néceſſairement compriſe celle de l'organiſation intérieure, puiſque je ne juge ici de la fineſſe des ſens que par leurs effets, ſeroit-elle la cauſe de l'inégalité d'eſprit des hommes ?

Pour raiſonner avec quelque juſteſſe ſur ce ſujet, il faut examiner ſi le plus ou le moins de fineſſe des ſens donne à l'eſprit ou plus d'étendue, ou plus de cette juſteſſe, qui, priſe dans ſa vraie ſignification, renferme toutes les qualités de l'eſprit.

La perfection plus ou moins grande des organes des ſens n'influe en rien ſur la juſteſſe de l'eſprit, ſi les hommes, quelque impreſſion qu'ils reçoivent des mêmes objets, doivent cependant toujours appercevoir les mêmes rapports entre ces objets. Or, pour prouver qu'ils les apperçoivent, je choiſis les ſens de la vue pour exemple, comme celui auquel nous devons le plus grand nombre de nos idées : & je dis qu'à des yeux différents, ſi les mêmes objets paroiſſent plus ou moins grands ou petits, brillants ou obſcurs ; ſi la toiſe, par exemple, eſt aux yeux de tel homme plus petite, la neige moins blanche, & l'ébene moins noire qu'aux yeux de tel autre ; ces deux hommes appercevront néanmoins toujours les mêmes rapports entre tous les objets : la toiſe, en conſéquence, paroîtra toujours à leurs yeux plus grande

que le pied, la neige, le plus blanc de tous les corps, & l'ébene, le plus noir de tous les bois.

Or, comme la juſteſſe d'eſprit conſiſte dans la vue nette des véritables rapports que les objets ont entre eux; & qu'en répétant ſur les autres ſens ce que j'ai dit ſur celui de la vue, on arrivera toujours au même réſultat; j'en conclus que la plus ou moins grande perfection de l'organiſation, tant extérieure qu'intérieure, ne peut en rien influer ſur la juſteſſe de nos jugements.

Je dirai de plus, que, ſi l'on diſtingue l'étendue de la juſteſſe de l'eſprit, le plus ou le moins de fineſſe des ſens n'ajoutera rien à cette étendue. En effet, en prenant toujours le ſens de la vue pour exemple, n'eſt-il pas évident que la plus ou moins grande étendue d'eſprit dépendroit du nombre plus ou moins grand d'objets qu'à l'excluſion des autres, un homme doué d'une vue très-fine, pourroit placer dans ſa mémoire. Or, il eſt très-peu de ces objets imperceptibles par leur petiteſſe, qui conſidérés, préciſément avec la même attention, par des yeux auſſi jeunes & auſſi exercés, ſoient apperçus des uns, & échappent aux autres; mais la différence que la nature met, à cet égard, entre les hommes que j'appelle bien organiſés, c'eſt-à-dire, dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut (1),

(1) Je ne prétends parler, dans ce chapitre, que des hommes communément bien organiſés, qui ne ſont privés d'aucun ſens, & qui, d'ailleurs, ne ſont attaqués ni de la maladie de la folie, ni de celle de la ſtupidité, ordinairement produites, l'une, par le découſu de la mémoire, & l'autre, par le défaut total de cette faculté.

fût-elle infiniment plus conſidérable qu'elle ne l'eſt, je puis montrer que cette différence n'en produiroit aucune ſur l'étendue de l'eſprit.

Suppoſons des hommes doués d'une même capacité d'attention, d'une mémoire également étendue; enfin, deux hommes égaux en tout, excepté en fineſſe de ſens : dans cette hypotheſe, celui qui ſera doué de la vue la plus fine, pourra, ſans contredit, placer dans ſa mémoire & comparer entre eux pluſieurs de ces objets, que leur petiteſſe cache à celui dont l'organiſation eſt, à cet égard, moins parfaite : mais ces deux hommes ayant, par ma ſuppoſition, une mémoire également étendue, & capable, ſi l'on veut, de contenir deux mille objets, il eſt encore certain que le ſecond pourra remplacer, par des faits hiſtoriques, les objets qu'un moindre degré de fineſſe dans la vue ne lui aura pas permis d'appercevoir, & qu'il pourra completter, ſi l'on veut, le nombre de deux mille objets que contient la mémoire du premier. Or de ces deux hommes, ſi celui dont le ſens de la vue eſt le moins fin, peut cependant dépoſer dans le magaſin de ſa mémoire un auſſi grand nombre d'objets que l'autre; & ſi, d'ailleurs, ces deux hommes ſont égaux en tout, ils doivent, par conſéquent, faire autant de combinaiſons, &, par ma ſuppoſition, avoir autant d'eſprit, puiſque l'étendue de l'eſprit ſe meſure par le nombre des idées & des combinaiſons. Le plus ou le moins de perfection dans l'organe de la vue ne peut, en conſéquence, qu'influer ſur le genre de leur eſprit, faire de l'un un peintre, un botaniſte, & de l'autre un hiſtorien, ou un politique; mais ne peut en rien influer ſur l'étendue de leur eſprit.

Auſſi ne remarque-t-on pas une conſtante ſupériorité d'eſprit, & dans ceux qui ont le plus de fineſſe dans le ſens de la vue & de l'ouïe, & dans ceux qui, par l'uſage habituel des lunettes & des cornets, mettroient par ce moyen, entre eux & les autres hommes, plus de différence que n'en met à cet égard la nature. D'où je conclus qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, ce n'eſt point à la plus ou moins grande perfection des organes, tant extérieurs qu'intérieurs, des ſens, qu'eſt attachée la ſupériorité de lumiere, & que c'eſt néceſſairement d'une autre cauſe que dépend la grande inégalité des eſprits.

CHAPITRE III.

De l'étendue de la Mémoire.

La concluſion du chapitre précédent fera, ſans doute, chercher dans l'inégale étendue de la mémoire des hommes, la cauſe de l'inégalité de leur eſprit. La mémoire eſt le magaſin où ſe dépoſent les ſenſations, les faits & les idées, dont les diverſes combinaiſons forment ce qu'on appelle *Eſprit*.

Les ſenſations, les faits & les idées doivent donc être regardés comme la matiere premiere de l'eſprit. Or, plus le magaſin de la mémoire eſt ſpacieux, plus il contient de cette matiere premiere, & plus, dira-t-on, l'on a d'aptitude à l'eſprit.

Quelque fondé que paroiſſe ce raiſonnement, peut-être, en l'approfondiſſant, ne le trouvera-t-on que ſpécieux. Pour y répondre pleinement, il faut premiérement examiner ſi la différence d'étendue, dans la mémoire des hommes bien organiſés, eſt auſſi conſidérable en effet, qu'elle l'eſt en apparence: &, ſuppoſant cette différence effective, il faut ſecondement ſavoir ſi l'on doit la conſidérer comme la cauſe de l'inégalité des eſprits.

Quant au premier objet de mon examen, je dis que l'attention ſeule peut graver dans la mémoire les objets qui, vus ſans attention, ne feroient ſur nous que des impreſſions inſenſibles, & pareilles, à peu près, à celles qu'un lecteur reçoit ſucceſſivement de chacune des lettres qui compoſent la feuille d'un

ouvrage. Il eſt donc certain que, pour juger ſi le défaut de mémoire eſt dans les hommes l'effet de leur inattention, ou d'une imperfection dans l'organe qui la produit, il faut avoir recours à l'expérience. Elle nous apprend que parmi les hommes, il en eſt beaucoup, comme St. Auguſtin & Montaigne le diſent d'eux-mêmes, qui ne paroiſſant doués que d'une mémoire très-foible, ſont, par le deſir de ſavoir, parvenus cependant à mettre un aſſez grand nombre de faits & d'idées dans leur ſouvenir, pour être placés au rang des mémoires extraordinaires. Or, ſi le deſir de s'inſtruire ſuffit du moins pour ſavoir beaucoup, j'en conclus que la mémoire eſt preſque entiérement factice : auſſi l'étendue de la mémoire dépend, 1°. de l'uſage journalier qu'on en fait ; 2°. de l'attention avec laquelle on conſidere les objets que l'on y veut imprimer, & qui, vus ſans attention, comme je viens de le dire, n'y laiſſeroient qu'une trace légere & prompte à s'effacer ; &, 3°. de l'ordre dans lequel on range ſes idées. C'eſt à cet ordre qu'on doit tous les prodiges de mémoire ; & cet ordre conſiſte à lier enſemble toutes ſes idées, à ne charger, par conſéquent, ſa mémoire que d'objets qui, par leur nature ou la maniere dont on les conſidere, conſervent entre eux aſſez de rapport pour ſe rappeller l'un l'autre.

Les fréquentes repréſentations des mêmes objets à la mémoire ſont, pour ainſi dire, autant de coups de burin qui les y gravent d'autant plus profondément, qu'ils s'y repréſentent plus ſouvent (1). D'ailleurs, cet ordre ſi propre à rappeller les mêmes ob-

(1) La mémoire, dit Mr. Locke, eſt une table d'airain

jets à notre ſouvenir, nous donne l'explication de tous les phénomenes de la mémoire; nous apprend que la ſagacité d'eſprit de l'un, c'eſt-à-dire, la promptitude avec laquelle un homme eſt frappé d'une vérité, dépend ſouvent de l'analogie de cette vérité avec les objets qu'il a habituellement préſents à la mémoire; que la lenteur d'eſprit d'un autre à cet égard, eſt, au contraire, l'effet du peu d'analogie de cette même vérité avec les objets dont il s'occupe. Il ne pourroit la ſaiſir, en appercevoir tous les rapports, ſans rejetter toutes les premieres idées qui ſe préſentent à ſon ſouvenir, ſans bouleverſer tout le magaſin de ſa mémoire, pour y chercher les idées qui ſe lient à cette vérité. Voilà pourquoi tant de gens ſont inſenſibles à l'expoſition de certains faits ou de certaines vérités, qui n'en affectent vivement d'autres, que parce que ces faits ou ces vérités ébranlent toute la chaîne de leurs penſées, en réveillent un grand nombre dans leur eſprit: c'eſt un éclair qui jette un jour rapide ſur tout l'horizon de leurs idées. C'eſt donc à l'ordre qu'on doit ſouvent la ſagacité de ſon eſprit, & toujours l'étendue de ſa mémoire: c'eſt auſſi le défaut d'ordre, effet de l'indifférence qu'on a pour certains genres d'étude, qui, à certains égards, prive abſolument de mémoire ceux qui, à d'autres égards, paroiſſent être doués de la mémoire la plus étendue. Voilà pourquoi le ſavant dans les langues & l'hiſtoire, qui, par le ſecours de l'ordre chronologique, im-

---

remplie de caracteres que le temps efface inſenſiblement, ſi l'on n'y repaſſe quelquefois le burin.

prime & conſerve facilement dans ſa mémoire des mots, des dates & des faits hiſtoriques, ne peut ſouvent y retenir la preuve d'une vérité morale, la démonſtration d'une vérité géométrique, ou le tableau d'un payſage qu'il aura long-temps conſidéré: en effet, ces ſortes d'objets n'ayant aucune analogie avec le reſte des faits ou des idées dont il a rempli ſa mémoire, ils ne peuvent s'y repréſenter fréquemment, s'y imprimer profondément, ni, par conſéquent, s'y conſerver long-temps.

Telle eſt la cauſe productrice de toutes les différentes eſpeces de mémoire, & la raiſon pour laquelle ceux qui ſavent le moins dans un genre, ſont ceux qui, dans ce même genre, communément oublient le plus.

Il paroit donc que la grande mémoire eſt, pour ainſi dire, un phénomene de l'ordre; qu'elle eſt preſque entiérement factice; & qu'entre les hommes que j'appelle bien organiſés, cette grande inégalité de mémoire eſt moins l'effet d'une inégale perfection dans l'organe qui la produit, que d'une inégale attention à la cultiver.

Mais, en ſuppoſant même que l'inégale étendue de mémoire qu'on remarque dans les hommes, fût entiérement l'ouvrage de la nature, & fut auſſi conſidérable en effet, qu'elle l'eſt en apparence; je dis qu'elle ne pourroit influer en rien ſur l'étendue de leur eſprit; 1°. parce que le grand eſprit, comme je vais le démontrer, ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire; &, 2°. parce que tout homme eſt doué d'une mémoire ſuffiſante pour s'élever au plus haut degré d'eſprit.

Avant de prouver la premiere de ces propoſitions,

il faut obſerver que, ſi la parfaite ignorance fait la parfaite imbécillité, l'homme d'eſprit ne paroit quelquefois manquer de mémoire, que parce qu'on donne trop peu d'étendue à ce mot de *mémoire*, qu'on en reſtreint la ſignification au ſeul ſouvenir des noms, des dates, des lieux & des perſonnes pour leſquelles les gens d'eſprit ſont ſans curioſité, & ſe trouvent ſouvent ſans mémoire. Mais, en comprenant dans la ſignification de ce mot le ſouvenir ou des idées, ou des images, ou des raiſonnements, aucun d'eux n'en eſt privé : d'où il réſulte qu'il n'eſt point d'eſprit ſans mémoire.

Cette obſervation faite, il faut ſavoir quelle étendue de mémoire ſuppoſe le grand eſprit. Choiſiſſons pour exemple deux hommes illuſtres dans des genres différents, tels que Locke & Milton; examinons ſi la grandeur de leur eſprit doit être regardée comme l'effet de l'extrême étendue de leur mémoire.

Si l'on jette d'abord les yeux ſur Locke, & ſi l'on ſuppoſe qu'éclairé par une idée heureuſe, ou par la lecture d'Ariſtote, de Gaſſendi, ou de Montaigne, ce philoſophe ait apperçu dans les ſens l'origine commune de toutes nos idées; on ſentira que, pour déduire tout ſon ſyſtême de cette premiere idée, il lui falloit moins d'étendue dans la mémoire, que d'opiniâtreté dans la méditation; que la mémoire la moins étendue ſuffiſoit pour contenir tous les objets, de la comparaiſon deſquels devoit réſulter la certitude de ſes principes, pour lui en développer l'enchaînement, & lui faire, par conſéquent, mériter & obtenir le titre de grand eſprit.

A l'égard de Milton, ſi je le regarde ſous le point de vue où, de l'aveu général, il eſt infiniment ſupérieur

périeur aux autres poëtes ; ſi je conſidere uniquement la force, la grandeur, la vérité, & enfin la nouveauté de ſes images poétiques, je ſuis obligé d'avouer que la ſupériorité de ſon eſprit en ce genre ne ſuppoſe point non plus une grande étendue de mémoire. Quelque grandes, en effet, que ſoient les compoſitions de ſes tableaux (telle eſt celle où, réuniſſant l'éclat du feu à la ſolidité de la matiere terreſtre, il peint le terrein de l'enfer brûlant d'un feu ſolide, comme le lac brûloit d'un feu liquide ;) quelque grandes, dis-je, que ſoient ſes compoſitions, il eſt évident que le nombre des images hardies, propres à former de pareils tableaux, doit être extrêmement borné ; que, par conſéquent, la grandeur de l'imagination de ce poëte eſt moins l'effet d'une grande étendue de mémoire, que d'une méditation profonde ſur ſon art. C'eſt cette méditation qui, lui faiſant chercher la ſource des plaiſirs de l'imagination, la lui a fait appercevoir, & dans l'aſſemblage nouveau des images propres à former des tableaux grands, vrais & bien proportionnés, & dans le choix conſtant de ces expreſſions fortes, qui ſont, pour ainſi dire, les couleurs de la poéſie, & par leſquelles il a rendu ſes deſcriptions viſibles aux yeux de l'imagination.

Pour dernier exemple du peu d'étendue de mémoire qu'exige la belle imagination, je donne, en note, la traduction d'un morceau de poéſie Angloiſe (1). Cette traduction & les exemples pré-

(1) C'eſt une jeune fille que l'amour éveille & conduit, avant l'aurore, dans un vallon : elle y attend ſon amant,

cédents prouveront, je crois, à ceux qui décompoſeront les ouvrages des hommes illuſtres, que le grand eſprit ne ſuppoſe point la grande mémoire. J'ajouterai même que l'extrême étendue de l'un eſt abſolument excluſive de l'extrême étendue de l'autre. Si l'ignorance fait languir l'eſprit faute de

---

chargé, au lever du ſoleil, d'offrir un ſacrifice aux dieux. Son ame, dans la ſituation douce où la met l'eſpoir d'un bonheur prochain, ſe prête, en l'attendant, au plaiſir de contempler les beautés de la nature, & du lever de l'aſtre qui doit ramener près d'elle l'objet de ſa tendreſſe. Elle s'exprime ainſi :

» Déjà le ſoleil dore la cime de ces chênes antiques, & » les flots de ces torrents précipités, qui mugiſſent entre » les rochers, ſont brillantés par ſa lumiere. J'apperçois » déjà le ſommet de ces montagnes *velues*, d'où s'élancent » ces voûtes, qui, à demi-jettées dans les airs, offrent un » abri formidable au ſolitaire qui s'y retire. Nuit, acheve » de replier tes voiles. Feux folets qui égarez le voyageur » incertain, retirez-vous dans les fondrieres & les fanges » marécageuſes : & toi, ſoleil, dieu des cieux, qui rem- » plis l'air d'une chaleur vivifiante, qui ſemes les perles » de la roſée ſur les fleurs de ces prairies, & qui rends la » couleur aux beautés variées de la nature, reçois mon » premier hommage ; hâte ta courſe : ton retour m'annonce » celui de mon amant. Libre de ſoins pieux qui le retien- » nent encore aux pieds des autels, l'amour va bientôt le » ramener aux miens. Que tout ſe reſſente de ma joie ! » que tout béniſſe le lever de l'aſtre qui nous éclaire ! » Fleurs, qui renfermez dans votre ſein les odeurs que » la froide nuit y condenſe, ouvrez vos calices ; exhalez » dans les airs vos vapeurs embaumées. Je ne ſais ſi la » voluptueuſe ivreſſe, qui remplit mon ame, embellit

nourriture, la vaſte érudition, par une ſurabondance d'aliment, l'a ſouvent étouffé. Il ſuffit, pour s'en convaincre, d'examiner l'uſage différent que doivent faire de leur temps deux hommes qui veulent ſe rendre ſupérieurs aux autres, l'un en eſprit, & l'autre en mémoire.

» tout ce que mes yeux appèrçoivent; mais le ruiſſeau
» qui ſerpente dans les contours de ces vallées, m'en-
» chante par ſon murmure. Le zéphyr me careſſe de
» ſon ſouffle. Les plantes *ambrées*, preſſées ſous mes pas,
» portent à mon odorat des bouffées de parfums. Ah! ſi
» le bonheur daigne quelquefois viſiter le ſéjour des mor-
» tels, c'eſt, ſans doute, en ces lieux qu'il ſe retire.....
» Mais quel trouble ſecret m'agite? Déjà l'impatience
» mêle ſon poiſon aux douceurs de mon attente; déjà ce
» vallon a perdu de ſes beautés. Là, la joie eſt-elle donc
» ſi paſſagere? Nous eſt-elle auſſi facilement enlevée que
» le duvet léger de ces plantes l'eſt par le ſouffle du zé-
» phyr? C'eſt en vain que j'ai recours à l'eſpérance flat-
» teuſe : chaque inſtant accroît mon trouble..... Il ne
» vient point! .... Qui le retient loin de moi? Quel de-
» voir plus ſacré que celui de calmer les inquiétudes d'une
» amante?.... Mais, que dis-je? Fuyez, ſoupçons ja-
» loux, injurieux à ſa fidélité, & faits pour éteindre ſa
» tendreſſe. Si la jalouſie croît près de l'amour, elle l'é-
» touffe, ſi on ne l'en détache: c'eſt le lierre, qui, d'une
» chaîne verte, embraſſe, mais deſſeche le tronc qui lui
» ſert d'appui. Je connois trop mon amant pour douter de
» ſa tendreſſe. Il a, comme moi, loin de la pompe des
» cours, cherché l'aſyle tranquille des campagnes: la
» ſimplicité de mon cœur & de ma beauté l'ont touché;
» mes voluptueuſes rivales le rappelleroient vainement
» dans leurs bras. Seroit-il ſéduit par les avances d'une

Si l'eſprit n'eſt qu'un aſſemblage d'idées neuves ; & ſi toute idée neuve n'eſt qu'un rapport nouvellement apperçu entre certains objets ; celui qui veut ſe diſtinguer par ſon eſprit, doit néceſſairement em-

---

» coquetterie qui ternit, ſur les joues d'une jeune fille, » la neige de l'innocence & l'incarnat de la pudeur, & » qui les peint du blanc de l'art & du fard de l'effronterie ? » Que ſais-je ? Son mépris pour elles n'eſt, peut-être, » qu'un piege pour moi. Puis-je ignorer les préjugés des » hommes, & l'art qu'ils emploient pour nous ſéduire ? » Nourris dans le mépris de notre ſexe, ce n'eſt point » nous, c'eſt leurs plaiſirs qu'ils aiment. Les cruels qu'ils » ſont ! ils ont mis au rang des vertus & les fureurs barbares de la vengeance, & l'amour forcené de la patrie, » & jamais, parmi les vertus, ils n'ont compté la fidélité ! » C'eſt ſans remords qu'ils abuſent l'innocence. Souvent » leur vanité contemple, avec délices, le ſpectacle de » nos douleurs. Mais, non ; éloignez-vous de moi odieuſes penſées ; mon amant va ſe rendre en ces lieux. Je » l'ai mille fois éprouvé : dès que je l'apperçois, mon » ame agitée ſe calme ; j'oublie ſouvent de trop juſtes » ſujets de plainte ; près de lui, je ne ſais qu'être heureuſe..... Cependant, s'il me trahiſſoit ; ſi, dans le » moment que mon amour l'excuſe, il conſommoit, entre » les bras d'une autre, le crime de l'infidélité : que toute » la nature s'arme pour ma vengeance ! qu'il périſſe !.... » Que dis-je ? Eléments, ſoyez ſourds à mes cris ; terre, » n'ouvre point tes gouffres profonds ; laiſſe ce monſtre » marcher le temps preſcrit ſur ta brillante ſurface. Qu'il » commette encore de nouveaux crimes ; qu'il faſſe couler » encore les larmes des amantes trop crédules : &, ſi le » ciel les venge & le punit, que ce ſoit, du moins, à la » priere d'une autre infortunée, &c.

ployer la plus grande partie de ſon temps à l'obſervation des rapports divers que les objets ont entre eux, & n'en conſommer que la moindre partie à placer des faits ou des idées dans ſa mémoire. Au contraire, celui qui veut ſurpaſſer les autres en étendue de mémoire, doit, ſans perdre ſon temps à méditer & à comparer les objets entre eux, employer les journées entieres à emmagaſiner ſans ceſſe de nouveaux objets dans ſa mémoire. Or, par un uſage ſi différent de leur temps, il eſt évident que le premier de ces deux hommes doit être auſſi inférieur en mémoire au ſecond, qu'il lui ſera ſupérieur en eſprit : vérité qu'avoit vraiſemblablement apperçue Deſcartes, lorſqu'il dit que pour perfectionner ſon eſprit, il falloit moins apprendre que méditer. D'où je conclus que non-ſeulement le très-grand eſprit ne ſuppoſe pas la très-grande mémoire, mais que l'extrême étendue de l'un eſt toujours excluſive de l'extrême étendue de l'autre.

Pour terminer ce chapitre, & prouver que ce n'eſt point à l'inégale étendue de la mémoire qu'on doit attribuer la force inégale des eſprits, il ne me reſte plus qu'à montrer que les hommes, communément bien organiſés, ſont tous doués d'une étendue de mémoire ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées. Tout homme, en effet, eſt, à cet égard, aſſez favoriſé de la nature, ſi le magaſin de ſa mémoire eſt capable de contenir un nombre d'idées ou de faits, tel qu'en les comparant ſans ceſſe entre eux, il puiſſe toujours y appercevoir quelque rapport nouveau, toujours accroître le nombre de ſes idées, &, par conſéquent, donner toujours plus d'étendue à ſon eſprit. Or, ſi trente ou

quarante objets, comme le démontre la géométrie, peuvent ſe comparer entre eux de tant de manieres, que, dans le cours d'une longue vie, perſonne ne puiſſe en obſerver tous les rapports, ni en déduire toutes les idées poſſibles; & ſi, parmi les hommes que j'appelle bien organiſés, il n'en eſt aucun dont la mémoire ne puiſſe contenir non-ſeulement tous les mots d'une langue, mais encore une infinité de dates, de faits, de noms, de lieux & de perſonnes, & enfin un nombre d'objets beaucoup plus conſidérable que celui de ſix ou ſept mille; j'en conclurai hardiment que tout homme bien organiſé eſt doué d'une capacité de mémoire bien ſupérieure à celle dont il peut faire uſage pour l'accroiſſement de ſes idées; que plus d'étendue de mémoire ne donneroit pas plus d'étendue à ſon eſprit; & qu'ainſi, loin de regarder l'inégalité de mémoire des hommes comme la cauſe de l'inégalité de leur eſprit, cette derniere inégalité eſt uniquement l'effet, ou de l'attention plus ou moins grande avec laquelle ils obſervent les rapports des objets entre eux, ou du mauvais choix des objets dont ils chargent leur ſouvenir. Il eſt, en effet, des objets ſtériles, & qui, tels que les dates, les noms des lieux, des perſonnes, ou autres pareils, tiennent une grande place dans la mémoire, ſans pouvoir produire ni idée neuve, ni idée intéreſſante pour le public. L'inégalité des eſprits dépend donc en partie du choix des objets qu'on place dans la mémoire. Si les jeunes gens dont les ſuccès ont été les plus brillants dans les colleges, n'en ont pas toujours de pareils dans un âge plus avancé, c'eſt que la comparaiſon & l'application heureuſe des regles

du deſpautere, qui ſont les bons écoliers, ne prouvent nullement que, dans la ſuite, ces mêmes jeunes gens portent leur vue ſur des objets de la comparaiſon deſquels réſultent des idées intéreſſantes pour le public : & c'eſt pourquoi l'on eſt rarement grand homme, ſi l'on n'a le courage d'ignorer une infinité de choſes inutiles.

CHAPITRE IV.

De l'inégale capacité d'attention.

J'ai fait voir que ce n'eſt point de la perfection plus ou moins grande, & des organes des ſens, & de l'organe de la mémoire, que dépend la grande inégalité des eſprits. On n'en peut donc chercher la cauſe que dans l'inégale capacité d'attention des hommes.

Comme c'eſt l'attention, plus ou moins grande, qui grave plus ou moins profondément les objets dans la mémoire, qui en fait appercevoir mieux ou moins bien les rapports, qui forme la plupart de nos jugements vrais ou faux; & que c'eſt enfin à cette attention que nous devons preſque toutes nos idées; il eſt, dira-t-on, évident que c'eſt de l'inégale capacité d'attention des hommes que dépend la force inégale de leur eſprit.

En effet, ſi le plus foible degré de maladie, auquel on ne donneroit que le nom d'indiſpoſition, ſuffit pour rendre la plupart des hommes incapables d'une attention ſuivie, c'eſt, ſans doute, ajoutera-t-on, à des maladies, pour ainſi dire, inſenſibles, &, par conſéquent, à l'inégalité de force que la nature donne aux divers hommes, qu'on doit principalement attribuer l'incapacité totale d'attention qu'on remarque dans la plupart d'entre eux, & leur inégale diſpoſition à l'eſprit: d'où l'on conclura que l'eſprit eſt purement un don de la nature.

Quelque vraiſemblable que ſoit ce raiſonnement, il n'eſt cependant point confirmé par l'expérience.

Si l'on en excepte les gens affligés de maladies habituelles, & qui contraints, par la douleur, de fixer toute leur attention ſur leur état, ne peuvent la porter ſur des objets propres à perfectionner leur eſprit, ni, par conſéquent, être compris dans le nombre des hommes que j'appelle bien organiſés; on verra que tous les autres hommes, même ceux qui, foibles & délicats, devroient, conſéquemment au raiſonnement précédent, avoir moins d'eſprit que les gens bien conſtitués, paroiſſent ſouvent, à cet égard, les plus favoriſés de la nature.

Dans les gens ſains & robuſtes qui s'appliquent aux arts & aux ſciénces, il ſemble que la force du tempérament, en leur donnant un beſoin preſſant du plaiſir, les détourne plus ſouvent de l'étude & de la méditation, que la foibleſſe du tempérament, par de légeres & fréquentes indiſpoſitions, ne peut en détourner les gens délicats. Tout ce qu'on peut aſſurer, c'eſt qu'entre les hommes, à peu près animés d'un égal amour pour l'étude, le ſuccès ſur lequel on meſure la force de l'eſprit, paroît entiérement dépendre, & des diſtractions plus ou moins grandes occaſionnées par la différence des goûts, des fortunes, des états, & du choix plus ou moins heureux des ſujets qu'on traite, de la méthode plus ou moins parfaite dont on ſe ſert pour compoſer, de l'habitude plus ou moins grande qu'on a de méditer, des livres qu'on lit, des gens de goût qu'on voit, & enfin, des objets que le haſard préſente journellement ſous nos yeux. Il ſemble que, dans le conçours des accidents néceſſaires pour former

un homme d'eſprit, la différente capacité d'attention que pourroit produire la force plus ou moins grande du tempérament, ne ſoit d'aucune conſidération. Auſſi l'inégalité d'eſprit occaſionnée par la différente conſtitution des hommes, eſt-elle inſenſible. Auſſi n'a-t-on, par aucune obſervation exacte, pu, juſqu'à préſent, déterminer l'eſpece de tempérament le plus propre à former des gens de génie; & ne peut-on encore ſavoir leſquels des hommes, grands ou petits, gras ou maigres, bilieux ou ſanguins, ont le plus d'aptitude à l'eſprit.

Au reſte, quoique cette réponſe ſommaire pût ſuffire pour réfuter un raiſonnement qui n'eſt fondé que ſur des vraiſemblances; cependant, comme cette queſtion eſt fort importante, il faut, pour la réſoudre avec préciſion, examiner ſi le défaut d'attention eſt dans les hommes, ou l'effet d'une impuiſſance phyſique de s'appliquer, ou d'un deſir trop foible de s'inſtruire.

Tous les hommes que j'appelle bien organiſés, ſont capables d'attention, puiſque tous apprennent à lire, apprennent leur langue, & peuvent concevoir les premieres propoſitions d'Euclide. Or, tout homme, capable de concevoir ces propoſitions, a la puiſſance phyſique de les entendre toutes: en effet, en géométrie comme en toutes les autres ſciences, la facilité plus ou moins grande avec laquelle on ſaiſit une vérité, dépend du nombre plus ou moins grand de propoſitions antécédentes que, pour la concevoir, il faut avoir préſentes à la mémoire. Or, ſi tout homme bien organiſé, comme je l'ai prouvé dans le chapitre précédent, peut placer dans ſa mémoire un nombre d'idées fort ſupé-

rieur à celui qu'exige la démonſtration de quelque propoſition de géométrie que ce ſoit ; & ſi, par le ſecours de l'ordre & par la repréſentation fréquente des mêmes idées, on peut, comme l'expérience le prouve, ſe les rendre aſſez familieres & aſſez habituellement préſentes pour ſe les rappeller ſans peine ; il s'enſuit que chacun a la puiſſance phyſique de ſuivre la démonſtration de toute vérité géométrique ; & qu'après s'être élevé, de propoſitions en propoſitions, & d'idées analogues en idées analogues, juſqu'à la connoiſſance, par exemple, de quatre-vingt-dix-neuf propoſitions, tout homme peut concevoir la centieme avec la même facilité que la deuxieme, qui eſt auſſi diſtante de la premiere que la centieme l'eſt de la quatre-vingt-dix-neuvieme.

Maintenant, il faut examiner ſi le degré d'attention néceſſaire pour concevoir la démonſtration d'une vérité géométrique, ne ſuffit pas pour la découverte de ces vérités qui placent un homme au rang des gens illuſtres. C'eſt à ce deſſein que je prie le lecteur d'obſerver avec moi la marche que tient l'eſprit humain, ſoit qu'il découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive ſimplement la démonſtration. Je ne tire point mon exemple de la géométrie, dont la connoiſſance eſt étrangere à la plupart des hommes ; je le prends dans la morale, & je me propoſe ce problême : *Pourquoi les conquêtes injuſtes ne déshonorent-elles point autant les nations que les vols déshonorent les particuliers ?* Pour réſoudre ce problême moral, les idées qui ſe préſenteront les premieres à mon eſprit, ſont les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres : je la conſidérerai donc entre particuliers, & je ſentirai que des vols, qui troublent & renverſent

l'ordre de la ſociété, ſont, avec juſtice, regardés comme infames.

Mais quelque avantageux qu'il fût d'appliquer aux nations les idées que j'ai de la juſtice entre citoyens; cependant, à la vue de tant de guerres injuſtes, entrepriſes de tous les temps par des peuples qui ſont l'admiration de la terre, je ſoupçonnerai bientôt que les idées de la juſtice conſidérée par rapport à un particulier, ne ſont point applicables aux nations: ce ſoupçon ſera le premier pas que fera mon eſprit pour parvenir à la découverte qu'il ſe propoſe. Pour éclaircir ce ſoupçon, j'écarterai d'abord les idées de juſtice qui me ſont les plus familieres: je rappellerai à ma mémoire, & j'en rejetterai ſucceſſivement une infinité d'idées, juſqu'au moment où j'appercevrai que, pour réſoudre cette queſtion, il faut d'abord ſe former des idées nettes & générales de la juſtice; &, pour cet effet, remonter juſqu'à l'établiſſement des ſociétés, juſqu'à ces temps reculés, où l'on en peut mieux appercevoir l'origine, où d'ailleurs l'on peut plus facilement découvrir la raiſon pour laquelle les principes de la juſtice conſidérée par rapport aux citoyens, ne ſeroient pas applicables aux nations.

Tel ſera, ſi je l'oſe dire, le ſecond pas de mon eſprit. Je me repréſenterai, en conſéquence, les hommes abſolument privés de la connoiſſance des loix, des arts, & à peu près tels qu'ils devoient être aux premiers jours du monde. Alors, je les vois diſperſés dans les bois comme les autres animaux voraces; je vois que trop foibles avant l'invention des armes pour réſiſter aux bêtes féroces, ces premiers hommes, inſtruits par le danger, le beſoin ou

ſa crainte, ont ſenti qu'il étoit de l'intérêt de chacun d'eux en particulier de ſe raſſembler en ſociété, & de former une ligue contre les animaux, leurs ennemis communs. J'apperçois enſuite que ces hommes, ainſi raſſemblés & devenus bientôt ennemis par le deſir qu'ils eurent de poſſéder les mêmes choſes, dûrent s'armer pour ſe les ravir mutuellement; que le plus vigoureux les enleva d'abord au plus ſpirituel, qui inventa des armes, & lui dreſſa des embûches pour lui reprendre les mêmes biens; que la force & l'adreſſe furent, par conſéquent, les premiers titres de propriété; que la terre appartint premiérement au plus fort, & enſuite au plus fin; que ce fut d'abord à ces ſeuls titres qu'on poſſéda tout: mais qu'enfin, éclairés par leur malheur commun, les hommes ſentirent que leur réunion ne leur ſeroit point avantageuſe, & que les ſociétés ne pourroient ſubſiſter, ſi, à leurs premieres conventions, ils n'en ajoutoient de nouvelles, par leſquelles chacun en particulier renonçât au droit de la force & de l'adreſſe, & tous, en général, ſe garantiſſent réciproquement la conſervation de leur vie & de leurs biens, & s'engageaſſent à s'armer contre l'infracteur de ces conventions; que ce fut ainſi que, de tous les intérêts des particuliers, ſe forma un intérêt commun, qui dut donner aux différentes actions les noms de juſtes, de permiſes & d'injuſtes, ſelon qu'elles étoient utiles, indifférentes ou nuiſibles aux ſociétés.

Une fois parvenu à cette vérité, je découvre facilement la ſource des vertus humaines: je vois que, ſans la ſenſibilité à la douleur & au plaiſir phyſique, les hommes ſans deſirs, ſans paſſions, également

indifférents à tout, n'euſſent point connu d'intérêt perſonnel; que, ſans intérêt perſonnel, ils ne ſe fuſſent point raſſemblés en ſociété, n'euſſent point fait entre eux de conventions, qu'il n'y eût point eu d'intérêt général, par conſéquent point d'actions juſtes ou injuſtes; & qu'ainſi la ſenſibilité phyſique & l'intérêt perſonnel ont été les auteurs de toute juſtice (1).

Cette vérité, appuyée ſur cet axiome de juriſprudence: *L'intérêt eſt la meſure des actions des hommes*, & confirmée d'ailleurs par mille faits, me prouve que, vertueux ou vicieux, ſelon que nos paſſions ou nos goûts particuliers ſont conformes ou contraires à l'intérêt général, nous tendons ſi néceſſairement à notre bien particulier, que le légiſlateur divin lui-même a cru, pour engager les hommes à la pratique de la vertu, devoir leur promettre un bonheur éternel en échange des plaiſirs temporels qu'ils ſont quelquefois obligés d'y ſacrifier.

Ce principe établi, mon eſprit en tire les conſéquences: & j'apperçois que toute convention où l'intérêt particulier ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt général, eût toujours été violée, ſi les légiſlateurs n'euſſent toujours propoſé de grandes récompenſes à la vertu; & qu'au penchant naturel qui porte tous les hommes à l'uſurpation, ils n'euſſent, ſans ceſſe, oppoſé la digue du déshonneur & du ſupplice: je vois donc que la peine & la récompenſe ſont les deux ſeuls liens par leſquels ils ont pu tenir

(1) On ne peut nier cette propoſition, ſans admettre les idées innées.

l'intérêt particulier uni à l'intérêt général : & j'en conclus que les loix faites pour le bonheur de tous ne seroient observées par aucun, si les magistrats n'étoient armés de la puissance nécessaire pour en assurer l'exécution. Sans cette puissance, les loix, violées par le plus grand nombre, seroient, avec justice, enfreintes par chaque particulier; parce que les loix n'ayant que l'utilité publique pour fondement, si-tôt que, par une infraction générale, ces loix deviennent inutiles, dès-lors elles sont nulles, & cessent d'être des loix; chacun rentre en ses premiers droits; chacun ne prend conseil que de son intérêt particulier, qui lui défend, avec raison, d'observer des loix qui deviendroient préjudiciables à celui qui en seroit l'observateur unique. Et c'est pourquoi, si, pour la sûreté des grandes routes, on eût défendu d'y marcher avec des armes; & que, faute de maréchaussée, les grands chemins fussent infestés de voleurs; que cette loi, par conséquent, n'eût point rempli son objet; je dis qu'un homme pourroit non-seulement y voyager avec des armes, & violer cette convention ou cette loi sans injustice, mais qu'il ne pourroit même l'observer sans folie.

Après que mon esprit est ainsi, de degrés en degrés, parvenu à se former des idées nettes & générales de la justice; après avoir reconnu qu'elle consiste dans l'observation exacte des conventions que l'intérêt commun, c'est-à-dire, l'assemblage de tous les intérêts particuliers, leur a fait faire, il ne reste à mon esprit qu'à faire aux nations l'application de ces idées de la justice. Eclairé par les principes ci-dessus établis, j'apperçois d'abord que toutes les nations n'ont point fait entre elles des conventions par

leſquelles elles ſe garantiſſent réciproquement la poſſeſſion des pays qu'elles occupent, & des biens qu'elles poſſedent. Si j'en veux découvrir la cauſe, ma mémoire, en me retraçant la carte générale du monde, m'apprend que les peuples n'ont point fait entre eux de ces ſortes de conventions; parce qu'ils n'ont point eu, à les faire, un intérêt auſſi preſſant que les particuliers; parce que les nations peuvent ſubſiſter ſans conventions entre elles, & que les ſociétés ne peuvent ſe maintenir ſans loix. D'où je conclus que les idées de la juſtice, conſidérée de nation à nation, ou de particulier à particulier, doivent être extrêmement différentes.

Si l'égliſe & les rois permettent la traite des Negres; ſi le chrétien, qui maudit au nom de Dieu celui qui porte le trouble & la diſſenſion dans les familles, bénit le négociant qui court la Côte-d'or, ou le Sénégal, pour échanger contre des Negres les marchandiſes dont les Africains ſont avides; ſi, par ce commerce, les Européans entretiennent ſans remords des guerres éternelles entre ces peuples; c'eſt que, ſauf les traités particuliers & des uſages généralement reconnus auxquels on donne le nom de droit des gens, l'égliſe & les rois penſent que les peuples ſont, les uns à l'égard des autres, préciſément dans le cas des premiers hommes, avant qu'ils euſſent formé des ſociétés, qu'ils connuſſent d'autres droits que la force & l'adreſſe, qu'il y eût entre eux aucune convention, aucune loi, aucune propriété, & qu'il pût, par conſéquent, y avoir aucun vol & aucune injuſtice. A l'égard même des traités particuliers que les nations contractent entre elles, ces traités n'ayant jamais été garantis par un aſſez grand nombre

nombre de nations, je vois qu'ils n'ont preſque jamais pu ſe maintenir que par la force ; & qu'ils ont, par conſéquent, comme des loix ſans force, dû ſouvent reſter ſans exécution.

Lorſqu'en appliquant aux nations les idées générales de la juſtice, mon eſprit aura réduit la queſtion à ce point, pour découvrir enſuite pourquoi le peuple qui enfreint les traités faits avec un autre peuple, eſt moins coupable que le particulier qui viole les conventions faites avec la ſociété ; & pourquoi, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes déshonorent moins une nation que les vols n'aviliſſent un particulier ; il ſuffit de rappeller à ma mémoire la liſte de tous les traités violés de tous les temps & par tous les peuples : alors je vois qu'il y a toujours une grande probabilité que, ſans égard à ſes traités, toute nation profitera des temps de trouble & de calamités pour attaquer ſes voiſins à ſon avantage, les conquérir, ou, du moins, les mettre hors d'état de lui nuire. Or, chaque nation, inſtruite par l'hiſtoire, peut conſidérer cette probabilité comme aſſez grande, pour ſe perſuader que l'infraction d'un traité, qu'il eſt avantageux de violer, eſt une clauſe tacite de tous les traités, qui ne ſont proprement que des treves ; & qu'en ſaiſiſſant, par conſéquent, l'occaſion favorable d'abaiſſer ſes voiſins, elle ne fait que les prévenir ; puiſque tous les peuples, forcés de s'expoſer au reproche d'injuſtice ou au joug de la ſervitude, ſont réduits à l'alternative d'être eſclaves ou ſouverains.

D'ailleurs, ſi, dans toute nation, l'état de conſervation eſt un état dans lequel il eſt preſque impoſſible de ſe maintenir ; & ſi le terme de

l'agrandiſſement d'un empire doit, ainſi que le prouve l'hiſtoire des Romains, être regardé comme un préſage preſque certain de ſa décadence; il eſt évident que chaque nation peut même ſe croire d'autant plus autoriſée à ces conquêtes qu'on appelle injuſtes, que ne trouvant point dans la garantie, par exemple, de deux nations contre une troiſieme, autant de ſûreté qu'un particulier en trouve dans la garantie de ſa nation contre un autre particulier, le traité en doit être d'autant moins ſacré, que l'exécution en eſt plus incertaine.

C'eſt lorſque mon eſprit a percé juſqu'à cette derniere idée, que je découvre la ſolution du problême de morale que je m'étois propoſé. Alors je ſens que l'infraction des traités, & cette eſpece de brigandage entre les nations, doit, comme le prouve le paſſé, garant en ceci de l'avenir, ſubſiſter juſqu'à ce que tous les peuples, ou, du moins, le plus grand nombre d'entre eux aient fait des conventions générales; juſqu'à ce que les nations, conformément au projet de Henri IV, ou de l'abbé de Saint-Pierre, ſe ſoient réciproquement garanti leurs poſſeſſions, ſe ſoient engagées à s'armer contre le peuple qui voudroit en aſſujettir un autre, & qu'enfin le haſard ait mis une telle diſproportion entre la puiſſance de chaque état en particulier & celle de tous les autres réunis, que ces conventions puiſſent ſe maintenir par la force, que les peuples puiſſent établir entre eux la même police qu'un ſage légiſlateur met entre les citoyens, lorſque, par la récompenſe attachée aux bonnes actions, & les peines infligées aux mauvaiſes, il néceſſite les citoyens à la vertu, en donnant à leur probité l'intérêt perſonnel pour appui.

Il eſt donc certain que, conformément à l'opinion publique, les conquêtes injuſtes, moins contraires aux loix de l'équité, &, par conſéquent, moins criminelles que les vols entre particuliers, ne doivent point autant déshonorer une nation que les vols déshonorent un citoyen.

Ce problême moral réſolu, ſi l'on obſerve la marche que mon eſprit a tenu pour le réſoudre, on verra que je me ſuis d'abord rappellé les idées qui m'étoient les plus familieres; que je les ai comparées entre elles, obſervé leurs convenances & leurs diſconvenances relativement à l'objet de mon examen; que j'ai enſuite rejetté ces idées; que je m'en ſuis rappellé d'autres; & que j'ai répété ce même procédé juſqu'à ce qu'enfin ma mémoire m'ait préſenté les objets de la comparaiſon, deſquels devoit réſulter la vérité que je cherchois.

Or, comme la marche de l'eſprit eſt toujours la même; ce que je dis ſur la maniere de découvrir une vérité, doit s'appliquer généralement à toutes les vérités. Je remarquerai ſeulement, à ce ſujet, que, pour faire une découverte, il faut néceſſairement avoir dans la mémoire les objets dont les rapports contiennent cette vérité.

Si l'on ſe rappelle ce que j'ai dit précédemment à l'exemple que je viens de donner, & qu'en conſéquence on veuille ſavoir ſi tous les hommes bien organiſés ſont réellement doués d'une attention ſuffiſante pour s'élever aux plus hautes idées, il faut comparer les opérations de l'eſprit, lorſqu'il fait la découverte, ou qu'il ſuit ſimplement la démonſtration d'une vérité, & examiner laquelle de ces opérations ſuppoſe le plus d'attention.

Pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, il eſt inutile de rappeller beaucoup d'objets à ſon eſprit ; c'eſt au maître à préſenter aux yeux de ſon éleve les objets propres à donner la ſolution du problême qu'il lui propoſe. Mais, ſoit qu'un homme découvre une vérité, ſoit qu'il en ſuive la démonſtration, il doit dans l'un & l'autre cas, obſerver également les rapports qu'ont entre eux les objets que ſa mémoire ou ſon maître lui préſentent : or, comme on ne peut, ſans un haſard ſingulier, ſe repréſenter uniquement les idées néceſſaires à la découverte d'une vérité, & n'en conſidérer préciſément que les faces ſous leſquelles on doit les comparer entre elles ; il eſt évident que, pour faire une découverte, il faut rappeller à ſon eſprit une multitude d'idées étrangeres à l'objet de la recherche, & en faire une infinité de comparaiſons inutiles ; comparaiſons dont la multiplicité peut rebuter. On doit donc conſommer infiniment plus de temps pour découvrir une vérité, que pour en ſuivre la démonſtration : mais la découverte de cette vérité n'exige, en aucun inſtant, plus d'effort d'attention, que n'en ſuppoſe la ſuite d'une démonſtration.

Si, pour s'en aſſurer, l'on obſerve l'étudiant en géométrie, on verra qu'il doit porter d'autant plus d'attention à conſidérer les figures géométriques, que le maître met ſous ſes yeux, que ces objets lui étant moins familiers, que ceux que lui préſenteroit ſa mémoire, ſon eſprit eſt, à la fois, occupé du double ſoin, & de conſidérer ces figures, & de découvrir les rapports qu'elles ont entre elles : d'où il ſuit que l'attention néceſſaire pour ſuivre la démonſtration d'une propoſition de géométrie, ſuffit

pour découvrir une vérité. Il eſt vrai que, dans ce dernier cas, l'attention doit être plus continue : mais cette continuité d'attention n'eſt proprement que la répétition des mêmes actes d'attention. D'ailleurs, ſi tous les hommes, comme je l'ai dit plus haut, ſont capables d'apprendre à lire & d'apprendre leur langue, ils ſont tous capables non-ſeulement de l'attention vive, mais encore de l'attention continue qu'exige la découverte d'une vérité.

Quelle continuité d'attention ne faut-il pas, ou pour connoître les lettres, les raſſembler, en former des ſyllabes, en compoſer des mots ; ou pour unir dans ſa mémoire des objets d'une nature différente, & qui n'ont entre eux que des rapports arbitraires, comme les mots *chêne*, *grandeur*, *amour*, qui n'ont aucun rapport réel avec l'idée, l'image ou le ſentiment qu'ils expriment ? Il eſt donc certain que, ſi, par la continuité d'attention, c'eſt-à-dire, par la répétition fréquente des mêmes actes d'attention, tous les hommes parviennent à graver ſucceſſivement dans leur mémoire tous les mots d'une langue, ils ſont tous doués de la force & de la continuité d'attention néceſſaire pour s'élever à ces grandes idées, dont la découverte les place au rang des hommes illuſtres.

Mais, dira-t-on, ſi tous les hommes ſont doués de l'attention néceſſaire pour exceller dans un genre, lorſque l'inhabitude ne les en a point rendu incapables, il eſt encore certain que cette attention coûte plus aux uns qu'aux autres : or, à quelle autre cauſe, ſi ce n'eſt à la perfection plus ou moins grande de l'organiſation, attribuer cette attention plus ou moins facile ?

Avant de répondre directement à cette objection, j'obſerverai que l'attention n'eſt pas étrangere à la nature de l'homme : qu'en général, lorſque nous croyons l'attention difficile à ſupporter, c'eſt que nous prenons la fatigue de l'ennui & de l'impatience pour la fatigue de l'application. En effet, s'il n'eſt point d'homme ſans deſirs, il n'eſt point d'homme ſans attention. Lorſque l'habitude en eſt priſe, l'attention devient même un beſoin. Ce qui rend l'attention fatigante, c'eſt le motif qui nous y détermine. Eſt-ce le beſoin, l'indigence ou la crainte ? l'attention eſt alors une peine. Eſt-ce l'eſpoir du plaiſir ? l'attention devient alors elle-même un plaiſir. Qu'on préſente au même homme deux écrits difficiles à déchiffrer ; l'un eſt un procès-verbal, l'autre eſt la lettre d'une maîtreſſe : qui doute que l'attention ne ſoit auſſi pénible dans le premier cas, qu'agréable dans le ſecond ? Conſéquemment à cette obſervation, on peut facilement expliquer pourquoi l'attention coûte plus aux uns qu'aux autres. Il n'eſt pas néceſſaire, pour cet effet, de ſuppoſer en eux aucune différence d'organiſation : il ſuffit de remarquer qu'en ce genre, la peine de l'attention eſt toujours plus ou moins grande proportionnément au degré plus ou moins grand de plaiſir que chacun regarde comme la récompenſe de cette peine. Or ſi les mêmes objets n'ont jamais le même prix à des yeux différents, il eſt évident qu'en propoſant à divers hommes le même objet de récompenſe, on ne leur propoſe pas réellement la même récompenſe ; & que, s'ils ſont forcés de faire les mêmes efforts d'attention, ces efforts doivent être, en conſéquence, plus pénibles aux uns qu'aux autres. L'on peut donc réſoudre le problême

d'une attention plus ou moins facile, ſans avoir recours au myſtere d'une inégale perfection dans les organes qui la produiſent. Mais, en admettant même, à cet égard, une certaine différence dans l'organiſation des hommes, je dis qu'en ſuppoſant en eux un deſir vif de s'inſtruire, deſir dont tous les hommes ſont ſuſceptibles, il n'en eſt aucun qui ne ſe trouve alors doué de la capacité d'attention néceſſaire pour ſe diſtinguer dans un art. En effet, ſi le deſir du bonheur eſt commun à tous les hommes, s'il eſt en eux le ſentiment le plus vif, il eſt évident que, pour obtenir ce bonheur, chacun fera toujours tout ce qu'il eſt en ſa puiſſance de faire: or, tout homme, comme je viens de le prouver, eſt capable du degré d'attention ſuffiſant pour s'élever aux plus hautes idées. Il fera donc uſage de cette capacité d'attention, lorſque, par la législation de ſon pays, ſon goût particulier ou ſon éducation, le bonheur deviendra le prix de cette attention. Il ſera, je crois, difficile de réſiſter à cette concluſion, ſur-tout ſi, comme je puis le prouver, il n'eſt pas même néceſſaire, pour ſe rendre ſupérieur en un genre, d'y donner toute l'attention dont on eſt capable.

Pour ne laiſſer aucun doute ſur cette vérité, conſultons l'expérience; interrogeons les gens de lettres: ils ont tous éprouvé que ce n'eſt pas aux plus pénibles efforts d'attention qu'ils doivent les plus beaux vers de leurs poëmes, les plus ſingulieres ſituations de leurs romans, & les principes les plus lumineux de leurs ouvrages philoſophiques. Ils avoueront qu'ils les doivent à la rencontre heureuſe de certains objets que le haſard ou met ſous leurs yeux, ou préſente à leur mémoire, & de la comparaiſon deſquels ont

réſulté ces beaux vers, ces ſituations frappantes & ces grandes idées philoſophiques ; idées que l'eſprit conçoit toujours avec d'autant plus de promptitude & de facilité, qu'elles ſont plus vraies & plus générales. Or, dans tout ouvrage, ſi ces belles idées, de quelque genre qu'elles ſoient, ſont, pour ainſi dire, le trait du génie ; ſi l'art de les employer n'eſt que l'œuvre du temps & de la patience, & ce qu'on appelle le travail du manœuvre ; il eſt donc certain que le génie eſt moins le prix de l'attention qu'un don du haſard, qui préſente à tous les hommes de ces idées heureuſes, dont celui-là ſeul profite qui, ſenſible à la gloire, eſt attentif à les ſaiſir. Si le haſard eſt, dans preſque tous les arts, généralement reconnu pour l'auteur de la plupart des découvertes ; & ſi, dans les ſciences ſpéculatives, ſa puiſſance eſt moins ſenſiblement apperçue, elle n'en eſt peut-être pas moins réelle ; il n'en préſide pas moins à la découverte des plus belles idées. Auſſi ne ſont-elles pas, comme je viens de le dire, le prix des plus pénibles efforts d'attention ; & peut-on aſſurer que l'attention qu'exige l'ordre des idées, la maniere de les exprimer, & l'art de paſſer d'un ſujet à l'autre (1) eſt, ſans contredit, beaucoup plus fatigante ; & qu'enfin la plus pénible de toutes eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui ne nous ſont point familiers ? C'eſt pourquoi le philoſophe, capable de ſix ou ſept heures des plus hautes méditations, ne pourra, ſans une fatigue extrême d'attention, paſſer ces ſix à ſept heures, ſoit à l'examen d'une procédure, ſoit à copier

(1) *Tantum ſeries juncturaque pollet.*

fidellement & correctement un manuſcrit ; & c'eſt pourquoi les commencements de chaque ſcience ſont toujours épineux. Auſſi n'eſt-ce qu'à l'habitude que nous avons de conſidérer certains objets que nous devons non-ſeulement la facilité avec laquelle nous les comparons, mais encore la comparaiſon juſte & rapide que nous faiſons de ces objets entre eux. Voilà pourquoi, du premier coup-d'œil, le peintre apperçoit dans un tableau des défauts de deſſin ou de coloris, inviſibles aux yeux ordinaires ; pourquoi le berger, accoutumé à conſidérer ſes moutons, découvre entre eux des reſſemblances & des différences qui les lui font diſtinguer ; & pourquoi l'on n'eſt proprement le maître que des matieres que l'on a long-temps méditées. C'eſt à l'application, plus ou moins conſtante, avec laquelle nous examinons un ſujet, que nous devons les idées ſuperficielles ou profondes que nous avons ſur ce même ſujet. Il ſemble que les ouvrages long-temps médités & longs à compoſer, en ſoient plus forts de choſes, & que, dans les ouvrages d'eſprit, comme dans la méchanique, on gagne en force ce que l'on perd en temps.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, je répéterai donc que, ſi l'attention la plus pénible eſt celle que ſuppoſe la comparaiſon des objets qui nous ſont peu familiers, & ſi cette attention eſt préciſément de l'eſpece de celle qu'exige l'étude des langues, tous les hommes étant capables d'apprendre leur langue, tous, par conſéquent, ſont doués d'une force & d'une continuité d'attention ſuffiſante pour s'élever au rang des hommes illuſtres.

Il ne me reſte, pour derniere preuve de cette vérité, qu'à rappeller ici que l'erreur, comme je l'ai

dit dans mon premier diſcours, toujours accidentelle, n'eſt point inhérente à la nature particuliere de certains eſprits; que tous nos faux jugements ſont l'effet, ou de nos paſſions, ou de notre ignorance : d'où il ſuit que tous les hommes ſont, par la nature, doués d'un eſprit également juſte; & qu'en leur préſentant les mêmes objets, ils en porteroient tous les mêmes jugements. Or, comme ce mot d'*eſprit juſte*, pris dans ſa ſignification étendue, renferme toutes ſortes d'eſprits, le réſultat de ce que j'ai dit ci-deſſus, c'eſt que tous les hommes que j'appelle bien organiſés, étant nés avec l'eſprit juſte, ils ont tous en eux la puiſſance phyſique de s'élever aux plus hautes idées (1).

Mais, repliquera-t-on, pourquoi donc voit-on ſi peu d'hommes illuſtres ? C'eſt que l'étude eſt une petite peine; c'eſt que, pour vaincre le dégoût de l'étude, il faut, comme je l'ai déjà inſinué, être animé d'une paſſion.

Dans la premiere jeuneſſe, la crainte des châtiments ſuffit pour forcer les jeunes gens à l'étude : mais, dans un âge plus avancé, où l'on n'éprouve

---

(1) Il faut toujours ſe reſſouvenir, comme je l'ai dit dans mon ſecond diſcours, que les idées ne ſont, en ſoi, ni hautes, ni grandes, ni petites; que ſouvent la découverte d'une idée, qu'on appelle petite, ne ſuppoſe pas moins d'eſprit que la découverte d'une grande; qu'il en faut quelquefois autant pour ſaiſir finement le ridicule d'un homme, que pour appercevoir le vice d'un gouvernement; & que, ſi l'on donne, par préférence, le nom de grandes aux découvertes du dernier genre, c'eſt qu'on ne déſigne jamais, par les épitheres de *hautes*, de *grandes* & de *petites*, que des idées plus ou moins généralement intéreſſantes.

pas les mêmes traitements, il faut alors, pour s'expoſer à la fatigue de l'application, être échauffé d'une paſſion telle, par exemple, que l'amour de la gloire. La force de notre attention eſt alors proportionnée à la force de notre paſſion. Conſidérons les enfants: s'ils font dans leur langue naturelle des progrès moins inégaux que dans une langue étrangere, c'eſt qu'ils y ſont excités par des beſoins à peu près pareils; c'eſt-à-dire, & par la gourmandiſe, & par l'amour du jeu, & par le deſir de faire connoître les objets de leur amour & de leur averſion: or, des beſoins à peu près pareils, doivent produire des effets à peu près égaux. Au contraire, comme les progrès dans une langue étrangere dépendent & de la méthode dont ſe ſervent les maîtres, & de la crainte qu'ils inſpirent à leurs écoliers, & de l'intérêt que les parents prennent aux études de leurs enfants; on ſent que des progrès dépendant de cauſes ſi variées, qui agiſſent & ſe combinent ſi diverſement, doivent, par cette raiſon, être extrêmement inégaux. D'où je conclus que la grande inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes, dépend, peut-être, du deſir inégal qu'ils ont de s'inſtruire. Mais, dira-t-on, ce deſir eſt l'effet d'une paſſion: or, ſi nous ne devons qu'à la nature la force plus ou moins grande de nos paſſions, il s'enſuit que l'eſprit doit, en conſéquence, être conſidéré comme un don de la nature.

C'eſt à ce point, véritablement délicat & déciſif, que ſe réduit toute cette queſtion. Pour la réſoudre, il faut connoître & les paſſions & leurs effets, & entrer, à ce ſujet, dans un examen profond & détaillé.

CHAPITRE V.

Des forces qui agiſſent ſur notre ame.

L'expérience ſeule peut nous découvrir quelles ſont ces forces. Elle nous apprend que la pareſſe eſt naturelle à l'homme ; que l'attention le fatigue & le peine (1) ; qu'il gravite, ſans ceſſe, vers le repos, comme les corps vers un centre ; qu'attiré, continuellement, vers ce centre, il s'y tiendroit fixement attaché, s'il n'en étoit, à chaque inſtant, repouſſé par deux ſortes de forces, qui contrebalancent en lui celles de la pareſſe & de l'inertie, & qui lui ſont communiquées, l'une par les paſſions fortes, & l'autre, par la haine de l'ennui.

---

(1) Les Hottentots ne veulent ni raiſonner, ni penſer : *Penſer*, diſent-ils, *eſt le fléau de la vie.* Que de Hottentots parmi nous !

Ces peuples ſont entiérement livrés à la pareſſe : pour ſe ſouſtraire à toute ſorte de ſoins, d'occupations, ils ſe privent de tout ce dont ils peuvent abſolument ſe paſſer. Les Caraïbes ont la même horreur pour penſer & pour travailler ; ils ſe laiſſeroient plutôt mourir de faim que de faire la caſſave, ou de faire bouillir la marmite. Leurs femmes ſont tout : ils travaillent ſeulement, de deux jours l'un, deux heures à la terre ; ils paſſent le reſte du temps à rêver dans leurs hamachs. Veut-on acheter leur lit ? ils le vendent le matin à bon marché ; ils ne ſe donnent pas la peine de penſer qu'ils en auront beſoin le ſoir.

L'ennui eſt, dans l'univers, un reſſort plus général & plus puiſſant qu'on ne l'imagine. De toutes les douleurs, c'eſt, ſans contredit, la moindre; mais enfin, c'en eſt une. Le deſir du bonheur nous fera toujours regarder l'abſence du plaiſir comme un mal. Nous voudrions que l'intervalle néceſſaire qui ſépare les plaiſirs vifs, toujours attachés à la ſatisfaction des beſoins phyſiques, fût rempli par quelques-unes de ces ſenſations qui ſont toujours agréables, lorſqu'elles ne ſont pas douloureuſes. Nous ſouhaiterions donc, par des impreſſions toujours nouvelles, être à chaque inſtant avertis de notre exiſtence; parce que chacun de ces avertiſſements eſt pour nous un plaiſir. Voilà pourquoi le Sauvage, dès qu'il a ſatisfait ſes beſoins, court au bord d'un ruiſſeau, où la ſucceſſion rapide des flots, qui ſe pouſſent l'un l'autre, font à chaque inſtant ſur lui des impreſſions nouvelles: voilà pourquoi nous préférons la vue des objets en mouvement à celle des objets en repos; voilà pourquoi l'on dit proverbialement: *Le feu fait compagnie*, c'eſt-à-dire, qu'il nous arrache à l'ennui.

C'eſt ce beſoin d'être remué, & l'eſpece d'inquiétude que produit dans l'ame l'abſence d'impreſſion, qui contient, en partie, le principe de l'inconſtance & de la perfectibilité de l'eſprit humain, & qui, le forçant à s'agiter en tous ſens, doit, après la révolution d'une infinité de ſiecles, inventer, perfectionner les arts & les ſciences, & enfin amener la décadence du goût (1).

(1) C'eſt, peut-être, en comparant la marche lente de l'eſprit humain avec l'état de perfection où ſe trouvent maintenant les arts & les ſciences, qu'on pourroit juger

En effet, ſi les impreſſions nous ſont d'autant plus agréables qu'elles ſont plus vives, & ſi la durée d'une même impreſſion en émouſſe la vivacité, nous devons donc être avides de ces impreſſions neuves, qui produiſent dans notre ame le plaiſir de la ſurpriſe : les artiſtes, jaloux de nous plaire & d'exciter en nous ces ſortes d'impreſſions, doivent donc, après avoir en partie épuiſé les combinaiſons du beau, y ſubſtituer le ſingulier, que nous préférons au beau, parce qu'il fait ſur nous une impreſſion plus neuve, &, par conſéquent, plus vive. Voilà, dans les nations policées la cauſe de la décadence du goût.

Pour connoître encore mieux tout ce que peut ſur nous la haine de l'ennui, & quelle eſt quelquefois l'activité de ce principe (1), qu'on jette ſur les hommes un œil obſervateur, & l'on ſentira que c'eſt la crainte de l'ennui qui fait agir & penſer la plupart d'entre eux; que c'eſt pour s'arracher à l'ennui qu'au riſque de recevoir des impreſſions trop fortes,

---

de l'ancienneté du monde. L'on feroit, ſur ce plan, un nouveau ſyſtême de chronologie, du moins auſſi ingénieux que ceux qu'on a juſqu'à préſent donnés : mais l'exécution de ce plan demanderoit beaucoup de fineſſe & de ſagacité d'eſprit de la part de celui qui l'entreprendroit.

(1) L'ennui, il eſt vrai, n'eſt pas ordinairement fort inventif; ſon reſſort n'eſt certainement pas aſſez puiſſant pour nous faire exécuter de grandes entrepriſes, & ſurtout pour nous faire acquérir de grands talents. L'ennui ne produit point de Lycurgue, de Pélopidas, d'Homere, d'Archimede, de Milton; & l'on peut aſſurer que ce n'eſt pas faute d'ennuyés qu'on manque de grands hommes.

&, par conſéquent, déſagréables, les hommes recherchent avec le plus grand empreſſement tout ce qui peut les remuer fortement; que c'eſt ce deſir qui fait courir le peuple à la grève, & les gens du monde au théatre; que c'eſt ce même motif qui, dans une dévotion triſte & juſques dans les exercices auſteres de la pénitence, fait ſouvent chercher aux vieilles femmes un remede à l'ennui: car Dieu, qui, par toutes ſortes de moyens, cherche à ramener le pécheur à lui, ſe ſert ordinairement, avec elles de celui de l'ennui.

Mais c'eſt ſur-tout dans les ſiecles où les grandes paſſions ſont miſes à la chaîne, ſoit par les mœurs, ſoit par la forme du gouvernement, que l'ennui joue le plus grand rôle: il devient alors le mobile univerſel.

Dans les cours, autour du trône, c'eſt la crainte de l'ennui, jointe au plus foible degré d'ambition, qui fait, des courtiſans oiſifs, de petits ambitieux, qui leur fait concevoir de petits deſirs, leur fait faire de petites intrigues, de petites cabales, de petits cri-

---

Cependant ce reſſort opere ſouvent de grands effets. Il ſuffit quelquefois pour armer les princes, les entraîner dans les combats; &, quand le ſuccès favoriſe leurs premieres entrepriſes, il en peut faire des conquérants. La guerre peut devenir une occupation que l'habitude rende néceſſaire. Charles XII, le ſeul des héros qui ait toujours été inſenſible aux plaiſirs de l'amour & de la table, étoit peut-être, en partie, déterminé par ce motif. Mais, ſi l'ennui peut faire un héros de cette eſpece, il ne fera jamais de Céſar ni de Cromwel: il falloit une grande paſſion pour leur faire faire les efforts d'eſprit & de talent néceſſaires pour franchir l'eſpace qui les ſéparoit du trône.

nies, pour obtenir de petites places proportionnées à la petiteſſe de leurs paſſions; qui fait des Séjan, & jamais des Octave; mais qui, d'ailleurs, ſuffit pour s'élever juſqu'à ces poſtes où l'on jouit, à la vérité, du privilege d'être inſolent, mais où l'on cherche en vain un abri contre l'ennui.

Telles ſont, ſi je l'oſe dire, & les forces actives, & les forces d'inertie qui agiſſent ſur notre ame. C'eſt pour obéir à ces deux forces contraires qu'en général nous ſouhaitons d'être remués, ſans nous donner la peine de nous remuer: c'eſt par cette raiſon que nous voudrions tout ſavoir, ſans nous donner la peine d'apprendre: c'eſt pourquoi, plus dociles à l'opinion qu'à la raiſon, qui, dans tous les cas, nous impoſeroit la fatigue de l'examen, les hommes acceptent indifféremment, en entrant dans le monde, toutes les idées vraies ou fauſſes qu'on leur préſente (1); & pourquoi enfin porté, par le flux & reflux

(1) La crédulité dans les hommes eſt, en partie, l'effet de leur pareſſe. On a l'habitude de croire une choſe abſurde: on en ſoupçonne la fauſſeté; mais, pour s'en aſſurer pleinement, il faudroit s'expoſer à la fatigue de l'examen; on veut ſe l'épargner, & l'on aime mieux croire, que d'examiner. Or, dans cette ſituation de l'ame, des preuves convaincantes de la fauſſeté d'une opinion nous paroiſſent toujours inſuffiſantes. Il n'eſt point alors de raiſonnements ou de contes ridicules auxquels on n'ajoute foi. Je ne citerai qu'un exemple, tiré de la relation du Tunquin, par Marini, Romain: » On vouloit, dit cet auteur, donner » une religion aux Tunquinois; on choiſit celle du phi- » loſophe Rama, nommé Thic-ca, au Tunquin. Voici » l'origine ridicule qu'on lui donne & qu'ils croient «:

» Un jour la mere du dieu Thic-ca vit, en ſonge, un des

des préjugés, tantôt vers la ſageſſe, & tantôt vers la folie, raiſonnable ou fou par haſard, l'eſclave de l'opinion eſt également inſenſé aux yeux du ſage, ſoit qu'il ſoutienne une vérité, ſoit qu'il avance une erreur. C'eſt un aveugle qui nomme, par haſard, la couleur qu'on lui préſente.

» éléphant blanc, qui s'engendroit myſtérieuſement dans » ſa bouche, & lui ſortoit par le côté gauche. Le ſonge » fait, il ſe réaliſe, elle accouche de Thic-ca. Auſſi-tôt » qu'il voit le jour, il fait mourir ſa mere, fait ſept pas, » marquant le ciel avec un doigt, & la terre avec l'autre. » Il ſe glorifie d'être l'unique ſaint, tant dans le ciel que » ſur la terre. A dix-ſept ans, il ſe marie à trois femmes; » à dix-neuf, il abandonne ſes femmes & ſon fils, ſe re- » tire ſur une montagne, où deux démons, nommés » A-la-la & Ca-la-la, lui ſervent de maîtres. Il ſe préſente » enſuite au peuple, en eſt reçu non comme docteur, » mais en qualité de pagode ou d'idole. Il a quatre-vingt » mille diſciples, entre leſquels il en choiſit cinq cent, » nombre qu'il réduit enſuite à cent, puis à dix, qui ſont » appellés les dix Grands. Voilà ce qu'on raconte aux » Tunquinois, & ce qu'ils croient, quoiqu'avertis, par » une tradition ſourde, que ces dix Grands étoient ſes » amis, ſes confidents, & les ſeuls qu'il ne trompât point; » qu'après avoir prêché ſa doctrine pendant quarante-neuf » ans, ſe ſentant près de ſa fin, il aſſembla tous ſes diſ- » ciples, & leur dit: *Je vous ai trompés juſqu'à ce jour; je* » *ne vous ai débité que des fables: la ſeule vérité que je puiſſe* » *vous enſeigner, c'eſt que tout eſt ſorti du néant, & que* » *tout y doit rentrer. Je vous conſeille cependant de me* » *garder le ſecret, de vous ſoumettre extérieurement à ma* » *religion: c'eſt l'unique moyen de tenir les peuples dans votre* » *dépendance* «. Cette confeſſion de foi de Thic-ca, au lit

On voit donc que ce ſont les paſſions & la haine de l'ennui qui communiquent à l'ame ſon mouvement, qui l'arrachent à la tendance qu'elle a naturellement vers le repos, & qui lui font ſurmonter cette force d'inertie à laquelle elle eſt toujours prête à céder.

Quelque certaine que paroiſſe cette propoſition,

---

de la mort, eſt aſſez généralement ſue au Tunquin, & cependant le culte de cet impoſteur ſubſiſte, parce qu'on croit volontiers ce qu'on eſt dans l'habitude de croire. Quelques ſubtilités ſcholaſtiques, auxquelles la pareſſe donne toujours force de preuve, ont ſuffi aux diſciples de Thic-ca pour jetter des nuages ſur cette confeſſion, & entretenir les Tunquinois dans leur croyance. Ces mêmes diſciples ont écrit cinq mille volumes ſur la vie & la doctrine de ce Thic-ca. Ils y ſoutiennent qu'il a fait des miracles; qu'incontinent après ſa naiſſance, il prit quatre-vingt mille fois des formes différentes, & que ſa derniere tranſmigration fut en éléphant blanc: & c'eſt à cette origine qu'on doit rapporter le reſpect qu'on a, dans l'Inde, pour cet animal. De tous les titres, celui de roi de l'éléphant blanc eſt le plus eſtimé des rois; celui de Siam porte le nom de roi de l'éléphant blanc. Les diſciples de Thic-ca ajoutent qu'il y a ſix mondes; qu'on ne meurt dans celui-ci que pour renaître dans un autre; que le juſte paſſe ainſi d'un monde à l'autre; & qu'après cette caravane, la roue retourne à ſon point, & qu'il recommence à renaître en ce monde-ci, d'où il ſort pour la ſeptieme fois, très-pur, très-parfait; & qu'alors parvenu au dernier période de l'immutabilité, il ſe trouve en poſſeſſion de la qualité de pagode ou d'idole. Ils admettent un paradis & un enfer, dont on ſe tire, comme dans la plupart des fauſſes religions, en reſpectant les Bonzes, en leur faiſant

comme en morale, ainſi qu'en phyſique, c'eſt toujours ſur des faits qu'il faut établir ſes opinions; je vais, dans les chapitres ſuivants, prouver, par des exemples, que ce ſont uniquement les paſſions fortes qui font exécuter ces actions courageuſes, & concevoir ces idées grandes qui ſont l'étonnement & l'admiration de tous les ſiecles.

---

des charités & en bâtiſſant des monaſteres. Ils racontent, au ſujet du démon, qu'il eut un jour diſpute avec l'idole du Tunquin, pour ſavoir lequel des deux ſeroit le maître de la terre. Le démon convint, avec l'idole, que tout ce qu'elle mettroit ſous ſa robe lui appartiendroit. L'idole fit faire une robe ſi grande, qu'elle en couvrit toute la terre; en ſorte que le démon fut obligé de ſe retirer ſur la mer, d'où il revient quelquefois; mais il fuit dès qu'il voit l'enſeigne de l'idole.

On ne ſait ſi ces peuples ont eu autrefois quelques notions confuſes de notre religion: mais un des premiers articles de la religion de Thic-ca, c'eſt qu'il eſt une idole qui ſauve les hommes, & qui ſatisfait pleinement pour leurs péchés; & que, pour mieux compatir aux miſeres de l'homme, l'idole en avoit pris la nature.

Au rapport de Kolbe, parmi les Hottentots, il en eſt qui ont la même doctrine, & croient que leur dieu s'eſt rendu viſible à leur nation, en prenant la figure du plus beau d'entre eux. Mais la plupart des Hottentots traitent ce dogme de viſion, & prétendent que c'eſt faire jouer à leur dieu un rôle indigne de ſa majeſté, que de le métamorphoſer en homme. Au reſte, ils ne lui rendent aucun culte: ils diſent que dieu eſt bon, & qu'il ne ſe ſoucie pas de nos prieres.

CHAPITRE VI.

De la puiſſance des Paſſions.

Les paſſions ſont, dans le moral, ce que, dans le phyſique, eſt le mouvement; il crée, anéantit, conſerve, anime tout, & ſans lui tout eſt mort : ce ſont elles auſſi qui vivifient le monde moral. C'eſt l'avarice qui guide les vaiſſeaux à travers les déſerts de l'océan; l'orgueil, qui comble les vallons, applanit les montagnes, s'ouvre des routes à travers les rochers, éleve les pyramides de Memphis, creuſe le lac Mœris, & fond le coloſſe de Rhodes. L'amour tailla, dit-on, le crayon du premier deſſinateur. Dans un pays où la révélation n'avoit point pénétré, ce fut encore l'amour, qui, pour flatter la douleur d'une veuve éplorée par la mort de ſon jeune époux, lui découvrit le ſyſtême de l'immortalité de l'ame. C'eſt l'enthouſiaſme de la reconnoiſſance qui mit au rang des dieux les bienfaiteurs de l'humanité, qui inventa les fauſſes religions, & les ſuperſtitions, qui toutes n'ont pas pris leur ſource dans des paſſions auſſi nobles que l'amour & la reconnoiſſance.

C'eſt donc aux paſſions fortes qu'on doit l'invention & les merveilles des arts : elles doivent donc être regardées comme le germe productif de l'eſprit & le reſſort puiſſant qui porte les hommes aux grandes actions. Mais avant que de paſſer outre, je dois fixer l'idée que j'attache à ce mot de *paſſion forte*. Si la plupart des hommes parlent ſans s'entendre, c'eſt

à l'obſcurité des mots qu'il faut s'en prendre ; c'eſt à cette cauſe (1) qu'on peut attribuer la prolongation du miracle opéré à la tour de Babel.

J'entends, par ce mot de *paſſion forte*, une paſſion dont l'objet ſoit ſi néceſſaire à notre bonheur, que la vie nous ſoit inſupportable ſans la poſſeſſion de cet objet. Telle eſt l'idée qu'Omar ſe formoit des paſſions, lorſqu'il dit : *Qui que tu ſois, qui, amoureux de la liberté, veux être riche ſans biens, puiſſant ſans ſujets, ſujet ſans maître ; oſe mépriſer la mort ; les rois trembleront devant toi ; toi ſeul ne craindras perſonne.*

Ce ſont, en effet, les paſſions ſeules qui, portées à ce degré de force, peuvent exécuter les plus grandes

(1) Sous le mot *rouge*, par exemple, ſi l'on comprend depuis l'écarlate juſqu'au couleur de chair, ſuppoſons deux hommes, dont l'un n'ait jamais vu que de l'écarlate, & l'autre que du couleur de chair : le premier dira, avec raiſon, que le *rouge* eſt une couleur vive ; lorſque l'autre, au contraire, ſoutiendra que c'eſt une couleur tendre. Par la même raiſon, deux hommes peuvent, ſans s'entendre, prononcer le mot de *vouloir*, puiſque nous n'avons que ce mot pour exprimer depuis le plus foible degré de volonté juſqu'à cette volonté efficace qui triomphe de tous les obſtacles. Il en eſt du mot de *paſſion* comme de celui d'*eſprit* : il change de ſignification ſelon ceux qui le prononcent. Un homme regardé, comme médiocre dans une ſociété, compoſée de gens de peu d'eſprit, eſt ſûrement un ſot : il n'en eſt pas ainſi de celui qui paſſe pour un homme médiocre parmi les gens du premier ordre ; le choix de ſa ſociété prouve ſa ſupériorité ſur les hommes ordinaires. C'eſt un rhétoricien médiocre, qui ſeroit le premier dans toute autre claſſe.

actions, & braver les dangers, la douleur, la mort & le ciel même.

Dicéarque, général de Philippe, éleve, en préſence de ſon armée, deux autels, l'un à l'impiété, l'autre à l'injuſtice, y ſacrifie, & marche contre les Cyclades.

Quelques jours avant l'aſſaſſinat de Céſar, l'amour conjugal, uni à la paſſion d'un noble orgueil, engage Porcie à s'ouvrir la cuiſſe, à montrer ſa bleſſure à ſon mari, lui diſant : *Brutus, tu médites, & tu me caches un grand deſſein. Je ne t'ai, juſqu'à préſent, fait aucune queſtion indiſcrete ; je ſavois cependant que notre ſexe, foible par lui-même, ſe fortifioit par le commerce des hommes ſages & vertueux ; que j'étois fille de Caton & femme de Brutus : mais mon amour timide m'a fait défier de ma foibleſſe. Tu vois l'eſſai de mon courage : juge ſi je ſuis digne de ton ſecret, maintenant que j'ai fait l'épreuve de la douleur.*

C'eſt la paſſion de l'honneur & le fanatiſme philoſophique qui pouvoient ſeuls, au milieu des ſupplices, engager la Pythagoricienne Timicha à ſe couper la langue avec les dents, pour ne point s'expoſer à révéler les ſecrets de ſa ſecte.

Lorſqu'accompagné de ſon gouverneur, Caton, jeune encore, monte au palais de Sylla, & qu'à l'aſpect des têtes ſanglantes des proſcrits, il demande le nom du monſtre qui avoit aſſaſſiné tant de Romains : C'eſt *Sylla*, lui dit-on. *Quoi ! Sylla les égorge, & Sylla vit encore ?* Le nom ſeul de Sylla, lui replique-t-on, déſarme le bras de nos citoyens. *O Rome !* s'écrie alors Caton, *que ton deſtin eſt déplorable, ſi, dans la vaſte enceinte de tes murs tu ne renfermes pas un homme vertueux, & ſi tu ne peux armer contre la tyrannie que le bras d'un foible enfant !* A ces mots, ſe

tournant vers ſon gouverneur : *Donne-moi*, lui dit-il, *ton épée ; je la cacherai ſous ma robe, j'approcherai de Sylla, je l'égorgerai. Caton vit, Rome eſt libre encore* (1).

En quels climats cet amour vertueux de la patrie n'a-t-il pas exécuté d'actions héroïques ? A la Chine, un empereur, pourſuivi par les armes victorieuſes d'un citoyen, veut ſe ſervir du reſpect ſuperſtitieux qu'en ce pays un fils a pour les ordres de ſa mere, pour contraindre ce citoyen à déſarmer. Député vers cette mere, un officier de l'empereur vient, le poignard à la main, lui dire qu'elle n'a que le choix de mourir, ou d'obéir. *Ton maître*, lui répondit-elle avec un ſouris amer, *ſe ſeroit-il flatté que j'ignore les conventions tacites, mais ſacrées, qui uniſſent les peuples aux ſouverains, par leſquelles les peuples s'engagent à obéir, & les rois à les rendre heureux ? Il a le premier violé ces conventions. Lâche exécuteur des ordres d'un tyran, apprends d'une femme ce qu'en pareil cas on doit à ſa patrie.* A ces mots, arrachant le poignard des mains de l'officier, elle ſe frappe, & lui dit : *Eſclave, s'il te reſte encore quelque vertu, porte à mon fils ce poignard ſanglant ; dis-lui qu'il venge ſa nation, qu'il*

(1) C'eſt ce même Caton, qui, retiré à Utique, répondit à ceux qui le preſſoient de conſulter l'oracle de Jupiter Hammon : *Laiſſons les oracles aux femmes, aux lâches & aux ignorants. L'homme de courage, indépendant des dieux, ſait vivre & mourir de lui-même : il ſe préſente également à ſa deſtinée, ſoit qu'il la connoiſſe, ou qu'il l'ignore.*

Céſar, enlevé par des pirates, conſerve ſon audace, & les menace de la mort à laquelle il les condamne en abordant.

puniſſe le tyran. Il n'a plus rien à craindre pour moi plus rien à ménager : il eſt maintenant libre d'être vertueux (1).

Si le noble orgueil, la paſſion du patriotiſme & de la gloire déterminent les citoyens à des actions

(1) La paſſion du devoir animoit pareillement la mere d'Abdallah, lorſque ſon fils, abandonné de ſes amis, aſſiégé dans un château, & preſſé d'accepter la capitulation honorable que lui offroient les Syriens, alla conſulter ſa mere ſur le parti qu'il avoit à prendre. Il reçut cette réponſe : *Mon fils, lorſque tu pris les armes contre la maiſon d'Ommiah, crus-tu ſoutenir le parti de la juſtice & de la vertu ?.... Oui*, lui répondit-il. *Eh bien*, repliqua-t-elle, *qu'y a-t-il à délibérer ? Ne ſais-tu pas que ſe rendre à la crainte eſt d'un lâche ? Veux-tu être le mépris des Ommiahs, & qu'on diſe qu'ayant à choiſir entre la vie & ton devoir, c'eſt la vie que tu as préférée ?*

C'eſt cette même paſſion de la gloire, qui, lorſque l'armée Romaine, mal vêtue & tranſie de froid, alloit ſe débander, amena au ſecours de Septime Sévere, le philoſophe Antiochus, qui ſe dépouille devant l'armée, ſe jette dans un monceau de neige, & ramene, par cette action, les troupes ébranlées à leur devoir.

Un jour qu'on exhortoit Thraſea à faire quelques ſoumiſſions à Néron : *Quoi !* dit-il, *pour prolonger ma vie de quelques jours, je m'abaiſſerois juſques-là ? Non. La mort eſt une dette : je veux l'acquitter en homme libre, & non la payer en eſclave.*

Dans un inſtant d'emportement, où Veſpaſien menaçoit Helvidius de la mort, il en reçut cette réponſe : *Vous ai-je dit que je fuſſe immortel ? Vous ferez votre métier de tyran, en me donnant la mort ; moi, celui de citoyen, en la recevant ſans trembler.*

ſi courageuſes, quelle conſtance & quelle force les paſſions n'inſpirent-elles point à ceux qui veulent s'illuſtrer dans les ſciences & les arts, & que Cicéron nomme des *héros paiſibles* ? C'eſt le deſir de la gloire, qui ſur la cime glacée des Cordelieres, au milieu des neiges, des frimats, incline les lunettes de l'aſtronome; qui pour cueillir des plantes, conduit le botaniſte ſur le bord des précipices; qui jadis guidoit les jeunes amateurs des ſciences dans l'Egypte, l'Ethiopie & juſques dans les Indes, pour y voir les philoſophes les plus célebres, & puiſer dans leur converſation les principes de leur doctrine.

Quel empire cette même paſſion n'avoit-elle pas ſur Démoſthene, qui, pour perfectionner ſa prononciation, s'arrêtoit ſur le rivage de la mer, où, la bouche remplie de cailloux, il haranguoit tous les jours les flots mutinés! C'eſt ce même deſir de la gloire, qui, pour faire contracter aux jeunes Pythagoriciens l'habitude du recueillement & de la méditation, leur impoſoit un ſilence de trois ans; qui, pour ſouſtraire Démocrite (1) aux diſtractions du monde, le renfermoit dans des tombeaux pour y chercher de ces vérités préciſes dont la découverte, toujours ſi difficile, eſt toujours ſi peu eſtimée des hommes: c'eſt par elle enfin que, pour ſe donner tout entier à la philoſophie, Héraclite ſe détermine à céder à ſon frere cadet le trône d'Epheſe (2), où l'appelloit le droit d'aîneſſe; que, pour conſerver

(1) Démocrite étoit né riche; mais il ne ſe crut pas en droit de mépriſer l'eſprit, & de vivre dans une honorable ſtupidité.

(2) Miſon, fils du tyran de Chenes, renonça pareille-

toutes ſes forces, l'athlete ſe prive des plaiſirs de l'amour : c'eſt elle encore qui forçoit certains prêtres des anciens, dans l'eſpoir de ſe rendre plus recommandables, à renoncer à ces mêmes plaiſirs, ſans avoir ſouvent, comme diſoit plaiſamment Boindin, d'autre récompenſe de leur continence que la tentation perpétuelle qu'elle procure.

J'ai fait voir que c'eſt aux paſſions que nous devons ſur la terre preſque tous les objets de notre admiration ; qu'elles nous font braver les dangers, la douleur, la mort, & nous portent aux réſolutions les plus hardies.

Je vais prouver maintenant que, dans les occaſions délicates, ce ſont elles ſeules qui, volant au ſecours des grands hommes, peuvent leur inſpirer ce qu'il y a de mieux à dire & à faire.

Qu'on ſe rappelle, à ce ſujet, la célebre & courte harangue d'Annibal à ſes ſoldats le jour de la bataille du Teſin ; & l'on ſentira que ſa haine pour les Romains & ſa paſſion pour la gloire, pouvoient ſeules la lui inſpirer : *Compagnons*, leur dit-il, *le ciel m'annonce la victoire. C'eſt aux Romains, non à vous, de trembler. Jettez les yeux ſur ce champ de bataille : nulle retraite ici pour les lâches : nous périſſons tous, ſi nous ſommes vaincus. Quel gage plus certain du triomphe ? Quel ſigne plus ſenſible de la protection des dieux ? Ils nous ont placés entre la victoire & la mort.*

Qui peut douter que ces mêmes paſſions n'ani-

---

ment au ſceptre de ſon pere ; &, libre de toute charge, il ſe retiroit dans des lieux eſcarpés & ſolitaires, où, ſans jamais parler à perſonne, il ſe nourriſſoit de réflexions profondes.

maſſent Sylla, lorſque, Craſſus lui ayant demandé une eſcorte pour aller faire de nouvelles levées dans le pays des Marſes, Sylla lui répond : *Si tu crains tes ennemis, reçois de moi pour eſcorte ton pere, tes freres, tes parents, tes amis, qui maſſacrés par les tyrans, crient vengeance, & l'attendent de toi ?*

Lorſque les Macédoniens, las des fatigues de la guerre, prient Alexandre de les licencier, c'eſt l'orgueil & l'amour de la gloire qui dictent à ce héros cette fiere réponſe : *Allez ingrats ; fuyez lâches ; je dompterai l'univers ſans vous : Alexandre trouvera des ſujets & des ſoldats par-tout où il y aura des hommes.*

De ſemblables diſcours ſont toujours prononcés par des gens paſſionnés. L'eſprit même, en pareil cas, ne peut jamais ſuppléer au ſentiment. On ignore toujours la langue des paſſions qu'on n'éprouve pas.

Au reſte, ce n'eſt pas dans un art tel que l'éloquence, c'eſt en tout genre que les paſſions doivent être regardées comme le germe productif de l'eſprit : ce ſont elles qui, entretenant une perpétuelle fermentation dans nos idées, fécondent en nous ces mêmes idées, qui, ſtériles dans des ames froides, ſeroient ſemblables à la ſemence jettée ſur la pierre.

Ce ſont les paſſions qui, fixant fortement notre attention ſur l'objet de nos deſirs, nous le fait conſidérer ſous des aſpects inconnus aux autres hommes, & qui font, en conſéquence, concevoir & exécuter aux héros ces entrepriſes hardies, qui, juſqu'à ce que la réuſſite en ait prouvé la ſageſſe, paroiſſent folles, & doivent réellement paroître telles à la multitude.

Voilà pourquoi, dit le cardinal de Richelieu, l'ame foible trouve de l'impoſſibilité dans le projet le plus

ſimple, lorſque le plus grand paroît facile à l'ame forte : devant celle-ci les montagnes s'abaiſſent, lorſqu'aux yeux de celle-là les buttes ſe métamorphoſent en montagnes.

Ce ſont, en effet, les fortes paſſions, qui, plus éclairées que le bon ſens, peuvent ſeules nous apprendre à diſtinguer l'extraordinaire de l'impoſſible, que les gens ſenſés confondent preſque toujours enſemble ; parce que, n'étant point animés de paſſions fortes, ces gens ſenſés ne ſont jamais que des hommes médiocres : propoſition que je vais prouver, pour faire ſentir toute la ſupériorité de l'homme paſſionné ſur les autres hommes, & montrer qu'il n'y a réellement que les grandes paſſions qui puiſſent enfanter les grands hommes.

CHAPITRE VII.

De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.

Avant le ſuccès, ſi les grands génies en tout genre ſont preſque toujours traités de fous par les gens ſenſés, c'eſt que ces derniers, incapables de rien de grand, ne peuvent pas même ſoupçonner l'exiſtence des moyens dont ſe ſervent les grands hommes pour opérer les grandes choſes.

Voilà pourquoi ces grands hommes doivent toujours exciter le rire, juſqu'à ce qu'ils excitent l'admiration. Lorſque Parménion, preſſé par Alexandre d'ouvrir un avis ſur les propoſitions de paix que faiſoit Darius, lui dit : *Je les accepterois, ſi j'étois Alexandre ;* qui doute, avant que la victoire eût juſtifié la témérité apparente du prince, que l'avis de Parménion ne parût plus ſage aux Macédoniens que la réponſe d'Alexandre : *Et moi auſſi, ſi j'étois Parménion ?* L'un eſt d'un homme commun & ſenſé, & l'autre d'un homme extraordinaire. Or, il eſt plus d'hommes de la premiere que de la ſeconde claſſe. Il eſt donc évident que, ſi, par de grandes actions, le fils de Philippe ne ſe fût pas déjà attiré le reſpect des Macédoniens, & ne les eût pas accoutumés aux entrepriſes extraordinaires, ſa réponſe leur eût abſolument paru ridicule. Aucun d'eux n'en eût recherché le motif, & dans le ſentiment intérieur que ce héros devoit avoir de la ſupériorité de ſon courage

& de ſes lumieres, de l'avantage que l'une & l'autre de ces qualités lui donnoient ſur des peuples efféminés & mous, tels que les Perſes, & dans la connoiſſance enfin qu'il avoit & du caractere des Macédoniens, & de ſon empire ſur leurs eſprits, &, par conſéquent, de la facilité avec laquelle il pouvoit, par ſes geſtes, ſes diſcours & ſes regards, leur communiquer l'audace qui l'animoit lui-même. C'étoient cependant ces divers motifs, joints à la ſoif ardente de la gloire, qui, lui faiſant, avec raiſon, conſidérer la victoire comme beaucoup plus aſſurée qu'elle ne le paroiſſoit à Parménion, devoit, en conſéquence, lui inſpirer auſſi une réponſe plus haute.

Lorſque Tamerlan planta ſes drapeaux au pied des remparts de Smyrne, contre leſquels venoient de ſe briſer les forces de l'empire Ottoman, il ſentoit la difficulté de ſon entrepriſe; il ſavoit bien qu'il attaquoit une place que l'Europe chrétienne pouvoit continuellement ravitailler; mais, en l'excitant à cette entrepriſe, la paſſion de la gloire lui fournit les moyens de l'exécuter. Il comble l'abyme des eaux, oppoſe une digue à la mer & aux flottes Européanes, arbore ſes étendards victorieux ſur les brêches de Smyrne, & montre à l'univers étonné que rien n'eſt impoſſibe aux grands hommes (1).

Lorſque Lycurgue voulut faire de Lacédémone une république de héros, on ne le vit point, ſelon

(1) Je dis la même choſe de Guſtave. Lorſqu'à la tête de ſon armée & de ſon artillerie, profitant du moment où l'hiver avoit conſolidé la ſurface des eaux, ce héros traverſe des mers glacées pour deſcendre en Seeland; il ſavoit, auſſi-bien que ſes officiers, qu'on pouvoit facilement

la marche lente, & dès-lors incertaine, de ce qu'on appelle la ſageſſe, y procéder par des changements inſenſibles. Ce grand homme, échauffé de la paſſion de la vertu, ſentoit que, par des harangues ou des oracles ſuppoſés, il pouvoit inſpirer à ſes concitoyens les ſentiments dont lui-même étoit enflammé; que, profitant du premier inſtant de ferveur, il pourroit changer la conſtitution du gouvernement, & faire dans les mœurs de ce peuple une révolution ſubite, que, par les voies ordinaires de la prudence, il ne pourroit exécuter que dans une longue ſuite d'années. Il ſentoit que les paſſions ſont ſemblables aux volcans, dont l'éruption ſoudaine change tout-à-coup le lit d'un fleuve, que l'art ne pourroit détourner qu'en lui creuſant un nouveau lit, &, par conſéquent, après des temps & des travaux immenſes. C'eſt ainſi qu'il réuſſit dans un projet peut-être le plus hardi qui jamais ait été conçu, & dans l'exécution duquel échoueroit tout homme ſenſé, qui, ne devant ce titre de ſenſé qu'à l'incapacité où il eſt d'être mu par des paſſions fortes, ignore toujours l'art de les inſpirer.

Ce ſont ces paſſions qui, juſtes appréciatrices des moyens d'allumer le feu de l'enthouſiaſme, en ont ſouvent employé, que les gens ſenſés, faute de connoître, à cet égard, le cœur humain, ont, avant le ſuccès, toujours regardés comme puériles & ridicules.

---

s'oppoſer à ſa deſcente; mais il ſavoit mieux qu'eux qu'une ſage témérité confond preſque toujours la prévoyance des hommes ordinaires; que la hardieſſe des entrepriſes en aſſure ſouvent le ſuccès; & qu'il eſt des cas où la ſuprême audace eſt la ſuprême prudence.

Tel eſt celui dont ſe ſervit Périclès, lorſque, marchant à l'ennemi, & voulant transformer ſes ſoldats en autant de héros, il fait cacher dans un bois ſombre, & monter ſur un char attelé de quatre chevaux blancs, un homme d'une taille extraordinaire, qui, le corps couvert d'un riche manteau, les pieds parés de brodequins brillants, la tête ornée d'une chevelure éclatante, apparoît tout-à-coup à l'armée, & paſſe rapidement devant elle, en criant au général: *Périclès, je te promets la victoire.*

Tel eſt le moyen dont ſe ſervit Epaminondas pour exciter le courage des Thébains, lorſqu'il fit enlever de nuit les armes ſuſpendues dans un temple, & perſuada à ſes ſoldats que les dieux protecteurs de Thebes s'y étoient armés pour venir le lendemain combattre contre leurs ennemis.

Tel eſt enfin l'ordre que Ziska donne au lit de la mort, lorſqu'encore animé de la haine la plus violente contre les catholiques qui l'avoient perſécuté, il commande à ceux de ſon parti de l'écorcher immédiatement après ſa mort, & de faire un tambour de ſa peau, leur promettant la victoire toutes les fois qu'au ſon de ce tambour ils marcheroient contre les catholiques: promeſſe que le ſuccès juſtifia toujours.

On voit donc que les moyens les plus déciſifs, les plus propres à produire de grands effets, toujours inconnus à ceux qu'on appelle les gens ſenſés, ne peuvent être apperçus que par des hommes paſſionnés, qui, placés dans les mêmes circonſtances que ce héros, euſſent été affectés des mêmes ſentiments.

Sans le reſpect dû à la réputation du grand Condé, regarderoit-on comme un germe d'émulation pour les ſoldats, le projet qu'avoit formé ce prince de faire en-

enrégiſtrer dans chaque régiment le nom des ſoldats qui ſe ſeroient diſtingués par quelques faits ou quelques dits mémorables ? L'inexécution de ce projet ne prouve-t-elle point qu'on en a peu connu l'utilité ? Sent-on, comme l'illuſtre chevalier Folard, le pouvoir des harangues ſur les ſoldats ? Tout le monde apperçoit-il également toute la beauté de ce mot de Mr. de Vendôme, lorſque, témoin de la fuite de quelques troupes que leurs officiers tâchoient en vain de rallier, ce général ſe jette au milieu des fuyards, en criant aux officiers : *Laiſſez faire les ſoldats ; ce n'eſt point ici, c'eſt là* (montrant un arbre éloigné de cent pas) *que ces troupes vont & doivent ſe reformer.* Il ne laiſſoit, dans ce diſcours, entrevoir aux ſoldats aucun doute de leur courage ; il réveilloit par ce moyen en eux les paſſions de la honte & de l'honneur, qu'ils ſe flattoient encore de conſerver à ſes yeux. C'étoit l'unique moyen d'arrêter ces fuyards, & de les ramener au combat & à la victoire.

Or, qui doute qu'un pareil diſcours ne ſoit un trait de caractere ? & qu'en général tous les moyens dont ſe ſont ſervis les grands hommes pour échauffer les ames du feu de l'enthouſiaſme, ne leur aient été inſpirés par les paſſions ? Eſt-il un homme ſenſé qui, pour imprimer plus de confiance & plus de reſpect aux Macédoniens, eût autoriſé Alexandre à ſe dire fils de Jupiter Hammon ? eût conſeillé à Numa de feindre un commerce ſecret avec la nymphe Egérie ? à Zamolxis, à Zaleucus, à Mnévès, de ſe dire inſpirés par Veſta, Minerve ou Mercure, à Marius de traîner à ſa ſuite une diſeuſe de bonne aventure, à Sertorius de conſulter ſa biche ? & enfin

au comte de Dunois d'armer une pucelle pour triompher des Anglois ?

Peu de gens élevent leurs penſées au-delà des penſées communes ; moins de gens encore oſent (1) exécuter & dire ce qu'ils penſent. Si les hommes ſenſés vouloient faire uſage de pareils moyens, faute d'un certain tact & d'une certaine connoiſſance des paſſions, ils n'en pourroient jamais faire d'heureuſes applications. Ils ſont faits pour ſuivre les chemins battus ; ils s'égarent, s'ils les abandonnent. L'homme de bon ſens eſt un homme dans le caractere duquel la pareſſe domine : il n'eſt point doué de cette activité d'ame, qui, dans les premiers poſtes, fait inventer aux grands hommes de nouveaux reſſorts pour mouvoir le monde, ou qui leur fait ſemer dans le préſent le germe des événements futurs. Auſſi le livre de l'avenir ne s'ouvre-t-il qu'à l'homme paſſionné & avide de gloire.

A la journée de Marathon, Thémiſtocle fut le ſeul des Grecs qui prévît la bataille de Salamine, & & qui ſût, en exerçant les Athéniens à la navigation, les préparer à la victoire.

Lorſque Caton le cenſeur, homme plus ſenſé

(1) Ceux-là cependant ſont les ſeuls qui avancent l'eſprit humain. Lorſqu'il ne s'agit point de matiere de gouvernement, où les moindres fautes peuvent influer ſur le bonheur ou le malheur des peuples, & qu'il n'eſt queſtion que de ſciences, les erreurs, même des gens de génie, méritent l'éloge & la reconnoiſſance du public ; puiſqu'en fait de ſciences, il faut qu'une infinité d'hommes ſe trompent pour que les autres ne ſe trompent plus. On peut leur appliquer ce vers de Martial :

Si non erraſſet, fecerat ille minus.

qu'éclairé, opinoit avec tout le ſénat à la deſtruction de Carthage, pourquoi Scipion s'oppoſoit-il ſeul à la ruine de cette ville? C'eſt que lui ſeul regardoit Carthage, & comme une rivale digne de Rome, & comme une digue qu'on pouvoit oppoſer au torrent des vices & de la corruption prêts à ſe déborder dans l'Italie. Occupé de l'étude politique de l'hiſtoire, habitué à la méditation, à cette fatigue d'attention dont la ſeule paſſion de la gloire nous rend capables, il étoit, par ce moyen, parvenu à une eſpece de divination. Auſſi préſageoit-il tous les malheurs ſous leſquels Rome alloit ſuccomber, dans le moment même que cette maîtreſſe du monde élevoit ſon trône ſur les débris de toutes les monarchies de l'univers; auſſi voyoit-il naître de toutes parts des Marius & des Sylla; auſſi entendoit-il déjà publier les funeſtes tables de proſcription, lorſque les Romains n'appercevoient par-tout que des palmes triomphales, & n'entendoient que les cris de la victoire. Ce peuple étoit alors comparable à ces matelots, qui, voyant la mer calme, les zéphirs enfler doucement les voiles, & rider la ſurface des eaux, ſe livrent à une joie indiſcrete; tandis que le pilote attentif voit s'élever, à l'extrêmité de l'horizon, le grain qui doit bientôt bouleverſer les mers.

Si le ſénat Romain n'eut point égard au conſeil de Scipion, c'eſt qu'il eſt peu de gens à qui la connoiſſance du paſſé & du préſent dévoile celle de l'avenir (1); c'eſt que, ſemblables au chêne, dont l'ac-

(1) Souvent un petit bien préſent ſuffit pour enivrer une nation, qui, dans ſon aveuglement, traite d'ennemi de l'état le génie élevé, qui, dans ce petit bien préſent, dé-

croiſſement ou le dépériſſement eſt inſenſible aux inſectes éphémeres qui rampent ſous ſon ombrage, les empires paroiſſent dans une eſpece d'état d'immobilité à la plupart des hommes, qui s'en tiennent d'autant plus volontiers à cette apparence d'immobilité, qu'elle flatte davantage leur pareſſe, qui ſe croit alors déchargée des ſoins de la prévoyance.

Il en eſt du moral comme du phyſique. Lorſque les peuples croient les mers conſtamment enchaînées dans leur lit, le ſage les voit ſucceſſivement découvrir & ſubmerger de vaſtes contrées, & le vaiſſeau ſillonner les plaines que n'a gueres ſillonnoit la charrue. Lorſque les peuples voient les montagnes porter dans les nues une tête également élevée, le ſage voit leurs cimes orgueilleuſes, perpétuellement démolies par les ſiecles, s'ébouler dans les vallons, & les combler de leurs ruines. Mais ce ne ſont jamais que des hommes accoutumés à méditer, qui, voyant l'univers moral, ainſi que l'univers phyſique, dans une deſtruction & une reproduction ſucceſſive & perpétuelle, peuvent appercevoir les cauſes éloignées du renverſement des états. C'eſt l'œil d'aigle des paſſions, qui perce dans l'abyme ténébreux de l'avenir : l'indifférence eſt née aveugle & ſtupide. Quand le ciel eſt ſerein & les airs épurés, le citadin ne prévoit point l'orage : c'eſt l'œil intéreſſé du laboureur attentif qui voit, avec effroi, des vapeurs inſenſibles s'élever de la ſurface de la

---

couvre de grands maux à venir. On imagine qu'en lui prodiguant le nom odieux de *frondeur*, c'eſt la vertu qui punit le vice ; & ce n'eſt, le plus ſouvent, que la ſottiſe qui ſe moque de l'eſprit.

terre, ſe condenſer dans les cieux, & les couvrir de ces nuages noirs dont les flancs entr'ouverts vomiront bientôt les foudres & les grêles qui ravageront les moiſſons.

Qu'on examine chaque paſſion en particulier, l'on verra que toutes ſont toujours très-éclairées ſur l'objet de leurs recherches; qu'elles ſeules peuvent quelquefois appercevoir la cauſe des effets que l'ignorance attribue au haſard; qu'elles ſeules, par conſéquent, peuvent retrécir &, peut-être, un jour détruire entiérement l'empire de ce haſard dont chaque découverte reſſerre néceſſairement les bornes.

Si les idées & les actions que font concevoir & exécuter des paſſions telles que l'avarice ou l'amour, ſont, en général, peu eſtimées, ce n'eſt pas que ces idées & ces actions n'exigent ſouvent beaucoup de combinaiſons & d'eſprit; mais c'eſt que les unes & les autres ſont indifférentes ou même nuiſibles au public, qui n'accorde, comme je l'ai prouvé dans le diſcours précédent, les titres de vertueuſes ou de ſpirituelles qu'aux actions & aux idées qui lui ſont utiles. Or, l'amour de la gloire eſt, entre toutes les paſſions, la ſeule qui puiſſe toujours inſpirer des actions & des idées de cette eſpece. Elle ſeule enflammoit un roi d'Orient, lorſqu'il s'écrioit : *Malheur aux ſouverains qui commandent à des peuples eſclaves. Hélas! les douceurs d'une juſte louange, dont les Dieux & les héros ſont ſi avides, ne ſont pas faites pour eux. O peuples!* ajoutoit-il, *aſſez vils pour avoir perdu le droit de blâmer publiquement vos maîtres, vous avez perdu le droit de les louer : l'éloge de l'eſclave eſt ſuſpect : l'infortuné qui le régit, ignore toujours s'il eſt digne d'eſtime ou de mépris. Eh! quel*

tourment pour une ame noble, que de vivre livrée au ſupplice de cette incertitude!

De pareils ſentiments ſuppoſent toujours une paſſion ardente pour la gloire. Cette paſſion eſt l'ame des hommes de génie & de talent en tout genre; c'eſt à ce deſir qu'ils doivent l'enthouſiaſme qu'ils ont pour leur art, qu'ils regardent quelquefois comme la ſeule occupation digne de l'eſprit humain; opinion qui les fait traiter de fous par les gens ſenſés, mais qui ne les fait jamais conſidérer comme tels par l'homme éclairé, qui, dans la cauſe de leur folie, apperçoit celle de leurs talents & de leurs ſuccès.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que ces gens ſenſés, ces idoles des gens médiocres, ſont toujours fort inférieurs aux gens paſſionnés; & que ce ſont les paſſions fortes qui, nous arrachant à la pareſſe, peuvent ſeules nous douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit. Il ne me reſte, pour confirmer cette vérité, qu'à montrer dans le chapitre ſuivant que ceux-là même qu'on place, avec raiſon, au rang des hommes illuſtres, rentrent dans la claſſe des hommes les plus médiocres, au moment même qu'ils ne ſont plus ſoutenus du feu des paſſions.

CHAPITRE VIII.

On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.

Cette propoſition eſt une conſéquence néceſſaire de la précédente. En effet, ſi l'homme épris du deſir le plus vif de l'eſtime, & capable, en ce genre, de la plus forte paſſion, n'eſt point à portée de ſatisfaire ce deſir, ce deſir ceſſera bientôt de l'animer; parce qu'il eſt de la nature de tout deſir de s'éteindre, s'il n'eſt point nourri par l'eſpérance. Or, la même cauſe, qui éteindra en lui la paſſion de l'eſtime, y doit néceſſairement étouffer le germe de l'eſprit.

Qu'on nomme à la recette d'un péage, ou à quelque emploi pareil, des hommes auſſi paſſionnés pour l'eſtime publique que devoient l'être les Turenne, les Condé, les Deſcartes, les Corneille & les Richelieu: privés, par leur poſition, de tout eſpoir de gloire, ils ſeront à l'inſtant dépourvus de l'eſprit néceſſaire pour remplir de pareils emplois. Peu propres à l'étude des ordonnances ou des tarifs, ils ſeront ſans talents pour un emploi qui peut les rendre odieux au public: ils n'auront que du dégoût pour une ſcience dans laquelle l'homme qui s'eſt le plus profondément inſtruit, & qui s'eſt, en conſéquence, couché très-ſavant & très-reſpectable à ſes propres yeux, peut ſe réveiller très-ignorant & très-inutile, ſi le magiſtrat a cru devoir ſupprimer ou ſimplifier ces droits. Entiérement livrés à la force d'inertie,

de pareils hommes ſeront bientôt incapables de toute eſpece d'application.

Voilà pourquoi, dans la geſtion d'une place ſubalterne, les hommes nés pour le grand, ſont ſouvent inférieurs aux eſprits les plus communs. Veſpaſien, qui ſur le trône fut l'admiration des Romains, avoit été l'objet de leur mépris dans la charge de préteur (1). L'aigle, qui perce les nues d'un vol audacieux, raſe la terre d'une aile moins rapide que l'hirondelle. Détruiſez dans un homme la paſſion qui l'anime, vous le privez, au même inſtant, de toutes ſes lumieres; il ſemble que la chevelure de Samſon ſoit, à cet égard, l'emblême des paſſions: cette chevelure eſt-elle coupée? Samſon n'eſt plus qu'un homme ordinaire.

Pour confirmer cette vérité par un ſecond exemple, qu'on jette les yeux ſur ces uſurpateurs d'Orient, qui, à beaucoup d'audace & de prudence, joignoient néceſſairement de grandes lumieres; qu'on ſe demande pourquoi la plupart d'entre eux n'ont montré que peu d'eſprit ſur le trône; pourquoi, fort inférieurs, en général, aux uſurpateurs d'Occident, il n'en eſt preſqu'aucun, comme le prouve la forme des gouvernements aſiatiques, qu'on puiſſe mettre au nombre des législateurs. Ce n'eſt pas qu'ils fuſſent toujours avides du malheur de leurs ſujets: mais c'eſt qu'en prenant la couronne, l'objet de leur deſir étoit rempli: c'eſt qu'aſſurés de ſa poſſeſſion par la baſſeſſe, la ſoumiſſion & l'obéiſſance d'un peuple eſclave, la paſſion, qui les avoit

(1) Caligula fit remplir de boue la robe de Veſpaſien, pour n'avoir pas eu ſoin de faire nettoyer les rues.

portés à l'empire, ceſſoit alors de les animer : c'eſt que, n'ayant plus de motifs aſſez puiſſants pour les déterminer à ſupporter la fatigue d'attention que ſuppoſe la découverte & l'établiſſement des bonnes loix, ils étoient, comme je l'ai dit plus haut, dans le cas de ces hommes ſenſés, qui, n'étant animés d'aucun deſir vif, n'ont jamais le courage de s'arracher aux délices de la pareſſe.

Si dans l'Occident, au contraire, pluſieurs uſurpateurs ont ſur le trône fait éclater de grands talents ; ſi les Auguſte & les Cromwel peuvent être mis au rang des législateurs, c'eſt qu'ayant affaire à des peuples impatients du frein, & dont l'ame étoit plus hardie & plus élevée, la crainte de perdre l'objet de leurs deſirs, attiſoit, ſi j'oſe le dire, toujours en eux la paſſion de l'ambition. Elevés ſur des trônes ſur leſquels ils ne pouvoient impunément s'endormir, ils ſentoient qu'il falloit ſe rendre agréables à des peuples fiers, établir des loix (1) utiles pour le moment, tromper ces peuples, &, du moins, leur en impoſer par le fantôme d'un bonheur paſſager, qui les dédommageât des malheurs réels que l'uſurpation entraîne après elle.

---

(1) C'eſt ce qui a mérité à Cromwel cette épitaphe :

Ci gît le deſtructeur d'un pouvoir légitime,
Juſqu'à ſon dernier jour favoriſé des cieux,
Dont les vertus méritoient mieux
Que le ſceptre acquis par un crime.
Par quel deſtin faut-il, par quelle étrange loi,
Qu'à tous ceux qui ſont nés pour porter la couronne,
Ce ſoit l'uſurpateur qui donne
L'exemple des vertus que doit avoir un roi!

C'eſt donc aux dangers, auxquels ces derniers ont, ſans ceſſe, été expoſés ſur le trône, qu'ils ont dû cette ſupériorité de talents qui les place au deſſus de la plupart des uſurpateurs d'Orient : ils étoient dans le cas de l'homme de génie en d'autres genres, qui, toujours en butte à la critique, & perpétuellement inquiet dans la jouiſſance d'une réputation toujours prête à lui échapper, ſent qu'il n'eſt pas ſeul échauffé de la paſſion de la vanité ; & que, ſi la ſienne lui fait deſirer l'eſtime d'autrui, celle d'autrui doit conſtamment la lui refuſer, ſi, par des ouvrages utiles & agréables, & par de continuels efforts d'eſprit, il ne les conſole de la douleur de les louer. C'eſt ſur le trône, en tous les genres, que cette crainte entretient l'eſprit dans l'état de fécondité : cette crainte eſt-elle anéantie ? le reſſort de l'eſprit eſt détruit.

Qui doute qu'un phyſicien ne porte infiniment plus d'attention à l'examen d'un fait de phyſique, ſouvent peu important pour l'humanité, qu'un ſultan à l'examen d'une loi d'où dépend le bonheur ou le malheur de pluſieurs milliers d'hommes ? Si ce dernier emploie moins de temps à méditer, à rédiger ſes ordonnances & ſes édits, qu'un homme d'eſprit à compoſer un madrigal ou une épigramme, c'eſt que la méditation toujours fatigante, eſt, pour ainſi dire, contraire à notre nature ; (1) & qu'à l'abri, ſur le trône, & de la punition, & des traits de la ſatyre, un ſultan

(1) Quelques philoſophes ont, à ce ſujet, avancé ce paradoxe, que les eſclaves, expoſés aux plus rudes travaux du corps, trouvoient, peut-être, dans le repos de

n'a point de motif pour triompher d'une pareſſe dont la jouiſſance eſt ſi agréable à tous les hommes.

Il paroît donc que l'activité de l'eſprit dépend de l'activité des paſſions. C'eſt auſſi dans l'âge des paſſions, c'eſt-à-dire, depuis vingt-cinq juſqu'à trente-cinq & quarante ans, qu'on eſt capable des plus grands efforts & de vertu & de génie. A cet âge, les hommes, nés pour le grand, ont acquis une certaine quantité de connoiſſances, ſans que leurs paſſions aient encore preſque rien perdu de leur activité : cet âge paſſé, les paſſions s'affoibliſſent en nous, & voilà le terme de la croiſſance de l'eſprit ; l'on n'acquiert plus alors d'idées nouvelles ; & quelque ſupérieurs que ſoient dans la ſuite, les ouvrages que l'on compoſe, on ne fait plus qu'appliquer & développer les idées conçues dans le temps de l'effervescence des paſſions, & dont on n'avoit point encore fait uſage.

Au reſte, ce n'eſt point uniquement à l'âge qu'on doit toujours attribuer l'affoibliſſement des paſſions. On ceſſe d'être paſſionné pour un objet, lorſque le plaiſir qu'on ſe promet de ſa poſſeſſion n'eſt point égal à la peine néceſſaire pour l'acquérir : l'homme amoureux de la gloire n'y ſacrifie ſes goûts qu'autant qu'il ſe croit dédommagé de ce ſacrifice par l'eſtime qui en eſt le prix. C'eſt pourquoi tant de héros ne pouvoient, que dans le tumulte des camps & parmi les chants de victoire, échapper aux filets

---

l'eſprit dont ils jouiſſoient, une compenſation à leurs peines, & que ce repos de l'eſprit rendoit ſouvent la condition de l'eſclave égale en bonheur à celle du maître.

de la volupté : c'eſt pourquoi le grand Condé ne maîtriſoit ſon humeur qu'un jour de bataille, où, dit-on, il étoit du plus grand ſang froid : c'eſt pourquoi, ſi l'on peut comparer aux grandes choſes celles auxquelles on donne le nom de petites, Dupré, trop négligé dans ſa marche ordinaire, ne triomphoit de cette habitude qu'au théatre, où les applaudiſſements & l'admiration des ſpectateurs le dédommageoient de la peine qu'il prenoit pour leur plaire. On ne triomphe point de ſes habitudes & de ſa pareſſe, ſi l'on n'eſt amoureux de la gloire; & les hommes illuſtres ne ſont quelquefois ſenſibles qu'à la plus grande. S'ils ne peuvent envahir preſqu'en entier l'empire de l'eſtime, la plupart s'abandonnent à une honteuſe pareſſe. L'extrême orgueil & l'extrême ambition produiſent ſouvent en eux l'effet de l'indifférence & de la modération. Une petite gloire, en effet, n'eſt jamais deſirée que par une petite ame. Si les gens, ſi attentifs dans la maniere de s'habiller, de ſe préſenter & de parler dans les compagnies, ſont, en général, incapables de grandes choſes, c'eſt non-ſeulement parce qu'ils perdent, à l'acquiſition d'une infinité de petits talents & de petites perfections, un temps qu'ils pourroient employer à la découverte de grandes idées & à la culture de grands talents; mais encore parce que la recherche d'une petite gloire ſuppoſe en eux des deſirs trop foibles & trop modérés. Auſſi les grands hommes ſont-ils, preſque tous, incapables des petits ſoins & des petites attentions néceſſaires pour s'attirer de la conſidération; ils dédaignent de pareils moyens. *Méfiez-vous*, diſoit Sylla en parlant de Céſar, *de ce jeune homme qui marche ſi immo-*

deſtement dans les rues ; je vois en lui pluſieurs Marius.

J'ai fait, je crois, ſuffiſamment ſentir que l'abſence totale de paſſions, s'il pouvoit en exiſter, produiroit en nous le parfait abrutiſſement ; & qu'on approche d'autant plus de ce terme, qu'on eſt moins paſſionné (1). Les paſſions ſont, en effet, le feu céleſte qui vivifie le monde moral : c'eſt aux paſſions que les ſciences & les arts doivent leurs découvertes & l'ame ſon élévation. Si l'humanité leur doit auſſi ſes vices & la plupart de ſes malheurs, ces malheurs ne donnent point aux Moraliſtes le droit de condamner les paſſions & de les traiter de folie. La ſublime vertu & la ſageſſe éclairée ſont deux aſſez belles productions de cette folie, pour la rendre reſpectable à leurs yeux.

La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur les paſſions, c'eſt que leur force peut ſeule contrebalancer en nous la force de la pareſſe & de l'inertie, nous arracher au repos & à la ſtupidité vers laquelle nous gravitons ſans ceſſe, & nous douer enfin de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité de talent.

---

(1) C'eſt le défaut de paſſions qui produit ſouvent l'entêtement qu'on reproche aux gens bornés. Leur peu d'intelligence ſuppoſe qu'ils n'ont jamais eu le deſir de s'inſtruire, ou qu'au moins ce deſir a toujours été très-foible & très-ſubordonné à leur goût pour la pareſſe. Or, quiconque ne deſire point de s'éclairer, n'a jamais de motifs ſuffiſants pour changer d'avis : il doit, pour s'épargner la fatigue de l'examen, toujours fermer l'oreille aux repréſentations de la raiſon ; & l'opiniâtreté eſt, dans ce cas, l'effet néceſſaire de la pareſſe.

Mais, dira-t-on, la nature n'auroit-elle pas donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, en allumant dans les uns des paſſions plus fortes que dans les autres ? Je répondrai à cette queſtion que, ſi, pour exceller dans un genre, il n'eſt pas néceſſaire, comme je l'ai prouvé plus haut, d'y donner toute l'application dont on eſt capable; il n'eſt pas néceſſaire non plus, pour s'illuſtrer dans ce même genre, d'être animé de la plus vive paſſion, mais ſeulement du degré de paſſion ſuffiſant pour nous rendre attentifs. D'ailleurs, il eſt bon d'obſerver qu'en fait de paſſions, les hommes ne different peut-être pas entre eux autant qu'on l'imagine. Pour ſavoir ſi la nature, à cet égard, a ſi inégalement partagé ſes dons, il faut examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions, &, pour cet effet, remonter juſqu'à leur origine.

CHAPITRE IX.

De l'origine des Paſſions.

Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut diſtinguer deux ſortes des paſſions.

Il en eſt qui nous ſont immédiatement données par la nature ; il en eſt auſſi que nous ne devons qu'à l'établiſſement des ſociétés. Pour ſavoir laquelle de ces deux différentes eſpeces de paſſions a produit l'autre, qu'on ſe tranſporte en eſprit aux premiers jours du monde. L'on y verra la nature, par la ſoif, la faim, le froid & le chaud, avertir l'homme de ſes beſoins, & attacher une infinité de plaiſirs & de peines à la ſatisfaction ou à la privation de ces beſoins : on y verra l'homme capable de recevoir des impreſſions de plaiſir & de douleur, & naître, pour ainſi dire, avec l'amour de l'un & la haine de l'autre. Tel eſt l'homme au ſortir des mains de la nature.

Or, dans cet état, l'envie, l'orgueil, l'avarice, l'ambition n'exiſtoient point pour lui : uniquement ſenſible au plaiſir & à la douleur phyſique, il ignoroit toutes ces peines & ces plaiſirs factices que nous procurent les paſſions que je viens de nommer. De pareilles paſſions ne nous ſont donc pas immédiatement données par la nature ; mais leur exiſtence, qui ſuppoſe celle des ſociétés, ſuppoſe encore en nous le germe caché de ces mêmes paſſions. C'eſt pourquoi, ſi la nature ne nous donne, en naiſſant, que

des beſoins, c'eſt dans nos beſoins & nos premiers deſirs qu'il faut chercher l'origine de ces paſſions factices, qui ne peuvent jamais être qu'un développement de la faculté de ſentir.

Il ſemble que, dans l'univers moral comme dans l'univers phyſique, Dieu n'ait mis qu'un ſeul principe dans tout ce qui a été. Ce qui eſt, & ce qui ſera, n'eſt qu'un développement néceſſaire.

Il a dit à la matiere : Je te doue de la force. Auſſitôt les éléments, ſoumis aux loix du mouvement, mais errants & confondus dans les déſerts de l'eſpace, ont formé mille aſſemblages monſtrueux, ont produit mille chaos divers, juſqu'à ce qu'enfin ils ſe ſoient placés dans l'équilibre & l'ordre phyſique dans lequel on ſuppoſe maintenant l'univers rangé.

Il ſemble qu'il ait dit pareillement à l'homme : Je te doue de la ſenſibilité ; c'eſt par elle qu'aveugle inſtrument de mes volontés, incapable de connoître la profondeur de mes vues, tu dois, ſans le ſavoir, remplir tous mes deſſeins. Je te mets ſous la garde du plaiſir & de la douleur : l'un & l'autre veilleront à tes penſées, à tes actions ; engendreront tes paſſions, exciteront tes averſions, tes amitiés, tes tendreſſes, tes fureurs ; allumeront tes deſirs, tes craintes, tes eſpérances ; te dévoileront des vérités ; te plongeront dans des erreurs ; &, après t'avoir fait enfanter mille ſyſtêmes abſurdes & différents de morale & de légiſlation, te découvriront un jour les principes ſimples, au développement deſquels eſt attaché l'ordre & le bonheur du monde moral.

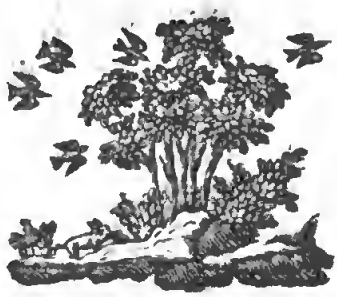
En effet, ſuppoſons que le ciel anime tout-à-coup pluſieurs hommes : leur premiere occupation ſera de ſatisfaire leurs beſoins ; bientôt après ils eſſayeront,

par des cris, d'exprimer les impreſſions de plaiſir & de douleur qu'ils reçoivent. Ces premiers cris formeront leur premiere langue, qui, à en juger par la pauvreté de quelques langues ſauvages, a dû d'abord être très-courte, & ſe réduire à ces premiers ſons. Lorſque les hommes, plus multipliés, commenceront à ſe répandre ſur la ſurface du monde; & que, ſemblables aux vagues dont l'océan couvre au loin ſes rivages, & qui rentrent auſſi-tôt dans ſon ſein, pluſieurs générations ſe ſeront montrées à la terre, & ſeront rentrées dans le gouffre où s'abyment les êtres; lorſque les familles ſeront plus voiſines les unes des autres; alors le deſir commun de poſſéder les mêmes choſes, telles que les fruits d'un certain arbre, où les faveurs d'une certaine femme, exciteront en eux des querelles & des combats: de-là naîtront la colere & la vengeance. Lorſque, ſaoulés de ſang, & las de vivre dans une crainte perpétuelle, ils auront conſenti à perdre un peu de cette liberté qu'ils ont dans l'état naturel, & qui leur eſt nuiſible; alors ils feront entre eux des conventions; ces conventions ſeront leurs premieres loix; les loix faites, il faudra charger quelques hommes de leur exécution: & voilà les premiers magiſtrats. Ces magiſtrats groſſiers de peuples ſauvages habiteront d'abord les forêts. Après en avoir, en partie, détruit les animaux, lorſque les peuples ne vivront plus de leur chaſſe, la diſette des vivres leur enſeignera l'art d'élever des troupeaux.

Ces troupeaux fourniront à leurs beſoins, & les peuples chaſſeurs ſeront changés en peuples paſteurs. Après un certain nombre de ſiecles, lorſque ces derniers ſe ſeront extrêmement multipliés, & que la terre ne pourra, dans le même eſpace, ſubvenir à la

nourriture d'un plus grand nombre d'habitants, ſans être fécondée par le travail humain; alors les peuples paſteurs diſparoîtront, & feront place aux peuples cultivateurs. Le beſoin de la faim, en leur découvrant l'art de l'agriculture, leur enſeignera bientôt après l'art de meſurer & de partager les terres. Ce partage fait, il faut aſſurer à chacun ſes propriétés: & de-là une foule de ſciences & de loix. Les terres, par la différence de leur nature & de leur culture, portant des fruits différents, les hommes feront entre eux des échanges, ſentiront l'avantage qu'il y auroit à convenir d'un échange général qui repréſentât toutes les denrées; & ils feront choix, pour cet effet, de quelques coquillages ou de quelques métaux. Lorſque les ſociétés en ſeront à ce point de perfection, alors toute égalité entre les hommes ſera rompue: on diſtinguera des ſupérieurs & des inférieurs: alors ces mots de *bien* & de *mal*, créés pour exprimer les ſenſations de plaiſir ou de douleur phyſiques que nous recevons des objets extérieurs, s'étendront généralement à tout ce qui peut nous procurer l'une ou l'autre de ces ſenſations, les accroître ou les diminuer; telles ſont les richeſſes & l'indigence: alors les richeſſes & les honneurs, par les avantages qui y ſeront attachés, deviendront l'objet général du deſir des hommes. De-là naîtront, ſelon la forme différente des gouvernements, des paſſions criminelles ou vertueuſes; telles ſont l'envie, l'avarice, l'orgueil, l'ambition, l'amour de la patrie, la paſſion de la gloire, la magnanimité, & même l'amour, qui, ne nous étant donné par la nature que comme un beſoin, deviendra, en ſe confondant avec la vanité, une paſſion factice, qui ne ſera, comme les autres, qu'un développement de la ſenſibilité phyſique.

Quelque certaine que ſoit cette concluſion, il eſt peu d'hommes qui conçoivent nettement les idées dont elle réſulte. D'ailleurs, en avouant que nos paſſions prennent originairement leur ſource dans la ſenſibilité phyſique, on pourroit croire encore que, dans l'état actuel où ſont les nations policées, ces paſſions exiſtent indépendamment de la cauſe qui les a produites. Je vais donc, en ſuivant la métamorphoſe des peines & des plaiſirs phyſiques en peines & en plaiſirs factices, montrer que, dans des paſſions, telles que l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié, dont l'objet paroît le moins appartenir aux plaiſirs des ſens, c'eſt cependant toujours la douleur & le plaiſir phyſique que nous fuyons ou que nous recherchons.



CHAPITRE X.

De l'Avarice.

L'or & l'argent peuvent être regardés comme des matieres agréables à la vue. Mais, ſi l'on ne deſiroit dans leur poſſeſſion que le plaiſir produit par l'éclat & la beauté de ces métaux, l'avare ſe contenteroit de la libre contemplation des richeſſes entaſſées dans le tréſor public. Or, comme cette vue ne ſatisferoit pas ſa paſſion, il faut que l'avare, de quelque eſpece qu'il ſoit, ou deſire les richeſſes comme l'échange de tous les plaiſirs, ou comme l'exemption de toutes les peines attachées à l'indigence.

Ce principe poſé, je dis que l'homme n'étant, par ſa nature, ſenſible qu'aux plaiſirs des ſens, ces plaiſirs, par conſéquent, ſont l'unique objet de ſes deſirs. La paſſion du luxe, de la magnificence dans les équipages, les fêtes & les emmeublements, eſt donc une paſſion factice, néceſſairement produite par les beſoins phyſiques ou de l'amour ou de la table. En effet, quels plaiſirs réels ce luxe & cette magnificence procureroient-ils à l'avare voluptueux, s'il ne les conſidéroit comme un moyen ou de plaire aux femmes, s'il les aime, & d'en obtenir des faveurs, ou d'en impoſer aux hommes, & de les forcer, par l'eſpoir confus d'une récompenſe, à écarter de lui toutes les peines & à raſſembler près de lui tous les plaiſirs ?

Dans ces avares voluptueux, qui ne méritent pas

proprement le nom d'avares, l'avarice eſt donc l'effet immédiat de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir phyſique. Mais, dira-t-on, comment ce même amour du plaiſir, ou cette même crainte de la douleur peuvent-ils l'exciter chez les vrais avares, chez ces avares infortunés qui n'échangent jamais leur argent contre des plaiſirs? S'ils paſſent leur vie dans la diſette du néceſſaire, & s'ils s'exagerent à eux-mêmes & aux autres le plaiſir attaché à la poſſeſſion de l'or, c'eſt pour s'étourdir ſur un malheur que perſonne ne veut ni ne doit plaindre.

Quelque ſurprenante que ſoit la contradiction qui ſe trouve entre leur conduite & les motifs qui les font agir, je tâcherai de découvrir la cauſe qui, leur laiſſant deſirer, ſans ceſſe, le plaiſir, doit toujours les en priver.

J'obſerverai d'abord que cette ſorte d'avarice prend ſa ſource dans une crainte exceſſive & ridicule, & de la poſſibilité de l'indigence & des maux qui y ſont attachés. Les avares ſont aſſez ſemblables aux hypocondres, qui vivent dans des tranſes perpétuelles, qui voient par-tout des dangers, & qui craignent que tout ce qui les approche ne les caſſe.

C'eſt parmi les gens nés dans l'indigence qu'on rencontre le plus communément de ces ſortes d'avares; ils ont par eux-mêmes éprouvé ce que la pauvreté entraîne de maux à la ſuite: auſſi leur folie, à cet égard, eſt-elle plus pardonnable qu'elle ne le ſeroit à des hommes nés dans l'abondance, parmi leſquels on ne trouve guere que des avares faſtueux ou voluptueux.

Pour faire voir comment, dans les premiers, la crainte de manquer du néceſſaire les force toujours

à s'en priver ; ſuppoſons qu'accablé du faix de l'indigence, quelqu'un d'entre eux conçoive le projet de s'y ſouſtraire. Le projet conçu, l'eſpérance auſſitôt vient vivifier ſon ame affaiſſée par la miſere ; elle lui rend l'activité, lui fait chercher des protecteurs, l'enchaîne dans l'antichambre de ſes patrons, le force à s'intriguer auprès des miniſtres, à ramper aux pieds des grands, & à ſe dévouer enfin au genre de vie le plus triſte, juſqu'à ce qu'il ait obtenu quelque place qui le mette à l'abri de la miſere. Parvenu à cet état, le plaiſir ſera-t-il l'unique objet de ſa recherche ? Dans un homme qui, par ma ſuppoſition, ſera d'un caractere timide & défiant, le ſouvenir vif des maux qu'il a éprouvés, doit d'abord lui inſpirer le deſir de s'y ſouſtraire, & le déterminer, par cette raiſon, à ſe refuſer juſqu'à des beſoins dont il a, par la pauvreté, acquis l'habitude de ſe priver. Une fois au-deſſus du beſoin, ſi cet homme atteint alors l'âge de trente-cinq ou quarante ans ; ſi l'amour du plaiſir, dont chaque inſtant émouſſe la vivacité, ſe fait moins vivement ſentir à ſon cœur, que ſera-t-il alors ? Plus difficile en plaiſirs, s'il aime les femmes, il lui en faudra de plus belles, & dont les faveurs ſoient plus chères : il voudra donc acquérir de nouvelles richeſſes pour ſatisfaire ſes nouveaux goûts : or, dans l'eſpace de temps qu'il mettra à cette acquiſition, ſi la défiance & la timidité, qui s'accroiſſent avec l'âge, & qu'on peut regarder comme l'effet du ſentiment de notre foibleſſe, lui démontrent qu'en fait de richeſſes, *aſſez* n'eſt jamais aſſez ; & ſi ſon avidité ſe trouve en équilibre avec ſon amour pour les plaiſirs, il ſera ſoumis alors à deux attractions différentes : pour obéir à l'une & à l'autre, cet homme, ſans

renoncer au plaiſir, ſe prouvera qu'il doit, du moins, en remettre la jouiſſance au temps où, poſſeſſeur de plus grandes richeſſes, il pourra, ſans crainte de l'avenir, s'occuper tout entier de ſes plaiſirs préſents. Dans le nouvel intervalle de temps qu'il mettra à accumuler ces nouveaux tréſors, ſi l'âge le rend tout-à-fait inſenſible au plaiſir, changera-t-il ſon genre de vie ? renoncera-t-il à des habitudes que l'incapacité d'en contracter de nouvelles lui a rendues cheres ? Non, ſans doute ; & ſatisfait, en contemplant ſes tréſors, de la poſſibilité des plaiſirs dont les richeſſes ſont l'échange, cet homme, pour éviter les peines phyſiques de l'ennui, ſe livrera tout entier à ſes occupations ordinaires. Il deviendra même d'autant plus avare dans ſa vieilleſſe, que l'habitude d'amaſſer n'étant plus contrebalancée par le deſir de jouir, elle ſera, au contraire, ſoutenue en lui par la crainte machinale que la vieilleſſe a toujours de manquer.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la crainte exceſſive & ridicule des maux attachés à l'indigence, eſt la cauſe de l'apparente contradiction qu'on remarque entre la conduite de certains avares & les motifs qui les font mouvoir. Voilà comme, en deſirant toujours le plaiſir, l'avarice peut toujours les en priver.

CHAPITRE XI.

De l'Ambition.

Le crédit attaché aux grandes places, peut, ainſi que les richeſſes, nous épargner des peines, nous procurer des plaiſirs, &, par conſéquent, être regardé comme un échange. On peut donc appliquer à l'ambition ce que j'ai dit de l'avarice.

Chez ces peuples ſauvages dont les chefs ou les rois n'ont d'autre privilege que celui d'être nourris & vêtus de la chaſſe que font pour eux les guerriers de la nation, le deſir de s'aſſurer ſes beſoins y fait des ambitieux.

Dans Rome naiſſante, lorſqu'on n'aſſignoit d'autre récompenſe aux grandes actions que l'étendue de terrein qu'un Romain pouvoit labourer & défricher en un jour, ce motif ſuffiſoit pour former des héros.

Ce que je dis de Rome, je le dis de tous les peuples pauvres; ce qui chez eux forme des ambitieux, c'eſt le deſir de ſe ſouſtraire à la peine & au travail. Au contraire, chez les nations opulentes, où tous ceux qui prétendent aux grandes places, ſont pourvus des richeſſes néceſſaires pour ſe procurer non-ſeulement les beſoins, mais encore les commodités de la vie, c'eſt preſque toujours dans l'amour du plaiſir que l'ambition prend naiſſance.

Mais, dira-t-on, la pourpre, les thiares, & généralement toutes les marques d'honneur, ne font ſur nous aucune impreſſion phyſique de plaiſir : l'ambi-

tion n'eſt donc pas fondée ſur cet amour du plaiſir, mais ſur le deſir de l'eſtime & des reſpects ; elle n'eſt donc pas l'effet de la ſenſibilité phyſique.

Si le deſir des grandeurs, répondrai-je, n'étoit allumé que par le deſir de l'eſtime & de la gloire, il ne s'éleveroit d'ambitieux que dans des républiques telles que celles de Rome & de Sparte, où les dignités annonçoient communément de grandes vertus & de grands talents dont elles étoient la récompenſe. Chez ces peuples, la poſſeſſion des dignités pouvoit flatter l'orgueil ; puiſqu'elle aſſuroit un homme de l'eſtime de ſes concitoyens ; puiſque cet homme, ayant toujours de grandes entrepriſes à exécuter, pouvoit regarder les grandes places comme des moyens de s'illuſtrer & de prouver ſa ſupériorité ſur les autres. Or, l'ambitieux pourſuit également les grandeurs dans les ſiecles où ces grandeurs ſont le plus avilies par le choix des hommes qu'on y éleve, &, par conſéquent, dans les temps même où leur poſſeſſion eſt moins flatteuſe. L'ambition n'eſt donc pas fondée ſur le deſir de l'eſtime. En vain diroit-on qu'à cet égard l'ambitieux peut ſe tromper lui-même : les marques de conſidération qu'on lui prodigue, l'avertiſſent à chaque inſtant que c'eſt ſa place & non lui qu'on honore. Il ſent que la conſidération dont il jouit, n'eſt point perſonnelle ; qu'elle s'évanouit par la mort ou la diſgrace du maître ; que la vieilleſſe même du prince ſuffit pour la détruire ; qu'alors les hommes, élevés aux premiers poſtes, ſont autour du ſouverain comme ces nuages d'or, qui aſſiſtent au coucher du ſoleil, & dont la ſplendeur s'obſcurcit & diſparoît à meſure que l'aſtre s'enfonce ſous l'horizon. Il l'a mille fois oui dire, & l'a lui-même mille

fois répété, que le mérite n'appelle point aux honneurs; que la promotion aux dignités n'eſt point, aux yeux du public, la preuve d'un mérite réel; qu'elle eſt, au contraire, preſque toujours regardée comme le prix de l'intrigue, de la baſſeſſe & de l'importunité. S'il en doute, qu'il ouvre l'hiſtoire, & ſur-tout celle de Byzance; il y verra qu'un homme peut être à la fois revêtu de tous les honneurs d'un empire & couvert du mépris de toutes les nations. Mais je veux que, confuſément avide d'eſtime, l'ambitieux croie ne chercher que cette eſtime dans les grandes places : il eſt facile de montrer que ce n'eſt pas le vrai motif qui le détermine; & que, ſur ce point, il ſe fait illuſion à lui-même; puiſqu'on ne deſire pas, comme je le prouverai dans le chapitre de l'orgueil, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure. Le deſir des grandeurs n'eſt donc point l'effet du deſir de l'eſtime.

A quoi donc attribuer l'ardeur avec laquelle on recherche les dignités? A l'exemple de ces jeunes gens riches, qui n'aiment à ſe montrer au public que dans un équipage leſte & brillant, pourquoi l'ambitieux ne veut-il y paroître que décoré de quelques marques d'honneur? C'eſt qu'il conſidere ces honneurs comme un truchement qui annonce aux hommes ſon indépendance, la puiſſance qu'il a de rendre, à ſon gré, pluſieurs d'entre eux heureux ou malheureux, & l'intérêt qu'ils ont tous de mériter une faveur toujours proportionnée aux plaiſirs qu'ils ſauront lui procurer.

Mais, dira-t-on, ne ſeroit-ce pas plutôt du reſpect & de l'adoration des hommes dont l'ambitieux ſeroit

jaloux ? Dans le fait, c'eſt le reſpect des hommes qu'il deſire ; mais pourquoi le deſire-t-il ? Dans les hommages qu'on rend aux Grands, ce n'eſt point le geſte du reſpect qui leur plaît : ſi ce geſte étoit par lui-même agréable, il n'eſt point d'homme riche qui, ſans ſortir de chez lui, & ſans courir après les dignités, ne pût ſe procurer un tel bonheur. Pour ſe ſatisfaire, il loueroit une douzaine de porte-faix, les revêtiroit d'habits magnifiques, les barioleroit de tous les cordons de l'Europe, les tiendroit le matin dans ſon antichambre, pour venir tous les jours payer à ſa vanité un tribut d'encens & de reſpects.

L'indifférence des gens riches pour cette eſpece de plaiſir, prouve que l'on n'aime point le reſpect comme reſpect, mais comme un aveu d'infériorité de la part des autres hommes, comme un gage de leur diſpoſition favorable à notre égard, & de leur empreſſement à nous éviter des peines & à nous procurer des plaiſirs.

Le deſir des grandeurs n'eſt donc fondé que ſur la crainte de la douleur ou l'amour du plaiſir. Si ce deſir n'y prenoit point ſa ſource, quoi de plus facile que de déſabuſer l'ambitieux ? O toi ! lui diroit-on, qui ſeches d'envie en contemplant le faſte & la pompe des grandes places, oſe t'élever à un orgueil plus noble ; & leur éclat ceſſera de t'en impoſer. Imagine, pour un moment, que tu n'es pas moins ſupérieur aux autres hommes que les inſectes leur ſont inférieurs ; alors tu ne verras, dans les courtiſans, que des abeilles qui bourdonnent autour de leur reine ; le ſceptre même ne te paroîtra plus qu'une *gloriole*.

Pourquoi les hommes ne prêteront-ils jamais l'o-

reille à de pareils diſcours ? auront-ils toujours peu de conſidération pour ceux qui ne peuvent gueres, & préféreront-ils toujours les grandes places aux grands talents ? C'eſt que les grandeurs ſont un bien, & peuvent, ainſi que les richeſſes, être regardées comme l'échange d'une infinité de plaiſirs. Auſſi les recherche-t-on avec d'autant plus d'ardeur qu'elles peuvent nous donner ſur les hommes une puiſſance plus étendue, &, par conſéquent, nous procurer plus d'avantages. Une preuve de cette vérité, c'eſt qu'ayant le choix du trône d'Iſpahan ou de Londres, il n'eſt preſque perſonne qui ne donnât au ſceptre de fer de la Perſe la préférence ſur celui de l'Angleterre. Qui doute cependant qu'aux yeux d'un homme honnête le dernier ne parût le plus deſirable ; & qu'ayant à choiſir entre ces deux couronnes, un homme vertueux ne ſe déterminât en faveur de celle où le roi, borné dans ſon pouvoir, ſe trouve dans l'heureuſe impuiſſance de nuire à ſes ſujets ? S'il n'eſt cependant preſque aucun ambitieux qui n'aimât mieux commander au peuple eſclave des Perſans qu'au peuple libre des Anglois, c'eſt qu'une autorité plus abſolue ſur les hommes les rend plus attentifs à nous plaire ; c'eſt qu'inſtruits par un inſtinct ſecret, mais sûr, on ſait que la crainte rend toujours plus d'hommages que l'amour ; que les tyrans, du moins de leur vivant, ont preſque toujours été plus honorés que les bons rois ; c'eſt que la reconnoiſſance a toujours élevé des temples moins ſomptueux aux dieux bienfaiſants, qui portent la corne d'abondance (1), que la crainte n'en a conſacré aux

(1) Dans la ville de Bantam, les habitants préſentent

dieux cruels & coloſſaux, qui, portés ſur les ouragans & les tempêtes, & couverts d'un vêtement d'éclairs, ſont peints la foudre à la main ; c'eſt enfin qu'éclairés par cette connoiſſance, on ſent qu'on doit plus attendre de l'obéiſſance d'un eſclave, que de la reconnoiſſance d'un homme libre.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que le déſir des grandeurs eſt toujours l'effet de la crainte de la douleur ou de l'amour des plaiſirs des ſens, auxquels ſe réduiſent néceſſairement tous les autres. Ceux que donne le pouvoir & la conſidération, ne ſont pas proprement des plaiſirs : ils n'en obtiennent le nom que parce que l'eſpoir & les moyens de ſe procurer des plaiſirs ſont déjà des plaiſirs : plaiſirs qui ne doivent leur exiſtence qu'à celle des plaiſirs phyſiques (1).

Je ſais que, dans les projets, les entrepriſes, les forfaits, les vertus & la pompe éblouiſſante de l'ambition, l'on apperçoit difficilement l'ouvrage de la ſenſibilité phyſique. Comment, dans cette

---

les prémices de leurs fruits à l'eſprit malin, & rien au grand Dieu, qui, ſelon eux, eſt bon, & n'a pas beſoin de ces offrandes. Voyez *Vincent le Blanc.*

Les habitants de Madagaſcar croient le diable beaucoup plus méchant que Dieu. Avant que de manger, ils font une offrande à Dieu, & une au démon : ils commencent par le diable, jettent un morceau du côté droit, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur diable.* Ils jettent enſuite un morceau du côté gauche, & diſent : *Voilà pour toi, ſeigneur Dieu.* Ils ne lui font aucune priere. *Recueil des Lettres édif.*

(1) Pour prouver que ce ne ſont pas les plaiſirs phyſiques qui nous portent à l'ambition, peut-être dira-t-on que

fiere ambition, qui, le bras fumant de carnage, s'aſſied au milieu des champs de bataille, ſur un monceau de cadavres, & frappe, en ſigne de victoire, ſes ailes dégoûtantes de ſang; comment, dis-je, dans l'ambition ainſi figurée, reconnoître la fille de la volupté? comment imaginer qu'à travers les dangers, les fatigues & les travaux de la guerre, ce ſoit la volupté qu'on pourſuive? C'eſt cependant elle ſeule, répondrai-je, qui, ſous le nom de libertinage, recrute les armées de preſque toutes les nations. On aime les plaiſirs, &, par conſéquent, les moyens de s'en procurer: les hommes deſirent donc & les richeſſes & les dignités. Ils voudroient, de plus, faire fortune en un jour; & la pareſſe leur inſpire ce deſir: or, la guerre, qui promet le pillage des villes au ſoldat & des honneurs à l'officier, flatte, à cet égard & leur pareſſe & leur impatience. Les hommes doivent donc ſupporter plus volontiers les

---

c'eſt communément le deſir vague du bonheur qui nous en ouvre la carriere. Mais, répondrai-je, qu'eſt-ce que le deſir vague du bonheur? C'eſt un deſir qui ne porte ſur aucun objet en particulier: or, je demande ſi l'homme, qui, ſans aimer aucune femme en particulier, aime en général toutes les femmes, n'eſt point animé du deſir des plaiſirs phyſiques? Toutes les fois qu'on voudra ſe donner la peine de décompoſer le ſentiment vague de l'amour du bonheur, on trouvera toujours le plaiſir phyſique au fond du creuſet. Il en eſt de l'ambitieux comme de l'avare, qui ne ſeroit point avide d'argent, ſi l'argent n'étoit pas ou l'échange des plaiſirs, ou le moyen d'échapper à la douleur phyſique: il ne deſireroit point l'argent dans une ville telle que Lacédémone, où l'argent n'auroit point de cours.

fatigues de la guerre (1) que les travaux de l'agriculture, qui ne leur promet des richeſſes que dans un avenir éloigné. Auſſi les anciens Germains, les Celtes, les Tartares, les habitants des côtes d'Afrique, & les Arabes, ont-ils toujours été plus adonnés au vol & à la piraterie, qu'à la culture des terres.

Il en eſt de la guerre comme du gros jeu qu'on préfere au petit, au riſque même de ſe ruiner, parce que le gros jeu nous flatte de l'eſpoir de grandes richeſſes, & nous les promet dans un inſtant.

Pour ôter aux principes que j'ai établis tout air de paradoxe, je vais, dans le titre du chapitre ſuivant, expoſer l'unique objection à laquelle il me reſte à répondre.

---

(1) » Le repos, dit Tacite, eſt pour les Germains un » état violent; ils ſoupirent, ſans ceſſe, après la guerre; » ils s'y font un nom en peu de temps; ils aiment mieux » combattre que labourer «.

CHAPITRE XII.

Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux ?

On peut diſtinguer deux ſortes d'ambitieux. Il eſt des hommes malheureuſement nés, qui, ennemis du bonheur d'autrui, deſirent les grandes places, non pour jouir des avantages qu'elles procurent, mais pour goûter le ſeul plaiſir des infortunés, pour tourmenter les hommes, & jouir de leur malheur. Ces ſortes d'ambitieux ſont d'un caractere aſſez ſemblable aux faux dévots, qui, en général, paſſent pour méchants, non que la loi qu'ils profeſſent, ne ſoit une loi d'amour & de charité, mais parce que les hommes le plus ordinairement portés à une dévotion auſtere (1), ſont apparemment

(1) L'expérience prouve qu'en général les caracteres propres à ſe priver de certains plaiſirs, & à ſaiſir les maximes & les pratiques auſteres d'une certaine dévotion, ſont ordinairement des caracteres malheureux. C'eſt la ſeule maniere d'expliquer comment tant de ſectaires ont pu allier à la ſainteté & à la douceur des principes de la religion, tant de méchanceté & d'intolérance; intolérance prouvée par tant de maſſacres. Si la jeuneſſe, lorſqu'on ne s'oppoſe point à ſes paſſions, eſt ordinairement plus humaine & plus généreuſe que la vieilleſſe, c'eſt que les malheurs & des

des hommes mécontents de ce bas monde, qui ne peuvent eſpérer de bonheur qu'en l'autre, & qui, mornes, timides & malheureux, cherchent dans le ſpectacle du malheur d'autrui une diſtraction aux leurs. Les ambitieux de cette eſpece ſont en très-petit nombre; ils n'ont rien de grand ni de noble dans l'ame; ils ne ſont comptés que parmi les tyrans; &, par la nature de leur ambition, ils ſont privés de tous les plaiſirs.

Il eſt des ambitieux d'une autre eſpece; &, dans cette eſpece, je les comprends preſque tous: ce ſont ceux qui, dans les grandes places, ne cherchent qu'à jouir des avantages qui y ſont attachés. Parmi ces ambitieux, il en eſt qui, par leur naiſſance ou leur poſition, ſont d'abord élevés à des poſtes importants: ceux-là peuvent quelquefois allier le plaiſir avec les ſoins de l'ambition; ils ſont, en naiſſant, placés, pour ainſi dire, à la moitié (1) de la carriere

---

les infirmités ne l'ont point encore endurcie. L'homme, d'un caractere heureux, eſt gai & bon homme, c'eſt lui ſeul qui dit:

Que tout le monde ici ſoit heureux de ma joie.

Mais l'homme malheureux eſt méchant. Céſar diſoit en parlant de Caſſius: *Je redoute ces gens hâves & maigres: il n'en eſt pas ainſi de ces Antoines, de ces gens uniquement occupés de leurs plaiſirs; leur main cueille des fleurs, & n'aiguiſe point de poignards.* Cette obſervation de Céſar eſt très-belle, & plus générale qu'on ne penſe.

(1) L'ambition eſt, ſi je l'oſe dire, en eux plutôt une convenance d'état, qu'une paſſion forte que les obſtacles irritent, & qui triomphe de tout.

qu'ils ont à parcourir. Il n'en eſt pas ainſi d'un homme, qui, de l'état le plus médiocre, veut, comme Cromwel, s'élever aux premiers poſtes. Pour s'ouvrir la route de l'ambition, où les premiers pas ſont ordinairement les plus difficiles, il a mille intrigues à faire, mille amis à ménager; il eſt à la fois occupé & du ſoin de former de grands projets, & du détail de leur exécution. Or, pour découvrir comment de pareils hommes, ardents à la pourſuite de tous les plaiſirs, animés de ce ſeul motif, en ſont ſouvent privés; ſuppoſons qu'avide de ces plaiſirs, & frappé de l'empreſſement avec lequel on cherche à prévenir les deſirs des Grands, un homme de cette eſpece veuille s'élever aux premiers poſtes : ou cet homme naîtra dans ces pays où le peuple eſt le diſpenſateur des graces, où l'on ne peut ſe concilier la bienveillance publique que par des ſervices rendus à la patrie, où, par conſéquent, le mérite eſt néceſſaire; ou ce même homme naîtra dans des gouvernements abſolument deſpotiques, tels que le Mogol, où les honneurs ſont l'eſprit de l'intrigue : or, quel que ſoit le lieu de ſa naiſſance, je dis que, pour parvenir aux grandes places, il ne peut donner preſque aucun temps à ſes plaiſirs. Pour le prouver, je prendrai le plaiſir de l'amour pour exemple, non-ſeulement comme le plus vif de tous, mais encore comme le reſſort preſque unique des ſociétés policées. Car il eſt bon d'obſerver, en paſſant, qu'il eſt, dans chaque nation, un beſoin phyſique, qu'on doit conſidérer comme l'ame univerſelle de cette nation: chez les Sauvages du ſeptentrion, qui, ſouvent expoſés à des famines affreuſes, ſont toujours occupés de chaſſe & de pêche, c'eſt la faim & non l'amour

qui produit toutes les idées ; ce beſoin eſt en eux le germe de toutes leurs penſées : auſſi, preſque toutes les combinaiſons de leur eſprit ne roulent-elles que ſur les ruſes de la chaſſe & de la pêche, & ſur les moyens de pourvoir au beſoin de la faim. Au contraire, l'amour des femmes eſt, chez les nations policées, le reſſort preſque unique qui les meut (1). En

(1) Ce n'eſt pas que d'autres motifs ne puiſſent allumer en nous le feu de l'ambition. Dans les pays pauvres, le deſir de pourvoir à ſes beſoins ſuffit, comme je l'ai dit plus haut, pour faire des ambitieux. Dans les pays deſpotiques, la crainte du ſupplice, que peut nous faire ſubir le caprice d'un deſpote, peut former encore des ambitieux. Mais chez les peuples policés, c'eſt le deſir vague du bonheur ; deſir qui ſe réduit toujours, comme je l'ai déjà prouvé, aux plaiſirs des ſens, qui, le plus communément, inſpire l'amour des grandeurs. Or, parmi ces plaiſirs, je ſuis, ſans doute, en droit de choiſir celui des femmes, comme le plus vif & le plus puiſſant de tous. Une preuve, qu'en effet ce ſont les plaiſirs de cette eſpece qui nous animent, c'eſt que l'on n'eſt ſuſceptible de l'acquiſition des grands talents & capable de ces réſolutions déſeſpérées, néceſſaires quelquefois pour monter aux premiers poſtes, que dans la premiere jeuneſſe, c'eſt-à-dire, dans l'âge où les beſoins phyſiques ſe font le plus vivement ſentir. Mais, dira-t-on, que de vieillards montent avec plaiſir aux grandes places ? Oui : ils les acceptent, ils les deſirent même ; mais ce deſir ne mérite pas le nom de paſſion, puiſqu'ils ne ſont plus alors capables de ces entrepriſes hardies & de ces efforts prodigieux d'eſprit qui caractériſent la paſſion. Le vieillard peut marcher, par habitude, dans la carriere qu'il s'eſt ouverte dans la jeuneſſe ; mais il ne s'en ouvriroit pas une nouvelle.

ces pays, l'amour invente tout, produit tout : la magnificence, la création des arts de luxe, ſont des ſuites néceſſaires de l'amour des femmes & de l'envie de leur plaire; le deſir même qu'on a d'en impoſer aux hommes par les richeſſes ou les dignités, n'eſt qu'un nouveau moyen de les ſéduire. Suppoſons donc qu'un homme né ſans bien, mais avide des plaiſirs de l'amour, ait vu les femmes ſe rendre d'autant plus facilement aux deſirs d'un amant, que cet amant, plus élevé en dignité, fait réfléchir plus de conſidération ſur elles; qu'excité par la paſſion des femmes à celle de l'ambition, l'homme dont je parle, aſpire au poſte de général ou de premier miniſtre; il doit, pour monter à ces places, s'occuper tout entier du ſoin d'acquérir des talents, ou de faire des intrigues. Or, le genre de vie propre à former, ſoit un habile intrigant, ſoit un homme de mérite, eſt entiérement oppoſé au genre de vie propre à ſéduire des femmes auxquelles on ne plaît communément que par des aſſiduités incompatibles avec la vie d'un ambitieux. Il eſt donc certain que, dans la jeuneſſe, & juſqu'à ce qu'il ſoit parvenu à ces grandes places où les femmes doivent échanger leurs faveurs contre du crédit, cet homme doit s'arracher à tous ſes goûts, & ſacrifier, preſque toujours, le plaiſir préſent à l'eſpoir des plaiſirs à venir. Je dis, preſque toujours; parce que la route de l'ambition eſt ordinairement très-longue à parcourir. Sans parler de ceux dont l'ambition, accrue auſſi-tôt que ſatisfaite, remplace toujours un deſir rempli par un deſir nouveau; qui, de miniſtres, voudroient être rois; qui, de rois, aſpireroient, comme Alexandre, à la monarchie univerſelle, & voudroient monter ſur un trône, où

les reſpects de tout l'univers les aſſuraſſent que l'univers entier s'occupe de leur bonheur ; ſans parler, dis-je, de ces hommes extraordinaires, & ſuppoſant même de la modération dans l'ambition, il eſt évident que l'homme, dont la paſſion des femmes aura fait un ambitieux, ne parviendra ordinairement aux premiers poſtes que dans un âge où tous ſes deſirs ſeront étouffés.

Mais ſes deſirs ne fuſſent-ils qu'attiédis, à peine cet homme a-t-il atteint ce terme, qu'il ſe trouve placé ſur un écueil eſcarpé & gliſſant ; il ſe voit de toutes parts en butte aux envieux, qui prêts à le percer, tiennent autour de lui leurs arcs toujours bandés : alors il découvre avec horreur l'abyme affreux qui s'entr'ouvre ; il ſent que, dans ſa chûte, par un triſte appanage de la grandeur, il ſera miſérable, ſans être plaint ; qu'expoſé aux inſultes de ceux qu'outrageoit ſon orgueil, il ſera l'objet du mépris de ſes rivaux, mépris plus cruel encore que les outrages ; que, devenu la riſée de ſes inférieurs, ils s'affranchiront alors de ce tribut de reſpects, dont la jouiſſance a pu quelquefois lui paroître importune, mais dont la privation eſt inſupportable, lorſque l'habitude en a fait un beſoin. Il voit donc que, privé du ſeul plaiſir qu'il ait jamais goûté, & réduit à l'abaiſſement, il ne jouira plus en contemplant ſes grandeurs, comme l'avare en contemplant ſes richeſſes, de la poſſibilité de toutes les jouiſſances qu'elles peuvent lui procurer.

Cet ambitieux eſt donc, par la crainte de l'ennui & de la douleur, retenu dans la carriere où l'amour du plaiſir l'a fait entrer : le deſir de conſerver ſuccede donc en ſon cœur au deſir d'acquérir. Or, l'éten-

due des ſoins néceſſaires pour ſe maintenir dans les dignités, ou pour y parvenir, étant à peu près la même, il eſt évident que cet homme doit paſſer le temps de la jeuneſſe & de l'âge mûr à la pourſuite ou à la conſervation de ces places, uniquement deſirées comme des moyens d'acquérir les plaiſirs qu'il s'eſt toujours refuſés. C'eſt ainſi que, parvenu à l'âge où l'on eſt incapable d'un nouveau genre de vie, il ſe livre, & doit, en effet, ſe livrer tout entier à ſes anciennes occupations; parce qu'une ame toujours agitée de craintes & d'eſpérances vives, &, ſans ceſſe, remuée par de fortes paſſions, préférera toujours la tourmente de l'ambition au calme inſipide d'une vie tranquille. Semblables aux vaiſſeaux que les flots portent encore ſur la côte du midi, lorſque les vents du nord n'enflent plus les mers, les hommes ſuivent dans la vieilleſſe la direction que les paſſions leur ont donnée dans la jeuneſſe.

J'ai fait voir comment, appellé aux grandeurs par la paſſion des femmes, l'ambitieux s'engage dans une route aride. S'il y rencontre, par haſard, quelques plaiſirs, ces plaiſirs ſont toujours mêlés d'amertume; il ne les goûte avec délices, que parce qu'ils y ſont rares & ſemés çà & là, à peu près comme ces arbres qu'on rencontre de loin en loin dans les déſerts de la Lybie, & dont le feuillage deſſéché n'offre un ombrage agréable qu'à l'Africain brûlé qui s'y repoſe.

La contradiction qu'on apperçoit entre la conduite d'un ambitieux & les motifs qui le font agir, n'eſt donc qu'apparente; l'ambition eſt donc allumée en nous par l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur. Mais, dira-t-on, ſi l'avarice & l'ambition ſont un effet de la ſenſibilité phyſique, du moins l'orgueil n'y prend-il pas ſa ſource.

CHAPITRE XIII.

De l'Orgueil.

L'orgueil n'eſt dans nous que le ſentiment vrai ou faux de notre excellence : ſentiment qui, dépendant de la comparaiſon avantageuſe qu'on fait de ſoi aux autres, ſuppoſe, par conſéquent, l'exiſtence des hommes, & même l'établiſſement des ſociétés.

Le ſentiment de l'orgueil n'eſt donc point inné, comme celui du plaiſir & de la douleur. L'orgueil n'eſt donc qu'une paſſion factice, qui ſuppoſe la connoiſſance du beau & de l'excellent. Or, l'excellent ou le beau ne ſont autre choſe que ce que le plus grand nombre des hommes a toujours regardé, eſtimé & honoré comme tel. L'idée de l'eſtimé a donc précédé l'idée de l'eſtimable. Il eſt vrai que ces deux idées ont dû bientôt ſe confondre enſemble. Auſſi l'homme qu'anime le noble & ſuperbe deſir de ſe plaire à-lui-même, & qui, content de ſa propre eſtime, ſe croit indifférent à l'opinion générale, eſt, en ce point, dupe de ſon propre orgueil, & prend en lui le deſir d'être eſtimé pour le deſir d'être eſtimable.

L'orgueil, en effet, ne peut jamais être qu'un deſir ſecret & déguiſé de l'eſtime publique. Pourquoi le même homme, qui, dans les forêts de l'Amérique, tire vanité de l'adreſſe, de la force & de l'agilité de ſon corps, ne s'enorgueillira-t-il en France de ces avantages corporels qu'au défaut

de qualités plus eſſentielles ? C'eſt que la force & l'agilité du corps ne ſont ni ne doivent être autant eſtimées d'un François que d'un Sauvage.

Pour preuve que l'orgueil n'eſt qu'un amour déguiſé de l'eſtime, ſuppoſons un homme uniquement occupé du deſir de s'aſſurer de ſon excellence & de ſa ſupériorité. Dans cette hypotheſe, la ſupériorité la plus perſonnelle, la plus indépendante du haſard lui paroîtroit, ſans doute, la plus flatteuſe : ayant à choiſir entre la gloire des lettres & celle des armes, ce ſeroit, par conſéquent, à la premiere qu'il donneroit la préférence. Oſeroit-il contredire Céſar lui-même ? Ne conviendroit-il pas, avec ce héros, que les lauriers de la victoire ſont, par le public éclairé, toujours partagés entre le général, le ſoldat & le haſard ; & qu'au contraire les lauriers des Muſes appartiennent, ſans partage, à ceux qu'elles inſpirent ? N'avoueroit-il pas que le haſard a pu ſouvent placer l'ignorance & la lâcheté ſur un char de triomphe, & qu'il n'a jamais couronné le front d'un ſtupide auteur ?

En n'interrogeant que ſon orgueil, c'eſt-à-dire, le deſir de s'aſſurer de ſon excellence, il eſt donc certain que la premiere eſpece de gloire lui paroîtroit la plus deſirable. La préférence qu'on donne au grand capitaine ſur le philoſophe profond, ne changeroit point, à cet égard, ſon opinion : il ſentiroit que, ſi le public accorde plus d'eſtime au général qu'au philoſophe, c'eſt que les talents du premier ont une influence plus prompte ſur le bonheur public, que les maximes d'un ſage, qui ne paroiſſent immédiatement utiles qu'au petit nombre de ceux qui veulent être éclairés.

Or, s'il n'eſt cependant en France perſonne qui ne préférât la gloire des armes à celle des lettres, j'en conclus que ce n'eſt qu'au deſir d'être eſtimé qu'on doit le deſir d'être eſtimable, & que l'orgueil n'eſt que l'amour même de l'eſtime.

Pour prouver enſuite que cette paſſion de l'orgueil ou de l'eſtime eſt un effet de la ſenſibilité phyſique, il faut maintenant examiner ſi l'on deſire l'eſtime pour l'eſtime même, & ſi cet amour de l'eſtime ne ſeroit pas l'effet de la crainte de la douleur & de l'amour du plaiſir.

A quelle autre cauſe, en effet, peut-on attribuer l'empreſſement avec lequel on recherche l'eſtime publique ? Seroit-ce à la méfiance intérieure que chacun a de ſon mérite, &, par conſéquent, à l'orgueil qui, voulant s'eſtimer, & ne pouvant s'eſtimer ſeul, a beſoin du ſuffrage public pour étayer la haute opinion qu'il a de lui-même, & pour jouir du ſentiment délicieux de ſon excellence ?

Mais, ſi nous ne devions qu'à ce motif le deſir de l'eſtime, alors l'eſtime la plus étendue, c'eſt-à-dire, celle qui nous ſeroit accordée par le plus grand nombre d'hommes, nous paroîtroit, ſans contredit, la plus flatteuſe & la plus deſirable, comme la plus propre à faire taire en nous une méfiance importune, & à nous raſſurer ſur notre mérite. Or, ſuppoſons les planetes habitées par des êtres ſemblables à nous : ſuppoſons qu'un génie vînt, à chaque inſtant, nous informer de ce qui ſe paſſe, & qu'un homme eût à choiſir entre l'eſtime de ſon pays & celle de tous ces mondes céleſtes : dans cette ſuppoſition, n'eſt-il pas évident que ce ſeroit à l'eſtime la plus étendue ; c'eſt-à-dire, à celle de tous les habitants planétaires,

qu'il devroit donner la préférence ſur celle de ſes concitoyens ? Il n'eſt cependant perſonne qui, dans ce cas, ne ſe déterminât en faveur de l'eſtime nationale. Ce n'eſt donc point au deſir qu'on a de s'aſſurer de ſon mérite, qu'on doit le deſir de l'eſtime, mais aux avantages que cette eſtime procure.

Pour s'en convaincre, qu'on ſe demande d'où vient l'empreſſement avec lequel ceux qui ſe diſent le plus jaloux de l'eſtime publique, recherchent les grandes places dans les ſiecles même, où, contrariés par des intrigues & des cabales, ils ne peuvent rien faire d'utile à leur nation; où, par conſéquent, ils ſont expoſés à la riſée du public, qui, toujours juſte dans ſes jugements, mépriſe quiconque eſt aſſez indifférent à ſon eſtime pour accepter un emploi qu'il ne peut remplir dignement; qu'on ſe demande encore pourquoi l'on eſt plus flatté de l'eſtime d'un prince que de celle d'un homme ſans crédit : & l'on verra que, dans tous les cas, notre amour pour l'eſtime eſt proportionné aux avantages qu'elle nous promet.

Si nous préférons à l'eſtime d'un petit nombre d'hommes choiſis, celle d'une multitude ſans lumieres, c'eſt que, dans une multitude, nous voyons plus d'hommes ſoumis à cette eſpece d'empire que l'eſtime donne ſur les ames; c'eſt qu'un plus grand nombre d'admirateurs rappelle plus ſouvent à notre eſprit l'image agréable des plaiſirs qu'ils peuvent nous procurer.

C'eſt la raiſon pour laquelle, indifférent à l'admiration d'un peuple avec lequel on n'auroit aucune relation, il eſt peu de François qui fuſſent fort touchés de l'eſtime qu'auroient pour eux les habitants

du Grand-Tibet. S'il eſt des hommes qui voudroient envahir l'eſtime univerſelle, & qui ſeroient même jaloux de l'eſtime des terres auſtrales, ce deſir n'eſt pas l'effet d'un plus grand amour pour l'eſtime, mais ſeulement de l'habitude qu'ils ont d'unir l'idée d'un plus grand bonheur à l'idée d'une plus grande eſtime (1).

La derniere & la plus forte preuve de cette vérité, c'eſt le dégoût qu'on a pour l'eſtime (2), & la diſette où l'on eſt de grands hommes dans les ſiecles où l'on ne décerne pas les plus grandes récompenſes au mérite. Il ſemble qu'un homme capable d'acquérir de grands talents ou de grandes vertus, paſſe un contract tacite avec ſa nation, par lequel il s'engage à s'illuſtrer par des talents & des actions utiles à ſes concitoyens, pourvu que ſes concitoyens reconnoiſſants, attentifs à le ſoulager dans ſes peines, raſſemblent près de lui tous les plaiſirs.

C'eſt de la négligence ou de l'exactitude du public à remplir ces engagements tacites que dépend, dans tous les ſiecles & tous les pays l'abondance ou la rareté des grands hommes.

Nous n'aimons donc pas l'eſtime pour l'eſtime, mais uniquement pour les avantages qu'elle procure.

---

(1) Les hommes ſont habitués, par les principes d'une bonne éducation, à confondre l'idée de bonheur avec l'idée d'eſtime. Mais, ſous le nom d'eſtime, ils ne deſirent réellement que les avantages qu'elle procure.

(2) L'on fait peu pour mériter l'eſtime dans les pays où l'eſtime eſt ſtérile: mais par-tout où l'eſtime procure de grands avantages, l'on court, comme Léonidas, défendre, avec trois cent Spartiates, le pas des Thermopyles.

En vain voudroit-on s'armer, contre cette conclusion, de l'exemple de Curtius : un fait presque unique ne prouve rien contre des principes appuyés sur les expériences les plus multipliées ; sur-tout lorsque ce même fait peut s'attribuer à d'autres principes, & s'expliquer naturellement par d'autres causes.

Pour former un Curtius, il suffit qu'un homme, fatigué de la vie, se trouve dans la malheureuse disposition de corps qui détermine tant d'Anglois au suicide ; ou que, dans un siecle très-superstitieux, comme celui de Curtius, il naisse un homme qui, plus fanatique & plus crédule encore que les autres, croie, par son dévouement, obtenir une place parmi les dieux. Dans l'une ou l'autre supposition, on peut se vouer à la mort, ou pour mettre fin à ses miseres, ou pour s'ouvrir l'entrée aux plaisirs célestes.

La conclusion de ce chapitre, c'est qu'on ne desire d'être estimable que pour être estimé, & qu'on ne desire l'estime des hommes que pour jouir des plaisirs attachés à cette estime : l'amour de l'estime n'est donc que l'amour déguisé du plaisir. Or, il n'est que deux sortes de plaisirs : les uns sont les plaisirs des sens, & les autres sont les moyens d'acquérir ces mêmes plaisirs ; moyens qu'on a rangés dans la classe des plaisirs; parce que l'espoir d'un plaisir est un commencement de plaisir ; plaisir cependant qui n'existe que lorsque cet espoir peut se réaliser. La sensibilité physique est donc le germe productif de l'orgueil & de toutes les autres passions, dans le nombre desquelles je comprends l'amitié, qui, plus indépendante, en apparence, du plaisir des sens, mérite d'être examinée, pour confirmer, par ce dernier exemple, tout ce que j'ai dit de l'origine des passions.

CHAPITRE XIV.

De l'Amitié.

Aimer, c'eſt avoir beſoin. Nulle amitié ſans beſoin : ce ſeroit un effet ſans cauſe. Les hommes n'ont pas tous les mêmes beſoins ; l'amitié eſt donc, entre eux, fondée ſur des motifs différents. Les uns ont beſoin de plaiſir ou d'argent, les autres de crédit, ceux-ci de converſer, ceux-là de confier leurs peines : en conſéquence, il eſt des amis de plaiſir, d'argent, (1)

(1) On *s'eſt tué*, juſqu'à préſent, à répéter, les uns d'après les autres, qu'on ne doit pas compter, parmi ſes amis ; ceux dont l'amitié intéreſſée ne nous aime que pour notre argent. Cette ſorte d'amitié n'eſt pas, ſans doute, la plus flatteuſe : mais ce n'en eſt pas moins une amitié réelle. Les hommes aiment, par exemple, dans un Contrôleur-général la puiſſance qu'il a d'obliger. Dans la plupart d'entre eux, l'amour de la perſonne s'identifie avec l'amour de l'argent. Pourquoi refuſeroit-on le nom d'amitié à cette eſpece de ſentiment ? On ne nous aime pas pour nous-mêmes, mais toujours pour quelque cauſe ; & celle-là en vaut bien une autre. Un homme eſt amoureux d'une femme : peut-on dire qu'il ne l'aime pas, parce que c'eſt uniquement la beauté de ſes yeux ou de ſon teint qu'il aime en elle ? Mais, dira-t-on, à peine l'homme riche eſt-il tombé dans l'indigence, qu'on ceſſe alors de l'aimer. Oui, ſans doute : mais, que la petite vérole gâte une femme, on rompra communément avec elle, & cette rupture ne prouve pas qu'on ne l'ait point aimée, lorſqu'elle étoit

d'intrigue, d'eſprit & de malheur. Rien de plus utile que de conſidérer l'amitié ſous ce point de vue, & de s'en former des idées nettes.

En amitié, comme en amour, on fait ſouvent des romans : on en cherche par-tout le héros ; on croit à chaque inſtant l'avoir trouvé ; on s'accroche au premier venu ; on l'aime tant qu'on le connoît peu, & qu'on eſt curieux de le connoître. La curioſité eſt-elle ſatisfaite ? on s'en dégoûte : on n'a point rencontré le héros de ſon roman. C'eſt ainſi qu'on devient ſuſceptible d'engouement, mais incapable

---

belle. Que l'ami, en qui nous avons le plus de confiance, & dont nous eſtimons le plus l'ame, l'eſprit & le caractere, devienne tout-à-coup aveugle, ſourd & muet ; nous regretterons en lui la perte de notre ancien ami ; nous reſpecterons encore ſa momie ; mais, dans le fait, nous ne l'aimons plus, parce que ce n'eſt pas un tel homme que nous avons aimé. Un Contrôleur-général eſt-il diſgracié ? on ne l'aime plus : c'eſt préciſément l'ami devenu tout-à-coup aveugle, ſourd & muet. Il n'en eſt pas cependant moins vrai que l'homme avide d'argent n'ait eu beaucoup de tendreſſe pour celui qui pouvoit lui en procurer. Quiconque a ce beſoin d'argent, eſt ami né du contrôle général & de celui qui l'occupe. Son nom peut être inſcrit dans l'inventaire des meubles & uſtenciles appartenants à la place. C'eſt notre vanité qui nous fait refuſer le nom d'amitié à l'amitié intéreſſée. Sur quoi j'obſerverai, qu'en fait d'amitié, la plus ſolide & la plus durable eſt communément celle des gens vertueux : cependant les ſcélérats même en ſont ſuſceptibles. Si, comme l'on eſt forcé d'en convenir, l'amitié n'eſt autre choſe que le ſentiment qui unit deux hommes ; ſoutenir qu'il n'eſt point d'amitié entre les méchants, c'eſt nier les faits les plus authentiques.

d'amitié. Pour l'intérêt même de l'amitié, il faut donc en avoir une idée nette.

J'avouerai qu'en la conſidérant comme un beſoin réciproque, on ne peut ſe cacher que, dans un long eſpace de temps, il eſt très-difficile que le même beſoin, &, par conſéquent, la même amitié (1), ſubſiſte entre deux hommes. Auſſi rien de plus rare que les anciennes amitiés (2).

Mais, ſi le ſentiment de l'amitié, beaucoup plus durable que celui de l'amour, a cependant ſa naiſſance, ſon accroiſſement & ſon dépériſſement; qui

---

Peut-on douter que deux conſpirateurs, par exemple, ne puiſſent être liés de l'amitié la plus vive? que Jaffier n'aimât le capitaine Jacques-Pierre? qu'Octave, qui n'étoit certainement pas un homme vertueux, n'aimât Mécene, qui, sûrement n'étoit qu'une ame foible? La force de l'amitié ne ſe meſure pas ſur l'honnêteté de deux amis, mais ſur la force de l'intérêt qui les unit.

(1) Les circonſtances, dans leſquelles deux amis doivent ſe trouver, une fois données, & leurs caracteres connus; s'ils doivent ſe brouiller, nul doute qu'un homme de beaucoup d'eſprit, en prédiſant l'inſtant où ces deux hommes ceſſeront de s'être réciproquement utiles, ne pût calculer le moment de leur rupture, comme l'aſtronome calcule le moment de l'éclipſe.

(2) Il ne faut pas confondre avec l'amitié les liens de l'habitude, le reſpect eſtimable qu'on a pour une amitié avouée, & enfin ce point d'honneur heureux & utile à la ſociété, qui nous fait continuer à vivre avec ceux qu'on appelle ſes amis. On leur rendroit bien les mêmes ſervices qu'on leur eût rendus, lorſqu'on étoit affecté pour eux des ſentiments les plus vifs: mais, dans le fait, leur préſence ne nous eſt plus néceſſaire, & on ne les aime plus.

le fait ne passe pas du moins de l'amitié la plus vive à la haine la plus forte, & n'est point exposé à détester ce qu'il a aimé. Un ami vient-il à lui manquer ? il ne s'emporte point contre lui ; il gémit sur la nature humaine, & s'écrie en pleurant : *Mon ami n'a plus les mêmes besoins.*

Il est assez difficile de se faire des idées nettes de l'amitié. Tout ce qui nous environne cherche, à cet égard, à nous tromper. Parmi les hommes, il en est qui, pour se trouver plus estimables à leurs propres yeux, s'exagerent à eux-mêmes leurs sentiments pour leurs amis, se font de l'amitié des descriptions romanesques, & s'en persuadent la réalité, jusqu'à ce que l'occasion, les détrompant eux & leurs amis, leur apprenne qu'ils n'aimoient pas autant qu'ils le pensoient.

Ces sortes de gens prétendent ordinairement avoir le besoin d'aimer & d'être aimés très-vivement. Or, comme on n'est jamais si vivement frappé des vertus d'un homme que les premieres fois qu'on le voit ; comme l'habitude nous rend insensibles à la beauté, à l'esprit & même aux qualités de l'ame ; & que nous ne sommes enfin fortement émus que par le plaisir de la surprise ; un homme d'esprit disoit, assez plaisamment, à ce sujet, que ceux qui veulent être aimés si vivement (1), doivent, en amitié comme en amour,

(1) L'amitié n'est pas, comme le prétendent certaines gens, un sentiment perpétuel de tendresse, parce que les hommes ne sont rien continuement. Entre les amis les plus tendres, il y a des moments de froideur : l'amitié est donc une succession continuelle de sentiments de tendresse & de froideur, où ceux de froideur sont très-rares.

avoir

avoir beaucoup de paſſades & point de paſſion ; parce que les moments du début, ajoutoit-il, ſont, en l'un & l'autre genre, toujours les moments les plus vifs & les plus tendres.

Mais, pour un homme qui ſe fait illuſion à lui-même, il eſt en amitié dix hypocrites qui affectent des ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font des dupes, & ne le ſont jamais. Ils peignent l'amitié de couleurs vives, mais fauſſes : uniquement attentifs à leur intérêt, ils ne veulent qu'engager les autres à ſe modeler, en leur faveur, ſur un pareil portrait (1).

Expoſés à tant d'erreurs, il eſt donc très-difficile de ſe faire des notions nettes de l'amitié. Mais, dira-t-on, quel mal à s'exagérer un peu la force de ce ſentiment ? Le mal d'habituer les hommes à exiger de leurs amis des perfections que la nature ne comporte pas.

---

(1) Peut-être faut-il du courage, & ſoi-même être capable d'amitié, pour oſer en donner une idée nette. On eſt, du moins, sûr de ſoulever contre ſoi les hypocrites d'amitié : il en eſt de ces ſortes de gens, comme des poltrons, qui racontent toujours leurs exploits. Que ceux qui ſe diſent ſi ſuſceptibles de ſentiments d'amitié, liſent le *Toxaris* de Lucien ; qu'ils ſe demandent s'ils ſont capables des actions que l'amitié faiſoit exécuter aux Scythes & aux Grecs. S'ils s'interrogent de bonne foi, ils avoueront que, dans ce ſiecle, on n'a pas même d'idée de cette eſpece d'amitié. Auſſi, chez les Scythes & les Grecs, l'amitié étoit-elle miſe au rang des vertus. Un Scythe ne pouvoit avoir plus de deux amis ; mais, pour les ſecourir, il étoit en droit de tout entreprendre. Sous le nom d'amitié, c'étoit en partie l'amour de l'eſtime qui les animoit. La ſeule amitié n'eût pas été ſi courageuſe.

Séduits par de pareilles peintures, mais enfin éclairés par l'expérience, une infinité de gens nés ſenſibles, mais laſſés de courir ſans ceſſe après une chimere, ſe dégoûtent de l'amitié, à laquelle ils euſſent été propres, s'ils ne s'en fuſſent pas fait une idée romaneſque.

L'amitié ſuppoſe un beſoin; plus ce beſoin ſera vif, plus l'amitié ſera forte : le beſoin eſt donc la meſure du ſentiment. Qu'échappés du naufrage, un homme & une femme ſe ſauvent dans une isle déſerte; que là, ſans eſpoir de revoir leur patrie, ils ſoient forcés de ſe prêter un ſecours mutuel pour ſe défendre des bêtes féroces, pour vivre & s'arracher au déſeſpoir : nulle amitié plus vive que celle de cet homme & de cette femme, qui ſe ſeroient peut-être déteſtés, s'ils fuſſent reſtés à Paris. L'un des deux vient-il à périr? l'autre a réellement perdu la moitié de lui-même; nulle douleur égale à ſa douleur : il faut avoir habité l'isle déſerte, pour en ſentir toute la violence.

Mais, ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à nos beſoins, il eſt, par conſéquent, des formes de gouvernement, des mœurs, des conditions & enfin des ſiecles plus favorables à l'amitié les uns que les autres.

Dans les ſiecles de chevalerie, où l'on prenoit un compagnon d'armes, où deux chevaliers faiſoient communauté de gloire & de danger, où la lâcheté de l'un pouvoit coûter la vie & l'honneur à l'autre; alors, devenu, par ſon propre intérêt, plus attentif au choix de ſes amis, on leur étoit plus fortement attaché.

Lorſque la mode des duels prit la place de la che-

valerie, des gens, qui tous les jours s'expoſoient enſemble à la mort, devoient certainement être fort chers l'un à l'autre. Alors l'amitié étoit en grande vénération, & comptée parmi les vertus : elle ſuppoſoit du moins, dans les duelliſtes & les chevaliers, beaucoup de loyauté & de valeur ; vertus qu'on honoroit beaucoup, & qu'on devoit alors extrêmement honorer, puiſque ces vertus étoient preſque toujours en action (1).

Il eſt bon de ſe rappeller quelquefois que les mêmes vertus ſont, dans les divers temps, miſes à des taux différents, ſelon l'inégale utilité dont elles ſont à chaque ſiecle.

Qui doute que, dans des temps de troubles & de révolutions, & dans une forme de gouvernement qui ſe prête aux factions, l'amitié ne ſoit plus forte & plus courageuſe qu'elle ne l'eſt dans un état tranquille ? L'hiſtoire fournit, dans ce genre, mille exemples d'héroïſme. Alors l'amitié ſuppoſe, dans un homme, du courage, de la diſcrétion, de la fermeté, des lumieres & de la prudence ; qualités qui, abſolument néceſſaires dans ces moments de troubles, & rarement raſſemblées dans le même homme, doivent le rendre extrêmement cher à ſon ami.

Si, dans nos mœurs actuelles, nous ne demandons plus les mêmes qualités (2) à nos amis, c'eſt

(1) *Brave* étoit alors ſynonime d'*honnête homme* ; & c'eſt par un reſte de cet ancien uſage qu'on dit encore *un brave homme*, pour exprimer un homme loyal & honnête.

(2) Dans ce ſiecle, l'amitié n'exige preſque aucune qualité. Une infinité de gens ſe donnent pour de vrais amis, pour être quelque choſe dans le monde. Les uns ſe

que ces qualités nous ſont inutiles ; c'eſt qu'on n'a plus de ſecrets importants à ſe confier, de combats à livrer, & qu'on n'a, par conſéquent, beſoin ni de la prudence, ni des lumieres, ni de la diſcrétion, ni du courage de ſon ami.

Dans la forme actuelle de notre gouvernement, les particuliers ne ſont unis par aucun intérêt commun. Pour faire fortune, on a moins beſoin d'amis que de protecteurs. En ouvrant l'entrée de toutes les maiſons, le luxe, & ce qu'on appelle l'eſprit de ſociété, a ſouſtrait une infinité de gens au beſoin de l'amitié. Nul motif, nul intérêt ſuffiſant pour nous faire maintenant ſupporter les défauts réels ou reſpectifs de nos amis. Il n'eſt donc plus d'amitié (1) ; on n'attache donc plus au mot d'ami les mêmes idées qu'on y attachoit autrefois ; on peut donc, en ce ſiecle, s'écrier avec Ariſtote (2) : *O mes amis ! il n'eſt plus d'amis.*

Or, s'il eſt des ſiecles, des mœurs & des formes de gouvernement où l'on a plus ou moins beſoin d'amis ; & ſi la force de l'amitié eſt toujours proportionnée à la vivacité de ce beſoin, il eſt auſſi des

---

ſont ſolliciteurs bannaux des affaires d'autrui, pour échapper à l'ennui de n'avoir rien à faire ; d'autres rendent des ſervices, mais les font payer, à leurs obligés, du prix de l'ennui & de la perte de leur liberté ; quelques autres, enfin, ſe croient très-dignes d'amitié, parce qu'ils ſeront sûrs gardiens d'un dépôt, & qu'ils ont la vertu d'un coffre fort.

(1) Auſſi, dit le proverbe, faut-il ſe dire beaucoup d'amis, & s'en croire peu.

(2) Chacun répete, d'après Ariſtote, qu'il n'eſt point

conditions où le cœur s'ouvre plus facilement à l'amitié : & ce ſont ordinairement celles où l'on a le plus ſouvent beſoin du ſecours d'autrui.

Les infortunés ſont, en général, les amis les plus tendres ; unis par une communauté de malheur, ils jouiſſent, en plaignant les maux de leur ami, du plaiſir de s'attendrir ſur eux-mêmes.

Ce que je dis des conditions, je le dis des caracteres : il en eſt qui ne peuvent ſe paſſer d'amis. Les premiers ſont ces caracteres foibles & timides, qui, dans toute leur conduite, ne ſe déterminent qu'à l'aide & par le conſeil d'autrui : les ſeconds ſont ces caracteres mornes, ſéveres, deſpotiques, & qui, chauds amis de ceux qu'ils tyranniſent, ſont aſſez ſemblables à l'une des deux femmes de Socrate, qui, à la nouvelle de la mort de ce grand homme, s'abandonna à une douleur plus vive que la ſeconde ; parce que celle-ci, d'un caractere doux & aimable, ne perdoit dans Socrate qu'un mari, lorſque celle-là perdoit en lui le martyr de ſes caprices, & le ſeul homme qui pût les ſupporter.

Il eſt enfin des hommes exempts de toute ambition, de toutes paſſions fortes, & qui font leurs délices de la converſation des gens inſtruits. Dans nos

---

d'amis ; & chacun en particulier, ſoutient qu'il eſt bon ami. Pour avancer deux propoſitions ſi contradictoires, il faut, qu'en fait d'amitié, il y ait bien des hypocrites & bien des gens qui s'ignorent eux-mêmes.

Ces derniers, comme je l'ai déjà dit, s'éleveront contre quelques propoſitions de ce chapitre. J'aurai contre moi leurs clameurs, &, malheureuſement, j'aurai pour moi l'expérience.

mœurs actuelles, les hommes de cette eſpece, s'ils ſont vertueux, ſont les amis les plus tendres & les plus conſtants. Leur ame, toujours ouverte à l'amitié, en connoit tout le charme. N'ayant, par ma ſuppoſition, aucune paſſion qui puiſſe contrebalancer en eux ce ſentiment, il devient leur unique beſoin: auſſi ſont-ils capables d'une amitié très-éclairée & très-courageuſe, ſans qu'elle le ſoit néanmoins autant que celle des Grecs & des Scythes.

Par la raiſon contraire, on eſt, en général, d'autant moins ſuſceptible d'amitié, qu'on eſt plus indépendant des autres hommes. Auſſi les gens riches & puiſſants ſont-ils communément peu ſenſibles à l'amitié; ils paſſent même ordinairement pour durs. En effet, ſoit que les hommes ſoient naturellement cruels, toutes les fois qu'ils peuvent l'être impunément, ſoit que les riches & les puiſſants regardent la miſere d'autrui comme un reproche de leur bonheur, ſoit enfin qu'ils veuillent ſe ſouſtraire aux demandes importunes des malheureux; il eſt certain qu'ils maltraitent preſque toujours le miſérable (1). La vue de l'infortuné fait, ſur la plupart des hommes, l'effet de la tête de Méduſe: à ſon aſpect, les cœurs ſe changent en rocher.

Il eſt encore des gens indifférents à l'amitié; & ce ſont ceux qui ſe ſuffiſent à eux-mêmes (2). Ac-

(1) La moindre faute qu'il fait eſt un prétexte ſuffiſant pour lui refuſer tout ſecours: on veut que les malheureux ſoient parfaits.

(2) Il eſt peu d'hommes dans ce cas: & cette puiſſance de ſe ſuffire à ſoi-même, dont on fait un attribut de la divinité, & qu'on eſt forcé de reſpecter en elle, eſt tou-

coutumés à chercher, à trouver le bonheur en eux, & d'ailleurs trop éclairés pour goûter encore le plaiſir d'être dupes, ils ne peuvent conſerver l'heureuſe ignorance de la méchanceté des hommes (ignorance précieuſe, qui, dans la premiere jeuneſſe, reſſerre ſi fort les liens de l'amitié) : auſſi ſont-ils peu ſenſi-

---

jours miſe au rang des vices, lorſqu'on la rencontre dans un homme. C'eſt ainſi qu'on blâme, ſous un nom, ce qu'on admire ſous un autre. Combien de fois n'a-t-on pas, ſous le nom d'inſenſibilité, reproché à Mr. de Fontenelle la puiſſance qu'il avoit de ſe ſuffire à lui-même, c'eſt à-dire, d'être un des plus ſages & des plus heureux des hommes ?

Si les Grands de Madagaſcar ſont la guerre à tous ceux de leurs voiſins dont les troupeaux ſont plus nombreux que les leurs; s'ils répetent toujours ces paroles: *Ceux-là ſont nos ennemis qui ſont plus riches & plus heureux que nous*; on peut aſſurer qu'à leur exemple, la plupart des hommes font pareillement la guerre au ſage. Ils haïſſent en lui une modération de caractere, qui, réduiſant ſes deſirs à ſes poſſeſſions, fait la critique de leur conduite, & rend le ſage trop indépendant d'eux. Ils regardent cette indépendance comme le germe de tous les vices; parce qu'ils ſentent qu'en eux, la ſource de l'humanité tariroit auſſi-tôt que celle des beſoins réciproques.

Ces ſages, cependant, doivent être très-chers à la ſociété. Si l'extrême ſageſſe les rend quelquefois indifférents à l'amitié des particuliers, elle leur fait auſſi, comme le prouve l'exemple de l'abbé de Saint-Pierre & de Fontenelle, répandre ſur l'humanité les ſentiments de tendreſſe que les paſſions vives nous forcent à raſſembler ſur un ſeul individu. Bien différent de ces hommes, qui ne ſont bons que parce qu'ils ſont dupes, & dont la bonté diminue à proportion que leur eſprit s'éclaire, le ſeul ſage peut

bles au charme de ce ſentiment, non qu'ils n'en ſoient ſuſceptibles. *Ce ſont ſouvent*, comme l'a dit une femme de beaucoup d'eſprit, *moins des hommes inſenſibles, que des hommes déſabuſés.*

Il réſulte de ce que j'ai dit, que la force de l'amitié eſt toujours proportionnée au beſoin que les hommes ont les uns des autres (1), & que ce beſoin

---

être conſtamment bon, parce que lui ſeul connoît les hommes. Leur méchanceté ne l'irrite point : il ne voit en eux, comme Démocrite, que des fous ou des enfants contre leſquels il ſeroit ridicule de ſe fâcher, & qui ſont plus dignes de pitié que de colere. Il les conſidere enfin de l'œil, dont un méchanicien regarde le jeu d'une machine : ſans inſulter à l'humanité, il ſe plaint de la nature qui attache la conſervation d'un être à la deſtruction d'un autre ; qui, pour ſe nourrir, ordonne à l'autour de fondre ſur la colombe, à la colombe de dévorer l'inſecte ; & qui de chaque être a fait un aſſaſſin.

Si les loix ſeules ſont des juges ſans humeur, le ſage, à cet égard, eſt comparable aux loix. Son indifférence eſt toujours juſte, & toujours impartiale ; elle doit être conſidérée comme une des plus grandes vertus de l'homme en place, qu'un trop grand beſoin d'amis néceſſite toujours à quelque injuſtice.

Le ſage ſeul, enfin, peut être généreux, parce qu'il eſt indépendant. Ceux qu'uniſſent les liens d'une utilité réciproque, ne peuvent être libéraux les uns envers les autres. L'amitié ne fait que des échanges ; l'indépendance ſeule fait des dons.

(1) Si l'on aimoit ſon ami pour lui-même, nous ne conſidérerions jamais que ſon bien-être ; on ne lui reprocheroit pas le temps qu'il eſt ſans nous voir ou nous écrire : apparemment, dirions-nous, qu'il s'occupe plus agréablement ; & nous nous féliciterions de ſon bonheur.

varie ſelon la différence des ſiecles, des mœurs, des formes de gouvernement, des conditions & des caracteres. Mais, dira-t-on, ſi l'amitié ſuppoſe toujours un beſoin, ce n'eſt pas, du moins, un beſoin phyſique. Qu'eſt-ce qu'un ami ? un parent de notre choix. On deſire un ami, pour vivre, pour ainſi dire, en lui, pour épancher notre ame dans la ſienne, & jouir d'une converſation que la confiance rend toujours délicieuſe. Cette paſſion n'eſt donc fondée ni ſur la crainte de la douleur, ni ſur l'amour des plaiſirs phyſiques. Mais, répondrai-je, à quoi tient le charme de la converſation d'un ami ? Au plaiſir d'y parler de ſoi. La fortune nous a-t-elle placés dans un état honnête ? on s'entretient avec ſon ami des moyens d'accroître ſes biens, ſes honneurs, ſon crédit & ſa réputation. Eſt-on dans la miſere ? on cherche avec ce même ami les moyens de ſe ſouſtraire à l'indigence ; & ſon entretien nous épargne du moins, dans le malheur, l'ennui des converſations indifférentes. C'eſt donc toujours de ſes peines ou de ſes plaiſirs dont on parle à ſon ami. Or, s'il n'eſt de vrais plaiſirs & de vraies peines, comme je l'ai prouvé plus haut, que les plaiſirs & les peines phyſiques ; ſi les moyens de ſe les procurer ne ſont que des plaiſirs d'eſpérance, qui ſuppoſent l'exiſtence des premiers, & qui n'en ſont, pour ainſi dire, qu'une conſéquence ; il s'enſuit que l'amitié, ainſi que l'avarice, l'orgueil, l'ambition & les autres paſſions, eſt l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer qu'avec le ſecours de ces mêmes peines, & de ces mêmes plaiſirs, on peut exciter en nous toute eſpece de paſſions ; & qu'ainſi les peines & les plaiſirs des ſens ſont le germe productif de tout ſentiment.

CHAPITRE XV.

Que la crainte des peines ou le deſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.

Qu'on ouvre l'hiſtoire, & l'on verra que, dans tous les pays où certaines vertus étoient encouragées par l'eſpoir des plaiſirs des ſens, ces vertus ont été les plus communes, & ont jetté le plus grand éclat.

Pourquoi les Crétois, les Béotiens, & généralement tous les peuples les plus adonnés à l'amour, ont-ils été les plus courageux ? C'eſt que, dans ces pays, les femmes n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus braves ; c'eſt que les plaiſirs de l'amour, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſont les plus propres à élever l'ame des peuples, & la plus digne récompenſe des héros & des hommes vertueux.

C'étoit vraiſemblablement par ce motif que le ſénat Romain, vil flatteur de Céſar, voulut, au rapport de quelques hiſtoriens, lui accorder, par une loi expreſſe, le droit de jouiſſance ſur toutes les dames Romaines : c'eſt auſſi ce qui, ſuivant les mœurs Grecques, faiſoit dire à Platon que le plus beau devoit, au ſortir du combat, être la récompenſe du plus vaillant ; projet dont Epaminondas lui-même avoit eu quelque idée, puiſqu'il rangea à la bataille des Leuctres l'amant à côté de la maîtreſſe ; pratique qu'il regarda toujours comme très-propre à aſſurer

ſes ſuccès militaires. Quelle puiſſance, en effet, n'ont pas ſur nous les plaiſirs des ſens ! Il firent du bataillon ſacré des Thébains un bataillon invincible ; ils inſpiroient le plus grand courage aux peuples anciens, lorſque les vainqueurs partageoient entre eux les richeſſes & les femmes des vaincus ; ils formerent enfin le caractere de ces vertueux Samnites, chez qui la plus grande beauté étoit le prix de la plus grande vertu.

Pour s'aſſurer de cette vérité par un exemple plus détaillé, qu'on examine par quels moyens le fameux Lycurgue porta dans le cœur de ſes concitoyens l'enthouſiaſme, &, pour ainſi dire, la fievre de la vertu ; & l'on verra que, ſi nul peuple ne ſurpaſſa les Lacédémoniens en courage, c'eſt que nul peuple n'honora davantage la vertu, & ne ſut mieux récompenſer la valeur. Qu'on ſe rappelle ces fêtes ſolemnelles, où, conformément aux loix de Lycurgue, les belles & jeunes Lacédémoniennes s'avançoient demi-nues, en danſant, dans l'aſſemblée du peuple. C'étoit là qu'en préſence de la nation, elles inſultoient, par des traits ſatyriques, ceux qui avoient marqué quelque foibleſſe à la guerre ; & qu'elles célébroient, par leurs chanſons, les jeunes guerriers qui s'étoient ſignalés par quelques exploits éclatants. Or, qui doute que le lâche, en butte, devant tout un peuple, aux railleries ameres de ces jeunes filles, en proie aux tourments de la honte & de la confuſion, ne dût être dévoré du plus cruel repentir ? Quel triomphe, au contraire, pour le jeune héros qui recevoit la palme de la gloire des mains de la beauté, qui liſoit l'eſtime ſur le front des vieillards, l'amour dans les yeux de ces jeunes filles, & l'aſſu-

sance de ces faveurs dont l'eſpoir ſeul eſt un plaiſir ? Peut-on douter qu'alors ce jeune guerrier ne fût ivre de vertu ? Auſſi les Spartiates, toujours impatients de combattre, ſe précipitoient avec fureur dans les bataillons ennemis, & de toute part environnés de la mort, ils n'enviſageoient autre choſe que la gloire. Tout concouroit, dans cette législation, à métamorphoſer les hommes en héros. Mais, pour l'établir, il falloit que Lycurgue, convaincu que le plaiſir eſt le moteur unique & univerſel des hommes, eût ſenti que les femmes, qui, par-tout ailleurs, ſembloient, comme les fleurs d'un beau jardin, n'être faites que pour l'ornement de la terre & le plaiſir des yeux, pouvoient être employées à un plus noble uſage ; que ce ſexe, avili & dégradé chez preſque tous les peuples du monde, pouvoit entrer en communauté de gloire avec les hommes, partager avec eux les lauriers qu'il leur faiſoit cueillir, & devenir enfin un des plus puiſſants reſſorts de la législation.

En effet, ſi le plaiſir de l'amour eſt pour les hommes le plus vif des plaiſirs, quel germe fécond de courage renfermé dans ce plaiſir, & quelle ardeur pour la vertu ne peut point inſpirer le deſir des femmes (1) ?

Qui s'examinera ſur ce point, ſentira que, ſi l'aſſemblée des Spartiates eût été plus nombreuſe, qu'on y eût couvert le lâche de plus d'ignominie, qu'il eût été poſſible d'y rendre encore plus de reſpect & d'hom-

(1) Dans quel affreux danger David lui-même ne ſe précipita-t-il pas, lorſque, pour obtenir Michol, il s'obligea de couper & d'apporter à Saül les prépuces de deux cents Philiſtins ?

mages à la valeur, Sparte auroit porté plus loin encore l'enthouſiaſme de la vertu.

Suppoſons, pour le prouver, que pénétrant, ſi je l'oſe dire, plus avant dans les vues de la nature, on eût imaginé qu'en ornant les belles femmes de tant d'attraits, en attachant le plus grand plaiſir à leur jouiſſance, la nature eût voulu en faire la récompenſe de la plus haute vertu : ſuppoſons encore qu'à l'exemple de ces vierges conſacrées à Iſis ou à Veſta, les plus belles Lacédémoniennes euſſent été conſacrées au mérite ; que, préſentées nues dans les aſſemblées, elles euſſent été enlevées par les guerriers comme le prix de leur courage ; & que ces jeunes héros euſſent, au même inſtant, éprouvé la double ivreſſe de l'amour & de la gloire : quelque bizarre & quelque éloignée de nos mœurs que ſoit cette légiſlation, il eſt certain qu'elle eût encore rendu les Spartiates plus vertueux & plus vaillants, puiſque la force de la vertu eſt toujours proportionnée au degré de plaiſir qu'on lui aſſigne pour récompenſe.

Je remarquerai, à ce ſujet, que cette coutume, ſi bizarre en apparence, eſt en uſage au royaume de Biſnagar, dont Narſingue eſt la capitale. Pour élever le courage de ſes guerriers, le roi de cet empire, au rapport des voyageurs, achete, nourrit & habille, de la maniere la plus galante & la plus magnifique, des femmes uniquement deſtinées aux plaiſirs des guerriers qui ſe ſont ſignalés par quelques hauts faits. Par ce moyen, il inſpire le plus grand courage à ſes ſujets ; il attire à ſa cour tous les guerriers des peuples voiſins, qui, flattés de l'eſpoir de jouir de ces belles femmes, abandonnent leur pays

& s'établiſſent à Narſingue, où ils ne ſe nourriſſent que de la chair des lions & des tigres, & ne s'abreuvent que du ſang de ces animaux (1).

Il réſulte des exemples ci-deſſus apportés, que les peines & les plaiſirs des ſens peuvent nous inſpirer toute eſpèce de paſſions, de ſentiments & de vertus. C'eſt pourquoi, ſans avoir recours à des ſiecles ou des pays éloignés, je citerai, pour derniere preuve de cette vérité, ces ſiecles de chevalerie, où les femmes enſeignoient à la fois aux apprentifs chevaliers l'art d'aimer & le catéchiſme.

Si, dans ces temps, comme le remarque Machiavel, & lors de leur deſcente en Italie, les François parurent ſi courageux & ſi terribles à la poſtérité des Romains, c'eſt qu'ils étoient animés de la plus grande valeur. Comment ne l'euſſent-ils pas été ? Les femmes, ajoute cet hiſtorien, n'accordoient leurs faveurs qu'aux plus vaillants d'entr'eux. Pour juger du mérite d'un amant & de ſa tendreſſe, les preuves qu'elles exigeoient, c'étoit de faire des priſonniers

(1) Les femmes, chez les Gélons, étoient obligées, par la loi, à faire tous les ouvrages de force, comme de bâtir les maiſons, & de cultiver la terre : mais en dédommagement de leurs peines, la même loi leur accordoit cette douceur, de pouvoir coucher avec tout guerrier qui leur étoit agréable. Les femmes étoient fort attachées à cette loi. Voyez *Bardezanes*, cité par Euſebe dans ſa *Préparation évangélique.*

Les Floridiens ont la compoſition d'un breuvage très-fort & très-agréable ; mais ils n'en préſentent jamais qu'à ceux de leurs guerriers qui ſe ſont ſignalés par des actions d'un grand courage. Recueil des *Lettres édif.*

à la guerre, de tenter une eſcalade, ou d'enlever un poſte aux ennemis ; elles aimoient mieux voir périr, que voir fuir leur amant. Un chevalier étoit alors obligé de combattre, pour ſoutenir & la beauté de ſa dame, & l'excès de ſa tendreſſe. Les exploits des chevaliers étoient le ſujet perpétuel des converſations & des romans. Par-tout on recommandoit la galanterie. Les poëtes vouloient qu'au milieu des combats & des dangers, un chevalier eût toujours le portrait de ſa dame préſent à ſa mémoire. Dans les tournois, avant que de ſonner la charge, ils vouloient qu'il tînt les yeux ſur ſa maîtreſſe, comme le prouve cette ballade :

Servants d'amour, regardez doucement,
Aux eſchaffauds, Anges de Paradis ;
Lors jouſterez fort & joyeuſement,
Et vous ſerez honorez & chéris.

Tout alors prêchoit l'amour ; & quel reſſort plus puiſſant pour mouvoir les ames ? La démarche, les regards, les moindres geſtes de la beauté, ne ſont-ils pas le charme & l'ivreſſe des ſens ? Les femmes ne peuvent-elles pas, à leur gré, créer des ames & des corps dans les imbécilles & les foibles ? La Phénicie n'a-t-elle pas, ſous le nom de Vénus ou d'Aſtarté, élevé des autels à la beauté ?

Ces autels ne pouvoient être abattus que par notre religion. Quel objet (pour qui n'eſt pas éclairé des rayons de la foi) eſt, en effet, plus digne de notre adoration, que celui auquel le ciel a confié le dépôt précieux du plus vif de nos plaiſirs ? plaiſirs dont la jouiſſance ſeule peut nous faire ſupporter, avec dé-

lices, le pénible fardeau de la vie, & nous conſoler du malheur d'être.

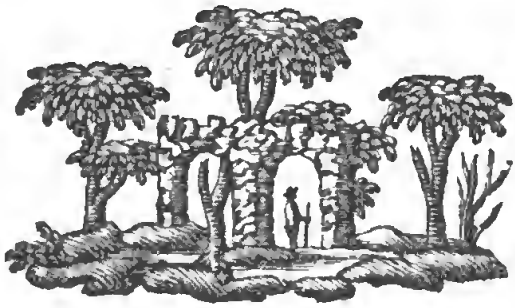
La concluſion générale de ce que j'ai dit ſur l'origine des paſſions, c'eſt que la douleur & le plaiſir des ſens font agir & penſer les hommes, & ſont les ſeuls contrepoids qui meuvent le monde moral.

Les paſſions ſont donc en nous l'effet immédiat de la ſenſibilité phyſique : or, tous les hommes ſont ſenſibles & ſuſceptibles de paſſions ; tous, par conſéquent, portent en eux le germe productif de l'eſprit. Mais, dira-t-on, s'ils ſont ſenſibles, ils ne le ſont peut-être pas tous au même degré : l'on voit, par exemple, des nations entieres indifférentes à la paſſion de la gloire & de la vertu : or, ſi les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions auſſi fortes, tous ne ſont pas capables de cette même continuité d'attention qu'on doit regarder comme la cauſe de la grande inégalité de leurs lumieres : d'où il réſulte que la nature n'a pas donné à tous les hommes d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Pour répondre à cette objection, il n'eſt pas néceſſaire d'examiner ſi tous les hommes ſont également ſenſibles : cette queſtion, peut-être plus difficile à réſoudre qu'on ne l'imagine, eſt d'ailleurs étrangere à mon ſujet. Ce que je me propoſe, c'eſt d'examiner ſi tous les hommes ne ſont pas du moins ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer de l'attention continue à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

C'eſt à cet effet que je réfuterai d'abord l'argument tiré de la ſenſibilité de certaines nations aux paſſions de la gloire & de la vertu ; argument par lequel on croit

croit prouver que tous les hommes ne ſont pas ſuſceptibles de paſſions. Je dis donc que l'inſenſibilité de ces nations ne doit point être attribuée à la nature ; mais à des cauſes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.



CHAPITRE XVI.

A quelle cauſe on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Pour ſavoir ſi c'eſt de la nature, ou de la forme particuliere des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu, il faut d'abord connoître l'homme ; pénétrer juſques dans l'abyme du cœur humain ; ſe rappeller que, né ſenſible à la douleur & au plaiſir, c'eſt à la ſenſibilité phyſique que l'homme doit ſes paſſions, & à ſes paſſions qu'il doit tous ſes vices & toutes ſes vertus.

Ces principes poſés, pour réſoudre la queſtion ci-deſſus propoſée, il faut examiner enſuite ſi les mêmes paſſions, modifiées ſelon les différentes formes de gouvernement, ne produiroient point en nous les vices & les vertus contraires.

Qu'un homme ſoit aſſez amoureux de la gloire pour y ſacrifier toutes ſes autres paſſions : ſi, par la forme du gouvernement, la gloire eſt toujours le prix des actions vertueuſes, il eſt évident que cet homme ſera toujours néceſſité à la vertu ; & que, pour en faire un Léonidas, un Horatius Coclès, il ne faut que le placer dans un pays & dans des circonſtances pareilles.

Mais, dira-t-on, il eſt peu d'hommes qui s'élevent à ce degré de paſſion. Auſſi, répondrai-je, n'eſt-ce que l'homme fortement paſſionné qui pénetre juſqu'au ſanctuaire de la vertu. Il n'en eſt pas

ainſi de ces hommes incapables de paſſions vives, & qu'on appelle *honnêtes*. Si, loin de ce ſanctuaire, ces derniers cependant ſont toujours retenus par les liens de la pareſſe dans le chemin de la vertu, c'eſt qu'ils n'ont pas même la force de s'en écarter.

La vertu du premier eſt la ſeule vertu éclairée & active : mais elle ne croît, ou du moins ne parvient à un certain degré de hauteur que dans les républiques guerrieres; parce que c'eſt uniquement dans cette forme de gouvernement que l'eſtime publique nous éleve le plus au deſſus des autres hommes, qu'elle nous attire plus de reſpects de leur part; qu'elle eſt la plus flatteuſe, la plus deſirable, & la plus propre enfin à produire de grands effets.

La vertu des ſeconds, entée ſur la pareſſe, & produite, ſi je l'oſe dire, par l'abſence des paſſions fortes, n'eſt qu'une vertu paſſive, qui, peu éclairée, &, par conſéquent, très-dangereuſe dans les premieres places, eſt d'ailleurs aſſez ſûre. Elle eſt commune à tous ceux qu'on appelle *honnêtes gens*, plus eſtimables par les maux qu'ils ne font pas, que par les biens qu'ils font.

A l'égard des hommes paſſionnés que j'ai cités les premiers, il eſt évident que le même deſir de gloire, qui, dans les premiers ſiecles de la république Romaine, en eût fait des Curtius & des Décius, en devoit faire des Marius & des Octave dans ces moments de troubles & de révolutions, où la gloire étoit, comme dans les derniers temps de la république, uniquement attachée à la tyrannie & à la puiſſance. Ce que je dis de la paſſion de la gloire, je le dis de l'amour de la conſidération, qui n'eſt qu'un diminutif de l'amour de la gloire, & l'objet

des desirs de ceux qui ne peuvent atteindre à la renommée.

Ce desir de la considération doit pareillement produire, en des siecles différents, des vices & des vertus contraires. Lorsque le crédit a le pas sur le mérite, ce desir fait des intrigants & des flatteurs; lorsque l'argent est plus honoré que la vertu, il produit des avares, qui recherchent les richesses avec le même empressement que les premiers Romains les fuyoient, lorsqu'il étoit honteux de les posséder: d'où je conclus que, dans des mœurs & des gouvernements différents, le même desir doit produire des Cincinnatus, des Papyrius, des Crassus & des Séjan.

A ce sujet, je ferai remarquer en passant, quelle différence on doit mettre entre les ambitieux de gloire & les ambitieux de places ou de richesses. Les premiers ne peuvent jamais être que de grands criminels; parce que les grands crimes, par la supériorité des talents nécessaires pour les exécuter, & le grand prix attaché au succès, peuvent seuls en imposer assez à l'imagination des hommes, pour ravir leur admiration; admiration fondée en eux sur un desir intérieur & secret de ressembler à ces illustres coupables. Tout homme amoureux de la gloire est donc incapable de tous les petits crimes. Si cette passion fait des Cromwel, elle ne fait jamais des Cartouche. D'où je conclus que, sauf les positions rares & extraordinaires où se sont trouvés les Sylla & les César, dans toute autre position, ces mêmes hommes, par la nature même de leurs passions, fussent restés fideles à la vertu; bien différents en ce point de ces intrigants & de ces avares que la bas-

ſeſſe & l'obſcurité de leurs crimes met journellement dans l'occaſion d'en commettre de nouveaux.

Après avoir montré comment la même paſſion, qui nous néceſſite à l'amour & à la pratique de la vertu, peut, en des temps & des gouvernements différents, produire en nous des vices contraires; eſſayons maintenant de percer plus avant dans le cœur humain; & de découvrir pourquoi, dans quelque gouvernement que ce ſoit, l'homme, toujours incertain dans ſa conduite, eſt, par ſes paſſions, déterminé tantôt aux bonnes, tantôt aux mauvaiſes actions; & pourquoi ſon cœur eſt une arène toujours ouverte à la lutte du vice & de la vertu.

Pour réſoudre ce problême moral, il faut chercher la cauſe du trouble & du repos ſucceſſif de la conſcience, de ces mouvements confus & divers de l'ame, & enfin de ces combats intérieurs que le poëte tragique ne préſente avec tant de ſuccès au théatre, que parce que les ſpectateurs en ont tous éprouvé de ſemblables : il faut ſe demander quels ſont ces deux *moi* que Paſcal (1) & quelques philoſophes Indiens ont reconnu en eux.

Pour découvrir la cauſe univerſelle de tous ces

(1) Dans l'école de Védantam, les Brachmanes de cette ſecte enſeignent qu'il y a deux principes; l'un poſitif, qui eſt le *moi*; l'autre négatif, auquel ils donnent le nom de *maya*, c'eſt-à-dire, *du moi*, c'eſt-à-dire, *erreur*. La ſageſſe conſiſte à ſe délivrer du *maya*, en ſe perſuadant, par une application conſtante, qu'on eſt l'*être unique éternel, infini* : la clef de délivrance eſt dans ces paroles : *Je ſuis l'Être ſuprême.*

effets, il ſuffit d'obſerver que les hommes ne ſont point mus par une ſeule eſpece de ſentiment; qu'il n'en eſt aucun d'exactement animé de ces paſſions ſolitaires qui rempliſſent toute la capacité d'une ame; qu'entraîné tour-à-tour par des paſſions différentes, dont les unes ſont conformes & les autres contraires à l'intérêt général, chaque homme eſt ſoumis à deux attractions différentes, dont l'une le porte au vice & l'autre à la vertu. Je dis chaque homme, parce qu'il n'y a point de probité plus univerſellement reconnue que celle de Caton & de Brutus, parce qu'aucun homme ne peut ſe flatter d'être plus vertueux que ces deux Romains; cependant le premier, ſurpris par un mouvement d'avarice, fit quelques vexations dans ſon gouvernement; & le ſecond, touché des prieres de ſa fille, obtint du ſénat, en faveur de Bibulus, ſon gendre, une grace qu'il avoit fait refuſer à Cicéron ſon ami, comme contraire à l'intérêt de la république. Voilà la cauſe de ce mêlange de vice & de vertu qu'on apperçoit dans tous les cœurs, & pourquoi, ſur la terre, il n'eſt point de vice ni de vertu pure.

Pour ſavoir maintenant ce qui fait donner à un homme le nom de vertueux ou de vicieux, il faut obſerver que, parmi les paſſions dont chaque homme eſt animé, il en eſt néceſſairement une qui préſide principalement à ſa conduite, & qui, dans ſon ame, l'emporte ſur toutes les autres.

Or, ſelon que cette derniere y commande plus ou moins impérieuſement, & qu'elle eſt, par ſa nature ou par les circonſtances, utile ou nuiſible à l'état, l'homme, plus ſouvent déterminé au bien ou au mal, reçoit le nom de vertueux ou de vicieux. J'ajouterai ſeulement que la force de ſes vices ou

de ſes vertus ſera toujours proportionnée à la vivacité de ſes paſſions, dont la force ſe meſure ſur le degré de plaiſir qu'il trouve à les ſatisfaire. Voilà pourquoi, dans la premiere jeuneſſe, âge où l'on eſt plus ſenſible au plaiſir & capable de paſſions plus fortes, l'on eſt, en général, capable de plus grandes actions.

La plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, eſt en nous l'effet du plaiſir plus ou moins vif que nous trouvons à nous y livrer.

Auſſi n'a-t-on de meſure préciſe de ſa vertu qu'après avoir découvert, par un examen ſcrupuleux, le nombre & les degrés de peines qu'une paſſion telle que l'amour de la juſtice ou la gloire peuvent nous faire ſupporter. Celui pour qui l'eſtime eſt tout & la vie n'eſt rien, ſubira, comme Socrate, plutôt la mort, que de demander lâchement la vie. Celui qui devient l'ame d'un état républicain, que l'orgueil & la gloire rendent paſſionné pour le bien public, préfere, comme Caton, la mort à l'humiliation de voir lui & ſa patrie aſſervis à une autorité arbitraire. Mais de telles actions ſont l'effet du plus grand amour pour la gloire. C'eſt à ce dernier terme qu'atteignent les plus fortes paſſions, & à ce même terme que la nature a poſé les bornes de la vertu humaine.

En vain voudroit-on ſe le diſſimuler à ſoi-même; on devient néceſſairement l'ennemi des hommes, lorſqu'on ne peut être heureux que par leur infortune (1). C'eſt l'heureuſe conformité qui ſe trouve

(1) *Secundùm id quod amplius nos delectat operemur neceſſe eſt*, dit St. Auguſtin.

entre notre intérêt & l'intérêt public, conformité ordinairement produite par le deſir de l'eſtime, qui nous donne pour les hommes ces ſentiments tendres dont leur affection eſt la récompenſe. Celui qui, pour être vertueux, auroit toujours ſes penchants à vaincre, ſeroit néceſſairement un malhonnête homme. Les vertus méritoires ne ſont jamais des vertus ſûres (1). Il eſt impoſſible dans la pratique, de livrer, pour ainſi dire, tous les jours des batailles à ſes paſſions, ſans en perdre un grand nombre.

Toujours forcé de céder à l'intérêt le plus puiſſant, quelque amour qu'on ait pour l'eſtime, on n'y ſacrifie jamais des plaiſirs plus grands que ceux qu'elle procure. Si, dans certaines occaſions, de ſaints perſonnages ſe ſont quelquefois expoſés au mépris du public, c'eſt qu'ils ne vouloient pas ſacrifier leur ſalut à leur gloire. Si quelques femmes réſiſtent aux empreſſements d'un prince, c'eſt qu'elles ne ſe croient pas dédommagées par ſa conquête de la perte de leur réputation : auſſi en eſt-il peu d'inſenſibles à l'amour d'un roi, preſque aucune qui ne cede à l'amour d'un roi jeune & charmant, & nulle qui pût réſiſter à ces êtres bienfaiſants, aimables & puiſſants, tels qu'on nous peint les Sylphes & les Génies, qui, par mille enchantements, pourroient à la fois enivrer tous les ſens d'une mortelle.

Cette vérité, fondée ſur le ſentiment de l'a-

(1) Dans le harem, ce n'eſt point aux vertus méritoires, mais à l'impuiſſance, que le grand-ſeigneur donne ſes femmes à garder.

mour de ſoi, eſt non-ſeulement reconnue, mais même avouée des légiſlateurs.

Convaincus que l'amour de la vie étoit, en général, la plus forte paſſion des hommes, les légiſlateurs n'ont, en conſéquence, jamais regardé comme criminel, ou l'homicide commis à ſon corps défendant, ou le refus que feroit un citoyen de ſe vouer, comme Décius, à la mort pour le ſalut de ſa patrie.

L'homme vertueux n'eſt donc point celui qui ſacrifie ſes plaiſirs, ſes habitudes & ſes plus fortes paſſions, à l'intérêt public, puiſqu'un tel homme eſt impoſſible (1); mais celui dont la plus forte paſſion eſt tellement conforme à l'intérêt général, qu'il eſt preſque toujours néceſſité à la vertu. C'eſt pourquoi l'on approche d'autant plus de la perfection, & l'on mérite d'autant plus le nom de vertueux, qu'il faut, pour nous déterminer à une action malhonnête ou criminelle, un plus grand motif de plaiſir, un intérêt plus puiſſant, plus capable d'enflammer nos deſirs, & qui ſuppoſe, par conſéquent, en nous plus de paſſion pour l'honnêteté.

Céſar n'étoit pas, ſans doute, un des Romains les plus vertueux : cependant, s'il ne put renoncer

(1) S'il eſt des hommes qui ſemblent avoir ſacrifié leur intérêt à l'intérêt public, c'eſt que l'idée de vertu eſt, dans une bonne forme de gouvernement, tellement unie à l'idée de bonheur, & l'idée de vice à l'idée de mépris, qu'emporté par un ſentiment vif, dont on n'a pas toujours l'origine préſente, on doit faire par ce motif des actions ſouvent contraires à ſon intérêt.

au titre de bon citoyen qu'en prenant celui de maître du monde, peut-être n'eſt-on pas en droit de le bannir de la claſſe des hommes honnêtes. En effet, parmi les hommes vertueux, & réellement dignes de ce titre, combien eſt-il d'hommes qui, placés dans les mêmes circonſtances, refuſaſſent le ſceptre du monde, ſur-tout s'ils ſe ſentoient, comme Céſar, doués de ces talents ſupérieurs qui aſſurent le ſuccès des grandes entrepriſes? Moins de talent les rendroit peut-être meilleurs citoyens; une médiocre vertu, ſoutenue de plus d'inquiétudes ſur le ſuccès, ſuffiroit pour les dégoûter d'un projet ſi hardi. C'eſt quelquefois un défaut de talent qui nous préſerve d'un vice; c'eſt ſouvent à ce même défaut qu'on doit le complément de ſes vertus.

On eſt, au contraire, d'autant moins honnête, qu'il faut, pour nous porter au crime, des motifs de plaiſirs moins puiſſants. Tel eſt, par exemple, celui de quelques empereurs de Maroc, qui uniquement pour faire parade de leur adreſſe, enlevent d'un ſeul coup de ſabre, en ſe mettant en ſelle, la tête de leur écuyer.

Voilà ce qui différencie, de la maniere la plus nette, la plus préciſe & la plus conforme à l'expérience, l'homme vertueux de l'homme vicieux: c'eſt ſur ce plan que le public feroit un thermometre exact, où ſeroient marqués les divers degrès de vice ou de vertu de chaque citoyen, ſi perçant au fond des cœurs, il pouvoit y découvrir le prix que chacun met à ſa vertu. L'impoſſibilité de parvenir à cette connoiſſance l'a forcé à ne juger des hommes que par leurs actions; jugement extrêmement fautif dans quelque cas particulier, mais en total aſſez conforme à l'intérêt général, & preſque auſſi utile que s'il étoit plus juſte.

Après avoir examiné le jeu des passions, expliqué la cause du mêlange de vices & de vertus qu'on apperçoit dans tous les hommes; avoir posé la borne de la vertu humaine, & fixé enfin l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; l'on est maintenant en état de juger si c'est à la nature ou à la législation particuliere de quelques états qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.

Si le plaisir est l'unique objet de la recherche des hommes, pour leur inspirer l'amour de la vertu, il ne faut qu'imiter la nature: le plaisir en annonce les volontés, la douleur les défenses; & l'homme lui obéit avec docilité. Armé de la même puissance, pourquoi le législateur ne produiroit-il pas les mêmes effets? Si les hommes étoient sans passions, nul moyen de les rendre bons: mais l'amour du plaisir, contre lequel se sont élevés des gens d'une probité plus respectable qu'éclairée, est un frein avec lequel on peut toujours diriger au bien général les passions des particuliers. La haine de la plupart des hommes pour la vertu n'est donc pas l'effet de la corruption de leur nature, mais de l'imperfection (1) de la législation. C'est la législation, si je l'ose dire, qui

(1) Si les voleurs sont aussi fideles aux conventions faites entre eux que les honnêtes gens, c'est que le danger commun, qui les unit, les y nécessite. C'est par ce même motif qu'on acquitte si scrupuleusement les dettes du jeu, & qu'on fait si impudemment banqueroute à ses créanciers. Or, si l'intérêt fait faire aux coquins ce que la vertu fait faire aux honnêtes gens, qui doute qu'en maniant habilement le principe de l'intérêt, un législateur éclairé ne pût nécessiter tous les hommes à la vertu?

nous excite au vice, en y amalgamant trop ſouvent le plaiſir : le grand art du légiſlateur eſt l'art de les déſunir, & de ne laiſſer aucune proportion entre l'avantage que le ſcélérat retire du crime & la peine à laquelle il s'expoſe. Si, parmi les gens riches, ſouvent moins vertueux que les indigents, on voit peu de voleurs & d'aſſaſſins, c'eſt que le profit du vol n'eſt jamais, pour un homme riche, proportionné au riſque du ſupplice. Il n'en eſt pas ainſi de l'indigent : cette diſproportion ſe trouvant infiniment moins grande à ſon égard, il reſte, pour ainſi dire, en équilibre entre le vice & la vertu. Ce n'eſt pas que je prétende inſinuer ici qu'on doive mener les hommes avec une verge de fer. Dans une excellente légiſlation, & chez un peuple vertueux, le mépris, qui prive un homme de tout conſolateur, qui le laiſſe iſolé au milieu de ſa patrie, eſt un motif ſuffiſant pour former des ames vertueuſes. Toute autre eſpece de châtiment rend l'homme timide, lâche & ſtupide. L'eſpece de vertu qu'engendre la crainte des ſupplices, ſe reſſent de ſon origine ; cette vertu eſt puſillanime & ſans lumiere : ou plutôt la crainte n'étouffe que des vices, &, ne produit point de vertus. La vraie vertu eſt fondée ſur le deſir de l'eſtime & de la gloire, & ſur l'horreur du mépris, plus effrayant que la mort même. J'en prends pour exemple la réponſe que le *Spectateur Anglois* fait faire à Pharamond par un ſoldat duelliſte, à qui ce prince reprochoit d'avoir contrevenu à ſes ordres : *Comment*, lui répondit-il, *m'y ſerois-je ſoumis ? Tu ne punis que de mort ceux qui les violent, & tu punis d'infamie ceux qui y obéiſſent. Apprends que je crains moins la mort que le mépris.*

Je pourrois conclure de ce que j'ai dit, que ce n'eſt point de la nature, mais de la différente conſtitution des états, que dépend l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu : mais, quelque juſte que fût cette concluſion, elle ne ſeroit cependant pas aſſez prouvée, ſi, pour jetter plus de jour ſur cette matiere, je ne cherchois plus particuliérement dans les gouvernements, ou libres ou deſpotiques, les cauſes de ce même amour ou de cette même indifférence pour la vertu. Je m'arrêterai d'abord au deſpotiſme : &, pour en mieux connoître la nature, j'examinerai quel motif allume dans les hommes ce deſir effréné d'un pouvoir arbitraire, tel qu'on l'exerce dans l'Orient.

Si je choiſis l'Orient pour exemple, c'eſt que l'indifférence pour la vertu ne ſe fait conſtamment ſentir que dans les gouvernements de cette eſpece. En vain quelques nations voiſines & jalouſes nous accuſent-elles déjà de ployer ſous le joug du deſpotiſme oriental : je dis que notre religion ne permet pas aux princes d'uſurper un pareil pouvoir ; que notre conſtitution eſt monarchique, & non deſpotique ; que les particuliers ne peuvent, en conſéquence, être dépouillés de propriété que par la loi, & non par une volonté arbitraire ; que nos princes prétendent au titre de monarque, & non à celui de deſpote ; qu'ils reconnoiſſent des loix fondamentales dans le royaume ; qu'ils ſe déclarent les peres & non les tyrans de leurs ſujets. D'ailleurs, le deſpotiſme ne pourroit s'établir en France, qu'elle ne fut bientôt ſubjuguée. Il n'en eſt pas de ce royaume comme de la Turquie, de la Perſe, de ces empires défendus par de vaſtes déſerts, & dont l'immenſe

étendue ſuppléant à la dépopulation qu'occaſionne le deſpotiſme, fournit toujours des armées au ſultan. Dans un pays reſſerré comme le nôtre, & environné de nations éclairées & puiſſantes, les ames ne ſeroient pas impunément avilies. La France, dépeuplée par le deſpotiſme, ſeroit bientôt la proie de ces nations. En chargeant de fers les mains de ſes ſujets, le prince ne les ſoumettroit au joug de l'eſclavage que pour ſubir lui-même le joug des princes ſes voiſins. Il eſt donc impoſſible qu'il forme un pareil projet.

CHAPITRE XVII.

Du deſir que tous les hommes ont d'être deſpotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le deſpotiſme expoſe les rois.

Ce deſir prend ſa ſource dans l'amour du plaiſir, &, par conſéquent, dans la nature même de l'homme. Chacun veut être le plus heureux qu'il eſt poſſible; chacun veut être revêtu d'une puiſſance qui force les hommes à contribuer de tout leur pouvoir à ſon bonheur : c'eſt pour cet effet qu'on veut leur commander.

Or, l'on régit les peuples, ou ſelon des loix & des conventions établies, ou par une volonté arbitraire. Dans le premier cas, notre puiſſance ſur eux eſt moins abſolue; ils ſont moins néceſſités à nous plaire : d'ailleurs, pour gouverner un peuple ſelon ſes loix, il faut les connoître, les méditer, ſupporter des études penibles, auxquelles la pareſſe veut toujours ſe ſouſtraire. Pour ſatisfaire cette pareſſe, chacun aſpire donc au pouvoir abſolu, qui, le diſpenſant de tout ſoin, de toute étude & de toute fatigue d'attention, ſoumet ſervilement les hommes à ſes volontés.

Selon Ariſtote, le gouvernement deſpotique eſt celui où tout eſt eſclave, où l'on ne trouve qu'un homme de libre.

Voilà par quel motif chacun veut être deſpote. Pour l'être, il faut abaiſſer la puiſſance des Grands

& du peuple, & diviſer, par conſéquent les intérêts des citoyens. Dans une longue ſuite de ſiecles, le temps en fournit toujours l'occaſion aux ſouverains, qui preſque tous animés d'un intérêt plus actif que bien entendu, la ſaiſiſſent avec avidité.

C'eſt ſur cette anarchie des intérêts que s'eſt établi le deſpotiſme oriental, aſſez ſemblable à la peinture que Milton fait de l'empire du chaos, qui, dit-il, étend ſon pavillon royal ſur un gouffre aride & déſolé, où la confuſion, entrelaſſée dans elle-même, entretient l'anarchie & la diſcorde des éléments, & gouverne chaque atôme avec un ſceptre de fer.

La diviſion une fois ſemée entre les citoyens, il faut, pour avilir & dégrader les ames, faire ſans ceſſe étinceler aux yeux des peuples le glaive de la tyrannie, mettre les vertus au rang des crimes, & les punir comme tels. A quelles cruautés ne s'eſt point, en ce genre, porté le deſpotiſme, non-ſeulement en Orient, mais même ſous les empereurs Romains? Sous le regne de Domitien, dit Tacite, les vertus étoient des arrêts de mort. Rome n'étoit remplie que de délateurs; l'eſclave étoit l'eſpion de ſon maître, l'affranchi de ſon patron, l'ami de ſon ami. Dans ces ſiecles de calamité, l'homme vertueux ne conſeilloit pas le crime, mais il étoit forcé de s'y prêter. Plus de courage eût été mis au rang des forfaits. Chez les Romains avilis, la foibleſſe étoit un héroïſme. On vit, ſous ce regne, punir, dans Sénécion & Ruſticus, les panégyriſtes des vertus de Thraſea & d'Helvidius; ces illuſtres orateurs traités de criminels d'état, & leurs ouvrages brûlés par l'autorité publique. On vit des écrivains célebres, tels que Pline, réduits à compoſer des ouvrages

ges de grammaire, parce que tout genre d'ouvrage plus élevé étoit ſuſpect à la tyrannie, & dangereux pour ſon auteur. Les ſavants attirés à Rome par les Auguſte, les Veſpaſien, les Antonins & les Trajan, en étoient bannis par les Néron, les Caligula, les Domitien & les Caracalla. On chaſſa les philoſophes; on proſcrivit les ſciences. Ces tyrans vouloient anéantir, dit Tacite, tout ce qui portoit l'empreinte de l'eſprit & de la vertu.

C'eſt en tenant ainſi les ames dans les angoiſſes perpétuelles de la crainte, que la tyrannie fait les avilir : c'eſt elle qui, dans l'Orient, invente ces tortures, ces ſupplices (1) ſi cruels; ſupplices quelquefois néceſſaires dans ces pays abominables; parce que les peuples y ſont excités aux forfaits, non-ſeulement par leur miſere, mais encore par le ſultan, qui leur donne l'exemple du crime, & leur apprend à mépriſer la juſtice.

Voilà & les motifs ſur leſquels eſt fondé l'amour du deſpotiſme, & les moyens qu'on emploie pour y parvenir. C'eſt ainſi que, follement amoureux du pouvoir arbitraire, les rois ſe jettent inconſidérément dans une route coupée pour eux de mille précipices, & dans laquelle mille d'entre eux ont péri. Oſons, pour le bonheur de l'humanité & celui des ſouverains, les éclairer ſur ce point, leur montrer le danger auquel, ſous un pareil gouvernement, eux

(1) Si les ſupplices, en uſage dans preſque tout l'Orient, font horreur à l'humanité, c'eſt que le deſpote, qui les ordonne, ſe ſent au-deſſus des loix. Il n'en eſt pas ainſi dans les républiques; les loix y ſont toujours douces, parce que celui qui les établit s'y ſoumet.

& leurs peuples ſont expoſés. Qu'ils écartent déſormais loin d'eux tout conſeiller perfide, qui leur inſpireroit le deſir du pouvoir arbitraire : qu'ils ſachent enfin que le traité le plus fort contre le deſpotiſme, ſeroit le traité du bonheur & de la conſervation des rois.

Mais, dira-t-on, qui peut leur cacher cette vérité? Que ne comparent-ils le petit nombre de princes bannis d'Angleterre au nombre prodigieux d'empereurs Grecs ou Turcs égorgés ſur le trône de Conſtantinople ? Si les ſultans, répondrai-je, ne ſont point retenus par ces exemples effrayants, c'eſt qu'ils n'ont pas ce tableau habituellement préſent à la mémoire; c'eſt qu'ils ſont continuellement pouſſés au deſpotiſme par ceux qui veulent partager avec eux le pouvoir arbitraire; c'eſt que la plupart des princes d'Orient, inſtruments des volontés d'un viſir, cédent par foibleſſe à ſes deſirs, & ne ſont pas aſſez avertis de leur injuſtice par la noble réſiſtance de leurs ſujets.

L'entrée au deſpotiſme eſt facile. Le peuple prévoit rarement les maux que lui prépare une tyrannie affermie. S'il l'apperçoit enfin, c'eſt au moment qu'accablé ſous le joug, enchaîné de toutes parts, & dans l'impuiſſance de ſe défendre, il n'attend plus qu'en tremblant le ſupplice auquel on veut le condamner.

Enhardis par la foibleſſe des peuples, les princes ſe font deſpotes. Ils ne ſavent pas qu'ils ſuſpendent eux-mêmes ſur leurs têtes le glaive qui doit les frapper; que, pour abroger toute loi, & réduire tout au pouvoir arbitraire, il faut perpétuellement avoir recours à la force, & ſouvent employer le glaive du

ſoldat. Or, l'uſage habituel de pareils moyens, ou révolte les citoyens, & les excite à la vengeance, ou les accoutume inſenſiblement à ne reconnoître d'autre juſtice que la force.

Cette idée eſt long-temps à ſe répandre dans le peuple; mais elle y perce, & parvient juſqu'au ſoldat. Le ſoldat apperçoit enfin qu'il n'eſt dans l'état aucun corps qui puiſſe lui réſiſter; qu'odieux à ſes ſujets, le prince lui doit toute ſa puiſſance; ſon ame s'ouvre à ſon inſu à des projets audacieux; il deſire d'améliorer ſa condition. Qu'alors un homme hardi & courageux le flatte de cet eſpoir, & lui promette le pillage de quelques grandes villes, un tel homme, comme le prouve toute l'hiſtoire, ſuffit pour faire une révolution; révolution toujours rapidement ſuivie d'une ſeconde; puiſque dans les états deſpotiques, comme le remarque l'illuſtre préſident de Monteſquieu, ſans détruire la tyrannie, on maſſacre ſouvent les tyrans. Lorſqu'une fois le ſoldat a connu ſa force, il n'eſt plus poſſible de le contenir. Je puis citer, à ce ſujet, tous les empereurs Romains proſcrits par les Prétoriens, pour avoir voulu affranchir la patrie de la tyrannie des ſoldats, & rétablir l'ancienne diſcipline dans les armées.

Pour commander à des eſclaves, le deſpote eſt donc forcé d'obéir à des milices toujours inquietes & impérieuſes. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque le prince a créé dans l'état un corps puiſſant de magiſtrats. Jugé par ces magiſtrats, le peuple a des idées du juſte & de l'injuſte; le ſoldat, toujours tiré du corps des citoyens, conſerve dans ſon nouvel état quelque idée de la juſtice: d'ailleurs, il ſent qu'ameuté par le prince & par les magiſtrats, le corps entier des

citoyens, ſous l'étendard des loix, s'oppoſeroit aux entrepriſes hardies qu'il pourroit tenter; & que, quelle que fût ſa valeur, il ſuccomberoit enfin ſous le nombre: il eſt donc à la fois retenu dans ſon devoir & par l'idée de la juſtice, & par la crainte.

Ce corps puiſſant de magiſtrats eſt donc néceſſaire à la ſûreté des rois: c'eſt un bouclier ſous lequel le peuple & le prince ſont à l'abri, l'un des cruautés de la tyrannie, l'autre des fureurs de la ſédition.

C'étoit à ce ſujet, & pour ſe ſouſtraire au danger qui, de toutes parts, environne les deſpotes, que le khalife Aaron Al-Raſchid demandoit un jour au célebre Beloulh, ſon frere, quelques conſeils ſur la maniere de bien regner: » Faites, lui dit-il, que » vos volontés ſoient conformes aux loix, & non » les loix à vos volontés. Songez que les hommes » ſans mérite demandent beaucoup, & les grands » hommes rarement; réſiſtez donc aux demandes » des uns, & prévenez celles des autres. Ne char» gez point vos peuples d'impôts trop onéreux: rap» pellez-vous, à cet égard, les avis du roi Nou» chirvon, le juſte, à ſon fils Ormous: *Mon fils,* » lui diſoit-il, *perſonne ne ſera heureux dans ton* » *empire, ſi tu ne ſonges qu'à tes aiſes. Lorſqu'étendu* » *ſur des couſſins, tu ſeras prêt à t'endormir, ſou*» *viens-toi de ceux que l'oppreſſion tient éveillés;* » *lorſqu'on ſervira devant toi un repas ſplendide,* » *ſonge à ceux qui languiſſent dans la miſere; lorſ*» *que tu parcourras les boſquets délicieux de ton ha*» *rem, ſouviens-toi qu'il eſt des infortunés que la* » *tyrannie retient dans les fers.* Je n'ajouterai, dit » Beloulh, qu'un mot à ce que je viens de dire:

» Mettez en votre faveur les gens éminents dans » les ſciences ; conduiſez-vous par leurs avis, afin » que la monarchie ſoit obéiſſante à la loi écrite, » & non la loi à la monarchie (1) «.

Thémiſte (2), chargé de la part du ſénat de haranguer Jovien à ſon avénement au trône, tint, à peu près, le même diſcours à cet empereur : *Souvenez-vous*, lui dit-il, *que, ſi les gens de guerre vous ont élevé à l'empire, les philoſophes vous apprendront à le bien gouverner. Les premiers vous ont donné la pourpre des Céſars ; les ſeconds vous apprendront à la porter dignement.*

Chez les anciens Perſes même, les plus vils & les plus lâches de tous les peuples, il étoit permis aux (3) philoſophes, chargés d'inaugurer les princes, de leur répéter ces mots au jour de leur couronnement : *Sache, ô roi ! que ton autorité ceſſera d'être légitime, le jour même que tu ceſſeras de rendre les Perſes heureux.* Vérité dont Trajan paroiſſoit pénétré, lorſqu'élevé à l'empire, & faiſant, ſelon l'uſage, préſent d'une épée au préfet du prétoire, il lui dit : *Recevez de moi cette épée, & ſervez-vous-en ſous mon regne, où pour défendre en moi un prince juſte, ou pour punir en moi un tyran.*

Quiconque, ſous prétexte de maintenir l'autorité du prince, veut la porter juſqu'au pouvoir arbitraire, eſt, à la fois mauvais pere, mauvais citoyen, & mauvais ſujet : mauvais pere & mauvais

(1) *Chardin*, tome V.

(2) *Hiſtoire critique de la philoſophie*, par Mr. Deslandes.

(3) Voyez l'*Hiſtoire critique de la philoſophie.*

citoyen, parce qu'il charge ſa patrie & ſa poſtérité des chaînes de l'eſclavage ; mauvais ſujet, parce que changer l'autorité légitime en autorité arbitraire, c'eſt évoquer contre les rois l'ambition & le déſeſpoir. J'en prends à temoin les trônes de l'Orient, teints ſi ſouvent du ſang de leurs ſouverains (1). L'intérêt bien entendu des ſultans ne leur permettroit jamais, ni de ſouhaiter un pareil pouvoir, ni de céder, à cet égard, aux deſirs de leurs viſirs. Les rois doivent être ſourds à de pareils conſeils, & ſe rappeller que leur unique intérêt eſt de tenir, ſi je l'oſe dire, toujours leur royaume en valeur, pour en jouir eux & leur poſtérité. Ce véritable intérêt ne peut être entendu que des princes éclairés : dans les autres, la *gloriole* de commander en maître, & l'intérêt de la pareſſe qui leur cache les périls qui les environnent, l'emporteront toujours ſur tout autre intérêt ; & tout gouvernement, comme l'hiſtoire le prouve, tendra toujours au deſpotiſme.

---

(1) Malgré l'attachement des Chinois pour leurs maîtres, attachement qui ſouvent a porté pluſieurs milliers d'entre eux à s'immoler ſur la tombe de leurs ſouverains, combien l'ambition, excitée par l'eſpoir d'une puiſſance arbitraire, n'a-t-elle pas occaſionné de révolutions dans cet empire ? Voyez l'*Hiſtoire des Huns*, par Mr. de Guignes, article de la *Chine*.

CHAPITRE XVIII.

Principaux effets du Deſpotiſme.

Je diſtinguerai d'abord deux eſpeces de deſpotiſme: l'un qui s'établit tout-à-coup par la force des armes ſur une nation vertueuſe, qui le ſouffre impatiemment. Cette nation eſt comparable au chêne plié avec effort, & dont l'élaſticité briſe bientôt les cables qui le courboient. La Grece en fournit mille exemples.

L'autre eſt fondé par le temps, le luxe & la molleſſe. La nation chez laquelle il s'établit, eſt comparable à ce même chêne, qui, peu-à-peu courbé, perd inſenſiblement le reſſort néceſſaire pour ſe redreſſer. C'eſt de cette derniere eſpece de deſpotiſme dont il s'agit dans ce chapitre.

Chez les peuples ſoumis à cette forme de gouvernement, les hommes en place ne peuvent avoir aucune idée nette de la juſtice; ils ſont, à cet égard, plongés dans la plus profonde ignorance. En effet, quelle idée de juſtice pourroit ſe former un viſir? Il ignore qu'il eſt un bien public: ſans cette connoiſſance, cependant, on erre çà & là ſans guide; les idées du juſte & de l'injuſte, reçues dans la premiere jeuneſſe, s'obſcurciſſent inſenſiblement, & diſparoiſſent enfin entiérement.

Mais, dira-t-on, qui peut dérober cette connoiſſance aux viſirs? Et comment, répondrai-je, l'acquerroient-ils dans ces pays deſpotiques, où les ci-

toyens n'ont nulle part au maniement des affaires publiques ; où l'on voit avec chagrin quiconque tourne ſes regards ſur les malheurs de la patrie ; où l'intérêt mal entendu du ſultan ſe trouve en oppoſition avec l'intérêt de ſes ſujets ; où ſervir le prince, c'eſt trahir ſa nation ? Pour être juſte & vertueux, il faut ſavoir quels ſont les devoirs du prince & des ſujets ; étudier les engagements réciproques qui lient enſemble tous les membres de la ſociété. La juſtice n'eſt autre choſe que la connoiſſance profonde de ces engagements. Pour s'élever à cette connoiſſance, il faut penſer : or, quel homme oſe penſer, chez un peuple ſoumis au pouvoir arbitraire ? La pareſſe, l'inutilité, l'inhabitude, & même le danger de penſer, en entraîne bientôt l'impuiſſance. L'on penſe peu dans les pays où l'on tait ſes penſées. En vain diroit-on qu'on s'y tait par prudence, pour faire accroire qu'on n'en penſe pas moins : il eſt certain qu'on n'en penſe pas plus, & que jamais les idées nobles & courageuſes ne s'engendrent dans les têtes ſoumiſes au deſpotiſme.

Dans ces gouvernements, l'on n'eſt jamais animé que de cet eſprit d'égoïſme & de vertige, qui annonce la deſtruction des empires. Chacun, tenant les yeux fixés ſur ſon intérêt particulier, ne les détourne jamais ſur l'intérêt général. Les peuples n'ont donc, en ces pays, aucune idée ni du bien public, ni des devoirs des citoyens. Les viſirs, tirés du corps de cette même nation, n'ont donc, en entrant en place, aucun principe d'adminiſtration ni de juſtice ; c'eſt donc pour faire leur cour, pour partager la puiſſance du ſouverain, & non pour faire le bien, qu'ils recherchent les grandes places.

Mais, en les ſuppoſant même animés du deſir du bien, pour le faire, il faut s'éclairer : & les viſirs, néceſſairement emportés par les intrigues du ſerrail, n'ont pas le loiſir de méditer.

D'ailleurs, pour s'éclairer, il faut s'expoſer à la fatigue de l'étude & de la méditation : & quel motif les y pourroit engager ? ils n'y ſont pas même excités par la crainte de la cenſure (1).

Si l'on peut comparer les petites choſes aux grandes, qu'on ſe repréſente l'état de la république des lettres. Si l'on en banniſſoit les critiques, ne ſent-on pas qu'affranchi de la crainte ſalutaire de la cenſure, qui force maintenant un auteur à ſoigner, à perfectionner ſes talents, ce même auteur ne préſenteroit plus au public que des ouvrages négligés & imparfaits ? Voilà préciſément le cas où ſe trouvent les viſirs ; c'eſt la raiſon pour laquelle ils ne donnent aucune attention à l'adminiſtration des affaires, & ne doivent, en général, jamais conſulter les gens éclairés (2).

Ce que je dis des viſirs, je le dis des ſultans. Les

---

(1) C'eſt pourquoi la nation Angloiſe, entre ſes privileges, compte la liberté de la preſſe pour un des plus précieux.

(2) Si, dans le parlement d'Angleterre, on a cité l'autorité du préſident de Monteſquieu, c'eſt que l'Angleterre eſt un pays libre. En fait de loix & d'adminiſtration, ſi le Czar Pierre prenoit conſeil du fameux Leibnitz, c'eſt qu'un grand homme conſulte ſans honte un autre grand homme, & que les Ruſſes, par le commerce qu'ils ont avec les autres nations de l'Europe, peuvent être plus éclairés que les Orientaux.

princes n'échappent point à l'ignorance générale de leur nation. Leurs yeux même, à cet égard, ſont couverts de ténebres plus épaiſſes que ceux de leurs ſujets. Preſque tous ceux qui les élevent, ou qui les environnent, avides de gouverner ſous leur nom (1), ont intérêt de les abrutir. Auſſi les princes deſtinés à regner, enfermés dans le ſerrail juſqu'à la mort de leur pere, paſſent-ils du harem ſur le trône, ſans avoir aucune idée nette de la ſcience du gouvernement, & ſans avoir une ſeule fois aſſiſté au divan.

Mais, à l'exemple de Philippe de Macédoine, à qui la ſupériorité de courage & de lumieres n'inſpiroit point une aveugle confiance, & qui payoit des pages pour lui répéter tous les jours ces paroles : *Philippe, ſouviens-toi que tu es homme ;* pourquoi les viſirs ne permettroient-ils pas aux critiques de les avertir quelquefois de leur humanité (2) ? Pour-

(1) Dans une forme de gouvernement bien différente de la conſtitution orientale, chez nous même, Louis XIII, dans une de ſes lettres, ſe plaint du maréchal d'Ancre : » Il m'empêche, dit-il, de me promener dans Paris ; il ne » m'accorde que le plaiſir de la chaſſe, que la promenade » des Tuileries ; il eſt défendu aux officiers de ma maiſon » ainſi qu'à tous mes ſujets, de m'entretenir d'affaires ſé- » rieuſes, & de me parler en particulier «. Il ſemble qu'en chaque pays on cherche à rendre les princes peu dignes du trône où la naiſſance les appelle.

(2) Ce n'eſt point en Orient qu'on trouve un duc de Bourgogne. Ce prince liſoit tous les libelles faits contre lui & contre Louis XIV. Il vouloit s'éclairer, & il ſentoit que la haine & l'humeur ſeules oſent quelquefois préſenter la vérité aux rois.

quoi ne pourroit-on, ſans crime, douter de la juſtice de leurs déciſions, & leur répéter, d'après Grotius, que *tout ordre ou toute loi dont on défend l'examen & la critique, ne peut jamais être qu'une loi injuſte ?*

C'eſt que les viſirs ſont des hommes. Parmi les auteurs, en eſt-il beaucoup qui euſſent la généroſité d'épargner leurs critiques, s'ils avoient la puiſſance de les punir ? Ce ne ſeroit, du moins, que des hommes d'un eſprit ſupérieur & d'un caractere élevé, qui, ſacrifiant leur reſſentiment à l'avantage du public, conſerveroient à la république des lettres, des critiques ſi néceſſaires au progrès des arts & des ſciences. Or, comment exiger tant de généroſité de la part du viſir ?

Il eſt, dit Balzac, *peu de miniſtres aſſez généreux pour préférer les louanges de la clémence, qui durent auſſi long-temps que les races conſervées, au plaiſir que donne la vengeance, & qui cependant paſſe auſſi vîte que le coup de hache qui abat une tête.* Peu de viſirs ſont dignes de l'éloge donné dans *Séthos* à la reine Nephté, lorſque les prêtres, en prononçant ſon panégyrique, diſent : *Elle a pardonné comme les dieux, avec plein pouvoir de punir.*

" Le puiſſant ſera toujours injuſte & vindicatif. M. de Vendôme diſoit plaiſamment à ce ſujet que, dans la marche des armées, il avoit ſouvent examiné les querelles des mulets & des muletiers ; & qu'à la honte de l'humanité, la raiſon étoit preſque toujours du côté des mulets.

Mr. du Vernay, ſi ſavant dans l'Hiſtoire naturelle, & qui connoiſſoit, à la ſeule inſpection de la dent d'un animal, s'il étoit carnacier ou pâturant, diſoit

ſouvent : *Qu'on me préſente la dent d'un animal inconnu ; par ſa dent, je jugerai de ſes mœurs.* A ſon exemple, un philoſophe moral pourroit dire : marquez-moi le degré de pouvoir dont un homme eſt revêtu ; par ſon pouvoir, je jugerai de ſa juſtice. En vain, pour déſarmer la cruauté des viſirs, répéteroit-on, d'après Tacite, que le ſupplice des critiques eſt la trompette qui annonce à la poſtérité la honte & les vices de leurs bourreaux : dans les états deſpotiques, on ſe ſoucie & l'on doit ſe ſoucier peu de la gloire & de la poſtérité, puiſqu'on n'aime point, comme je l'ai prouvé plus haut, l'eſtime pour l'eſtime même, mais pour les avantages qu'elle procure ; & qu'il n'en eſt aucun qu'on accorde au mérite, & qu'on oſe refuſer à la puiſſance.

Les viſirs n'ont donc aucun intérêt de s'inſtruire, &, par conſéquent, de ſupporter la cenſure : ils doivent donc être, en général, peu éclairés (1). Milord Bolingbrooke diſoit à ce ſujet que, » jeune » encore, il s'étoit d'abord repréſenté ceux qui gou» vernoient les nations comme des intelligences ſu-

(1) Comme tous les citoyens ſont fort ignorants du bien public, preſque tous les faiſeurs de projets ſont, dans ces pays, ou des frippons qui n'ont que leur utilité particuliere en vue, ou des eſprits médiocres, qui ne peuvent ſaiſir, d'un coup d'œil, la longue chaine qui lie enſemble toutes les parties d'un état. Ils propoſent, en conſéquence, des projets toujours diſcordants avec le reſte de la légiſlation d'un peuple. Auſſi oſent-ils rarement, dans un ouvrage, les expoſer aux regards du public.

L'homme éclairé ſent que, dans ces gouvernements, tout changement eſt un nouveau malheur ; parce qu'on

» périeures. Mais, ajoutoit-il, l'expérience me dé-
» trompa bientôt : j'examinai ceux qui tenoient en
» Angleterre le timon des affaires ; & je reconnus
» que les Grands étoient assez semblables à ces dieux
» de Phénicie, sur les épaules desquels on attachoit
» une tête de bœuf en signe de puissance suprême,
» & qu'en général les hommes étoient régis par les
» plus sots d'entre eux «. Cette vérité, que Boling-brooke appliquoit peut-être par humeur à l'Angleterre, est, sans doute, inconteſtable dans presque tous les empires de l'Orient.

---

n'y peut suivre aucun plan ; parce que l'administration despotique corrompt tout. Il n'est, dans ces gouvernements, qu'une chose utile à faire ; c'est d'en changer insensiblement la forme. Faute de cette vue, le fameux Czar Pierre n'a peut-être rien fait pour le bonheur de sa nation. Il devoit cependant prévoir qu'un grand homme succede rarement à un autre grand homme ; que, n'ayant rien changé dans la constitution de l'empire, les Russes, par la forme de leur gouvernement, pourroient bientôt retomber dans la barbarie dont il avoit commencé à les tirer.

CHAPITRE XIX.

Le mépris & l'aviliſſement où ſont les peuples, entretient l'ignorance des Viſirs; ſecond effet du deſpotiſme.

Si les viſirs n'ont nul intérêt de s'inſtruire, il eſt; dira-t-on, de l'intérêt du public que les viſirs ſoient inſtruits; toute nation veut être bien gouvernée. Pourquoi donc ne voit-on point en ces pays de citoyens aſſez vertueux pour reprocher aux viſirs leur ignorance & leur injuſtice, & les forcer, par la crainte du mépris, à devenir citoyens? C'eſt que le propre du deſpotiſme eſt d'avilir & de dégrader les ames.

Dans les états où la loi ſeule punit & récompenſe, où l'on n'obéit qu'à la loi, l'homme vertueux, toujours en ſûreté, y contracte une hardieſſe & une fermeté d'ame qui s'affoiblit néceſſairement dans les pays deſpotiques, où ſa vie, ſes biens & ſa liberté dépendent du caprice (1) & de la volonté arbitraire d'un ſeul homme. Dans ces pays, il ſeroit auſſi inſenſé d'être vertueux, qu'il eût été fou de ne l'être pas en Crête & à Lacédémo-

(1) On ne verra point en Turquie, comme en Ecoſſe, la loi punir, dans le ſouverain, l'injuſtice commiſe envers un ſujet. A l'avénement de Malicorne au trône d'Ecoſſe, un ſeigneur lui préſente la patente de ſes privileges, le priant de les confirmer: le roi la prend, & la déchire. Le

me : auſſi n'y voit-on perſonne s'élever contre l'injuſtice, & , plutôt que d'y applaudir, crier comme le philoſophe Philoxene : *Qu'on me remene aux carrieres.*

Dans ces gouvernements, que n'en coûte-t-il pas pour être vertueux ? A quels dangers la probité n'eſt-elle pas expoſée ? Suppoſons un homme paſſionné pour la vertu : vouloir qu'un tel homme apperçoive, dans l'injuſtice ou l'incapacité des viſirs ou des Satrapes, la cauſe des miſeres publiques, & qu'il ſe taiſe, c'eſt vouloir les contradictoires. D'ailleurs, une probité muette ſeroit dans ce cas une probité inutile. Plus cet homme ſera vertueux, plus il s'empreſſera de nommer celui ſur lequel doit tomber le mépris national : je dirai, de plus, qu'il le doit. Or, l'injuſtice & l'imbécillité d'un viſir ſe trouvant, comme je l'ai dit plus haut, toujours revêtue de la puiſſance néceſſaire pour condamner le mérite aux plus grands ſupplices, cet homme ſera d'autant plus promptement livré aux muets, qu'il ſera plus ami du bien public & de la vertu.

Si Néron forçoit au théatre les applaudiſſements des ſpectateurs, plus barbares encore que Néron, les viſirs exigent les éloges de ceux-là même qu'ils ſurchargent d'impôts, & qu'ils maltraitent. Ils ſont ſemblables à Tibere : ſous ſon regne, on traitoit de factieux juſqu'aux cris, juſqu'aux ſoupirs des in-

---

ſeigneur s'en plaint au parlement ; & le parlement ordonne que le roi, aſſis ſur ſon trône, ſera tenu, en préſence de toute ſa cour, de recoudre avec du fil & une aiguille la patente de ce ſeigneur.

fortunés qu'on opprimoit, parce que tout eſt criminel, dit Suétone, ſous un prince qui ſe ſent toujours coupable.

Il n'eſt point de viſir qui ne voulût réduire les hommes à la condition de ces anciens Perſes, qui, cruellement fouettés par l'ordre du prince, étoient enſuite obligés de comparoître devant lui : *Nous venons*, lui diſoient-ils, *vous remercier d'avoir daigné vous ſouvenir de nous.*

La noble hardieſſe d'un citoyen aſſez vertueux pour reprocher aux viſirs leur ignorance & leur injuſtice, ſeroit donc bientôt ſuivie de ſon ſupplice (1); & perſonne ne s'y veut expoſer. Mais, dira-t-on, le héros, le brave? Oui, répondrai-je, lorſqu'il eſt ſoutenu par l'eſpoir de l'eſtime & de la gloire. Eſt-il privé de cet eſpoir? Son courage l'abandonne. Chez un peuple eſclave, l'on donneroit le nom de factieux à ce citoyen généreux; ſon ſupplice trouveroit des approbateurs. Il n'eſt point de crimes auxquels on ne prodigue des éloges, lorſque, dans un état, la baſſeſſe eſt devenue mœurs:

(1) Qu'un viſir commette une faute dans ſon adminiſtration; ſi cette faute nuit au public, les peuples crient, & l'orgueil du viſir s'en offenſe : loin de revenir ſur ſes pas, & d'eſſayer, par une meilleure conduite, de calmer de trop juſtes plaintes, il ne s'occupe que des moyens d'impoſer ſilence aux citoyens. Ces moyens de force les irritent; les cris redoublent : alors il ne reſte au viſir que deux partis à prendre, ou d'expoſer l'état à des révolutions, ou de porter le deſpotiſme à ce terme extrême, qui toujours annonce la ruine des empires; & c'eſt à ce dernier parti auquel s'arrêtent communément les viſirs.

» Si

» Si la peſte, dit Gordon, avoit des jarretieres, » des cordons & des penſions à donner, il eſt des » théologiens aſſez vils, & des juriſconſultes aſſez » bas, pour ſoutenir que le regne de la peſte eſt » de droit divin; & que ſe ſouſtraire à ſes ma- » lignes influences, c'eſt ſe rendre coupable au » premier chef «. Il eſt donc, en ces gouvernements, plus ſage d'être le complice que l'accuſateur des frippons : les vertus & les talents y ſont toujours en butte à la tyrannie.

Lors de la conquête de l'Inde par Thamas-Kouli-Kan, le ſeul homme eſtimable que ce prince trouva dans l'empire du Mogol, étoit un nommé Mahmouth, & ce Mahmouth étoit exilé.

Dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'amour, l'eſtime, les acclamations du public ſont des crimes dont le prince punit ceux qui les obtiennent. Après avoir triomphé des Bretons, Agricola, pour échapper aux applaudiſſements du peuple, ainſi qu'à la fureur de Domitien, traverſe de nuit les rues de Rome, ſe rend au palais de l'empereur : le prince l'embraſſe froidement; Agricola ſe retire; & le vainqueur de la Bretagne, dit Tacite, ſe perd, au même inſtant, dans la foule des autres eſclaves.

C'eſt dans ces temps malheureux qu'on pouvoit, à Rome, s'écrier avec Brutus : *O vertu ! tu n'es qu'un vain nom.* Comment en trouver chez des peuples qui vivent dans des tranſes perpétuelles, & dont l'ame, affaiſſée par la crainte, a perdu tout ſon reſſort ? On ne rencontre, chez ces peuples, que des puiſſants inſolents, & des eſclaves vils & lâches. Quel tableau plus humiliant pour l'humanité que l'audience d'un viſir, lorſque, dans une im-

portance & une gravité ſtupide, il s'avance au milieu d'une foule de clients; & que ces derniers, ſérieux, muets, immobiles, les yeux fixes & baiſſés, attendent, en tremblant (1), la faveur d'un regard, à peu près dans l'attitude de ces Bramines, qui, les yeux fixés ſur le bout de leur nez, attendent la flamme bleue & divine dont le ciel doit l'enluminer, & dont l'apparition doit, ſelon eux, les élever à la dignité de Pagode!

Quand on voit le mérite ainſi humilié devant un viſir ſans talent, ou même un vil eunuque, on ſe rappelle, malgré ſoi, la vénération ridicule qu'au Japon l'on a pour les grues, dont on ne prononce jamais le nom que précédé du mot *O-thuriſama*, c'eſt-à-dire, *Monſeigneur*.

---

(1) Le viſir, lui-même, n'entre qu'en tremblant au divan, quand le ſultan y eſt.

CHAPITRE XX.

Du mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle ; troiſieme effet du deſpotiſme.

Si, comme je l'ai prouvé dans les chapitres précédents, l'ignorance des viſirs eſt une ſuite néceſſaire de la forme deſpotique des gouvernements, le ridicule qu'en ces pays l'on jette ſur la vertu, en paroît être également l'effet.

Peut-on douter que, dans les repas ſomptueux des Perſes, dans leurs ſoupers de bonne compagnie, l'on ne ſe moquât de la frugalité & de la groſſiéreté des Spartiates ? & que des courtiſans, accoutumés à ramper dans l'antichambre des eunuques, pour y briguer l'honneur honteux d'en être le jouet, ne donnaſſent le nom de férocité au noble orgueil qui défendoit aux Grecs de ſe proſterner devant le grand roi ?

Un peuple eſclave doit néceſſairement jetter du ridicule ſur l'audace, la magnanimité, le déſintéreſſement, le mépris de la vie, enfin ſur toutes les vertus fondées ſur un amour extrême de la patrie & de la liberté. On devoit, en Perſe, traiter de fou, d'ennemi du prince, tout ſujet vertueux, qui, frappé de l'héroïſme des Grecs, exhortoit ſes concitoyens à leur reſſembler, & à prévenir, par une prompte réforme dans le gouvernement, la ruine

prochaine d'un empire où la vertu étoit mépriſée (1). Les Perſes, ſous peine de ſe montrer vils, devoient trouver les Grecs ridicules. Nous ne pouvons jamais être frappés que des ſentiments qui nous affectent nous-mêmes vivement. Un grand citoyen, objet de vénération par-tout où l'on eſt citoyen, ne paſſera jamais que pour fou dans un gouvernement deſpotique.

Parmi nous autres Européens, encore plus éloignés de la vileté des Orientaux que de l'héroïſme des Grecs, que de grandes actions paſſeroient pour folles, ſi ces mêmes actions n'étoient conſacrées par l'admiration de tous les ſiecles! Sans cette admiration, qui ne citeroit point comme ridicule cet ordre qu'avant la bataille de Mantinée, le roi Agis reçut du peuple de Lacédémone : *Ne profitez point de l'avantage du nombre ; renvoyez une partie de vos troupes ; ne combattez l'ennemi qu'à force égale?* On traiteroit pareillement d'inſenſée la réponſe qu'à la journée des Argineuſes fit Callicratidas, général de la flotte Lacédémonienne : Hermon lui conſeilloit de ne point combattre avec des forces trop inégales l'armée navale des Athéniens : *O Hermon!* lui répondit-il, *à Dieu ne plaiſe que je ſuive un conſeil dont les ſuites ſeroient ſi funeſtes à ma patrie? Sparte ne ſera point déshonorée par ſon général. C'eſt ici qu'avec mon armée je dois vaincre ou périr. Eſt-ce à*

(1) Au moment que trois cents Spartiates défendoient le pas des Thermopyles, des transfuges d'Arcadie ayant fait à Xerxès le récit des jeux olympiques : *Quels hommes*, s'écria un ſeigneur Perſan, *allons-nous combattre! Inſenſibles à l'intérêt, ils ne ſont avides que de gloire.*

Callicratidas d'apprendre l'art des retraites à des hommes qui, juſqu'aujourd'hui, ne ſe ſont jamais informés du nombre, mais ſeulement du lieu où campoient leurs ennemis? Une réponſe ſi noble & ſi haute paroîtroit folle à la plupart des gens. Quels hommes ont aſſez d'élévation dans l'ame, une connoiſſance aſſez profonde de la politique, pour ſentir, comme Callicratidas, de quelle importance il étoit d'entretenir, dans les Spartiates, l'audacieuſe opiniâtreté qui les rendoit invincibles? Ce héros ſavoit qu'occupés, ſans ceſſe, à nourrir en eux le ſentiment du courage & de la gloire, trop de prudence pourroit en émouſſer la fineſſe, & qu'un peuple n'a point les vertus dont il n'a pas les ſcrupules.

Les demi-politiques, faute d'embraſſer une aſſez grande étendue de temps, ſont toujours trop vivement frappés d'un danger préſent. Accoutumés à conſidérer chaque action indépendamment de la chaîne qui les unit toutes entre elles, lorſqu'ils penſent corriger un peuple de l'excès d'une vertu, ils ne font, le plus ſouvent, que lui enlever le *palladium*, auquel ſont attachés ſes ſuccès & ſa gloire.

C'eſt donc à l'ancienne admiration qu'on doit l'admiration préſente que l'on conſerve pour ces actions : encore cette admiration n'eſt-elle qu'une admiration hypocrite ou de préjugé. Une admiration ſentie nous porteroit néceſſairement à l'imitation.

Or, quel homme, parmi ceux-là même qui ſe diſent paſſionnés pour la gloire, rougit d'une victoire qu'il ne doit pas entiérement à ſa valeur & à ſon habileté? Eſt-il beaucoup d'Antiochus-Soter? Ce prince ſent qu'il ne doit la défaite des Galates qu'à l'effroi qu'avoit jetté dans leurs rangs l'aſpect im-

prévu de ſes éléphants : il verſe des larmes ſur ces palmes triomphales, & fait, ſur le champ de bataille, élever un trophée à ſes éléphants.

On vante la généroſité de Gélon. Après la défaite de l'armée innombrable des Carthaginois, lorſque les vaincus s'attendoient aux conditions les plus dures, ce prince n'exige de Carthage humiliée que d'abolir les ſacrifices barbares qu'ils faiſoient de leurs propres enfants à Saturne. Ce vainqueur ne veut profiter de ſa victoire que pour conclure le ſeul traité qui, peut-être, ait jamais été fait en faveur de l'humanité. Parmi tant d'admirateurs, pourquoi Gélon n'a-t-il point d'imitateurs ? Mille héros ont tour-à-tour ſubjugué l'Aſie : cependant il n'en eſt aucun qui, ſenſible aux maux de l'humanité, ait profité de ſa victoire pour décharger les Orientaux du poids de la miſere & de l'aviliſſement dont les accable le deſpotiſme. Aucun d'eux n'a détruit ces maiſons de douleur & de larmes, où la jalouſie mutile, ſans pitié, les infortunés deſtinés à la garde de ſes plaiſirs, & condamnés au ſupplice d'un deſir toujours renaiſſant & toujours impuiſſant. L'on n'a donc pour l'action de Gélon qu'une eſtime hypocrite ou de préjugé.

Nous honorons la valeur, mais moins qu'on ne l'honoroit à Sparte : auſſi n'éprouvons-nous pas, à l'aſpect d'une ville fortifiée, le ſentiment de mépris dont étoient affectés les Lacédémoniens. Quelques-uns d'eux, paſſant ſous les murs de Corinthe : *Quelles femmes*, demanderent-ils, *habitent cette cité ?* Ce ſont, leur répondit-on, des Corinthiens. *Ne ſavent-ils pas*, reprirent-ils, *ces hommes vils & lâches, que les ſeuls remparts impénétrables à l'ennemi ſont des*

citoyens déterminés à la mort ? Tant de courage & d'élévation d'ame ne ſe rencontrent que dans des républiques guerrieres. De quelque amour que nous ſoyons animés pour la patrie, on ne verra point de mere, après la perte d'un fils tué dans le combat, reprocher au fils qui lui reſte, d'avoir ſurvécu à ſa défaite. On ne prendra point exemple ſur ces vertueuſes Lacédémoniennes : après la bataille de Leuctres, honteuſes d'avoir porté dans leur ſein des hommes capables de fuir, celles dont les enfants étoient échappés au carnage, ſe retiroient au fond de leurs maiſons, dans le deuil & le ſilence ; lorſqu'au contraire, les meres, dont les fils étoient morts en combattant, pleines de joie, & la tête couronnée de fleurs, alloient au temple en rendre graces aux dieux.

Quelque braves que ſoient nos ſoldats, on ne verra plus un corps de douze cents hommes ſoutenir, comme les Suiſſes, au combat de Saint-Jacques-l'Hôpital (1), l'effort d'une armée de ſoixante

(1) Dans l'hiſtoire de Louis XI, Mr. Duclos dit que les Suiſſes, au nombre de 3000, ſoutinrent l'effort de l'armée du Dauphin, compoſée de 14000 mille François & de 8000 Anglois. Ce combat ſe donna près de Bottelen, & les Suiſſes y furent preſque tous tués.

A la bataille de Morgarten, 1300 Suiſſes mirent en déroute l'armée de l'archiduc Léopold, compoſée de 20000 hommes.

Près de Weſen, dans le canton de Glaris, 350 Suiſſes défirent 8000 Autrichiens : tous les ans on en célebre la mémoire ſur le champ de bataille. Un orateur fait le panégyrique, & lit la liſte de trois cents cinquante noms.

mille hommes, qui paya ſa victoire de la perte de huit mille ſoldats. On ne verra plus de gouvernements traiter de lâches, & condamner comme tels au dernier ſupplice dix ſoldats, qui s'échappant du carnage de cette journée, apportoient chez eux la nouvelle d'une défaite ſi glorieuſe.

Si, dans l'Europe même, l'on n'a plus qu'une admiration ſtérile pour de pareilles actions & de ſemblables vertus, quel mépris les peuples de l'Orient ne doivent-ils point avoir pour ces mêmes vertus? qui pourroit les leur faire reſpecter? Ces pays ſont peuplés d'ames abjectes & vicieuſes : or, dès que les hommes vertueux ne ſont plus en aſſez grand nombre dans une nation pour y donner le ton, elle le reçoit néceſſairement des gens corrompus. Ces derniers, toujours intéreſſés à ridiculiſer les ſentiments qu'ils n'éprouvent pas, font taire les vertueux. Malheureuſement il en eſt peu qui ne cedent aux clameurs de ceux qui les environnent, qui ſoient aſſez courageux pour braver le mépris de leur nation, & qui ſentent aſſez nettement que l'eſtime d'une nation tombée dans un certain degré d'aviliſſement, eſt une eſtime moins flatteuſe que déshonorante.

Le peu de cas qu'on faiſoit d'Annibal à la cour d'Antiochus, a-t-il déshonoré ce grand homme? La lâcheté avec laquelle Pruſias voulut le vendre aux Romains, a-t-elle donné atteinte à la gloire de cet illuſtre Carthaginois? Elle n'a déshonoré aux yeux de la poſtérité que le roi, le conſeil, & le peuple qui le livroient.

Le réſultat de ce que j'ai dit, c'eſt qu'on n'a réellement, dans les empires deſpotiques, que du

mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom. Si tous les jours on l'invoque, & ſi l'on en exige des citoyens; il en eſt, en ce cas, de la vertu comme de la vérité, qu'on demande à condition qu'on ſera aſſez prudent pour la taire.

CHAPITRE XXI.

Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire ; quatrieme effet du deſpotiſme.

L'indifférence des Orientaux pour la vertu, l'ignorance & l'aviliſſement des ames, ſuite néceſſaire de la forme de leur gouvernement, doit, à la fois, en faire des citoyens frippons entre eux, & ſans courage vis-à-vis de l'ennemi.

Voilà la cauſe de l'étonnante rapidité avec laquelle les Grecs & les Romains ſubjuguerent l'Aſie. Comment des eſclaves, élevés & nourris dans l'antichambre d'un maître, euſſent-ils étouffé, devant le glaive des Romains, les ſentiments habituels de crainte que le deſpotiſme leur avoit fait contracter ? Comment des hommes abrutis, ſans élévation dans l'ame, habitués à fouler les foibles, à ramper devant les puiſſants, n'euſſent-ils pas cédé à la magnanimité, à la politique, au courage des Romains, & ne ſe fuſſent-ils pas montrés également lâches, & dans le conſeil, & dans le combat ?

Si les Egyptiens, dit à ce ſujet Plutarque, furent ſucceſſivement eſclaves de toutes les nations ; c'eſt qu'ils furent ſoumis au deſpotiſme le plus dur : auſſi ne donnerent-ils preſque jamais que des preuves de lâcheté. Lorſque le roi Cléomene, chaſſé de Sparte, réfugié en Egypte, empriſonné par l'intrigue d'un miniſtre nommé Sohiſius, eut maſſa-

cré ſa garde, & rompu ſes fers, le prince ſe préſente dans les rues d'Alexandrie; mais vainement il y exhorte les citoyens à le venger, à punir l'injuſtice, à ſecouer le joug de la tyrannie : par-tout, dit Plutarque, il ne trouve que d'immobiles admirateurs. Il ne reſtoit à ce peuple vil & lâche que l'eſpece de courage qui fait admirer les grandes actions, non celui qui les fait exécuter.

Comment un peuple eſclave réſiſteroit-il à une nation libre & puiſſante? Pour uſer impunément du pouvoir arbitraire, le deſpote eſt forcé d'énerver l'eſprit & le courage de ſes ſujets. Ce qui le rend puiſſant au dedans, le rend foible au dehors : avec la liberté, il bannit de ſon empire toutes les vertus; elles ne peuvent, dit Ariſtote, habiter chez des ames ſerviles. Il faut, ajoute l'illuſtre préſident de Monteſquieu, que nous avons déjà cité, commencer par être mauvais citoyen pour devenir bon eſclave. Il ne peut donc oppoſer aux attaques d'un peuple, tel que les Romains, qu'un conſeil & des généraux abſolument neufs dans la ſcience politique & militaire, & pris dans cette même nation dont il a amolli le courage & retréci l'eſprit; il doit donc être vaincu.

Mais, dira-t-on, les vertus ont cependant, dans les états deſpotiques, quelquefois brillé du plus grand éclat? Oui, lorſque le trône a ſucceſſivement été occupé par pluſieurs grands hommes. La vertu, engourdie par la préſence de la tyrannie, ſe ranime à l'aſpect d'un prince vertueux : ſa préſence eſt comparable à celle du ſoleil; lorſque ſa lumiere perce & diſſipe les nuages ténébreux qui couvroient la terre, alors tout ſe ranime, tout ſe vivifie dans

la nature, les plaines ſe peuplent de laboureurs ; les bocages retentiſſent de concerts aériens, & le peuple aîlé du ciel vole juſques ſur la cime des chênes pour y chanter le retour du ſoleil. *O temps heureux* ! s'écrie Tacite ſous le regne de Trajan, *où l'on n'obéit qu'aux loix, où l'on peut penſer librement, & dire librement ce qu'on penſe, où l'on voit tous les cœurs voler au devant du prince, où ſa vue ſeule eſt un bienfait !*

Toutefois l'éclat que jettent de pareilles nations, eſt toujours de peu de durée. Si quelquefois elles atteignent au plus haut degré de puiſſance & de gloire, & s'illuſtrent par des ſuccès en tout genre, ces ſuccès attachés, comme je viens de le dire, à la ſageſſe des rois qui les gouvernoient, & non à la forme de leur gouvernement, ont toujours été auſſi paſſagers que brillants : la force de pareils états, quelque impoſante qu'elle ſoit, n'eſt qu'une force illuſoire : c'eſt le coloſſe de Nabuchodonoſor ; ſes pieds ſont d'argile. Il en eſt de ces empires comme du ſapin ſuperbe ; ſa cime touche aux cieux, les animaux des plaines & des airs cherchent un abri ſous ſon ombrage ; mais, attaché à la terre par de trop foibles racines, il eſt renverſé au premier ouragan. Ces états n'ont qu'un moment d'exiſtence, s'ils ne ſont environnés de nations peu entreprenantes & ſoumiſes au pouvoir arbitraire. La force reſpective de pareils états conſiſte alors dans l'équilibre de leur foibleſſe. Un empire deſpotique a-t-il reçu quelque échec ? Si le trône ne peut être raffermi que par une réſolution mâle & courageuſe, cet empire eſt détruit.

Les peuples qui gémiſſent ſous un pouvoir arbi-

traire, n'ont donc que des ſuccès momentanés, que des éclairs de gloire : ils doivent, tôt ou tard, ſubir le joug d'une nation libre & entreprenante. Mais, en ſuppoſant que des circonſtances & des poſitions particulieres les arrachaſſent à ce danger, la mauvaiſe adminiſtration de ces royaumes ſuffit pour les détruire, les dépeupler, & les changer en déſerts. La langueur léthargique, qui ſucceſſivement en ſaiſit tous les membres, produit cet effet. Le propre du deſpotiſme eſt d'étouffer les paſſions : or, dès que les ames ont, par le défaut de paſſions, perdu leur activité; lorſque les citoyens ſont, pour ainſi dire, engourdis par l'*opium* du luxe, de l'oiſiveté & de la molleſſe, alors l'état tombe en conſomption : le calme apparent dont il jouit, n'eſt, aux yeux de l'homme éclairé, que l'affaiſſement précurſeur de la mort. Il faut des paſſions dans un état; elles en ſont l'ame & la vie. Le peuple le plus paſſionné eſt, à la longue, le peuple triomphant.

L'effervescence modérée des paſſions eſt ſalutaire aux empires; ils ſont, à cet égard, comparables aux mers, dont les eaux ſtagnantes exhaleroient, en croupiſſant, des vapeurs funeſtes à l'univers, ſi, en les ſoulevant, la tempête ne les épuroit.

Mais, ſi la grandeur des nations ſoumiſes au pouvoir arbitraire, n'eſt qu'une grandeur momentanée, il n'en eſt pas ainſi des gouvernements où la puiſſance eſt, comme dans Rome & dans la Grece, partagée entre le peuple, les grands, ou les rois. Dans ces états l'intérêt particulier, étroitement lié à l'intérêt public, change les hommes en citoyens. C'eſt dans ces pays qu'un peuple, dont les ſuccès

tiennent à la conſtitution même de ſon gouvernement, peut s'en promettre de durables. La néceſſité où ſe trouve alors le citoyen de s'occuper d'objets importants, la liberté qu'il a de tout penſer & de tout dire, donnent plus de force & d'élévation à ſon ame : l'audace de ſon eſprit paſſe dans ſon cœur; elle lui fait concevoir des projets plus vaſtes, plus hardis, exécuter des actions plus courageuſes. J'ajouterai même que, ſi l'intérêt particulier n'eſt point entiérement détaché de l'intérêt public ; ſi les mœurs d'un peuple, tel que les Romains, ne ſont pas auſſi corrompues qu'elles l'étoient du temps des Marius & des Sylla; l'eſprit de faction, qui force les citoyens à s'obſerver & à ſe contenir réciproquement, eſt l'eſprit conſervateur de ces empires. Ils ne ſe ſoutiennent que par le contrepoids des intérêts oppoſés. Jamais les fondements de ces états ne ſont plus aſſurés que dans ces moments de fermentation extérieure, où ils paroiſſent prêts à s'écrouler. Ainſi, le fond des mers eſt calme & tranquille, lors même que les aquilons, déchaînés ſur leur ſurface, ſemblent les bouleverſer juſques dans leurs abymes.

Après avoir reconnu, dans le deſpotiſme oriental, la cauſe de l'ignorance des viſirs, de l'indifférence des peuples pour la vertu, & du renverſement des empires ſoumis à cette forme de gouvernement, je vais, dans d'autres conſtitutions d'état, montrer la cauſe des effets contraires.

CHAPITRE XXII.

De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.

Ce chapitre eſt une conſéquence ſi néceſſaire du précédent, que je me croirois, à ce ſujet, diſpenſé de tout examen, ſi je ne ſentois combien l'expoſition des moyens propres à néceſſiter les hommes à la vertu, peut être agréable au public, & combien les détails, ſur une pareille matiere, ſont inſtructifs pour ceux même qui la poſſedent le mieux. J'entre donc en matiere. Je jette les yeux ſur les républiques les plus fécondes en hommes vertueux; je les arrête ſur la Grece, ſur Rome; & j'y vois naître une multitude de héros. Leurs grandes actions, conſervées, avec ſoin dans l'hiſtoire, y ſemblent recueillies pour répandre les odeurs de la vertu dans les ſiecles les plus corrompus & les plus reculés : il en eſt de ces actions comme de ces vaſes d'encens, qui, placés ſur l'autel des Dieux, ſuffiſent pour remplir de parfums la vaſte étendue de leur temple.

En conſidérant la continuité d'actions vertueuſes que préſente l'hiſtoire de ces peuples, ſi je veux en découvrir la cauſe, je l'apperçois dans l'adreſſe avec laquelle les légiſlateurs de ces nations avoient lié l'intérêt particulier à l'intérêt public (1).

(1) C'eſt dans cette union que conſiſte le véritable eſprit des Loix.

Je prends l'action des Régulus pour preuve de cette vérité. Je ne ſuppoſe en ce général aucun ſentiment d'héroïſme, pas même ceux que lui devoit inſpirer l'éducation Romaine; & je dis que, dans le ſiecle de ce conſul, la légiſlation, à certains égards, étoit tellement perfectionnée, qu'en ne conſultant que ſon intérêt perſonnel, Régulus ne pouvoit ſe refuſer à l'action généreuſe qu'il fit. En effet, lorſqu'inſtruit de la diſcipline des Romains, on ſe rappelle que la fuite, ou même la perte de leur bouclier dans le combat, étoit punie du ſupplice de la baſtonade, dans lequel le coupable expiroit ordinairement, n'eſt-il pas évident qu'un conſul vaincu, fait priſonnier, & député par les Carthaginois pour traiter de l'échange des priſonniers, ne pouvoit s'offrir aux yeux des Romains, ſans craindre ce mépris, toujours ſi humiliant de la part des républicains, & ſi inſoutenable pour une ame élevée? qu'ainſi, le ſeul parti que Régulus eût à prendre, étoit d'effacer, par quelque action héroïque, la honte de ſa défaite? Il devoit donc s'oppoſer au traité d'échange que le ſénat étoit prêt à ſigner. Il expoſoit, ſans doute, ſa vie par ce conſeil : mais ce danger n'étoit pas imminent; il étoit aſſez vraiſemblable, qu'étonné de ſon courage, le ſénat n'en ſeroit que plus empreſſé à conclure un traité qui devoit lui rendre un citoyen ſi vertueux. D'ailleurs, en ſuppoſant que le ſénat ſe rendît à ſon avis, il étoit encore très-vraiſemblable que, par la crainte de repréſailles, ou par admiration pour ſa vertu, les Carthaginois ne le livreroient point au ſupplice dont ils l'avoient menacé. Régulus ne s'expoſoit donc qu'au danger auquel, je ne dis pas un héros, mais

mais un homme prudent & ſenſé devoit ſe préſenter pour ſe ſouſtraire au mépris, & s'offrir à l'admiration des Romains.

Il eſt donc un art de néceſſiter les hommes aux actions héroïques; non que je prétende inſinuer ici que Régulus n'ait fait qu'obéir à cette néceſſité, & que je veuille donner atteinte à ſa gloire; l'action de Régulus fut, ſans doute, l'effet de l'enthouſiaſme impétueux qui le portoit à la vertu: mais un pareil enthouſiaſme ne pouvoit s'allumer qu'à Rome.

Les vices & les vertus d'un peuple ſont toujours un effet néceſſaire de ſa légiſlation: & c'eſt la connoiſſance de cette vérité, qui, ſans doute, a donné lieu à cette belle loi de la Chine. Pour y féconder les germes de la vertu, on veut que les Mandarins participent à la gloire ou à la honte des actions (1) vertueuſes ou infames commiſes dans leurs gouvernements; & qu'en conſéquence, ces Mandarins ſoient élevés à des poſtes ſupérieurs, ou rabaiſſés à des grades inférieurs.

Comment douter que la vertu ne ſoit chez tous les peuples l'effet de la ſageſſe plus ou moins grande de l'adminiſtration? Si les Grecs & les Romains furent ſi long-temps animés de ces vertus mâles & courageuſes, qui ſont, comme dit Balzac, *des courſes que l'ame fait au-delà des devoirs communs*, c'eſt que les vertus de cette eſpece ſont preſque toujours

(1) Il n'en eſt pas ainſi des autres empires de l'Orient; les gouverneurs n'y ſont chargés que de lever les impôts, & de s'oppoſer aux ſéditions. D'ailleurs, on n'exige point d'eux qu'ils s'occupent du bonheur des peuples de leur province: leur pouvoir même, à cet égard, eſt très-borné.

le partage des peuples où chaque citoyen a part à la ſouveraineté.

Ce n'eſt qu'en ce pays qu'on trouve un Fabricius. Preſſé par Pyrrhus de le ſuivre en Epire : *Pyrrhus*, lui dit-il, *vous êtes, ſans doute, un prince illuſtre, un grand guerrier ; mais vos peuples gémiſſent dans la miſere. Quelle témérité de vouloir me mener en Epire ? Doutez-vous que, bientôt rangés ſous ma loi, vos peuples ne préféraſſent l'exemption de tributs aux ſurcharges de vos impôts, & la ſûreté à l'incertitude de leurs poſſeſſions ? Aujourd'hui votre favori, demain je ſerois votre maître.* Un tel diſcours ne pouvoit être prononcé par un Romain. C'eſt dans les républiques (1) qu'on apperçoit, avec étonnement, juſqu'où peut être portée la hauteur du courage & l'héroïſme de la patience. Je citerai Thémiſtocle pour exemple en ce genre. Peu de jours avant la bataille de Salamine, ce guerrier, inſulté en plein conſeil par le général des Lacédémoniens, ne répond à ſes menaces que ces deux mots : *Frappe, mais écoute.* A cet exemple, j'ajouterai celui de

(1) On voit, par les lettres du cardinal Mazarin, qu'il ſentoit tout l'avantage de cette conſtitution d'état. Il craignoit que l'Angleterre, en ſe formant en république, ne devînt trop redoutable à ſes voiſins. Dans une lettre à M. le Tellier, il dit : » Don Louis & moi ſavons bien » que Charles II eſt hors des royaumes qui lui appar» tiennent ; mais, entre toutes les raiſons qui peuvent » engager les rois, nos maîtres, à ſonger à ſon rétabliſſe» ment, une des plus fortes eſt d'empêcher l'Angleterre » de former une république puiſſante, qui, dans la ſuite, » donneroit à penſer à tous ſes voiſins «.

Timoléon ; il eſt accuſé de malverſation, le peuple eſt prêt à mettre en pieces ſes délateurs ; il en arrête la fureur en diſant : *O Syracuſains ! qu'allez-vous faire ? Songez que tout citoyen a le droit de m'accuſer : gardez-vous, en cédant à la reconnoiſſance, de donner atteinte à cette même liberté, qu'il m'eſt ſi glorieux de vous avoir rendue.*

Si l'hiſtoire grecque & romaine eſt pleine de ces traits héroïques, & ſi l'on parcourt preſque inutilement toute l'hiſtoire du deſpotiſme pour en trouver de pareils, c'eſt que dans ces gouvernements, l'intérêt particulier n'eſt jamais lié à l'intérêt public ; c'eſt qu'en ces pays, entre mille qualités, c'eſt la baſſeſſe qu'on honore, la médiocrité qu'on récompenſe (1) ; c'eſt à cette médiocrité qu'on confie preſque toujours l'adminiſtration publique ; on en écarte les gens d'eſprit. Trop inquiets & trop remuants, ils altéreroient, dit-on, le repos de l'état : repos comparable au moment de ſilence, qui, dans la nature, précede de quelques inſtants la tempête. La tranquillité d'un état ne prouve pas toujours le bonheur des ſujets. Dans les gouvernements arbitraires, les hommes ſont comme ces chevaux qui, ſerrés par les morailles, ſouffrent, ſans remuer, les plus cruelles opérations : le courſier en liberté ſe cabre au premier coup. On prend, dans ces pays, la léthargie pour la tranquillité. La paſſion de la gloire, inconnue chez ces nations, peut ſeule entretenir, dans le corps politique, la douce fermenta-

(1) Dans ces pays, l'eſprit & les talents ne ſont honorés que ſous de grands princes & de grands miniſtres.

tion qui le rend ſain & robuſte, & qui développe toute eſpece de vertus & de talents. Les ſiecles les plus favorables aux lettres ont, par cette raiſon, toujours été les plus fertiles en grands généraux & en grands politiques : le même ſoleil vivifie les cedres & les platanes.

Au reſte, cette paſſion de la gloire, qui, divinifée chez les païens, a reçu les hommages de toutes les républiques, n'a principalement été honorée que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIII.

Que les Nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les Nations opulentes.

Les héros, dans les républiques commerçantes, ſemblent ne s'y préſenter que pour y détruire la tyrannie, & diſparoître avec elle. C'étoit dans le premier moment de la liberté de la Hollande que Balzac diſoit de ſes habitants, qu'*ils avoient mérité d'avoir Dieu ſeul pour roi, puiſqu'ils n'avoient pu endurer d'avoir un roi pour Dieu.* Le ſol propre à la production des grands hommes, eſt, dans ces républiques, bientôt épuiſé. C'eſt la gloire de Carthage qui diſparoît avec Annibal. L'eſprit de commerce y détruit néceſſairement l'eſprit de force & de courage. *Les peuples riches*, dit ce même Balzac, *ſe gouvernent par les diſcours de la raiſon qui conclut à l'utile, & non ſelon l'inſtitution morale, qui ſe propoſe l'honnête & le haſardeux.*

Le courage vertueux ne ſe conſerve que chez les nations pauvres. De tous les peuples, les Scythes étoient, peut-être, les ſeuls qui chantaſſent des hymnes en l'honneur des Dieux, ſans jamais leur demander aucune grace; perſuadés, diſoient-ils, que rien ne manque à l'homme de courage. Soumis à des chefs dont le pouvoir étoit aſſez étendu, ils étoient indépendants, parce qu'ils ceſſoient d'obéir au chef, lorſqu'il ceſſoit d'obéir aux loix. Il n'en eſt

pas des nations riches comme de ces Scythes, qui n'avoient d'autre beſoin que celui de la gloire. Partout où le commerce fleurit, on préfere les richeſſes à la gloire, parce que ces richeſſes ſont l'échange de tous les plaiſirs, & que l'acquiſition en eſt plus facile.

Or, quelle ſtérilité de vertus & de talents cette préférence ne doit-elle point occaſionner ? La gloire ne pouvant jamais être décernée que par la reconnoiſſance publique, l'acquiſition de la gloire eſt toujours le prix des ſervices rendus à la patrie : le deſir de la gloire ſuppoſe toujours le deſir de ſe rendre utile à ſa nation.

Il n'en eſt pas ainſi du deſir des richeſſes. Elles peuvent être quelquefois le prix de l'agiotage, de la baſſeſſe, de l'eſpionage, & ſouvent du crime; elles ſont rarement le partage des plus ſpirituels & des plus vertueux. L'amour des richeſſes ne porte donc pas néceſſairement à l'amour de la vertu. Les pays commerçants doivent donc être plus féconds en bons négociants qu'en bons citoyens, en grands banquiers qu'en héros.

Ce n'eſt donc point ſur le terrein du luxe & des richeſſes, mais ſur celui de la pauvreté que croiſſent les ſublimes vertus (1); rien de ſi rare que de rencontrer des ames élevées (2) dans les empires

(1) J'y ajouterai le bonheur. Ce qu'il eſt impoſſible de dire des particuliers, peut ſe dire des peuples; c'eſt que les plus vertueux ſont toujours les plus heureux : or, les plus vertueux ne ſont pas les plus riches & les plus commerçants.

(2) De tous les peuples de la Germanie, le Sueones,

opulents ; les citoyens y contractent trop de beſoins. Quiconque les a multipliés, a donné à la tyrannie des ôtages de ſa baſſeſſe & de ſa lâcheté. La vertu, qui ſe contente de peu, eſt la ſeule qui ſoit à l'abri de la corruption. C'eſt cette eſpece de vertu qui dicta la réponſe que fit au miniſtre Anglois un ſeigneur diſtingué par ſon mérite. La cour ayant intérêt de l'attirer dans ſon parti, Mr. Walpole va le trouver : Je viens, lui dit-il, de la part du roi, vous aſſurer de ſa protection, vous marquer le regret qu'il a de n'avoir encore rien fait pour vous, & vous offrir un emploi plus convenable à votre mérite : *Mylord*, lui repliqua le ſeigneur Anglois, *avant de répondre à vos offres, permettez-moi de faire apporter mon ſouper devant vous.* On lui ſert au même inſtant un hachis fait du reſte d'un gigot, dont il avoit dîné. Se tournant alors vers M. Walpole : *Mylord*, ajouta-t-il, *penſez-vous qu'un homme qui ſe contente d'un pareil repas, ſoit un homme que la cour puiſſe aiſément gagner ? Dites au roi ce que vous avez vu ; c'eſt la ſeule réponſe que j'aie à lui faire.* Un pareil diſcours part d'un caractere qui ſait retrécir le cercle de ſes beſoins : & combien en eſt-il qui, dans un pays riche, réſiſtent à la tentation perpétuelle des ſuperfluités ? Combien la pauvreté d'une nation ne rend-elle pas à la patrie d'hommes vertueux que le luxe eût corrompus ? *O philoſophes !* s'écrioit ſouvent Socrate, *vous qui repréſentez les Dieux ſur la terre, ſachez comme eux vous ſuffire*

---

dit Tacite, ſont les ſeuls, qui, à l'exemple des Romains, faſſent cas de richeſſes, & qui ſoient, comme eux, ſoumis au deſpotiſme.

à vous-mêmes, vous contenter de peu ; ſur-tout, n'allez point, en rampant, importuner les princes & les rois. » Rien de plus ferme & de plus vertueux, dit » Cicéron, que le caractere des premiers ſages de » la Grece. Aucun péril ne les effrayoit, aucun » obſtacle ne les décourageoit, aucune conſidéra- » tion ne les retenoit, & ne leur faiſoit ſacrifier la » vérité aux volontés abſolues des princes «. Mais ces philoſophes étoient nés dans un pays pauvre : auſſi leurs ſucceſſeurs ne conſerverent-ils pas toujours les mêmes vertus. On reproche à ceux d'Alexandrie d'avoir eu trop de complaiſance pour les princes leurs bienfaiteurs, & d'avoir acheté par des baſſeſſes le tranquille loiſir dont ces princes les laiſſoient jouir. C'eſt à ce ſujet que Plutarque s'écrie : » Quel ſpectacle plus aviliſſant pour l'huma- » nité que de voir des ſages proſtituer leurs éloges » aux gens en place ! Faut-il que les cours des rois » ſoient ſi ſouvent l'écueil de la ſageſſe & de la » vertu ! Les grands ne devroient-ils pas ſentir que » tous ceux qui ne les entretiennent que de choſes » frivoles, les trompent (1) ? La vraie maniere de

(1) Il fut, ſans doute, un temps où les gens d'eſprit n'avoient droit de parler aux princes que pour leur dire des choſes vraiment utiles. En conſéquence, les philoſophes de l'Inde ne ſortoient qu'une fois l'an de leur retraite. C'étoit pour ſe rendre au palais du roi. Là, chacun déclaroit, à haute voix, & ſes réflexions politiques ſur l'adminiſtration, & les changements ou les modifications qu'on devoit apporter dans les loix. Ceux dont les réflexions étoient, trois fois de ſuite, jugées fauſſes ou peu importantes, perdoient le droit de parler. *Hiſtoire critique de la philoſophie*, tome II.

» les ſervir, c'eſt de leur reprocher leurs vices & » leurs travers, de leur apprendre qu'il leur ſied » mal de paſſer les jours dans les divertiſſements. » Voilà le ſeul langage digne d'un homme vertueux; » le menſonge & la flatterie n'habitent jamais ſur » ſes levres «.

Cette exclamation de Plutarque eſt, ſans doute, très-belle; mais elle prouve plus d'amour pour la vertu que de connoiſſance de l'humanité. Il en eſt de même de celle de Pythagore : » Je refuſe, dit- » il, le nom de philoſophes à ceux qui cedent à la » corruption des cours : ceux-là ſeuls ſont dignes de » ce nom, qui ſont prêts à ſacrifier, devant les » rois, leur vie, leurs richeſſes, leurs dignités, » leurs familles, & même leur réputation. C'eſt, » ajoute Pythagore, par cet amour pour la vérité » qu'on participe à la divinité, & qu'on s'y unit » de la maniere la plus noble & la plus intime.

De tels hommes ne naiſſent pas indifféremment dans toute eſpece de gouvernements : tant de vertus ſont l'effet, ou d'un fanatiſme philoſophique, qui s'éteint promptement, ou d'une éducation ſinguliere, ou d'une excellente légiſlation. Les philoſophes, de l'eſpece dont parlent Plutarque & Pythagore, ont preſque tous reçu le jour chez des peuples pauvres & paſſionnés pour la gloire.

Non que je regarde l'indigence comme la ſource des vertus : c'eſt à l'adminiſtration, plus ou moins ſage, des honneurs & des récompenſes qu'on doit, chez tous les peuples, attribuer la production des grands hommes. Mais ce qu'on n'imaginera pas ſans peine, c'eſt que les vertus & les talents ne ſont nulle part récompenſés d'une maniere auſſi flatteuſe, que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CHAPITRE XXIV.

Preuve de cette vérité.

Pour ôter à cette propoſition tout air de paradoxe, il ſuffit d'obſerver que les deux objets les plus généraux du deſir des hommes ſont les richeſſes & les honneurs. Entre ces deux objets, c'eſt des honneurs dont ils ſont le plus avides, lorſque ces honneurs ſont diſpenſés d'une maniere flatteuſe pour l'amour-propre.

Le deſir de les obtenir rend alors les hommes capables des plus grands efforts, & c'eſt alors qu'ils operent des prodiges. Or, ces honneurs ne ſont nulle part repartis avec plus de juſtice, que chez les peuples qui, n'ayant que cette monnoie pour payer les ſervices rendus à la patrie, ont, par conſéquent, le plus grand intérêt à la tenir en valeur: auſſi les républiques pauvres de Rome & de la Grece ont-elles produit plus de grands hommes que tous les vaſtes & riches empires de l'Orient.

Chez les peuples opulents & ſoumis au deſpotiſme, on fait & l'on doit faire peu de cas de la monnoie des honneurs. En effet, ſi les honneurs empruntent leur prix de la maniere dont ils ſont adminiſtrés, & ſi dans l'Orient les ſultans en ſont les diſpenſateurs, on ſent qu'ils doivent ſouvent les décréditer par le mauvais choix de ceux qu'ils en décorent. Auſſi, dans ces pays, les honneurs ne ſont proprement que des titres; ils ne peuvent vivement

flatter l'orgueil, parce qu'ils ſont rarement unis à la gloire, qui n'eſt point en la diſpoſition des princes, mais du peuple; puiſque la gloire n'eſt autre choſe que l'acclamation de la reconnoiſſance publique. Or, lorſque les honneurs ſont avilis, le deſir de les obtenir s'attiédit; ce deſir ne porte plus les hommes aux grandes choſes; & les honneurs deviennent dans l'état un reſſort ſans force, dont les gens en place négligent, avec raiſon, de ſe ſervir.

Il eſt un canton dans l'Amérique, où, lorſqu'un ſauvage a remporté une victoire, ou manié adroitement une négociation, on lui dit dans une aſſemblée de la nation : *Tu es un homme.* Cet éloge l'excite plus aux grandes actions que toutes les dignités propoſées dans les états deſpotiques à ceux qui s'illuſtrent par leurs talents.

Pour ſentir tout le mépris que doit quelquefois jetter ſur les honneurs la maniere ridicule dont on les adminiſtre, qu'on ſe rappelle l'abus qu'on en faiſoit ſous le regne de Claude. Sous cet empereur, dit Pline, un citoyen tua un corbeau célebre par ſon adreſſe; ce citoyen fut mis à mort; on fit à cet oiſeau des funérailles magnifiques; un joueur de flûte précédoit le lit de parade ſur lequel deux eſclaves portoient le corbeau, & le convoi étoit fermé par une infinité de gens de tout ſexe & de tout âge. C'eſt à ce ſujet que Pline s'écrie : » Que diroient » nos ancêtres, ſi, dans cette même Rome, où » l'on enterroit nos premiers rois ſans pompe, où » l'on n'a point vengé la mort du deſtructeur de » Carthage & de Numance, ils aſſiſtoient aux ob» ſeques d'un corbeau ! «.

Mais, dira-t-on, dans les pays ſoumis au pouvoir

arbitraire, les honneurs cependant ſont quelquefois le prix du mérite. Oui, ſans doute : mais ils le ſont plus ſouvent du vice & de la baſſeſſe. Les honneurs ſont, dans ces gouvernements, comparables à ces arbres épars dans les déſerts, dont les fruits, quelquefois enlevés par les oiſeaux du ciel, deviennent trop ſouvent la proie du ſerpent, qui, du pied de l'arbre, s'eſt, en rampant, élevé juſqu'à ſa cime.

Les honneurs une fois avilis, ce n'eſt plus qu'avec de l'argent qu'on paie les ſervices rendus à l'état. Or, toute nation qui ne s'acquitte qu'avec de l'argent, eſt bientôt ſurchargée de dépenſes; l'état épuiſé devient bientôt inſolvable; alors il n'eſt plus de récompenſe pour les vertus & les talents.

En vain dira-t-on, qu'éclairés par le beſoin, les princes, en cette extrêmité, devroient avoir recours à la monnoie des honneurs : ſi, dans les républiques pauvres, où la nation en corps eſt la diſtributrice des graces, il eſt facile de rehauſſer le prix de ces honneurs; rien de plus difficile que de les mettre en valeur dans un pays deſpotique.

Quelle probité cette adminiſtration de la monnoie des honneurs ne ſuppoſeroit-elle pas dans celui qui voudroit y donner du cours? Quelle force de caractere pour réſiſter aux intrigues des courtiſans? Quel diſcernement pour n'accorder ces honneurs qu'à de grands talents & de grandes vertus, & les refuſer conſtamment à tous ces hommes médiocres qui les décréditeroient? Quelle juſteſſe d'eſprit pour ſaiſir le moment précis, où ces honneurs, devenus trop communs, n'excitent plus les citoyens aux mêmes efforts, où l'on doit, par conſéquent, en créer de nouveaux?

Il n'en eſt pas des honneurs comme des richeſſes. Si l'intérêt public défend les refontes dans les monnoies d'or & d'argent, il exige, au contraire, qu'on en faſſe dans la monnoie des honneurs, lorſqu'ils ont perdu du prix qu'ils ne doivent qu'à l'opinion des hommes.

Je remarquerai, à ce ſujet, qu'on ne peut, ſans étonnement, conſidérer la conduite de la plupart des nations, qui chargent tant de gens de la régie de leurs finances, & n'en nomment aucuns pour veiller à l'adminiſtration des honneurs. Quoi de plus utile cependant que la diſcuſſion ſévere du mérite de ceux qu'on éleve aux dignités? Pourquoi chaque nation n'auroit-elle pas un tribunal qui, par un examen profond & public, l'aſſurât de la réalité des talents qu'elle récompenſe? Quel prix un pareil examen ne mettroit-il pas aux honneurs? Quel deſir de les mériter? Quel changement heureux ce deſir n'occaſionneroit-il pas, & dans l'éducation particuliere, &, peu-à-peu, dans l'éducation publique? changement duquel dépend, peut-être, toute la différence qu'on remarque entre les peuples.

Parmi les vils & lâches courtiſans d'Anthiochus, que d'hommes, s'ils euſſent été dès l'enfance élevés à Rome, auroient, comme Popilius, tracé autour de ce roi le cercle dont il ne pouvoit ſortir, ſans ſe rendre l'eſclave ou l'ennemi des Romains?

Après avoir prouvé que les grandes récompenſes ſont les grandes vertus, & que la ſage adminiſtration des honneurs eſt le lien le plus fort que les légiſlateurs puiſſent employer pour unir l'intérêt particulier à l'intérêt général, & former des citoyens vertueux; je ſuis, je penſe, en droit d'en conclure

que l'amour ou l'indifférence de certains peuples pour la vertu eſt un effet de la forme différente de leurs gouvernements. Or, ce que je dis de la paſſion de la vertu, que j'ai pris pour exemple, peut s'appliquer à toute autre eſpece de paſſions. Ce n'eſt donc point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions dont les divers peuples paroiſſent ſuſceptibles.

Pour derniere preuve de cette vérité, je vais montrer que la force de nos paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAPITRE XXV.

Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet.

Pour ſentir toute l'exactitude de ce rapport, c'eſt à l'hiſtoire qu'il faut avoir recours. J'ouvre celle du Mexique : je vois des monceaux d'or offrir à l'avarice des Eſpagnols plus de richeſſes que ne leur en eût procuré le pillage de l'Europe entiere. Animés du deſir de s'en emparer, ces mêmes Eſpagnols quittent leurs biens, leurs familles; entreprennent, ſous la conduite de Cortez, la conquête du nouveau monde; combattent à la fois le climat, le beſoin, le nombre, la valeur, & en triomphent par un courage auſſi opiniâtre qu'impétueux.

Plus échauffés encore de la ſoif de l'or, & d'autant plus avides de richeſſes qu'ils ſont plus indigents, je vois les Flibuſtiers paſſer des mers du Nord à celles du Sud; attaquer des retranchements impénétrables; défaire, avec une poignée d'hommes, des corps nombreux de ſoldats diſciplinés : & ces mêmes Flibuſtiers, après avoir ravagé les côtes du Sud, ſe r'ouvrir de nouveau un paſſage dans les mers du Nord, en ſurmontant, par des travaux incroyables, des combats continuels & un courage à toute épreuve, les obſtacles que les hommes & la nature mettoient à leur retour.

Si je jette les yeux ſur l'hiſtoire du Nord, les

premiers peuples qui ſe préſentent à mes regards, ſont les diſciples d'Odin. Ils ſont animés de l'eſpoir d'une récompenſe imaginaire, mais la plus grande de toutes, lorſque la crédulité la réaliſe. Auſſi, tant qu'ils ſont animés d'une foi vive, ils montrent un courage qui, proportionné à des récompenſes céleſtes, eſt encore ſupérieur à celui des Flibuſtiers. *Nos guerriers, avides du trépas*, dit un de leurs poëtes, *le cherchent avec fureur : dans les combats ; frappés du coup mortel, on les voit tomber, rire & mourir.* Ce qu'un de leurs rois, nommé Lodbrog, confirme, lorſqu'il s'écrie, ſur le champ de bataille : *Quelle joie inconnue me ſaiſit ! Je meurs : j'entends la voix d'Odin qui m'appelle ; déjà les portes de ſon palais s'ouvrent ; j'en vois ſortir des filles demi-nues ; elles ſont ceintes d'une écharpe bleue, qui releve la blancheur de leur ſein ; elles s'avancent vers moi, & m'offrent une bierre délicieuſe dans le crâne ſanglant de mes ennemis.*

Si du Nord je paſſe au Midi, je vois Mahomet, créateur d'une religion pareille à celle d'Odin, ſe dire l'envoyé du ciel, annoncer aux Sarraſins que le Très-haut leur a livré la terre ; qu'il feroit marcher devant eux la terreur & la déſolation, mais qu'il faut en mériter l'empire par la valeur. Pour échauffer leur courage, il enſeigne que l'Eternel a jetté un pont ſur l'abyme des enfers. Ce pont eſt plus étroit que le tranchant du cimeterre. Après la réſurrection, le brave le franchira d'un pied léger pour s'élever aux voûtes céleſtes ; & le lâche, précipité de ce pont, ſera en tombant reçu *dans la gueule de l'horrible ſerpent qui habite l'obſcure caverne de la maiſon de la fumée.* Pour confirmer la miſſion

miſſion du prophete, ſes diſciples ajoutent que, monté ſur l'Ai-borak, il a parcouru les ſept cieux, vu l'ange de la mort & le coq blanc; qui, les pieds poſés ſur le premier ciel, cache ſa tête dans le ſeptieme; que Mahomet a fendu la lune en deux, a fait jaillir des fontaines de ſes doigts; qu'il a donné la parole aux brutes; qu'il s'eſt fait ſuivre par les forêts, ſaluer par les montagnes (1); & qu'ami de Dieu, il leur apporte la loi que ce Dieu lui a dictée. Frappés de ces récits, les Sarraſins prêtent aux diſcours de Mahomet une oreille d'autant plus crédule, qu'il leur fait des deſcriptions plus voluptueuſes du ſéjour céleſte deſtiné aux hommes vaillants. Intéreſſés par les plaiſirs des ſens à l'exiſtence de ces beaux lieux, je les vois, échauffés de la plus

(1) On rapporte beaucoup d'autres miracles de Mahomet. Un chameau rétif l'ayant apperçu de loin, vint, dit-on, ſe jetter aux genoux de ce prophete, qui le flatta, & lui ordonna de ſe corriger. On raconte qu'une autre fois, ce même prophete raſſaſia trente mille hommes avec le foie d'une brebis. Le pere Maracio convient du fait, & prétend que ce fut l'œuvre du démon. A l'égard de prodiges encore plus étonnants, tels que de fendre la lune, de faire danſer les montagnes, parler les épaules de moutons rôtis, les Muſulmans aſſurent que s'il les opéra, c'eſt que des prodiges auſſi frappants, & qui ſurpaſſent autant toute la force & la ſupercherie humaine, ſont abſolument néceſſaires pour convertir les eſprits forts, gens toujours très-difficiles en fait de miracles.

Les Perſans, au rapport de Chardin, croient que Fatime, femme de Mahomet, fut, de ſon vivant, enlevée au ciel. Ils célebrent ſon aſſomption.

vive croyance, & ſoupirant ſans ceſſe après les houris, fondre avec fureur ſur leurs ennemis. *Guerriers*, s'écrie dans le combat un de leurs Généraux, nommé Ikrimach, *je les vois ces belles filles aux yeux noirs; elles ſont quatre-vingt. Si l'une d'elles apparoiſſoit ſur la terre, tous les rois deſcendroient de leur trône pour la ſuivre. Mais, que vois-je? C'en eſt une qui s'avance; elle a un cothurne d'or pour chauſſure; d'une main elle tient un mouchoir de ſoie verte, & de l'autre une coupe de topaze; elle me fait ſigne de la tête, en me diſant: Venez ici, mon bien-aimé..... Attendez-moi, divine houri; je me précipite dans les bataillons infideles, je donne, je reçois la mort, & vous rejoins.*

Tant que les yeux crédules des Sarraſins virent auſſi diſtinctement les houris, la paſſion des conquêtes, proportionnée en eux à la grandeur des récompenſes qu'ils attendoient, les anima d'un courage ſupérieur à celui qu'inſpire l'amour de la patrie: auſſi produiſit-il de plus grands effets, & les vit-on, en moins d'un ſiecle, ſoumettre plus de nations que les Romains n'en avoient ſubjuguées en ſix cents ans.

Auſſi les Grecs, ſupérieurs aux Arabes, en nombre, en diſcipline, en armures, & en machines de guerre, fuyoient-ils devant eux comme des colombes à la vue de l'épervier (1). Toutes les nations li-

(1) L'empereur Héraclius, étonné des défaites multipliées de ſes armées, aſſemble, à ce ſujet, un conſeil, moins compoſé d'hommes d'état que de théologiens: on y expoſe les maux actuels de l'empire; on en cherche les cauſes; & l'on conclut, ſelon l'uſage de ces temps,

guées ne leur auroient alors oppoſé que d'impuiſſantes barrieres.

Pour leur réſiſter, il eût fallu armer les chrétiens du même eſprit dont la loi de Mahomet animoit les Muſulmans ; promettre le ciel & la palme du martyre, comme Saint Bernard la promit, du temps des Croiſades, à tout guerrier qui mourroit en combattant les infideles : propoſition que l'empereur Nicéphore fit aux évêques aſſemblés, qui, moins habiles que Saint Bernard, la rejetterent d'une commune voix (1). Ils ne s'apperçurent point que ce refus décourageoit les Grecs, favoriſoit l'extinction du chriſ-

---

que les crimes de la nation avoient irrité le Très-haut, & qu'on ne pourroit mettre fin à tant de malheurs que par le jeûne, les larmes & la priere.

Cette réſolution priſe, l'empereur ne conſidere aucune des reſſources qui lui reſtoient encore, après tant de déſaſtres ; reſſources qui ſe fuſſent d'abord préſentées à ſon eſprit, s'il avoit ſu que le courage n'étoit jamais que l'effet des paſſions ; que, depuis la deſtruction de la république, les Romains n'étant plus animés de l'amour de la patrie, c'étoit oppoſer de timides agneaux à des loups furieux, que de mettre des hommes ſans paſſions aux mains avec des fanatiques.

(1) Ils alléguoient, en faveur de leur ſentiment, l'ancienne diſcipline de l'égliſe d'Orient, & le treizieme canon de la lettre de Saint Baſile le grand à Amphiloque. Cette lettre portoit que, *tout ſoldat qui tuoit un ennemi dans le combat, ne pouvoit, de trois ans, s'approcher de la communion.* D'où l'on pourroit conclure que, s'il eſt avantageux d'être gouverné par un homme éclairé & vertueux, rien ne ſeroit quelquefois plus dangereux que de l'être par un ſaint.

tianiſme & les progrès des Sarraſins, auxquels on ne pouvoit oppoſer que la digue d'un zele égal à leur fanatiſme. Ces évêques continuerent donc d'attribuer aux crimes de la nation, les calamités qui déſoloient l'empire, & dont un œil éclairé eût cherché & découvert la cauſe dans l'aveuglement de ces mêmes prélats, qui, dans de pareilles conjonctures, pouvoient être regardés comme les verges dont le ciel ſe ſervoit pour frapper l'empire, & comme la plaie dont il l'affligeoit.

Les ſuccès étonnants des Sarraſins dépendoient tellement de la force de leurs paſſions, & la force de leurs paſſions des moyens dont on ſe ſervoit pour les allumer en eux, que ces mêmes Arabes, ces guerriers ſi redoutables, devant leſquels la terre trembloit & les armées Grecques fuyoient diſperſées comme la pouſſiere devant les aquilons, frémiſſoient eux-mêmes à l'aſpect d'une ſecte de Muſulmans nommés les Safriens (1). Echauffés, comme tous réformateurs, d'un orgueil plus féroce & d'une croyance plus ferme, ces ſectaires voyoient, d'une vue plus diſtincte, les plaiſirs céleſtes que l'eſpérance

(1) Ces Safriens étoient ſi redoutés, qu'Adi, capitaine d'une grande réputation, ayant reçu ordre d'attaquer, avec ſix cents hommes, cent vingt de ces fanatiques, qui s'étoient raſſemblés dans le gouvernement d'un nommé Ben-Mervan; ce capitaine repréſenta qu'avides de la mort, chacun de ces ſectaires pouvoit combattre avec avantage contre vingt Arabes; & qu'ainſi l'inégalité du courage n'étant point, dans cette occaſion, compenſée par l'inégalité du nombre, il ne haſarderoit point un combat que la valeur déterminée de ces fanatiques rendoit ſi inégal.

ne préſentoit aux autres Muſulmans que dans un lointain plus confus. Auſſi ces furieux Safriens vouloient-ils purger la terre de ſes erreurs, éclairer ou exterminer les nations, qui, diſoient-ils, à leur aſpect, devoient, frappées de terreur ou de lumiere, ſe détacher de leurs préjugés ou de leurs opinions auſſi promptement que la fleche ſe détache de l'arc dont elle eſt décochée.

Ce que je dis des Arabes & des Safriens peut s'appliquer à toutes les nations mues par le reſſort des religions; c'eſt en ce genre l'égal degré de crédulité, qui, chez tous les peuples, produit l'équilibre de leur paſſion & de leur courage.

A l'égard des paſſions d'une autre eſpece, c'eſt encore le degré inégal de leur force, toujours occaſionné par la diverſité des gouvernements & des poſitions des peuples, qui, dans la même extrémité, les détermine à des partis très-différents,

Lorſque Thémiſtocle vint, à main armée, lever des ſubſides conſidérables ſur les riches alliés de ſa république; ces alliés, dit Plutarque, s'empreſſerent de les lui fournir, parce qu'une crainte proportionnée aux richeſſes qu'il pouvoit leur enlever, les rendoit ſouples aux volontés d'Athenes. Mais, lorſque ce même Thémiſtocle s'adreſſa à des peuples indigents; que, débarqué à Andros, il fit les mêmes demandes à ces inſulaires, leur déclarant qu'il venoit, accompagné de deux puiſſantes divinités, *le Beſoin, & la Force, qui*, diſoit-il, *entraînent toujours la perſuaſion à leur ſuite; Thémiſtocle*, lui répondirent les habitants d'Andros, *nous nous ſoumettrions, comme les autres alliés, à tes ordres, ſi vous n'étions auſſi protégés par deux divinités auſſi*

puiſſantes que les tiennes, l'Indigence & le Déſeſpoir, qui méconnoît la Force.

La vivacité des paſſions dépend donc, ou des moyens (1) que le légiſlateur emploie pour les allumer en nous, ou des poſitions où la fortune nous place. Plus nos paſſions ſont vives, plus les effets qu'elles produiſent ſont grands. Auſſi, les ſuccès, comme le prouve toute l'hiſtoire, accompagnent toujours les peuples animés de paſſions fortes : vérité trop peu connue, & dont l'ignorance s'eſt oppoſée aux progrès qu'on eût fait dans l'art d'inſpirer des paſſions; art juſqu'à préſent inconnu, même à ces politiques de réputation, qui calculent aſſez bien les intérêts & les forces d'un état; mais qui n'ont jamais ſenti les reſſources ſingulieres qu'en des inſtants critiques on peut tirer des paſſions, lorſqu'on ſait l'art de les allumer.

Les principes de cet art, auſſi certains que ceux de la géométrie, ne paroiſſent, en effet, avoir été

---

(1) De petits moyens produiſent toujours de petites paſſions & de petits effets : il faut de grands motifs pour nous exciter aux entrepriſes hardies. C'eſt la foibleſſe, encore plus que la ſottiſe, qui dans la plupart des gouvernements, éterniſe les abus. Nous ne ſommes pas auſſi imbécilles que nous le paroîtrons à la poſtérité. Eſt-il, par exemple, un homme qui ne ſente l'abſurdité de la loi, qui défend aux citoyens de diſpoſer de leurs biens avant vingt-cinq ans, & qui leur permet à ſeize ans d'engager leur liberté chez des moines ? Chacun ſait le remede à ce mal, & ſent, en même temps, combien il ſeroit difficile de l'appliquer. Que d'obſtacles, en effet, l'intérêt de quelques ſociétés ne mettroit-il pas à cet égard au bien

juſqu'ici apperçus que par de grands hommes dans la guerre ou dans la politique. Sur quoi j'obſerverai que ſi la vertu, le courage, &, par conſéquent, les paſſions dont les ſoldats ſont animés, ne contribuent pas moins au gain des batailles, que l'ordre dans lequel ils ſont rangés, un traité ſur l'art de les inſpirer ne ſeroit pas moins utile à l'inſtruction des généraux que l'excellent traité de l'illuſtre Chevalier Folard ſur la Tactique (1).

Ce furent les paſſions réunies de l'amour de la liberté & de la haine de l'eſclavage, qui, plus que l'habileté des ingénieurs, firent les célebres & opiniâtres défenſes d'Abydos, de Sagunte, de Carthage, de Numance & de Rhodes.

Ce fut dans l'art d'exciter des paſſions qu'Alexandre ſurpaſſa preſque tous les autres grands capitaines: c'eſt à ce même art qu'il dut ces ſuccès, attribués tant de fois par ceux auxquels on donne le nom de

---

public? Que de longs & pénibles efforts de courage & d'eſprit, que de conſtance, enfin, ne ſuppoſeroit pas l'exécution d'un pareil projet? Pour le tenter, peut-être faudroit-il que l'homme en place y fût excité par l'eſpoir de la plus grande gloire, & qu'il pût ſe flatter de voir la reconnoiſſance publique lui dreſſer par-tout des ſtatues. L'on doit toujours ſe rappeller qu'en morale, ainſi qu'en phyſique & en méchanique, les effets ſont toujours proportionnés aux cauſes.

(1) La diſcipline n'eſt, pour ainſi dire, que l'art d'inſpirer aux ſoldats plus de peur de leurs officiers que des ennemis. Cette peur a ſouvent l'effet du courage; mais elle ne tient pas devant la féroce & opiniâtre valeur d'un peuple animé par le fanatiſme ou l'amour vif de la patrie.

gens ſenſés, au haſard, ou à une folle témérité; parce qu'ils n'apperçoivent point les reſſorts preſque inviſibles dont ce héros ſe ſervoit pour opérer tant de prodiges.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que la force des paſſions eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les allumer. Maintenant je dois examiner ſi ces mêmes paſſions peuvent, dans tous les hommes communément bien organiſés, s'exalter au point de les douer de cette continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit.

CHAPITRE XXVI.

De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.

Si, pour déterminer ce degré, je me tranſporte ſur les montagnes de l'Abyſſinie, j'y vois, à l'ordre de leurs kaliſes, des hommes impatients de la mort, ſe précipiter les uns ſur la pointe des poignards & des rochers, & les autres dans les abymes de la mer : on ne leur propoſe cependant point d'autre récompenſe que les plaiſirs céleſtes promis à tous les Muſulmans ; mais la poſſeſſion leur en paroît plus aſſurée ; en conſéquence, le deſir d'en jouir ſe fait plus vivement ſentir en eux, & leurs efforts pour les mériter ſont plus grands.

Nulle autre part que dans l'Abyſſinie, on n'employoit autant de ſoin & d'art pour affermir la croyance de ces aveugles & zélés exécuteurs des volontés du prince. Les victimes deſtinées à cet emploi, ne recevoient & n'auroient reçu nulle part une éducation ſi propre à former des fanatiques. Tranſportés, dès l'âge le plus tendre, dans un endroit écarté, déſert & ſauvage du ſerrail, c'eſt là qu'on égaroit leur raiſon dans les ténebres de la foi muſulmane, qu'on leur annonçoit la miſſion, la loi de Mahomet, les prodiges opérés par ce prophete, & l'entier dévouement dû aux ordres du kalife : c'eſt là qu'en leur faiſant les deſcriptions les plus voluptueuſes du paradis, on excitoit en eux la ſoif la plus ardente des plaiſirs céleſtes. A peine avoient-ils at-

teint cet âge où l'on eſt prodigue de ſon être, où, par des deſirs fougueux, la nature marque & l'impatience & la puiſſance qu'elle a de jouir des plaiſirs les plus vifs; qu'alors, pour fortifier la croyance d'un jeune homme, & l'enflammer du fanatiſme le plus violent, les prêtres, après avoir mêlé dans ſa boiſſon une liqueur aſſoupiſſante, le tranſportoient, pendant ſon ſommeil, de ſa triſte demeure dans un boſquet charmant deſtiné à cet uſage.

Là, couché ſur des fleurs, entouré de fontaines jailliſſantes, il repoſe juſqu'au moment où l'aurore, en rendant la forme & la couleur à l'univers, éveille toutes les puiſſances productrices de la nature, & fait circuler l'amour dans les veines de la jeuneſſe. Frappé de la nouveauté des objets qui l'environnent, le jeune homme porte par-tout ſes regards, & les arrête ſur des femmes charmantes que ſon imagination crédule transforme en houris. Complices de la fourbe des prêtres, elles ſont inſtruites dans l'art de ſéduire; il les voit s'avancer vers lui en danſant; elles jouiſſent du ſpectacle de ſa ſurpriſe; par mille jeux enfantins, elles excitent en lui des deſirs inconnus, oppoſent la gaze légere d'une feinte pudeur à l'impatience des deſirs, qui s'en irritent: elles cédent enfin à ſon amour. Alors, ſubſtituant à ces jeux enfantins les careſſes emportées de l'ivreſſe, elles le plongent dans ce raviſſement dont l'ame ne peut qu'à peine ſupporter les délices. A cette ivreſſe, ſuccéde un ſentiment tranquille, mais voluptueux, qui bientôt eſt interrompu par de nouveaux plaiſirs; juſqu'à ce qu'enfin épuiſé de deſirs, ce jeune homme, aſſis par ces mêmes femmes dans un banquet délicieux, y ſoit enivré de

nouveau, & reporté pendant ſon ſommeil dans ſa premiere demeure. Il y cherche, à ſon réveil, les objets qui l'ont enchanté; ils ont, comme une viſion trompeuſe, diſparu à ſes yeux. Il appelle encore les houris; il ne retrouve près de lui que des imans; il leur raconte les ſonges qui l'ont fatigué. A ce récit, le front attaché ſur la terre, les imans s'écrient: » O vaſe d'élection! ô mon fils! ſans doute que » notre ſaint prophete t'a ravi aux cieux, t'a fait » jouir des plaiſirs réſervés aux fideles pour fortifier » ta foi & ton courage. Mérite donc une pareille » faveur par un dévouement abſolu aux ordres du » kalife «.

C'eſt par une ſemblable éducation que ces dervis animoient les Iſmaélites de la plus ferme croyance: c'eſt ainſi qu'ils leur faiſoient prendre, ſi je l'oſe dire, la vie en haine, & la mort en amour; qu'ils leur faiſoient conſidérer les portes du trépas comme une entrée aux plaiſirs céleſtes, & leur inſpiroient enfin ce courage déterminé, qui, pendant quelques inſtants, a fait l'étonnement de l'univers.

Je dis quelques inſtants, parce que cette eſpece de courage diſparoît bientôt avec la cauſe qui le produit. De toutes les paſſions, celle du fanatiſme, qui, fondée ſur le deſir des plaiſirs céleſtes, eſt, ſans contredit, la plus forte, eſt toujours chez un peuple la paſſion la moins durable; parce que le fanatiſme ne s'établit que ſur des preſtiges & des ſéductions, dont la raiſon doit inſenſiblement ſapper les fondements. Auſſi, les Arabes, les Abyſſins, & généralement tous les peuples Mahométans, perdirent-ils, dans l'eſpace d'un ſiecle, toute la ſupériorité de courage qu'ils avoient ſur les autres nations;

& c'eſt en ce point qu'ils furent fort inférieurs aux Romains.

La valeur de ces derniers, excitée par la paſſion du patriotiſme, & fondée ſur des récompenſes réelles & temporelles, eût toujours été la même, ſi le luxe n'eût paſſé à Rome avec les dépouilles de l'Aſie, ſi le deſir des richeſſes n'eût briſé les liens qui uniſſoient l'intérêt perſonnel à l'intérêt général, & n'eût à la fois corrompu chez ce peuple, & les mœurs, & la forme du gouvernement.

Je ne puis m'empêcher d'obſerver, au ſujet de ces deux eſpeces de courage, fondés, l'un ſur un fanatiſme de religion, l'autre ſur l'amour de la patrie, que le dernier eſt le ſeul qu'un habile légiſlateur doive inſpirer à ſes concitoyens. Le courage fanatique s'affoiblit, & s'éteint bientôt. D'ailleurs, ce courage prenant ſa ſource dans l'aveuglement & la ſuperſtition, dès qu'une nation a perdu ſon fanatiſme, il ne lui reſte que ſa ſtupidité; alors elle devient le mépris de tous les peuples auxquels elle eſt réellement inférieure à tous égards.

C'eſt à la ſtupidité muſulmane que les chrétiens doivent tant d'avantages remportés ſur les Turcs, qui, par leur nombre ſeul, dit le Chevalier Folard, ſeroient ſi redoutables, s'ils faiſoient quelques légers changements dans leur ordre de bataille, leur diſcipline & leur armure; s'ils quittoient le ſabre pour la baïonnette, & qu'ils puſſent enfin ſortir de l'abrutiſſement où la ſuperſtition les retiendra toujours: tant leur religion, ajoute cet illuſtre auteur, eſt propre à éterniſer la ſtupidité & l'incapacité de cette nation.

J'ai fait voir que les paſſions pouvoient, ſi je l'oſe

dire, s'exalter en nous juſqu'au prodige : vérité prouvée, & par le courage déſeſpéré des Iſmaélites, & par les méditations des Gymnoſophiſtes, dont le noviciat ne s'achevoit qu'en trente-ſept ans de retraite, d'étude & de ſilence, & par les macérations barbares & continues des fakirs, & par la fureur vengereſſe des Japonois (1), & par les duels des Européens, & enfin, par la fermeté des gladiateurs, de ces hommes pris au haſard, qui frappés du coup mortel, tomboient & mouroient ſur l'arène avec le même courage qu'ils y avoient combattu.

Tous les hommes, comme je m'étois propoſé de le prouver, ſont donc, en général, ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité des lumieres.

La grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes, dépend donc uniquement, & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu & divers des circonſtances dans leſquelles ils ſe trouvent placés.

En effet, ſi toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à ſentir, à ſe reſſouvenir, & à obſerver les rapports que ces divers objets ont entre eux & avec nous, il eſt évident que tous les hommes étant doués, comme je viens de le montrer, de la fineſſe de ſens, de l'étendue de mémoire, & enfin de la

(1) Ils ſe fendent le ventre en préſence de celui qui les a offenſés ; & celui-ci eſt, ſous peine d'infamie, pareillement contraint de ſe l'ouvrir.

capacité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; parmi les hommes communément bien organiſés (1), il n'en eſt, par conſéquent, aucun qui ne puiſſe s'illuſtrer par de grands talents.

J'ajouterai, comme une ſeconde démonſtration de cette vérité, que tous les faux jugements, ainſi que je l'ai prouvé dans mon premier diſcours, ſont l'effet ou de l'ignorance, ou des paſſions: de l'ignorance, lorſqu'on n'a point dans ſa mémoire les objets de la comparaiſon deſquels doit réſulter la vérité que l'on cherche: des paſſions, lorſqu'elles ſont tellement modifiées, que nous avons intérêt à voir les objets différents de ce qu'ils ſont. Or, ces deux cauſes uniques & générales de nos erreurs ſont deux cauſes accidentelles. L'ignorance, premiérement, n'eſt point néceſſaire; elle n'eſt l'effet d'aucun défaut d'organiſation, puiſqu'il n'eſt point d'homme, comme je l'ai montré au commencement de ce diſcours, qui ne ſoit doué d'une mémoire capable de contenir infiniment plus d'objets que n'en exige la découverte des plus hautes vérités. A l'égard des paſſions, les beſoins phyſiques étant les ſeules paſſions immédiatement données par la nature, & les beſoins n'étant jamais trompeurs, il eſt encore évident que le défaut de juſteſſe dans l'eſprit n'eſt point l'effet d'un défaut dans l'organiſation; que nous avons tous en nous la puiſſance de porter les mêmes jugements ſur les mêmes choſes. Or, voir de même, c'eſt avoir également d'eſprit. Il eſt donc

(1) C'eſt-à-dire, ceux dans l'organiſation deſquels on n'apperçoit aucun défaut, tels que ſont la plupart des hommes.

certain que l'inégalité d'eſprit, apperçue dans les hommes que j'appelle communément bien organiſés, ne dépend nullement de l'excellence plus ou moins grande de leur organiſation (1); mais de l'éducation différente qu'ils reçoivent, des circonſtances diverſes dans leſquelles ils ſe trouvent, enfin du peu d'habitude qu'ils ont de penſer, de la haine qu'en conſéquence ils contractent dans leur premiere jeuneſſe, pour l'application, dont ils deviennent abſolument incapables dans un âge plus avancé.

Quelque probable que ſoit cette opinion, comme ſa nouveauté peut encore étonner, qu'on ſe détache difficilement de ſes anciens préjugés, & qu'enfin la vérité d'un ſyſtême ſe prouve par l'explication des phénomenes qui en dépendent; je vais, conſéquemment à mes principes, montrer, dans le chapitre ſuivant, pourquoi l'on trouve ſi peu de gens de génie parmi tant d'hommes tous faits pour en avoir.

---

(1) J'obſerverai à ce ſujet que, ſi le titre d'homme d'eſprit, comme je l'ai fait voir dans le ſecond diſcours, n'eſt point accordé au nombre, à la fineſſe, mais au choix heureux des idées qu'on préſente au public; & ſi le haſard, comme l'expérience le prouve, nous détermine à des études plus ou moins intéreſſantes, & choiſit preſque toujours pour nous les ſujets que nous traitons; ceux qui regardent l'eſprit comme un don de la nature, ſont, dans cette ſuppoſition-là même, obligés de convenir que l'eſprit eſt plutôt l'effet du haſard, que de l'excellence de l'organiſation; & qu'on ne peut le regarder comme un pur don de la nature; à moins d'entendre, par le mot *nature*, l'enchaînement éternel & univerſel qui lie enſemble tous les événements du monde, & dans lequel l'idée même du haſard ſe trouve compriſe.

CHAPITRE XXVII.

Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis.

L'expérience ſemble démentir mes raiſonnements, & cette contradiction apparente peut rendre mon opinion ſuſpecte. Si tous les hommes, dira-t-on, avoient une égale diſpoſition à l'eſprit, pourquoi, dans un royaume compoſé de quinze à dix-huit millions d'ames, voit-on ſi peu de Turenne, de Rôny, de Colbert, de Deſcartes, de Corneille, de Moliere, de Quinault, de Le-Brun, de ces hommes enfin cités comme l'honneur de leur ſiecle & de leur pays?

Pour réſoudre cette queſtion, qu'on examine la multitude des circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des hommes illuſtres, en quelque genre que ce ſoit; & l'on avouera que les hommes ſont ſi rarement placés dans ce concours heureux de circonſtances, que les génies du premier ordre doivent être, en effet, auſſi rares qu'ils le ſont.

Suppoſons en France ſeize millions d'ames douées de la plus grande diſpoſition à l'eſprit: ſuppoſons dans le gouvernement un deſir vif de mettre ces diſpoſitions en valeur; ſi, comme l'expérience le prouve, les livres, les hommes & les ſecours propres à développer en nous ces diſpoſitions, ne ſe trouvent que dans une ville opulente, c'eſt par conſéquent,

ſéquent, dans les huit cents mille ames qui vivent, ou qui ont long-temps vécu à Paris (1), qu'on doit chercher, & qu'on peut trouver des hommes ſupérieurs dans les différents genres de ſciences & d'arts. Or, de ces huit cents mille ames, ſi d'abord l'on en ſupprime la moitié, c'eſt-à-dire, les femmes, dont l'éducation & la vie s'oppoſent aux progrès qu'elles pourroient faire dans les ſciences & les arts, qu'on en retranche encore les enfants, les vieillards, les artiſans, les manœuvres, les domeſtiques, les moines, les ſoldats, les marchands, & généralement tous ceux qui, par leur état, leurs dignités, leurs richeſſes, ſont aſſujettis à des devoirs, ou livrés à des plaiſirs, qui rempliſſent une partie de leur journée; ſi l'on ne conſidere enfin que le petit nombre de ceux qui, placés, dès leur jeuneſſe, dans cet état de médiocrité où l'on n'éprouve d'autre peine que celle de ne pouvoir ſoulager tous les malheureux; où d'ailleurs l'on peut, ſans inquiétude, ſe livrer tout entier à l'étude & à la méditation; il eſt certain que ce nombre ne peut excéder celui de ſix mille; que, de ces ſix mille, il n'en eſt pas ſix

(1) Qu'on parcoure la liſte des grands hommes, on verra que les Moliere, les Quinault, les Corneille, les Condé, les Paſcal, les Fontenelle, les Mallebranche, &c, ont, pour perfectionner leur eſprit, eu beſoin du ſecours de la capitale; que les talents campagnards ſont toujours condamnés à la médiocrité, & que les muſes, qui recherchent avec tant d'empreſſement les bois, les fontaines & les prairies, ne ſeroient que des villageoiſes, ſi elles ne prenoient, de temps en temps, l'air des grandes villes.

cents, il n'en eſt pas la moitié qui ſoient échauffés de ce deſir, au degré de chaleur propre à féconder en eux les grandes idées; qu'on n'en comptera pas cent, qui, au deſir de s'inſtruire, joignent la conſtance & la patience néceſſaires pour perfectionner leurs talents, & qui réuniſſent ainſi deux qualités; que la vanité, trop impatiente de ſe produire, rend preſque toujours inalliables; qu'enfin, il n'en eſt peut-être pas cinquante qui, dans leur premiere jeuneſſe, toujours appliqués au même genre d'étude, toujours inſenſibles à l'amour & à l'ambition, n'aient, ou dans des études trop variées, ou dans les plaiſirs, ou dans les intrigues, perdu des moments dont la perte eſt toujours irréparable pour quiconque veut ſe rendre ſupérieur en quelque ſcience ou quelque art que ce ſoit. Or, de ce nombre de cinquante, qui, diviſé par celui des divers genres d'étude, ne donneroit qu'un ou deux hommes dans chaque genre; ſi je déduis ceux qui n'ont pas lu les ouvrages, vécu avec les hommes les plus propres à les éclairer; & que, de ce nombre ainſi réduit, je retranche encore tous ceux dont la mort, les renverſements de fortune ou d'autres accidents pareils ont arrêté les progrès; je dis que, dans la forme actuelle de notre gouvernement, la multitude des circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire, pour former de grands hommes, s'oppoſe à leur multiplication; & que les gens de génie doivent être auſſi rares qu'ils le ſont.

C'eſt donc uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits. Alors, pour rendre compte de la diſette ou de l'abondance des grands hommes dans certains ſiecles

ou certains pays, on n'a plus recours aux influences de l'air, aux différents éloignements où les climats ſont du ſoleil, ni à tous les raiſonnements pareils, qui, toujours répétés, ont toujours été démentis par l'expérience & l'hiſtoire.

Si la différente température des climats avoit tant d'influence ſur les ames & ſur les eſprits, pourquoi ces Romains (1), ſi magnanimes, ſi audacieux ſous un gouvernement républicain, ſeroient-ils aujourd'hui ſi mous & ſi efféminés ? Pourquoi ces Grecs & ces Egyptiens, qui, jadis recommandables par leur eſprit & leur vertu, étoient l'admiration de la terre, en ſont-ils aujourd'hui le mépris ? Pourquoi ces Aſiatiques, ſi braves ſous le nom d'Éléamites, ſi lâches & ſi vils du temps d'Alexandre, ſous celui de Perſes, ſeroient-ils, ſous le nom de Parthes, devenus la terreur de Rome, dans un ſiecle où les Romains n'avoient encore rien perdu de leur courage & de leur diſcipline ? Pourquoi les Lacédémoniens, les plus braves & les plus vertueux des Grecs, tant qu'ils furent religieux obſervateurs des loix de Lycurgue, perdirent-ils l'une & l'autre de ces réputations, lorſqu'après la guerre du Péloponneſe, ils eurent laiſſé introduire l'or & le luxe chez eux ? Pourquoi ces anciens Cattes, ſi redoutables

(1) En avouant que les Romains d'aujourd'hui ne reſſemblent point aux anciens Romains, quelques-uns prétendent qu'ils ont ceci de commun, c'eſt d'être les maîtres du monde. Si l'ancienne Rome, diſent-ils, le conquit par ſes vertus & ſa valeur, Rome moderne l'a reconquis par ſes ruſes & ſes artifices politiques ; & le pape Grégoire VII eſt le Céſar de cette ſeconde Rome.

aux Gaulois, n'auroient-ils plus le même courage? Pourquoi ces juifs, ſi ſouvent défaits par leurs ennemis, montrerent-ils, ſous la conduite des Machabées, un courage digne des nations les plus belliqueuſes? Pourquoi les ſciences & les arts, tour-à-tour cultivés & négligés chez différents peuples, ont-ils ſucceſſivement parcouru preſque tous les climats?

Dans un dialogue de Lucien: » Ce n'eſt point » en Grece, dit la Philoſophie, que je fis ma pre» miere demeure. Je portai d'abord mes pas vers » l'Indus; & l'Indien, pour m'écouter, deſcendit » humblement de ſon éléphant. Des Indes, je » tournai vers l'Ethiopie; je me tranſportai en » Egypte: d'Egypte, je paſſai à Babylone; je m'ar» rêtai en Scythie; je revins par la Thrace. Je » converſai avec Orphée, & Orphée m'apporta » en Grece «.

Pourquoi la Philoſophie a-t-elle paſſé de la Grece dans l'Heſpérie, de l'Heſpérie à Conſtantinople & dans l'Arabie? & pourquoi, repaſſant d'Arabie en Italie, a-t-elle trouvé des aſyles dans la France, l'Angleterre, & juſques dans le nord de l'Europe? Pourquoi ne trouve-t-on plus de Phocion à Athenes, de Pélopidas à Thebes, de Décius à Rome? La température de ces climats n'a pas changé: à quoi donc attribuer la tranſmigration des arts, des ſciences, du courage & de la vertu, ſi ce n'eſt à des cauſes morales?

C'eſt à ces cauſes que nous devons l'explication d'une infinité de phénomenes politiques, qu'on eſſaie en vain d'expliquer par le phyſique. Tels ſont les conquêtes des peuples du nord, l'eſclavage des

Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes nations, la ſupériorité de certains peuples dans certains genres de ſciences; ſupériorité qu'on ceſſera, je penſe, d'attribuer à la différente température des climats, lorſque j'aurai rapidement indiqué la cauſe de ces principaux effets.

CHAPITRE XXVIII.

Des conquêtes des Peuples du Nord.

La cauſe phyſique des conquêtes des ſeptentrionaux eſt, dit-on, renfermée dans cette ſupériorité de courage ou de force dont la nature a doué les peuples du nord, préférablement à ceux du midi. Cette opinion, propre à flatter l'orgueil des nations de l'Europe, qui preſque toutes tirent leur origine des peuples du nord, n'a point trouvé de contradicteurs. Cependant, pour s'aſſurer de la vérité d'une opinion ſi flatteuſe, examinons ſi les ſeptentrionaux ſont réellement plus courageux & plus forts que les peuples du midi. Pour cet effet, ſachons d'abord ce que c'eſt que le courage, & remontons juſqu'aux principes qui peuvent jetter du jour ſur une des queſtions les plus importantes de la morale & de la politique.

Le courage n'eſt, dans les animaux, que l'effet de leurs beſoins : ces beſoins ſont-ils ſatisfaits ; ils deviennent lâches : le lion affamé attaque l'homme, le lion raſſaſié le fuit. La faim de l'animal une fois appaiſée, l'amour de tout être pour ſa conſervation l'éloigne de tout danger. Le courage, dans les animaux, eſt donc un effet de leur beſoin. Si nous donnons le nom de timides aux animaux pâturants, c'eſt qu'ils ne ſont pas forcés de combattre pour ſe nourrir, c'eſt qu'ils n'ont nuls motifs de braver les dangers : ont-ils un beſoin ; ils ont du courage ; le cerf en rut eſt auſſi furieux qu'un animal vorace.

Appliquons à l'homme ce que j'ai dit des animaux. La mort eſt toujours précédée de douleurs ; la vie toujours accompagnée de quelques plaiſirs. On eſt donc attaché à la vie par la crainte de la douleur & par l'amour du plaiſir : plus la vie eſt heureuſe, plus on craint de la perdre ; & de-là les horreurs qu'éprouvent, à l'inſtant de la mort, ceux qui vivent dans l'abondance. Au contraire, moins la vie eſt heureuſe, moins on a de regret à la quitter : de-là cette inſenſibilité avec laquelle le payſan attend la mort.

Or, ſi l'amour de notre être eſt fondé ſur la crainte de la douleur & l'amour du plaiſir, le deſir d'être heureux eſt donc en nous plus puiſſant que le deſir d'être. Pour obtenir l'objet à la poſſeſſion duquel on attache ſon bonheur, chacun eſt donc capable de s'expoſer à des dangers plus ou moins grands, mais toujours proportionnés au deſir plus ou moins vif qu'il a de poſſéder cet objet (1). Pour être abſolument ſans courage, il faudroit être abſolument ſans deſir.

Les objets des deſirs des hommes ſont variés ; ils ſont animés des paſſions différentes, telles ſont l'avarice, l'ambition, l'amour de la patrie, celui des femmes, &c. En conſéquence, l'homme capable des réſolutions les plus hardies, pour ſatisfaire une certaine paſſion, ſera ſans courage, lorſqu'il s'agira d'une autre paſſion. On a vu mille fois le Flibuſtier

(1) La nation la plus courageuſe eſt, par cette raiſon, la nation où la valeur eſt le mieux récompenſée, & la lâcheté le plus punie.

animé d'une valeur plus qu'humaine, lorſqu'elle étoit ſoutenue par l'eſpoir du butin, ſe trouver ſans courage pour ſe venger d'un affront. Céſar, qu'aucun péril n'étonnoit, quand il marchoit à la gloire, ne montoit qu'en tremblant dans ſon char, & ne s'y aſſeyoit jamais qu'il n'eût ſuperſtitieuſement récité trois fois un certain vers, qu'il s'imaginoit devoir l'empêcher de verſer (1). L'homme timide, que tout danger effraie, peut s'animer d'un courage déſeſpéré, s'il s'agit de défendre ſa femme, ſa maîtreſſe, ou ſes enfants. Voilà de quelle maniere l'on peut expliquer une partie des phénomenes du courage, & la raiſon pour laquelle le même homme eſt brave ou timide, ſelon les circonſtances diverſes dans leſquelles il eſt placé.

Après avoir prouvé que le courage eſt un effet de nos beſoins, une force qui nous eſt communiquée par nos paſſions, & qui s'exerce ſur les obſtacles que le haſard ou l'intérêt d'autrui mettent à notre bonheur; il faut maintenant, pour prévenir toute objection, & jetter plus de jour ſur une matiere ſi importante, diſtinguer deux eſpeces de courage.

Il en eſt un que je nomme vrai courage : il conſiſte à voir le danger tel qu'il eſt, & à l'affronter. Il en eſt un autre qui n'en a, pour ainſi dire, que les effets : cette eſpece de courage, commun à preſque tous les hommes, leur fait braver les dangers, parce qu'ils les ignorent; parce que les paſſions, en fixant toute leur attention ſur l'objet de leurs deſirs, leur dérobent, du moins, une partie du péril auquel elles les expoſent.

(1) Voyez l'*Hiſtoire critique de la philoſophie.*

Pour avoir une meſure exacte du vrai courage de ces ſortes de gens, il faudroit pouvoir en ſouſtraire toute la partie du danger que les paſſions ou les préjugés leur cachent; & cette partie eſt ordinairement très-conſidérable. Propoſez le pillage d'une ville à ce même ſoldat qui monte avec crainte à l'aſſaut, l'avarice faſcinera ſes yeux; il attendra impatiemment l'heure de l'attaque; le danger diſparoîtra; il ſera d'autant plus intrépide, qu'il ſera plus avide. Mille autres cauſes produiſent l'effet de l'avarice: le vieux ſoldat eſt brave, parce que l'habitude d'un péril auquel il a toujours échappé, rend à ſes yeux le péril nul; le ſoldat victorieux marche à l'ennemi avec intrépidité, parce qu'il ne s'attend point à ſa réſiſtance, & croit triompher ſans danger. Celui-ci eſt hardi, parce qu'il ſe croit heureux; celui-là, parce qu'il ſe croit dur; un troiſieme, parce qu'il ſe croit adroit. Le courage eſt donc rarement fondé ſur un vrai mépris de la mort. Auſſi l'homme intrépide, l'épée à la main, ſera ſouvent poltron au combat du piſtolet. Tranſportez ſur un vaiſſeau le ſoldat qui brave la mort dans le combat; il ne la verra qu'avec horreur dans la tempête, parce qu'il ne la voit réellement que là.

Le courage eſt donc ſouvent l'effet d'une vue peu nette du danger qu'on affronte, ou de l'ignorance entiere de ce même danger. Que d'hommes ſont ſaiſis d'effroi au bruit du tonnerre, & craindroient de paſſer une nuit dans un bois éloigné des grandes routes, lorſqu'on n'en voit aucun qui n'aille de nuit, & ſans crainte, de Paris à Verſailles? Cependant la mal-adreſſe d'un poſtillon, ou la rencontre d'un aſſaſſin dans une grande route, ſont des accidents plus

communs, &, par conſéquent, plus à craindre qu'un coup de tonnerre, ou la rencontre de ce même aſſaſſin dans un bois écarté. Pourquoi donc la frayeur eſt-elle plus commune dans le premier cas que dans le ſecond ? C'eſt que la lueur des éclairs & le bruit du tonnerre, ainſi que l'obſcurité des bois, préſentent chaque inſtant à l'eſprit l'image d'un péril que ne réveille point la route de Paris à Verſailles. Or, il eſt peu d'hommes qui ſoutiennent la preſence du danger : cet aſpect a ſur eux tant de puiſſance, qu'on a vu des hommes, honteux de leur lâcheté, ſe tuer, & ne pouvoir ſe venger d'un affront. L'aſpect de leur ennemi étouffoit en eux le cri de l'honneur ; il falloit, pour y obéir, que, ſeuls & s'échauffant eux-mêmes de ce ſentiment, ils ſaiſiſſent le moment d'un tranſport, pour ſe donner, ſi je l'oſe dire, la mort, ſans s'en appercevoir. C'eſt auſſi pour prévenir l'effet que produit, ſur preſque tous les hommes, la vue du danger, qu'à la guerre, non content de ranger les ſoldats dans un ordre qui rend leur fuite très-difficile, on veut encore, en Aſie, les échauffer d'*opium* ; en Europe, d'eau-de-vie ; & les étourdir, ou par le bruit du tambour, ou par les cris qu'on leur fait jetter (1). C'eſt par ce moyen que, leur cachant une

(1) Le Maréchal de Saxe, en parlant des Pruſſiens, dit à ce ſujet, dans ſes *Rêveries*, que l'habitude où ils ſont de charger leurs armes en marchant, eſt très-bonne. Diſtrait par cette occupation, le ſoldat, ajoute-t-il, en voit moins le danger. En parlant d'un peuple nommé les Aries, qui ſe peignoient le corps d'une maniere effroyable, pourquoi Tacite dit-il que, dans un combat, les yeux ſont les premiers vaincus ? C'eſt qu'un objet nouveau rappelle plus

partie du danger auquel on les expoſe, on met leur amour pour l'honneur en équilibre avec leur crainte. Ce que je dis des ſoldats, je le dis des capitaines : entre les plus courageux, il en eſt peu qui, dans le lit (1) ou ſur l'échafaud, conſiderent la mort d'un œil tranquille. Quelle foibleſſe ce maréchal de Biron, ſi brave dans les combats, ne montra-t-il pas au ſupplice ?

Pour ſoutenir la préſence du trépas, il faut être ou dégoûté de la vie, ou dévoré de ces paſſions fortes qui déterminerent Calanus, Caton & Porcie à ſe donner la mort. Ceux qu'animent ces fortes paſſions, n'aiment la vie qu'à certaines conditions : leur paſſion ne leur cache point le danger auquel ils s'expoſent ; ils le voient tel qu'il eſt, & le bravent. Brutus veut affranchir Rome de la tyrannie ; il aſſaſſine Céſar ; il leve une armée, attaque, combat Octave ; il eſt vaincu ; il ſe tue : la vie lui eſt inſupportable ſans la liberté de Rome.

Quiconque eſt ſuſceptible de paſſions auſſi vives, eſt capable des plus grandes choſes : non-ſeulement il brave la mort, mais encore la douleur. Il n'en eſt pas ainſi de ces hommes qui ſe donnent la mort par dégoût pour la vie : ils méritent preſqu'autant le nom de ſages que de courageux ; la plupart ſeroient ſans

---

diſtinctement à la mémoire du ſoldat l'image de la mort, qu'il n'entrevoyoit que confuſément.

(1) Si les jeunes montrent, en général, plus de courage au lit de la mort, & plus de foibleſſe ſur l'échafaud que les vieillards ; c'eſt que, dans le premier cas, les jeunes gens conſervent plus d'eſpoir ; & que, dans le ſecond, ils font une plus grande perte.

courage dans les tortures : ils n'ont point aſſez de vie & de force en eux pour en ſupporter les douleurs. Le mépris de la vie n'eſt point en eux l'effet d'une paſſion forte, mais de l'abſence des paſſions ; c'eſt le réſultat d'un calcul par lequel ils ſe prouvent qu'il vaut mieux n'être pas, que d'être malheureux. Or, cette diſpoſition de leur ame les rend incapables des grandes choſes. Quiconque eſt dégoûté de la vie, s'occupe peu des affaires de ce monde. Auſſi, parmi tant de Romains qui ſe ſont volontairement donné la mort, en eſt-il peu qui, par le maſſacre des tyrans, aient oſé la rendre utile à leur patrie. En vain diroit-on que la garde qui, de toutes parts, environnoit les palais de la tyrannie, leur en défendoit l'accès : c'étoit la crainte des ſupplices qui déſarmoit leur bras. De pareils hommes ſe noient, ſe font ouvrir les veines, mais ne s'expoſent point à des ſupplices cruels : nul motif ne les y détermine.

C'eſt la crainte de la douleur qui nous explique toutes les bizarreries de cette eſpece de courage. Si l'homme aſſez courageux pour ſe brûler la cervelle, n'oſe ſe frapper d'un coup de ſtilet ; s'il a de l'horreur pour certains genres de mort, cette horreur eſt fondée ſur la crainte, vraie ou fauſſe, d'une plus grande douleur.

Les principes ci-deſſus établis donnent, je penſe, la ſolution de toutes les queſtions de ce genre, & prouvent que le courage n'eſt point, comme quelques-uns le prétendent, un effet de la température différente des climats, mais des paſſions & des beſoins communs à tous les hommes. Les bornes de mon ſujet ne me permettent pas de parler ici des divers noms donnés au courage, tels que ceux de *bravoure*,

de *valeur*, d'*intrépidité*, &c. Ce ne ſont proprement que des manieres différentes dont le courage ſe manifeſte.

Cette queſtion examinée, je paſſe à la ſeconde. Il s'agit de ſavoir ſi, comme on le ſoutient, on doit attribuer les conquêtes des peuples du nord à la force & à la vigueur particuliere dont la nature, dit-on, les a doués.

Pour s'aſſurer de la vérité de cette opinion, c'eſt en vain que l'on auroit recours à l'expérience : rien n'indique, juſqu'à préſent, à l'examinateur ſcrupuleux, que la nature ſoit, dans ſes productions du ſeptentrion, plus forte que dans celles du midi. Si le nord a ſes ours blancs & ſes orox, l'Afrique a ſes lions, ſes rhinoceros & ſes éléphants. On n'a point fait lutter un certain nombre de Negres de la Côte d'or ou du Sénégal, avec un pareil nombre de Ruſſes ou de Finlandois : on n'a point meſuré l'inégalité de leur force par la peſanteur différente des poids qu'ils pourroient ſoulever. On eſt ſi loin d'avoir rien conſtaté à cet égard, que, ſi je voulois combattre un préjugé par un préjugé, j'oppoſerois, à tout ce qu'on dit de la force des gens du nord, l'éloge qu'on fait de celle des Turcs. On ne peut donc appuyer l'opinion qu'on a de la force & du courage des ſeptentrionaux, que ſur l'hiſtoire de leurs conquêtes ; mais alors toutes les nations peuvent avoir les mêmes prétentions, les juſtifier par les mêmes titres, & ſe croire toutes également favoriſées de la nature.

Qu'on parcoure l'hiſtoire, on y verra les Huns quitter les Palus-Méotides pour enchaîner des nations ſituées au nord de leur pays ; on y verra les Sarraſins deſcendre en foule des ſables brûlants de l'Arabie

pour venger la terre, dompter les nations, triompher des Eſpagnes, & porter la déſolation juſques dans le cœur de la France; on verra ces mêmes Sarraſins briſer d'une main victorieuſe les étendards des Croiſés; & les nations de l'Europe, par des tentatives réitérées, multiplier, dans la Paleſtine, leurs défaites & leur honte. Si je porte mes regards ſur d'autres régions, j'y vois encore la vérité de mon opinion confirmée; & par les triomphes de Tamerlan, qui, des bords de l'Indus, deſcend en conquérant juſqu'aux climats glacés de la Sibérie; & par les conquêtes des Incas; & par la valeur des Egyptiens, qui, regardés du temps de Cyrus comme les peuples les plus courageux, ſe montrerent, à la bataille de Tembreia, ſi dignes de leur réputation; & enfin, par ces Romains, qui porterent leurs armes victorieuſes juſques dans la Sarmatie & les isles Britanniques. Or, ſi la victoire a volé alternativement du midi au nord, & du nord au midi; ſi tous les peuples ont été, tour-à-tour, conquérants & conquis; ſi, comme l'hiſtoire nous l'apprend, les peuples du ſeptentrion (1) ne ſont pas moins ſenſibles aux ardeurs brûlantes du midi, que les peuples du midi le ſont à l'aprêté des froids du nord; & s'ils font la guerre avec un déſavantage égal dans des climats trop différents du leur; il eſt évident que les conquêtes des

(1) Tacite dit que, ſi les ſeptentrionaux ſupportent mieux la faim & le froid que les méridionaux, ces derniers ſupportent mieux qu'eux la ſoif & la chaleur.

Le même, Tacite, dans les *Mœurs des Germains*, dit qu'ils ne ſoutiennent point les fatigues de la guerre.

ſeptentrionaux ſont abſolument indépendantes de la température particuliere de leurs climats ; & qu'on chercheroit en vain dans le phyſique la cauſe d'un fait dont le moral donne une explication ſimple & naturelle.

Si le nord a produit les derniers conquérants de l'Europe, c'eſt que des peuples féroces & encore ſauvages (1) tels que l'étoient alors les ſeptentrionaux, ſont, comme le remarque le chevalier Folard, infiniment plus courageux & plus propres à la guerre que des peuples nourris dans le luxe, la molleſſe, & ſoumis au pouvoir arbitraire, comme l'étoient (2)

(1) Olaüs Vormius, dans ſes *Antiquités Danoiſes*, avoue qu'il a tiré la plupart de ſes connoiſſances des rochers du Danemarck, c'eſt-à-dire, des inſcriptions qui y étoient gravées en caracteres Runes ou Gothiques. Ces rochers formoient une ſuite d'hiſtoire & de chronologie, qui compoſoit preſque toute la bibliotheque du nord.

Pour conſerver la mémoire de quelque événement, on ſe ſervoit de pierres brutes d'une groſſeur prodigieuſe : les unes étoient jettées confuſément ; on donnoit aux autres quelque ſymmétrie. On voit beaucoup de ces pierres dans la plaine de Salisbury en Angleterre, qui ſervoient de ſépulture aux princes & aux héros Bretons, comme le prouve la grande quantité d'oſſements & d'armures qu'on en tire.

(2) Si les Gaulois, dit Céſar, autrefois plus belliqueux que les Germains, leur cédent maintenant la gloire des armes ; c'eſt depuis qu'inſtruits par les Romains dans le commerce, ils ſe ſont enrichis & policés.

Ce qui eſt arrivé, dit Tacite, aux Gaulois, eſt arrivé aux Bretons : ces deux peuples ont perdu leur courage avec leur liberté.

alors les Romains. Sous les derniers empereurs, les Romains n'étoient plus ce peuple, qui, vainqueur des Gaulois & des Germains, tenoit encore le midi ſous ſes loix : alors ces maîtres du monde ſuccomboient ſous les mêmes vertus qui les avoient fait triompher de l'univers.

Mais, pour ſubjuguer l'Aſie, ils n'eurent, dira-t-on, qu'à lui porter des chaînes. La rapidité, répondrai-je, avec laquelle ils la conquirent, ne prouve point la lâcheté des peuples du midi. Quelles villes du nord ſe ſont défendues avec plus d'opiniâtreté que Marſeille, Numance, Sagunte, Rhodes ? Du temps de Craſſus, les Romains ne trouverent-ils pas dans les Parthes des ennemis dignes d'eux ? C'eſt donc à l'eſclavage & à la moleſſe des Aſiatiques que les Romains dûrent la rapidité de leurs ſuccès.

Lorſque Tacite dit que la monarchie des Parthes eſt moins redoutable aux Romains que la liberté des Germains, c'eſt à la forme du gouvernement de ces derniers qu'il attribue la ſupériorité de leur courage. C'eſt donc aux cauſes morales, & non à la température particuliere des pays du nord, que l'on doit rapporter les conquêtes des ſeptentrionaux.

CHAP.

CHAPITRE XXIX.

De l'eſclavage, & du génie allégorique des Orientaux.

Également frappés de la peſanteur du deſpotiſme oriental, & de la longue & lâche patience des peuples ſoumis à ce joug odieux, les occidentaux, fiers de leur liberté, ont eu recours aux cauſes phyſiques pour expliquer ce phénomene politique. Ils ont ſoutenu que la luxurieuſe Aſie n'enfantoit que des hommes ſans force, ſans vertu, & qui, livrés à des deſirs brutaux, n'étoient nés que pour l'eſclavage. Ils ont ajouté que les contrées du midi ne pouvoient, en conſéquence, adopter qu'une religion ſenſuelle.

Leurs conjectures ſont démenties par l'expérience & l'hiſtoire : on ſait que l'Aſie a nourri des nations très-belliqueuſes ; que l'amour n'amollit point le courage (1) ; que les nations les plus ſenſibles à ſes

(1) Les Gaulois, dit Tacite, aimoient les femmes, avoient pour elles la plus grande vénération : ils leur croyoient quelque choſe de divin, les admettoient dans leurs conſeils, & délibéroient avec elles ſur les affaires d'état. Les Germains en uſoient de même avec les leurs : les déciſions des femmes paſſoient, chez eux, pour des oracles. Sous Veſpaſien, une *Velleda*, avant elle une *Aurinia*, & pluſieurs autres, s'étoient attiré la même vénération. C'eſt enfin, dit Tacite, à la ſociété des femmes que les Germains doivent leur courage dans les combats, & leur ſageſſe dans les conſeils.

plaiſirs ont, comme le remarquent Plutarque & Platon, ſouvent été les plus braves & les plus courageuſes; que le deſir ardent des femmes ne peut jamais être regardé comme une preuve de la foibleſſe du tempérament (1) des Aſiatiques; & qu'enfin, long-temps avant Mahomet, Odin avoit établi, chez les nations les plus ſeptentrionales, une religion abſolument ſemblable à celle du prophete de l'orient (2).

Forcé d'abandonner cette opinion, & de reſtituer, ſi j'oſe le dire, l'ame & le corps aux Aſiatiques, on a cherché, dans la poſition phyſique des peuples de l'orient, la cauſe de leur ſervitude: en conſéquence, on a regardé le midi comme une vaſte plaine, dont l'étendue fourniſſoit à la tyrannie les moyens de retenir les peuples dans l'eſclavage. Mais cette ſuppoſition n'eſt pas confirmée par la géographie: on ſait que le midi de la terre eſt de toutes parts hériſſé de montagnes; que le nord, au contraire, peut être conſidéré comme une plaine vaſte, déſerte, & couverte de bois, comme vraiſemblablement l'ont jadis été les plaines de l'Aſie.

Après avoir inutilement épuiſé les cauſes phyſiques pour y trouver les fondements du deſpotiſme oriental, il faut bien avoir recours aux cauſes morales, &, par conſéquent, à l'hiſtoire. Elle nous apprend qu'en ſe poliçant, les nations perdent in-

(1) Au rapport du chevalier de Beaujeu, les ſeptentrionaux ont toujours été très-ſenſibles aux plaiſirs de l'amour. Ogerius, *in Itinere Danico*, dit la même choſe.

(2) Voyez, dans le chapitre XXV, l'exacte conformité de ces deux religions.

ſenſiblement leur courage, leur vertu, & même leur amour pour la liberté; qu'incontinent après ſa formation, toute ſociété, ſelon les différentes circonſtances où elle ſe trouve, marche, d'un pas plus ou moins rapide, à l'eſclavage. Or, les peuples du midi s'étant les premiers raſſemblés en ſociété, doivent, par conſéquent, avoir été les premiers ſoumis au deſpotiſme; parce que c'eſt à ce terme qu'aboutit toute eſpece de gouvernement, & la forme que tout état conſerve juſqu'à ſon entiere deſtruction.

Mais, diront ceux qui croient le monde plus ancien que nous ne le penſons, comment eſt-il encore des républiques ſur la terre? Si toute ſociété, leur répondra-t-on, tend, en ſe poliçant, au deſpotiſme, toute puiſſance deſpotique tend à la dépopulation. Les climats ſoumis à ce pouvoir, incultes & dépeuplés après un certain nombre de ſiecles, ſe changent en déſerts; les plaines, où s'étendoient des villes immenſes, où s'élevoient des édifices ſomptueux, ſe couvrent peu-à-peu de forêts, où ſe réfugient quelques familles, qui inſenſiblement forment de nouvelles nations ſauvages; ſucceſſion qui doit toujours conſerver des républiques ſur la terre.

J'ajouterai ſeulement à ce que je viens de dire, que, ſi les peuples du midi ſont les peuples le plus anciennement eſclaves; & ſi les nations de l'Europe, à l'exception des Moſcovites, peuvent être regardées comme des nations libres; c'eſt que ces nations ſont plus nouvellement policées; c'eſt que, du temps de Tacite, les Germains & les Gaulois n'étoient encore que des eſpeces de ſauvages; & qu'à moins de mettre, par la force des armes, toute une nation à la fois dans les fers, ce n'eſt qu'après une

longue ſuite de ſiecles, & par des tentatives inſenſibles, mais continues, que les tyrans peuvent étouffer dans les cœurs l'amour vertueux que tous les hommes ont naturellement pour la liberté, & avilir aſſez les ames pour les plier à l'eſclavage. Une fois parvenu à ce terme, un peuple devient incapable d'aucun acte de généroſité (1). Si les nations de l'Aſie ſont le mépris de l'Europe, c'eſt que le temps les a ſoumiſes à un deſpotiſme incompatible avec une certaine élévation d'ame. C'eſt ce même deſpotiſme, deſtructeur de toute eſpece d'eſprit & de talents, qui fait encore regarder la ſtupidité de certains peuples de l'orient, comme l'effet d'un défaut d'organiſation. Il ſeroit cependant facile d'appercevoir que la différence extérieure qu'on remarque, par exemple, dans la phyſionomie du Chinois & du Suédois, ne peut avoir aucune influence ſur leur eſprit; & que, ſi toutes nos idées, comme l'a démontré Mr. Locke, nous viennent par les ſens, les ſeptentrionaux n'ayant point un plus grand nombre

(1) Dans ces pays, la magnanimité ne triomphe point de la vengeance. On ne verra point en Turquie ce qu'on a vu, il y a quelques années, en Angleterre. Le prince Edouard, pourſuivi par les troupes du roi, trouve un aſyle dans la maiſon d'un ſeigneur. Ce ſeigneur eſt accuſé d'avoir donné retraite au Prétendant. On le cite devant les juges; il s'y préſente, & leur dit: *Souffrez qu'avant de ſubir l'interrogatoire, je vous demande lequel d'entre vous, ſi le Prétendant ſe fût réfugié dans ſa maiſon, eût été aſſez vil & aſſez lâche pour le livrer?* A cette queſtion, le tribunal ſe tait, ſe leve, & renvoie l'accuſé.

On ne voit point en Turquie de poſſeſſeur de terre

de ſens que les orientaux, tous, par conſéquent, ont, par leur confirmation phyſique, d'égales diſpoſitions à l'eſprit.

Ce n'eſt donc qu'à la différente conſtitution des empires, & par conſéquent aux cauſes morales qu'on doit attribuer toutes les différences d'eſprit & de caractere qu'on découvre entre les nations. C'eſt, par exemple, à la forme de leur gouvernement que les orientaux doivent ce génie allégorique, qui fait & qui doit réellement faire le caractere diſtinctif de leurs ouvrages. Dans les pays où les ſciences ont été cultivées, où l'on conſerve encore le deſir d'écrire, où l'on eſt cependant ſoumis au pouvoir arbitraire, où, par conſéquent, la vérité ne peut ſe préſenter que ſous quelque emblême, il eſt certain que les auteurs doivent inſenſiblement contracter l'habitude de ne penſer qu'en allégorie. Ce fut auſſi pour faire ſentir à je ne ſais quel tyran l'injuſtice de ſes vexations, la dureté avec laquelle il traitoit ſes ſujets, & la dépendance réciproque & néceſſaire qui unit les peu-

---

s'occuper du bien de ſes vaſſaux : un Turc n'établit point chez lui de manufacture ; il ne ſupportera point, avec un plaiſir ſecret, l'inſolence de ſes inférieurs ; inſolence qu'une fortune ſubite inſpire preſque toujours à ceux qui naiſſent dans l'indigence. On n'entendra point ſortir de ſa bouche cette belle réponſe, que, dans un cas pareil, fit un ſeigneur Anglois à ceux qui l'accuſoient de trop de bonté : *Si je voulois plus de reſpect de mes vaſſaux, je ſais, comme vous, que la miſere a la voix humble & timide ; mais je veux leur bonheur, & je rends graces au ciel, puiſque leur inſolence m'aſſure maintenant qu'ils ſont plus riches & plus heureux.*

ples & les ſouverains, qu'un philoſophe Indien inventa, dit-on, le jeu des échecs. Il en donna des leçons au tyran ; lui fit remarquer que, ſi dans ce jeu, les pieces devenoient inutiles après la perte du roi, le roi, après la priſe de ſes pieces, ſe trouvoit dans l'impuiſſance de ſe défendre ; & que, dans l'un & l'autre cas, la partie étoit également perdue (1).

Je pourrois donner mille autres exemples de la forme allégorique ſous laquelle les idées ſe préſentent aux Indiens ; mais je me contente d'en ajouter un ſecond. (Il n'eſt pas, je crois, néceſſaire d'avertir que les écrivains orientaux ſont dans l'uſage de perſonnifier des êtres que nous n'oſerions animer). Ce ſont donc trois contes perſonnifiés, qui cauſent entr'eux : *Ma foi*, dit l'un, *il n'y a qu'heur & malheur dans ce monde : chacun nous mépriſe ; & juſqu'à la plus frivole Odalique, perſonne ne nous croit. Que ne nous ſommes-nous appellés hiſtoire ! Sous ce nom*, ajoute le ſecond, *les ſavants nous auroient conſultés avec reſpect & confiance. Vraiment*, répond le troiſieme,

(1) Les viſirs ont, par de ſemblables adreſſes, trouvé le moyen de donner des leçons utiles aux ſouverains : » Un roi de Perſe en colere dépoſa ſon grand-viſir, & » en mit un autre à ſa place : néanmoins, parce que » d'ailleurs il étoit content des ſervices du dépoſé, il lui » dit de choiſir, dans ſes états, un endroit tel qu'il lui » plairoit, pour y jouir, le reſte de ſes jours, avec ſa fa- » mille, des bienfaits qu'il avoit reçus de lui juſqu'alors. » Le viſir lui répondit : *Je n'ai pas beſoin de tous les biens* » *dont votre majeſté m'a comblé ; je la ſupplie de les reprен-* » *dre ; & ſi elle a encore quelque bonté pour moi, je ne lui* » *demande pas un lieu qui ſoit habité, je lui demande,* » *avec inſtance, de m'accorder quelque village déſert, que je*

ſi Viſthnou, Brama, ou Mahomet m'euſſent fait, & que j'euſſe porté le nom de Religion, je n'en ſerois pas moins un conte abſurde, & cependant la terre m'adoreroit en tremblant : parmi les têtes les plus fortes, peut-être n'en eſt-il aucune qui pût aſſurer qu'elle ne m'eût pas cru.

Ces exemples feroient, je crois, ſentir que la forme du gouvernement, à laquelle les nations de l'orient doivent tant d'ingénieuſes allégories, a, dans ces mêmes nations, dû occaſionner une grande diſette d'hiſtoriens. En effet, le genre d'hiſtoire, qui ſuppoſe, ſans doute, beaucoup d'eſprit, n'en exige cependant pas davantage que tout autre genre d'écrire. Pourquoi donc, entre les écrivains, les bons hiſtoriens ſont-ils ſi rares ? C'eſt que, pour s'illuſtrer en ce genre, il faut non-ſeulement naître dans l'heureux concours de circonſtances propres à former un grand homme, mais encore dans les pays où l'on puiſſe impunément pratiquer la vertu & dire la vérité. Or, le deſpotiſme s'y oppoſe, & ferme la bouche

---

» *puiſſe repeupler & rétablir avec mes gens, par mon tra-*
» *vail, mes ſoins & mon induſtrie.* Le roi donna ordre qu'on
» cherchât quelques villages tels qu'il les demandoit ; mais
» après une grande recherche, ceux qui en avoient eu la
» commiſſion, vinrent lui rapporter qu'ils n'en avoient
» pas trouvé un ſeul. Le roi le dit au viſir dépoſé, qui
» lui dit : *Je ſavois fort bien qu'il n'y avoit pas un ſeul en-*
» *droit ruiné dans tous les pays, dont le ſoin m'avoit été*
» *confié. Ce que j'en ai fait, a été afin que votre majeſté fût*
» *elle-même en quel état je les lui rends, & qu'elle en charge*
» *un autre, qui puiſſe lui en rendre un auſſi bon compte* «.
Galland, *Bons Mots des Orientaux.*

aux hiſtoriens (1), ſi ſa puiſſance n'eſt, à cet égard, enchaînée par quelque préjugé, quelque ſuperſtition ou quelque établiſſement particulier. Tel eſt, à la Chine, l'établiſſement d'un tribunal d'hiſtoire; tribunal également ſourd, juſqu'aujourd'hui, aux prieres comme aux menaces des rois (2).

(1) Si, dans ces pays, l'hiſtorien ne peut, ſans s'expoſer à de grands dangers, nommer les traîtres, qui dans les ſiecles précédents, ont quelquefois vendu leur patrie; s'il eſt forcé de ſacrifier ainſi la vérité à la vanité de deſcendants ſouvent auſſi coupables que leurs ancêtres; comment, en ces pays, un miniſtre feroit-il le bien public? Quels obſtacles ne mettroient point à ſes projets des gens puiſſants, infiniment plus intéreſſés à la prolongation d'un abus, qu'à la réputation de leurs peres? Comment, dans ces gouvernements, oſer demander des vertus à un citoyen? oſer déclamer contre la méchanceté des hommes? Ce ne ſont point les hommes qui ſont méchants; c'eſt la législation qui les rend tels, en puniſſant quiconque fait le bien, & dit la vérité.

(2) Le tribunal d'hiſtoire, dit M. Freret, eſt compoſé de deux ſortes d'hiſtoriens. Les uns ſont chargés d'écrire ce qui ſe paſſe au dehors du palais, c'eſt-à-dire, tout ce qui concerne les affaires générales; & les autres, tout ce qui ſe paſſe & ſe dit au dedans, c'eſt-à-dire, toutes les actions & les diſcours du prince, des miniſtres & des officiers. Chacun des membres de ce tribunal écrit ſur une feuille tout ce qu'il a appris. Il la ſigne, & la jette, ſans la communiquer à ſes confreres, dans un grand tronc placé au milieu de la ſalle où l'on s'aſſemble. Pour faire connoître l'eſprit de ce tribunal, Mr. Freret rapporte qu'un nommé T-ſou-i-chong fit aſſaſſiner T-chouang-chong, dont il étoit le Général: (c'étoit pour ſe venger de l'affront que ce prince lui avoit fait en lui enlevant

Ce que je dis de l'hiſtoire, je le dis de l'éloquence. Si l'Italie fut ſi féconde en orateurs, ce n'eſt pas, comme l'a ſoutenu la ſavante imbécillité de quelques pédants de college, que le ſol de Rome fût plus propre que celui de Lisbonne ou de Conſtantinople, à produire de grands orateurs. Rome perdit au même

---

ſa femme). Le tribunal de l'hiſtoire fit dreſſer une relation de cet événement, & la mit dans ſes archives. Le Général en ayant été informé, deſtitua le préſident, le condamna à mort, ſupprima la relation, & nomma un autre préſident. A peine celui-ci fut-il en place, qu'il fit faire de nouveaux mémoires de cet événement, pour remplacer la perte des premiers. Le Général inſtruit de cette hardieſſe, caſſa le tribunal, & en fit périr tous les membres. Auſſi-tôt l'empire fut inondé d'écrits publics, où la conduite du Général étoit peinte avec les couleurs les plus noires. Il craignit une ſédition; il rétablit le tribunal de l'hiſtoire.

Les annales de la dynaſtie des Tang rapportent un autre fait à ce ſujet. Ta-i-t-ſong, deuxieme empereur de la dynaſtie des Tang, demanda un jour au préſident de ce même tribunal qu'il lui fit voir les mémoires deſtinés pour l'hiſtoire de ſon regne. *Seigneur*, lui dit le préſident, *ſongez que nous rendons un compte exact des vices & des vertus des ſouverains; que nous ceſſerions d'être libres, ſi vous perſiſtiez dans votre demande.... Eh quoi!* lui répondit l'empereur, *vous qui me devez ce que vous êtes, vous qui m'étiez ſi attaché, voudriez-vous inſtruire la poſtérité de mes fautes, ſi j'en commettois?... Il ne ſeroit pas*, reprit le préſident, *en mon pouvoir de les cacher. Ce ſeroit avec douleur que je les écrirois; mais tel eſt le devoir de mon emploi, qu'il m'oblige même d'inſtruire la poſtérité de la converſation que vous avez aujourd'hui avec moi.*

inſtant ſon éloquence & ſa liberté : cependant nul accident arrivé à la terre n'avoit, ſous les empereurs, changé le climat de Rome. A quoi donc attribuer la diſette d'orateurs où ſe trouverent alors les Romains, ſi ce n'eſt à des cauſes morales, c'eſt-à-dire, aux changements arrivés dans la forme de leur gouvernement ? Qui doute qu'en forcant les orateurs à s'exercer ſur de petits ſujets (1), le deſpotiſme n'ait tari les ſources de l'éloquence ? Sa force conſiſte principalement dans la grandeur des ſujets qu'elle traite. Suppoſons qu'il fallût autant d'eſprit pour écrire le panégyrique de Trajan, que pour compoſer les Catilinaires : dans cette hypotheſe même, je dis que, par le choix de ſon ſujet, Pline ſeroit reſté fort inférieur à Cicéron. Ce dernier ayant à tirer les Romains de l'aſſoupiſſement où Catilina vouloit les ſurprendre ; il avoit à réveiller en eux les paſſions de la haine & de la vengeance : & comment un ſujet ſi intéreſſant pour les maîtres du monde, n'auroit-il pas fait déférer à Cicéron la palme de l'éloquence ?

Qu'on examine à quoi tiennent les reproches de barbarie & de ſtupidité que les Grecs, les Romains & tous les Européens ont toujours faits aux peuples de l'orient : l'on verra que les nations n'ayant jamais donné le nom d'eſprit qu'à l'aſſemblage des idées qui leur étoient utiles ; & le deſpotiſme ayant interdit, dans preſque toute l'Aſie, l'étude de la morale, de

(1) L'air de liberté que Tacite reſpira dans ſa premiere jeuneſſe, ſous le regne de Veſpaſien, donna du reſſort à ſon ame. Il devint, dit Mr. l'abbé de la Bletterie, un homme de génie ; & il n'eût été qu'un homme d'eſprit, s'il fut entré dans le monde ſous le regne de Néron.

la métaphyſique, de la juriſprudence, de la politique, enfin de toutes les ſciences intéreſſantes pour l'humanité ; les orientaux doivent, en conſéquence, être traités de barbares, de ſtupides, par les peuples éclairés de l'Europe, & devenir éternellement le mépris des nations libres & de la poſtérité.

CHAPITRE XXX.

De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de ſciences.

La poſition phyſique de la Grece eſt toujours la même : pourquoi les Grecs d'aujourd'hui ſont-ils ſi différents des Grecs d'autrefois ? C'eſt que la forme de leur gouvernement a changé ; c'eſt que, ſemblable à l'eau qui prend la forme de tous les vaſes dans leſquels on la verſe, le caractere des nations eſt ſuſceptible de toutes ſortes de formes ; c'eſt qu'en tous les pays, le génie du gouvernement fait le génie des nations (1). Or, ſous la forme de république, quelle

(1) Rien, en général, de plus ridicule & de plus faux que les portraits qu'on fait du caractere des peuples divers. Les uns peignent leur nation d'après leur ſociété, & la font, en conſéquence, ou triſte, ou gaie, ou groſſiere, ou ſpirituelle. Il me ſemble entendre des Minimes, auxquels on demande quel eſt, en fait de cuiſine, le goût françois, & qui répondent qu'en France, on mange tout à l'huile. D'autres copient ce que mille écrivains ont dit avant eux ; jamais ils n'ont examiné le changement que doivent néceſſairement apporter, dans le caractere d'une nation, les changements arrivés dans ſon adminiſtration & dans ſes mœurs. On a dit que les François étoient gais ; ils le répéteront juſqu'à l'éternité. Ils n'apperçoivent pas que le malheur des temps ayant forcé les princes à mettre des impôts conſidérables ſur les campa-

contrée devoit être plus féconde que la Grece en capitaines, en politiques & en héros ? Sans parler des hommes d'état, quels philoſophes ne devoit point produire un pays où la philoſophie étoit ſi honorée ? où le vainqueur de la Grece, le roi Philippe, écrivoit à Ariſtote : *Ce n'eſt point de m'avoir donné un fils dont je rends graces aux Dieux ; c'eſt de l'avoir fait naître de votre vivant. Je vous charge de ſon éducation ; j'eſpere que vous le rendrez digne de vous & de moi.* Quelle lettre plus flatteuſe encore pour ce philoſophe que celle d'Alexandre, du maître de la terre, qui, ſur les débris du trône de Cyrus, lui écrit : *J'apprends que tu publies tes Traités acroamatiques. Quelle ſupériorité me reſte-t-il maintenant ſur les autres hommes ? Les hautes ſciences que tu m'as enſeignées vont devenir communes ; & tu ſavois cependant que j'aime encore mieux ſurpaſſer les hommes*

---

gnes, la nation françoiſe ne peut être gaie ; puiſque la claſſe des payſans, qui compoſe à elle ſeule les deux tiers de la nation, eſt dans le beſoin, & que le beſoin n'eſt jamais gai ; qu'à l'égard même des villes, la néceſſité où, dit-on, ſe trouvoit la police de payer, les jours gras, une partie des maſcarades de la porte Saint-Antoine, n'eſt point une preuve de la gaieté de l'artiſan & du bourgeois ; que l'eſpionage peut être utile à la ſûreté de Paris ; mais que, pouſſé un peu trop loin, il répand dans les eſprits une méfiance abſolument contraire à la joie, par l'abus qu'en ont pu faire quelques-uns de ceux qui en ont été chargés ; que la jeuneſſe, en s'interdiſant le cabaret, a perdu une partie de cette gaieté, qui ſouvent a beſoin d'être animée par le vin ; & qu'enfin, la bonne compagnie, en excluant la groſſe joie de ſes aſſemblées, en a

par la ſcience des choſes ſublimes, que par la puiſſance. Adieu.

Ce n'étoit pas dans le ſeul Ariſtote qu'on honoroit la philoſophie. On ſait que Ptolémée, roi d'Egypte, traita Zénon en ſouverain, & députa vers lui des ambaſſadeurs; que les Athéniens éleverent à ce philoſophe un mauſolée conſtruit aux dépens du public; qu'avant la mort de ce même Zénon, Antigonus, roi de Macédoine, lui écrivit: *Si la fortune m'a élevé à la plus haute place; ſi je vous ſurpaſſe en grandeur, je reconnois que vous me ſurpaſſez en ſcience & en vertu. Venez donc à ma cour, vous y ſerez utile, non-ſeulement à un grand roi, mais encore à toute la nation macédonienne. Vous ſavez quel eſt ſur les peuples le pouvoir de l'exemple: imitateurs ſerviles de nos vertus, qui les inſpire aux princes, en donne aux peuples. Adieu.* Zénon lui répondit: *J'applaudis à la noble ardeur qui vous anime: au milieu*

---

banni la véritable. Auſſi, la plupart des étrangers trouvent-ils, à cet égard, beaucoup de différence entre le caractere de notre nation & celui qu'on lui donne. Si la gaieté habite quelque part en France, c'eſt certainement les jours de fête aux Porcherons, ou ſur les Boulevards: le peuple y eſt trop ſage pour pouvoir être regardé comme un peuple gai. La joie eſt toujours un peu licencieuſe. D'ailleurs, la gaieté ſuppoſe l'aiſance; & le ſigne de l'aiſance d'un peuple eſt ce que certaines gens appellent ſon inſolence, c'eſt-à-dire, la connoiſſance qu'un peuple a des droits de l'humanité, & de ce que l'homme doit à l'homme: connoiſſance toujours interdite à la pauvreté timide & découragée. L'aiſance défend ſes droits; l'indigence les cede.

du faſte, de la pompe & des plaiſirs qui environnent les rois, il eſt beau de deſirer encore la ſcience & la vertu. Mon grand âge & la foibleſſe de ma ſanté ne me permettent point de me rendre près de vous; mais je vous envoie deux de mes diſciples. Prêtez l'oreille à leurs inſtructions: ſi vous les écoutez, ils vous ouvriront la route de la ſageſſe & du véritable bonheur. Adieu.

Au reſte, ce n'étoit point à la ſeule philoſophie, c'étoit à tous les arts que les Grecs rendoient de pareils hommages. Un poëte étoit ſi précieux à la Grece, que, ſous peine de mort & par une loi expreſſe, Athenes leur défendoit de s'embarquer (1). Les Lacédémoniens, que certains auteurs ont pris plaiſir à nous peindre comme des hommes vertueux, mais plus groſſiers que ſpirituels, n'étoient pas moins ſenſibles que les autres Grecs (2) aux beautés des arts & des ſciences. Paſſionnés pour la poéſie, ils attirent chez eux Archiloque, Xénodame, Xénocrite,

(1) Un poëte eſt aux isles Mariannes regardé comme un homme merveilleux. Ce titre ſeul le rend reſpectable à la nation.

(2) A la vérité, ils avoient en horreur toute poéſie propre à amollir le courage. Ils chaſſerent Archiloque de Sparte, pour avoir dit, en vers, qu'il étoit plus ſage de fuir, que de périr les armes à la main. Cet exil n'étoit pas l'effet de leur indifférence pour la poéſie, mais de leur amour pour la vertu. Les ſoins que ſe donna Lycurgue pour recueillir les ouvrages d'Homere, la ſtatue du Ris qu'il fit élever au milieu de Sparte, & les loix qu'il donna aux Lacédémoniens, prouvent que le deſſein de ce grand homme n'étoit pas d'en faire un peuple groſſier.

Polymneſte, Sacados, Périclite, Phrynis, Timothée (1) : pleins d'eſtime pour les poéſies de Terpandre, de Spendon & d'Alcman, il étoit défendu à tout eſclave de les chanter ; c'étoit, ſelon eux, profaner les choſes divines. Non moins habiles dans l'art de raiſonner que dans l'art de peindre ſes penſées en vers : » Quiconque, dit Platon, converſe » avec un Lacédémonien, fût-ce le dernier de tous, » peut lui trouver l'abord groſſier ; mais s'il entre » en matiere, il verra ce même homme s'énoncer » avec une dignité, une préciſion, une fineſſe, qui » rendront ſes paroles comme autant de traits per- » çants. Tout autre Grec ne paroîtra près de lui » qu'un enfant qui bégaie «. Auſſi leur apprenoit-on, dès la premiere jeuneſſe, à parler avec élégance & pureté : on vouloit qu'à la vérité des penſées ils joigniſſent les graces & la fineſſe de l'expreſſion ; que leurs réponſes, toujours courtes & juſtes, fuſſent pleines de ſel & d'agrément. Ceux qui, par précipitation, ou par lenteur d'eſprit, répondoient mal, ou ne répondoient rien, étoient châtiés ſur le champ. Un mauvais raiſonnement étoit puni à Sparte, comme le ſeroit ailleurs une mauvaiſe conduite. Auſſi rien n'en impoſoit à la raiſon de ce peuple. Un Lacédémonien, exempt dès le berceau des caprices & des humeurs de l'enfance, étoit, dans ſa jeuneſſe,

(1) Les Lacédémoniens, Cynethon, Dionyſodote, Areus, & Chilon, l'un des ſept ſages, s'étoient diſtingués par le talent des vers. La poéſie lacédémonienne, dit Plutarque, ſimple, mâle, énergique, étoit pleine de ces traits de feu propres à porter dans les ames l'ardeur & le courage.

affran-

affranchi de toute crainte ; il marchoit avec aſſurance dans les ſolitudes & les ténebres : moins ſuperſtitieux que les autres Grecs, les Spartiates citoient leur religion au tribunal de la raiſon.

Or, comment les ſciences & les arts n'auroient-ils pas jetté le plus grand éclat, dans un pays tel que la Grece, où on leur rendoit un hommage ſi général & ſi conſtant ? Je dis conſtant, pour prévenir l'objection de ceux qui prétendent, comme M. l'abbé Dubos, que, dans certains ſiecles, tels que ceux d'Auguſte & de Louis XIV, certains vents amenent les grands hommes, comme des volées d'oiſeaux rares. On allegue, en faveur de ce ſentiment, les peines que ſe ſont vainement données quelques ſouverains (1) pour ranimer chez eux les ſciences & les arts. Si les efforts de ces princes ont été inutiles, c'eſt, répondrai-je, parce qu'ils n'ont pas été conſtants. Après quelques ſiecles d'ignorance, le terrein des arts & des ſciences eſt quelquefois ſi ſauvage & ſi inculte, qu'il ne peut produire de vraiment grands hommes, qu'après avoir auparavant été défriché par pluſieurs générations de ſavants. Tel étoit le ſiecle de Louis XIV, dont les grands hommes ont dû leur ſupériorité aux ſavants qui les avoient

(1) Les ſouverains ſont ſujets à penſer, que, d'un mot & par une loi, ils peuvent tout-à-coup changer l'eſprit d'une nation ; faire, par exemple, d'un peuple lâche & pareſſeux, un peuple actif & courageux. Ils ignorent, que, dans les états, les maladies lentes à ſe former, ne ſe diſſipent qu'avec lenteur ; & que, dans le corps politique, comme dans le corps humain, l'impatience du prince & du malade s'oppoſe ſouvent à la guériſon.

précédés dans la carriere des ſciences & des arts : carriere où ces mêmes ſavants n'avoient pénétré que ſoutenus de la faveur de nos rois, comme le prouvent & les lettres-patentes du 10 Mai 1543, où François I fait *les plus expreſſes défenſes d'uſer de médiſance & d'invectives contre Ariſtote* (1), & les vers que Charles IX adreſſe à Ronſard (2).

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que je viens de dire : c'eſt, qu'aſſez ſemblables à ces artifices, qui, rapidement élancés dans les airs, les parſement d'étoiles, éclairent un inſtant l'horizon, s'évanouiſſent, & laiſſent la nature dans une nuit plus profonde; les arts & les ſciences ne font, dans une infinité de

(1) Dans les plus beaux ſiecles de l'égliſe, les uns ont élevé les livres d'Ariſtote à la dignité du texte divin, & les autres ont mis ſon portrait en regard avec celui du Jeſus-Chriſt. Quelques-uns ont avancé, dans des theſes imprimées, que, ſans Ariſtote, la religion eût manqué de ſes principaux éclairciſſements. On lui immola pluſieurs critiques, &, entre autres, Ramus : ce philoſophe ayant fait imprimer un ouvrage, ſous le titre de *Cenſeur d'Ariſtote*, tous les vieux docteurs, qui, ignorants par état, & opiniâtres par ignorance, ſe voyoient, pour ainſi dire, chaſſés de leur patrimoine, cabalerent contre Ramus, & le firent exiler.

(2) Voici les vers que le monarque écrivoit au poëte :

L'art de faire des vers, dût-on s'en indigner,
Doit être à plus haut prix que celui de regner :
Ta lyre, qui ravit par de ſi doux accords,
T'aſſervit les eſprits dont je n'ai que les corps ;
Elle t'en rend le maître, & ce fait introduire
Où le plus fier tyran ne peut avoir d'empire.

pays, que luire, diſparoître, & les abandonnent aux ténebres de l'ignorance. Les ſiecles les plus féconds en grands hommes ſont preſque toujours ſuivis d'un ſiecle où les ſciences & les arts ſont moins heureuſement cultivés. Pour en connoître la cauſe, ce n'eſt point au phyſique qu'il faut avoir recours : le moral ſuffit pour nous la découvrir. En effet, ſi l'admiration eſt toujours l'effet de la ſurpriſe, plus les grands hommes ſont multipliés dans une nation, moins on les eſtime, moins on excite en eux le ſentiment de l'émulation, moins ils font d'efforts pour atteindre à la perfection, & plus ils en reſtent éloignés. Après un tel ſiecle, il faut ſouvent le fumier de pluſieurs ſiecles d'ignorance pour rendre de nouveau un pays fertile en grands hommes.

Il paroît donc que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on peut, dans les ſciences & dans les arts, attribuer la ſupériorité de certains peuples ſur les autres; & qu'il n'eſt point de nations privilégiées en vertu, en eſprit, en courage. La nature, à cet égard, n'a point fait un partage inégal de ſes dons. En effet, ſi la force plus ou moins grande de l'eſprit dépendoit de la différente température des pays divers, il ſeroit impoſſible, vu l'ancienneté du monde, que la nation, à cet égard, la plus favoriſée, n'eût, par des progrès multipliés, acquis une grande ſupériorité ſur toutes les autres. Or, l'eſtime qu'en fait d'eſprit ont tour-à-tour obtenu les différentes nations, le mépris où elles ſont ſucceſſivement tombées, prouvent le peu d'influence des climats ſur les eſprits. J'ajouterai même que, ſi le lieu de la naiſſance décidoit de l'étendue de nos lumieres, les cauſes morales ne pourroient nous donner, en ce

genre, une explication auſſi ſimple & auſſi naturelle des phénomenes qui dépendroient du phyſique. Sur quoi j'obſerverai que, s'il n'eſt aucun peuple auquel la température particuliere de ſon pays, & les petites différences qu'elle doit produire dans ſon organiſation, ait, juſqu'à préſent, donné aucune ſupériorité conſtante ſur les autres peuples; on pourroit, du moins, ſoupçonner que les petites différences, qui peuvent ſe trouver dans l'organiſation des particuliers qui compoſent une nation, n'ont pas une influence plus ſenſible ſur leurs eſprits (1). Tout concourt à prouver la vérité de cette propoſition. Il ſemble qu'en ce genre, les problêmes les plus compliqués ne ſe préſentent à l'eſprit que pour ſe réſoudre par l'application des principes que j'ai établis.

Pourquoi les hommes médiocres reprochent-ils une conduite extraordinaire à preſque tous les hommes illuſtres? C'eſt que le génie n'eſt point un don de la nature; & qu'un homme qui prend un genre de vie à peu près ſemblable à celui des autres, n'a qu'un eſprit à peu près pareil au leur: c'eſt que, dans un homme, le génie ſuppoſe une vie ſtudieuſe & appliquée, & qu'une vie, ſi différente de la vie

(1) Si l'on ne peut, à la rigueur, démontrer que la différence de l'organiſation n'influe en rien ſur l'eſprit des hommes, que j'appelle communément bien organiſés, du moins peut-on aſſurer que cette influence eſt ſi légere, qu'on peut la conſidérer comme ces quantités peu importantes qu'on néglige dans les calculs algébriques; & qu'enfin on explique très-bien, par les cauſes morales, ce qu'on a juſqu'à préſent attribué au phyſique, & qu'on n'a pu expliquer par cette cauſe.

commune, paroîtra toujours ridicule. Pourquoi l'eſprit, dit-on, eſt-il plus commun dans ce ſiecle que dans le ſiecle précédent ? Et pourquoi le génie y eſt-il plus rare ? Pourquoi, comme dit Pythagore, voit-on tant de gens prendre le thyrſe, & ſi peu qui ſoient animés de l'eſprit du dieu qui le porte ? C'eſt que les gens de lettres, trop ſouvent arrachés de leur cabinet par le beſoin, ſont forcés de ſe jetter dans le monde : ils y répandent des lumieres, ils y forment des gens d'eſprit ; mais ils y perdent néceſſairement un temps qu'ils euſſent, dans la ſolitude & la méditation, employé à donner plus d'étendue à leur génie. L'homme de lettres eſt comme un corps, qui, pouſſé rapidement entre d'autres corps, perd, en les heurtant, toute la force qu'il leur communique.

Ce ſont les cauſes morales qui nous donnent l'explication de tous les divers phénomenes de l'eſprit, & qui nous apprennent que, ſemblable aux parties de feu, qui, renfermées dans la poudre, y reſtent ſans action, ſi nulle étincelle ne les developpe, l'eſprit reſte ſans action, s'il n'eſt mis en mouvement par les paſſions ; que ce ſont les paſſions qui, d'un ſtupide, font ſouvent un homme d'eſprit, & que nous devons tout à l'éducation.

Si, comme on le prétend, le génie, par exemple, étoit un don de la nature ; parmi les gens chargés de certains emplois, ou parmi ceux qui naiſſent ou qui ont long-temps vécu dans la province, pourquoi n'en ſeroit-il aucun qui excellât dans les arts tels que la poéſie, la muſique & la peinture ? Pourquoi le don du génie ne ſuppléeroit-il pas, & dans les gens chargés d'emplois, à la perte de quelques inſtants

qu'exige l'exercice de certaines places ; & dans les gens de province, à l'entretien d'un petit nombre de gens inſtruits, qu'on ne rencontre que dans la capitale ? Pourquoi le grand homme n'auroit-il proprement de génie que dans le genre auquel il s'eſt longtemps appliqué ? Ne ſent-on pas que, ſi cet homme ne conſerve pas, en d'autres genres, la même ſupériorité ; c'eſt que, dans un art dont il n'a pas fait l'objet de ſes méditations, l'homme de génie n'a d'autre avantage ſur les autres hommes que l'habitude de l'application & la méthode d'étudier ? Par quelle raiſon, enfin, entre les grands hommes, les grands miniſtres ſont-ils les hommes les plus rares ? C'eſt qu'à la multitude de circonſtances dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former un grand génie, il faut encore unir le concours de circonſtances propres à élever cet homme de génie au miniſtere. Or, la réunion de ces deux concours de circonſtances, extrêmement rare chez tous les peuples, eſt preſque impoſſible dans les pays où le mérite ſeul n'éleve point aux premieres places. C'eſt pourquoi, ſi l'on en excepte les Xénophon, les Scipion, les Confucius, les Céſar, les Annibal, les Lycurgue, & peut-être, dans l'univers une cinquantaine d'hommes d'état dont l'eſprit pourroit réellement ſubir l'examen le plus rigoureux ; tous les autres, & même quelques-uns des plus célebres dans l'hiſtoire, & dont les actions ont jetté le plus grand éclat, n'ont été, quelque éloge qu'on donne à l'étendue de leurs lumieres, que des eſprits très-communs. C'eſt à la force de leur caractere (1), plus qu'à celle de leur eſprit,

(1) Les caracteres forts, & par cette raiſon, ſouvent

qu'ils doivent leur célébrité. Le peu de progrès de la législation, la médiocrité des ouvrages divers & preſque inconnus, qu'ont laiſſé les Auguſte, les Tibere, les Titus, les Antonin, les Adrien, les Maurice & les Charles-Quint, & qu'ils ont compoſés dans le genre même où ils devoient exceller, ne prouve que trop cette opinion.

La concluſion générale de ce diſcours, c'eſt que le génie eſt commun, & les circonſtances propres à le développer très-rares. Si l'on peut comparer le profane avec le ſacré, on peut dire qu'en ce genre il eſt beaucoup d'appellés & peu d'élus.

L'inégalité d'eſprit qu'on remarque entre les hommes, dépend donc, & du gouvernement ſous lequel ils vivent, & du ſiecle plus ou moins heureux où ils naiſſent, & de l'éducation meilleure ou moins bonne qu'ils reçoivent, & du deſir plus ou moins vif qu'ils ont de ſe diſtinguer, & enfin des idées plus ou moins grandes, ou fécondes, dont ils font l'objet de leurs méditations.

---

injuſtes, ſont, en matiere de politique, encore plus propres aux grandes choſes, que de grands eſprits ſans caractere. Il faut, dit Céſar, plutôt exécuter que conſulter les entrepriſes hardies. Cependant ces grands caracteres ſont plus communs que les grands eſprits. Une grande paſſion, qui ſuffit pour former un grand caractere, n'eſt encore qu'un moyen d'acquérir un grand eſprit. Auſſi, entre trois ou quatre cents miniſtres ou rois, trouve-t-on ordinairement un grand caractere, lorſqu'entre deux ou trois mille on n'eſt pas toujours ſûr de trouver un grand eſprit; ſuppoſé qu'il n'y ait d'autre génies vraiment légiſlatifs que ceux de Minos, de Confucius, de Lycurgue, &c.

L'homme de génie n'eſt donc que le produit des circonſtances dans leſquelles cet homme s'eſt trouvé (1). Auſſi tout l'art de l'éducation conſiſte à placer les jeunes gens dans un concours de circonſtances propres à développer en eux le germe de l'eſprit & de la vertu. L'amour du paradoxe ne m'a point conduit à cette concluſion ; mais le ſeul deſir du bonheur des hommes. J'ai ſenti, & ce qu'une bonne éducation répandroit de lumieres, de vertus, &, par conſéquent, de bonheur dans la ſociété ; & combien la

(1) L'opinion que j'avance, conſolante pour la vanité de la plupart des hommes, en devroit être favorablement accueillie. Selon mes principes, ce n'eſt point à la cauſe humiliante d'une organiſation moins parfaite qu'ils doivent attribuer la médiocrité de leur eſprit ; mais à l'éducation qu'ils ont reçue, ainſi qu'aux circonſtances dans leſquelles ils ſe ſont trouvés. Tout homme médiocre, conformément à mes principes, eſt en droit de penſer que, s'il eût été plus favoriſé de la fortune, s'il fût né dans un certain ſiecle, un certain pays, il eût été lui-même ſemblable aux grands hommes dont il eſt forcé d'admirer le génie. Cependant, quelque favorable que ſoit cette opinion à la mediocrité de la plupart des hommes, elle doit déplaire généralement ; parce qu'il n'eſt preſque point d'homme qui ſe croie un homme médiocre, & qu'il n'eſt point de ſtupide qui, tous les jours, ne remercie, avec complaiſance, la nature, du ſoin particulier qu'elle a pris de ſon organiſation. En conſéquence, il n'eſt preſque point d'hommes qui ne doivent traiter de paradoxe, des principes qui choquent ouvertement leurs prétentions. Toute vérité qui bleſſe l'orgueil, lutte long-temps contre ce ſentiment, avant que d'en pouvoir triompher. On n'eſt juſte que lorſqu'on a intérêt

perſuaſion où l'on eſt que le génie & la vertu ſont de purs dons de la nature, s'oppoſoit aux progrès de la ſcience & de l'éducation, & favoriſoit, à cet égard, la pareſſe & la négligence. C'eſt dans cette vue, qu'examinant ce que pouvoient ſur nous la nature & l'éducation, je me ſuis apperçu que l'éducation nous faiſoit ce que nous ſommes : en conſéquence, j'ai cru qu'il étoit du devoir d'un citoyen d'annoncer une vérité propre à réveiller l'attention ſur les moyens de perfectionner cette même éduca-

---

de l'être. Si le bourgeois exagere moins les avantages de la naiſſance que le grand ſeigneur, s'il en apprécie mieux la valeur, ce n'eſt pas qu'il ſoit plus ſenſé : ſes inférieurs n'ont que trop ſouvent à ſe plaindre de la ſotte hauteur dont il accuſe les grands ſeigneurs : la juſteſſe de ſon jugement n'eſt donc qu'un effet de ſa vanité : c'eſt que, dans ce cas particulier, il a intérêt d'être raiſonnable. J'ajouterai à ce que je viens de dire, que les principes ci-deſſus établis, en les ſuppoſant vrais, trouveront encore des contradicteurs dans tous ceux qui ne les peuvent admettre, ſans abandonner d'anciens préjugés. Parvenus à un certain âge, la pareſſe nous irrite contre toute idée neuve, qui nous impoſe la fatigue de l'examen. Une opinion nouvelle ne trouve de partiſans que parmi ceux des gens d'eſprit qui, trop jeunes encore pour avoir arrêté leurs idées, avoir ſenti l'aiguillon de l'envie, ſaiſiſſent avidement le vrai par-tout où ils l'apperçoivent. Eux ſeuls, comme je l'ai déjà dit, rendent témoignage à la vérité, la préſentent, la font percer, & l'établiſſent dans le monde; c'eſt d'eux ſeuls qu'un philoſophe peut attendre quelque éloge : la plupart des autres hommes ſont des juges corrompus par la pareſſe, ou par l'envie.

tion. Et c'eſt pour jetter encore plus de jour ſur une matiere ſi importante, que je tâcherai, dans le diſcours ſuivant, de fixer, d'une maniere préciſe, les idées différentes qu'on doit attacher aux divers noms donnés à l'eſprit.

DE L'ESPRIT.

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

CHAPITRE PREMIER.

Du Génie.

Beaucoup d'auteurs ont écrit ſur le génie : la plupart l'ont conſidéré comme un feu, une inſpiration, un enthouſiaſme divin ; & l'on a pris ces métaphores pour des définitions.

Quelque vagues que ſoient ces eſpeces de définitions, la même raiſon cependant qui nous fait dire que le feu eſt chaud, & mettre au nombre de ſes propriétés l'effet qu'il produit ſur nous, a dû faire donner le nom de feu à toutes les idées & les ſentiments propres à remuer nos paſſions, & à les allumer vivement en nous.

Peu d'hommes ont ſenti que ces métaphores applicables à certaines eſpeces de génie, tel que celui de la poéſie ou de l'éloquence, ne l'étoient point à des génies de réflexion, tels que ceux de Locke & de Newton.

Pour avoir une définition exacte du mot *génie*, & généralement de tous les noms divers donnés à l'eſprit, il faut s'élever à des idées plus générales; &, pour cet effet, prêter une oreille extrêmement attentive aux jugements du public.

Le public place également au rang des génies les Deſcarte, les Newton, les Locke, les Monteſquieu, les Corneille, les Moliere, &c. Le nom de génies qu'il donne à des hommes ſi différents, ſuppoſe donc une qualité commune qui caractériſe en eux le génie.

Pour reconnoître cette qualité, remontons juſqu'à l'étymologie du mot *génie*, puiſque c'eſt communément dans ces étymologies que le public manifeſte le plus clairement les idées qu'il attache aux mots.

Celui de *génie* dérive de *gignere*, *gigno*, *j'enfante*, *je produis*; il ſuppoſe toujours *invention*: & cette qualité eſt la ſeule qui appartienne à tous les génies différents.

Les inventions ou les découvertes ſont de deux eſpeces. Il en eſt que nous devons au haſard; telles ſont la bouſſole, la poudre à canon, & généralement preſque toutes les découvertes que nous avons faites dans les arts.

Il en eſt d'autres que nous devons au génie: &, par ce mot de découverte, on doit alors entendre une nouvelle combinaiſon, un rapport nouveau apperçu entre certains objets ou certaines idées. On obtient le titre d'homme de génie, ſi les idées, qui réſultent de ce rapport, forment un grand enſemble, ſont fécondes en vérités, & intéreſſantes pour l'humanité (1). Or, c'eſt le haſard qui choiſit preſque

(1) Le neuf & le ſingulier, dans les idées, ne ſuffit

toujours pour nous les ſujets de nos méditations. Il a donc plus de part qu'on n'imagine aux ſuccès des grands hommes, puiſqu'il leur fournit les ſujets plus ou moins intéreſſants qu'ils traitent, & que c'eſt ce même haſard qui les fait naître dans un moment où ces grands hommes peuvent faire époque.

Pour éclaircir ce mot *époque*, il faut obſerver que tout inventeur dans un art ou une ſcience, qu'il tire, pour ainſi dire, du berceau, eſt toujours ſurpaſſé par l'homme d'eſprit qui le ſuit dans la même carriere; & ce ſecond par un troiſieme, ainſi de ſuite, juſqu'à ce que cet art ait fait de certains progrès. En eſt-on au point où ce même art peut recevoir le dernier degré de perfection, ou du moins le degré néceſſaire pour en conſtater la perfection chez un peuple? alors celui qui la lui donne, obtient le titre de génie, ſans avoir quelquefois avancé cet art dans une proportion plus grande que ne l'ont fait ceux qui l'ont précédé. Il ne ſuffit donc pas d'avoir du génie pour en avoir le titre.

Depuis les tragédies de la paſſion juſqu'aux poëtes Hardy & Rotrou, & juſqu'à la Mariamne de Triſtan, le théatre François acquiert ſucceſſivement une infinité de degrés de perfection. Corneille naît dans un moment où la perfection qu'il ajoute à cet art, doit faire époque; Corneille eſt un génie (1).

---

pas pour mériter le titre de génie; il faut, de plus, que ces idées neuves ſoient ou belles, ou générales, ou extrêmement intéreſſantes. C'eſt en ce point que l'ouvrage de génie differe de l'ouvrage original, principalement caractériſé par la ſingularité.

(1) Ce n'eſt pas que la tragédie ne fût encore, du

Je ne prétends nullement, par cette obſervation, diminuer la gloire de ce grand poëte, mais prouver ſeulement que la loi de continuité eſt toujours exactement obſervée, & qu'il n'y a point de ſauts dans la nature (1). Auſſi peut-on appliquer aux ſciences l'obſervation faite ſur l'art dramatique.

Kepler trouve la loi dans laquelle les corps doivent peſer les uns ſur les autres. Newton, par l'application heureuſe qu'un calcul très-ingénieux lui permet d'en faire au ſyſtême céleſte, aſſure l'exiſtence de cette loi : Newton fait époque ; il eſt mis au rang des génies.

Ariſtote, Gaſſendi, Montaigne, entrevoient confuſément que c'eſt à nos ſenſations que nous devons toutes nos idées : Locke éclaircit, approfondit ce

---

temps de Corneille, ſuſceptible de nouvelles perfections. Racine a prouvé qu'on pouvoit écrire avec plus d'élégance ; Crébillon, qu'on pouvoit y porter plus de chaleur ; & Voltaire eût, ſans contredit, fait voir qu'on pouvoit y mettre plus de pompe & de ſpectacle, ſi le théatre, toujours couvert de ſpectateurs, ne ſe fût pas abſolument oppoſé à ce genre de beauté ſi connu des Grecs.

(1) Il eſt, en ce genre, mille ſources d'illuſion. Un homme ſait parfaitement une langue étrangere : c'eſt, ſi l'on veut, l'Eſpagnol. Si les écrivains Eſpagnols nous ſont alors ſupérieurs dans le genre dramatique, l'auteur François, qui profitera de la lecture de leurs ouvrages, ne ſurpaſſât-il que de peu ſes modeles, doit paroître un homme extraordinaire à des compatriotes ignorants. On ne doutera pas qu'il n'ait porté cet art à ce haut degré de perfection auquel il ſeroit impoſſible que l'eſprit humain pût d'abord l'élever.

principe, en conſtate la vérité par une infinité d'applications; & Locke eſt un génie.

Il eſt impoſſible qu'un grand homme ne ſoit toujours annoncé par un autre grand homme (1). Les ouvrages du génie ſont ſemblables à quelques-uns de ces ſuperbes monuments de l'antiquité, qui, exécutés par pluſieurs générations de rois, portent le nom de celui qui les acheve.

Mais, ſi le haſard, c'eſt-à-dire, l'enchaînement des effets dont nous ignorons les cauſes, a tant de part à la gloire des hommes illuſtres dans les arts & dans les ſciences; s'il détermine l'inſtant dans lequel ils devoient naître pour faire époque, & recevoir le nom de génie; quelle influence plus grande encore ce même haſard n'a-t-il pas ſur la réputation des hommes d'état.

Céſar & Mahomet ont rempli la terre de leur renommée. Le dernier eſt, dans la moitié de l'univers, reſpecté comme l'ami de Dieu; dans l'autre, il eſt honoré comme un grand génie: cependant, ce Mahomet, ſimple courtier d'Arabie, ſans lettres,

(1) Je pourrois même dire, accompagné de quelques grands hommes. Quiconque ſe plaît à conſidérer l'eſprit humain, voit, dans chaque ſiecle, cinq ou ſix hommes d'eſprit tourner autour de la découverte que fait l'homme de génie. Si l'honneur en reſte à ce dernier, c'eſt que cette découverte eſt, entre ſes mains, plus féconde que dans les mains de tout autre; c'eſt qu'il rend ſes idées avec plus de force & de netteté; & qu'enfin on voit toujours, à la maniere différente dont les hommes tirent parti d'un principe ou d'une découverte, à qui ce principe ou cette découverte appartient.

ſans éducation, & dupe lui-même en partie du fanatiſme qu'il inſpiroit, avoit été forcé, pour compoſer le médiocre & ridicule ouvrage nommé Al-Koran, d'avoir recours à quelques moines Grecs. Or, comment, dans un tel homme, ne pas reconnoître l'ouvrage du haſard, qui le place dans les temps & les circonſtances où devoit s'opérer la révolution à laquelle cet homme hardi ne fit gueres que prêter ſon nom ?

Qui doute que ce même haſard, ſi favorable à Mahomet, n'ait auſſi contribué à la gloire de Céſar ? Non que je prétende rien retrancher des louanges dues à ce héros : mais enfin Sylla avoit, comme lui, aſſervi les Romains. Les faits de guerre ne ſont jamais circonſtanciés dans l'hiſtoire, pour juger ſi Céſar étoit réellement ſupérieur à Sertorius, où à quelque autre capitaine ſemblable. S'il eſt le ſeul des Romains qu'on ait comparé au vainqueur de Darius, c'eſt que tous deux aſſervirent un grand nombre de nations. Si la gloire de Céſar a terni celle de preſque tous les grands capitaines de la république, c'eſt qu'il jetta par ſes victoires les fondements du trône qu'Auguſte affermit (1) ; c'eſt que ſa dictature fut l'époque

(1) Ce n'eſt pas que Céſar ne fût un des plus grands généraux, même au jugement ſévere de Machiavel, qui efface de la liſte des capitaines célebres tous ceux qui, avec de petites armées, n'ont pas exécuté de grandes choſes & des choſes nouvelles.

» Si, pour exciter leur verve, ajoute cet illuſtre au-
» teur, on voit de grands poëtes prendre Homere pour
» modele, ſe demander, en écrivant : *Homere eût-il penſé,*
» *ſe fût-il exprimé comme moi ?* Il faut pareillement qu'un

de

de la ſervitude des Romains ; & qu'il fit dans l'univers une révolution dont l'éclat dut néceſſairement ajouter à la célébrité que ſes grands talents lui avoient méritée.

Quelque rôle que je faſſe jouer au haſard, quelque part qu'il ait à la réputation des grands hommes, le haſard cependant ne fait rien qu'en faveur de ceux qu'anime le deſir vif de la gloire.

Ce deſir, comme je l'ai déjà dit, fait ſupporter ſans peine la fatigue de l'étude & de la méditation. Il doue un homme de cette conſtance d'attention néceſſaire pour s'illuſtrer dans quelque art ou quelque ſcience que ce ſoit. C'eſt à ce deſir qu'on doit cette hardieſſe de génie qui cite au tribunal de la raiſon les opinions, les préjugés & les erreurs conſacrées par les temps.

C'eſt ce deſir ſeul qui, dans les ſciences ou les arts, nous éleve à des vérités nouvelles, ou nous procure des amuſements nouveaux. Ce deſir enfin eſt l'ame de l'homme de génie : il eſt la ſource de ſes ridicules (1) & de ſes ſuccès ; ſuccès qu'il ne doit

---

» grand Général, admirateur de quelque grand capitaine » de l'antiquité, imite Scipion & Ziska, dont l'un s'étoit » propoſé Cyrus, & l'autre Annibal pour modele «.

(1) Tout homme abſorbé dans des méditations profondes, occupé d'idées grandes & générales, vit, & dans l'oubli de ces attentions, & dans l'ignorance de ces uſages qui ſont la ſcience des gens du monde : auſſi leur paroît-il preſque toujours ridicule. Peu d'entre les gens du monde ſentent que la connoiſſance des petites choſes ſuppoſe preſque toujours l'ignorance des grandes ; que tout homme qui mene à peu-près la vie de tout le monde,

ordinairement qu'à l'opiniâtreté avec laquelle il ſe concentre dans un ſeul genre. Une ſcience ſuffit pour remplir toute la capacité d'une ame : auſſi n'eſt-il pas & ne peut-il y avoir de genie univerſel.

La longueur des méditations néceſſaires pour ſe rendre ſupérieur dans un genre, comparée au court eſpace de la vie, nous démontre l'impoſſibilité d'exceller en pluſieurs genres.

D'ailleurs, il n'eſt qu'un âge, & c'eſt celui des paſſions, où l'on peut dévorer les premieres diffi-

---

n'a que les idées de tout le monde ; qu'un pareil homme ne s'éleve point au deſſus de la médiocrité ; & qu'enfin le génie ſuppoſe toujours, dans un homme, un deſir vif de la gloire, qui, le rendant inſenſible à toute eſpece de deſir, n'ouvre ſon ame qu'à la paſſion de s'éclairer.

Anaxagore en eſt un exemple. Il eſt preſſé par ſes amis de mettre ordre à ſes affaires, d'y ſacrifier quelques heures de ſon temps : *O mes amis !* leur répond-il, *vous me demandez l'impoſſible. Comment partager mon temps entre mes affaires & mes études, moi qui préfere une goutte de ſageſſe à des tonnes de richeſſes ?*

Corneille étoit, ſans doute, animé du même ſentiment, lorſqu'un jeune homme, auquel il avoit accordé ſa fille, & que l'état de ſes affaires mettoit dans la néceſſité de rompre ce mariage, vient le matin chez Corneille, perce juſques dans ſon cabinet : *Je viens*, lui dit-il, *Monſieur, retirer ma parole, & vous expoſer les motifs de ma conduite..... Eh ! Monſieur*, replique Corneille, *ne pouviez-vous, ſans m'interrompre, parler de tout cela à ma femme ? Montez chez elle : je n'entends rien à toutes ces affaires-là.*

Il n'eſt preſque point d'hommes de génie dont on ne puiſſe citer quelques traits pareils. Un domeſtique court,

cultés qui défendent l'accès de chaque ſcience. Cet âge paſſé, on peut apprendre encore à manier, avec plus d'adreſſe, l'outil dont on s'eſt toujours ſervi, à mieux développer ſes idées, à les préſenter dans un plus grand jour; mais on eſt incapable des efforts néceſſaires pour défricher un terrein nouveau.

Le génie, en quelque genre que ce ſoit, eſt toujours le produit d'une infinité de combinaiſons, qu'on ne fait que dans la premiere jeuneſſe.

Au reſte, par *génie*, je n'entends pas ſimplement

---

tout effrayé, dans le cabinet du ſavant Budé, lui dire que le feu eſt à la maiſon : *Eh bien!* lui répondit-il, *avertiſſez ma femme : je ne me mêle point des affaires du ménage.*

Le goût de l'étude ne ſouffre aucune diſtraction. C'eſt à la retraite où ce goût retient les hommes illuſtres, qu'ils doivent ces mœurs ſimples & ces réponſes inattendues & naïves, qui, ſi ſouvent, fourniſſent aux gens médiocres des prétextes de ridiculiſer le génie, que je citerai, à ce ſujet, deux traits du célebre La Fontaine. Un de ſes amis, qui, ſans doute, avoit ſa converſion fort à cœur, lui prête un jour ſon *Saint Paul.* La Fontaine le lit avec avidité : mais, né très-doux & très-humain, il eſt bleſſé de la dureté apparente des écrits de l'apôtre; il ferme le livre, le reporte à ſon ami, & lui dit : *Je vous rends votre livre : ce Saint Paul-là n'eſt pas un homme.* C'eſt avec la même naïveté, que, comparant un jour Saint Auguſtin à Rabelais : *Comment*, s'écrioit La Fontaine, *des gens de goût peuvent-ils préférer la lecture d'un Saint Auguſtin à celle de ce Rabelais ſi naïf & ſi amuſant ?*

Tout homme qui ſe concentre dans l'étude d'objets intéreſſants, vit iſolé au milieu du monde. Il eſt toujours lui, & preſque jamais les autres; il doit donc leur paroître preſque toujours ridicule.

le génie des découvertes dans les ſciences, ou de l'invention dans le fond & le plan d'un ouvrage; il eſt encore un génie de l'expreſſion. Les principes de l'art d'écrire ſont encore ſi obſcurs & ſi imparfaits; il eſt en ce genre ſi peu de *données*, qu'on n'obtient point le titre de grand écrivain, ſans être réellement inventeur en ce genre.

La Fontaine & Boileau ont porté peu d'invention dans le fond des ſujets qu'ils ont traités : cependant l'un & l'autre ſont, avec raiſon, mis au rang des génies; le premier, par la naïveté, le ſentiment & l'agrément qu'il a jetté dans ſes narrations; le ſecond, par la correction, la force & la poéſie de ſtyle qu'il a miſes dans ſes ouvrages. Quelques reproches qu'on faſſe à Boileau, on eſt forcé de convenir qu'en perfectionnant infiniment l'art de la verſification, il a réellement mérité le titre d'inventeur.

Selon les divers genres auxquels on s'applique, l'une ou l'autre de ces différentes eſpeces de génie ſont plus ou moins deſirables. Dans la poéſie, par exemple, le génie de l'expreſſion eſt, ſi je l'oſe dire, le génie de néceſſité. Le poëte épique le plus riche dans l'invention des fonds, n'eſt point lu s'il eſt privé du génie de l'expreſſion; au contraire, un poëme bien verſifié, & plein de beautés de détail & de poéſie, fut-il d'ailleurs ſans invention, ſera toujours favorablement accueilli du public.

Il n'en eſt pas ainſi des ouvrages philoſophiques : dans ces ſortes d'ouvrages, le premier mérite eſt celui du fond. Pour inſtruire les hommes, il faut, ou leur préſenter une vérité nouvelle, ou leur montrer le rapport qui lie enſemble des vérités qui leur paroiſſent iſolées. Dans le genre inſtructif, la beauté,

l'élégance de la diction & l'agrément des détails ne ſont qu'un mérite ſecondaire. Auſſi, parmi les modernes, a-t-on vu des philoſophes ſans force, ſans grace, & même ſans netteté dans l'expreſſion, obtenir encore une grande réputation. L'obſcurité de leurs écrits peut quelque temps les condamner à l'oubli; mais enfin ils en ſortent: il naît tôt ou tard un eſprit pénétrant & lumineux, qui, ſaiſiſſant les vérités contenues dans leurs ouvrages, les dégage de l'obſcurité qui les couvre, & ſait les expoſer avec clarté. Cet eſprit lumineux partage avec les inventeurs le mérite & la gloire de leurs découvertes. C'eſt un laboureur qui déterre un tréſor, & partage avec le propriétaire du fonds les richeſſes qui s'y trouvent enfermées.

D'après ce que j'ai dit de l'invention des fonds & du génie de l'expreſſion, il eſt facile d'expliquer comment un écrivain, déjà célebre, peut compoſer de mauvais ouvrages: il ſuffit, pour cet effet, qu'il écrive dans un genre où l'eſpece de génie dont il eſt doué, ne joue, ſi je l'oſe dire, qu'un rôle ſecondaire. C'eſt la raiſon pour laquelle le poëte célebre peut être un mauvais philoſophe, & l'excellent philoſophe un poëte médiocre; pourquoi le romancier peut mal écrire l'hiſtoire, & l'hiſtorien mal faire un roman.

La concluſion de ce chapitre, c'eſt que, ſi le génie ſuppoſe toujours l'invention, toute invention cependant ne ſuppoſe pas le génie. Pour obtenir le titre d'homme de génie, il faut que cette invention porte ſur des objets généraux & intéreſſants pour l'humanité; il faut de plus naître dans le moment où, par ſes talents & ſes découvertes, celui qui cul-

tive les arts & les ſciences, puiſſe faire époque dans le monde ſavant. L'homme de génie eſt donc en partie l'œuvre du haſard ; c'eſt le haſard qui, toujours en action, prépare les découvertes, rapproche inſenſiblement les vérités, toujours inutiles, lorſqu'elles ſont trop éloignées les unes des autres, & qui fait naître l'homme de génie dans l'inſtant précis où les vérités, déjà rapprochées, lui donnent des principes généraux & lumineux : le génie s'en ſaiſit, les préſente, & quelque partie de l'empire des arts ou des ſciences en eſt éclairée. Le haſard remplit donc auprès du génie l'office de ces vents qui, diſperſés aux quatre coins du monde, s'y chargent des matieres inflammables qui compoſent les météores : ces matieres pouſſées vaguement dans les airs, n'y produiſent aucun effet, juſqu'au moment où, par des ſouffles contraires, portées impétueuſement les unes contre les autres, elles ſe choquent en un point ; alors l'éclair s'allume & brille, & l'horizon eſt éclairé.

CHAPITRE II.

De l'Imagination & du Sentiment.

La plupart de ceux qui, juſqu'à préſent, ont traité de l'imagination, ont trop reſtreint ou trop étendu la ſignification de ce mot. Pour attacher une idée préciſe à cette expreſſion, remontons à l'étymologie du mot *imagination ;* il dérive du Latin *imago*, image.

Pluſieurs ont confondu la mémoire & l'imagination. Ils n'ont point ſenti qu'il n'eſt point de mots exactement ſynonimes ; que la mémoire conſiſte dans un ſouvenir net des objets qui ſe ſont préſentés à nous ; & l'imagination, dans une combinaiſon, un aſſemblage nouveau d'images & un rapport de convenances apperçues entre ces images & le ſentiment qu'on veut exciter. Eſt-ce la terreur ? l'imagination donne l'être aux ſpinx, aux furies. Eſt-ce l'étonnement ou l'admiration ? elle crée le jardin des Heſpérides, l'iſle enchantée d'Armide, & le palais d'Atlante.

L'imagination eſt donc l'invention en fait d'images (1), comme l'eſprit l'eſt en fait d'idées.

La mémoire, qui n'eſt que le ſouvenir exact des

(1) On ne doit réellement le nom d'homme d'imagination qu'à celui qui rend ſes idées par des images. Il eſt vrai que, dans la converſation, on confond preſque toujours l'imagination avec l'invention & la paſſion. Il eſt cependant facile de diſtinguer l'homme paſſionné de l'hom-

objets qui ſe ſont préſentés à nous, ne differe pas moins de l'imagination, qu'un portrait de Louis XIV, fait par Le Brun, differe du tableau compoſé (1) de la conquête de la Franche-Comté.

Il ſuit de cette définition de l'imagination, qu'elle n'eſt guere employée ſeule que dans les deſcriptions, les tableaux & les décorations. Dans tout autre cas, l'imagination ne peut ſervir que de vêtement aux idées & aux ſentiments qu'on nous préſente. Elle jouoit autrefois un plus grand rôle dans le monde; elle expliquoit preſque ſeule tous les phénomenes de la nature. C'étoit de l'urne ſur laquelle s'appuyoit une Naïade, que ſortoient les ruiſſeaux qui ſerpentoient dans les vallons; les forêts & les plaines ſe couvroient de verdure par les ſoins des Dryades & des Napées; les rochers détachés des montagnes étoient roulés dans les plaines par les Orcades; c'étoient les puiſſances de l'air, ſous les noms de génies ou de démons, qui déchaînoient les vents, & amonceloient les orages ſur les pays qu'elles vouloient ravager. Si, dans l'Europe, l'on n'abandonne plus à l'imagination l'explication des phénomenes de la phyſique; ſi l'on n'en fait uſage que pour jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes des ſciences, & qu'on attende de la ſeule expérience la révélation des ſecrets de la nature, il ne faut pas penſer que

---

me d'imagination, puiſque c'eſt preſque toujours faute d'imagination, qu'un poëte excellent dans le genre tragique ou comique, ne ſera ſouvent qu'un poëte médiocre dans l'épique ou le lyrique.

(1) Il faut ſe rappeller que Louis XIV ſe trouve peint dans ce tableau.

toutes les nations ſoient également éclairées ſur ce point. L'imagination eſt encore le philoſophe de l'Inde : c'eſt elle qui, dans le Tunquin, a fixé l'inſtant de la formation des perles (1) : c'eſt elle encore qui, peuplant les éléments de demi-dieux, créant, à ſon gré, des démons, des génies, des fées & des enchanteurs pour expliquer les phénomenes du monde phyſique, s'eſt, d'une aîle audacieuſe, ſou-

(1) L'imagination, ſoutenue de quelque tradition obſcure & ridicule, enſeigne, à ce ſujet, qu'un roi du Tunquin, grand magicien, avoit forgé un arc d'or pur ; tous les traits décochés de cet arc portoient des coups mortels : armé de cet arc, lui ſeul mettoit une armée en déroute. Un roi voiſin l'attaque avec une armée nombreuſe : il éprouve la puiſſance de cette arme, il eſt battu, fait un traité, & obtient, pour ſon fils, la fille du roi vainqueur. Dans l'ivreſſe des premieres nuits, le nouvel époux conjure ſa femme de ſubſtituer à l'arc magique de ſon pere, un arc abſolument ſemblable. L'amour imprudent le promet, exécute ſa promeſſe, & ne ſoupçonne point le crime. Mais, à peine le gendre eſt-il armé de l'arc merveilleux, qu'il marche contre ſon beau-pere, le défait, & le force à fuir avec ſa fille ſur les côtes inhabitées de la mer. C'eſt là qu'un démon apparoît au roi du Tunquin, & lui fait connoître l'auteur de ſes infortunes. Le pere indigné ſaiſit ſa fille, tire ſon cimeterre : elle proteſte en vain de ſon innocence, elle le trouve inflexible. Elle lui prédit alors que les gouttes de ſon ſang ſe changeront en autant de perles, dont la blancheur rendra aux ſiecles à venir témoignage de ſon imprudence & de ſon innocence. Elle ſe tait. Le pere la frappe, le ſang coule : la métamorphoſe commence ; & la côte, ſouillée de ce parricide, eſt encore celle où l'on pêche les plus belles perles.

vent élevée juſqu'à ſon origine. Après avoir long-temps parcouru les déſerts immeſurables de l'eſpace & de l'éternité, elle eſt enfin forcée de s'arrêter en un point; ce point marqué, le temps commence. L'air obſcur, épais & ſpiritueux, qui, ſelon le *Taautus* des Phéniciens, couvroit le vaſte abîme, eſt affecté d'amour pour ſes propres principes; cet amour produit un mêlange, & ce mêlange reçoit le nom de *deſir*; ce deſir conçoit le *mud* ou la corruption aqueuſe; cette corruption contient le germe de l'univers & les ſemences de toutes les créatures. Des animaux intelligents, ſous le nom de *ζophaſémin*, ou de contemplateurs des cieux, reçoivent l'être: le ſoleil luit; les terres & les mers ſont échauffées de ſes rayons; elles les réfléchiſſent, & en embraſent les airs: les vents ſoufflent, les nuages s'élevent, ſe frappent; &, de leur choc, rejailliſſent les éclairs & le tonnerre; ſes éclats réveillent les animaux intelligents, qui frappés d'effroi, ſe meuvent & fuient, les uns dans les cavernes de la terre, les autres dans les gouffres de l'océan.

La même imagination, qui, jointe à quelques principes d'une fauſſe philoſophie, avoit, dans la Phénicie, décrit ainſi la formation de l'univers, ſut, dans les divers pays, débrouiller ſucceſſivement le chaos de mille autres manieres différentes (1).

(1) Elle aſſure, au royaume de Lao, que la terre & le ciel ſont de toute éternité. Seize mondes terreſtres ſont ſoumis au nôtre, & les plus élevés ſont les plus délicieux. Une flamme, détachée, tous les trente-ſix mille ans, des abymes du firmament, enveloppe la terre comme l'écorce embraſſe le tronc, & la réſout en eau. La

Dans la Grece, elle inſpiroit Héſiode, lorſque, plein de ſon enthouſiaſme, il dit : » Au commence-
» ment étoient le chaos, le noir érebe & le tartare,
» Les temps n'exiſtoient point encore, lorſque la
» nuit éternelle, qui, ſur des aîles étendues & pe-
» ſantes, parcouroit les immenſes plaines de l'eſpa-
» ce, s'abat tout-à-coup ſur l'érebe : elle y dépoſe
» un œuf ; l'érebe le reçoit dans ſon ſein, le fécon-
» de : l'amour en ſort. Il s'éleve ſur des ailes do-
» rées, il s'unit au chaos : cette union donne l'être
» aux cieux, à la terre, aux dieux immortels, aux
» hommes & aux animaux. Déjà Vénus, conçue
» dans le ſein des mers, s'eſt élevée ſur la ſurface
» des eaux ; tous les corps animés s'arrêtent pour
» la contempler ; les mouvements que l'amour avoit
» vaguement imprimés dans toute la nature, ſe di-

---

nature, réduite quelques inſtants à cet état, eſt réviviſiée par un génie du premier ciel. Il deſcend, porté ſur les aîles des vents ; leur ſouffle fait écouler les eaux, le terrein humide eſt deſſéché, les plaines, les forêts ſe couvrent de verdure, & la terre reprend ſa premiere forme.

Au dernier embraſement qui précéda, diſent les habitants de Lao, le ſiecle de Xaca, un Mandarin, nommé *Pontabobamy-ſuan*, s'abaiſſe ſur la ſurface des eaux : une fleur ſurnage ſur leur immenſité ; le Mandarin l'apperçoit, la partage d'un coup de ſon cimeterre. Par une métamorphoſe ſubite, la fleur, détachée de ſa tige, ſe change en fille ; la nature n'a jamais rien produit de ſi beau. Le Mandarin, épris pour elle de la plus violente ardeur, lui déclare ſa tendreſſe. L'amour de la virginité rend la fille inſenſible aux larmes de ſon amant. Le Mandarin reſ-

» rigent vers la beauté. Pour la premiere fois, l'or-
» dre, l'équilibre & le deſſein ſont connus à l'uni-
» vers «.

Voilà, dans le premier ſiecle de la Grece, de quelle maniere l'imagination conſtruiſit le palais du monde. Maintenant, plus ſage dans ſes conceptions, c'eſt par la connoiſſance de l'hiſtoire préſente de la terre qu'elle s'éleve à la connoiſſance de ſa formation. Inſtruite par une infinité d'erreurs, elle ne marche plus, dans l'explication des phénomenes de la nature, qu'à la ſuite de l'expérience; elle ne s'abandonne à elle-même que dans les deſcriptions & les tableaux.

C'eſt alors qu'elle peut créer ces êtres & ces lieux nouveaux, que la poéſie, par la préciſion de ſes tours, la magnificence de l'expreſſion & la propriété des mots rend viſibles aux yeux des lecteurs.

---

pecte ſa vertu; mais, ne pouvant ſe priver entiérement de ſa vue, il ſe place à quelque diſtance d'elle: c'eſt de là qu'ils ſe dardent réciproquement des regards enflammés, dont l'influence eſt telle, que la fille conçoit & enfante ſans perdre ſa virginité. Pour ſubvenir à la nourriture des nouveaux habitants de la terre, le Mandarin fait retirer les eaux; il creuſe les vallées, éleve les montagnes, & vit parmi les hommes, juſqu'à ce qu'enfin laſſé du ſéjour de la terre, il vole vers le ciel: mais les portes lui en ſont fermées, & ne ſe r'ouvrent qu'après qu'il a, ſur le monde terreſtre, ſubi une longue & rude pénitence. Tel eſt, au royaume de Lao, le tableau poétique que l'imagination nous fait de la génération des êtres; tableau, dont la compoſition variée a, chez les différents peuples, été plus ou moins grande ou bizarre, mais toujours donnée par l'imagination.

S'agit-il de peintures hardies ? L'imagination ſait que les plus grands tableaux, fuſſent-ils les moins corrects, ſont les plus propres à faire impreſſion ; qu'on préfere à la lumiere douce & pure des lampes allumées devant les autels les jets mêlés de feu, de cendre & de fumée lancés par l'Ethna.

S'agit-il d'un tableau voluptueux ? C'eſt Adonis que l'imagination conduit avec l'Albane au milieu d'un bocage : Vénus y paroît endormie ſur des roſes ; la déeſſe ſe réveille ; l'incarnat de la pudeur couvre ſes joues ; un voile léger dérobe une partie de ſes beautés ; l'ardent Adonis les dévore ; il ſaiſit la déeſſe, triomphe de ſa réſiſtance ; le voile eſt arraché d'une main impatiente, Vénus eſt nue, l'albâtre de ſon corps eſt expoſé aux regards du deſir : & c'eſt là que le tableau reſte vaguement terminé, pour laiſſer aux caprices & aux fantaiſies variées de l'amour le choix des careſſes & des attitudes.

S'agit-il de rendre un fait ſimple ſous une image brillante ? d'annoncer, par exemple, la diſſenſion qui s'éleve entre les citoyens ? L'imagination repréſentera la paix qui ſort éplorée de la ville, en abaiſſant ſur ſes yeux l'olivier qui lui ceint le front. C'eſt ainſi que dans la poéſie l'imagination ſait tout expoſer ſous de courtes images, ou ſous des allégories qui ne ſont proprement que des métaphores prolongées.

Dans la philoſophie, l'uſage qu'on en peut faire eſt infiniment plus borné ; elle ne ſert alors, comme je l'ai dit plus haut, qu'à jetter plus de clarté & d'agrément ſur les principes. Je dis plus de clarté, parce que les hommes qui s'entendent aſſez bien, lorſqu'ils prononcent des mots qui peignent des objets

ſenſibles, tels que *chêne*, *océan*, *ſoleil*, ne s'entendent plus lorſqu'ils prononcent les mots *beauté*, *juſtice*, *vertu*, dont la ſignification embraſſe un grand nombre d'idées. Il leur eſt preſque impoſſible d'attacher la même collection d'idées au même mot; & de là ces diſputes éternelles & vives, qui ſi ſouvent ont enſanglanté la terre.

L'imagination, qui cherche à revêtir d'images ſenſibles les idées abſtraites & les principes des ſciences, prête donc infiniment de clarté & d'agrément à la philoſophie.

Elle n'embellit pas moins les ouvrages de ſentiment. Quand l'Arioſte conduit Roland dans la grotte où doit ſe rendre Angélique, avec quel art ne décore-t-il pas cette grotte ? Ce ſont par-tout des inſcriptions gravées par l'amour, des lits de gazon dreſſés par le plaiſir; le murmure des ruiſſeaux, la fraîcheur de l'air, les parfums des fleurs, tout s'y raſſemble pour exciter les deſirs de Roland. Le poëte ſait que plus cette grotte embellie promettra de plaiſir, & portera d'ivreſſe dans l'ame du héros, plus ſon déſeſpoir ſera violent, lorſqu'il y apprendra la trahiſon d'Angélique, & plus ce tableau excitera dans l'ame des lecteurs de ces mouvements tendres auxquels ſont attachés leurs plaiſirs.

Je terminerai ce morceau ſur l'imagination par une fable orientale, peut-être incorrecte à certains égards, mais très-ingénieuſe, & très-propre à prouver combien l'imagination peut quelquefois prêter de charme au ſentiment. C'eſt un amant fortuné qui, ſous le voile d'une allégorie, attribue ingénieuſement à ſa maîtreſſe & à l'amour qu'il a pour elle, les qualités qu'on admire en lui.

» J'étois, un jour, dans le bain : une terre odo-
» rante, d'une main aimée, paſſa dans la mienne.
» Je lui dis : Es-tu le muſc ? es-tu l'ambre ? Elle me
» répondit : Je ne ſuis qu'une terre commune ; mais
» j'ai eu quelque liaiſon avec la roſe ; ſa vertu bien-
» faiſante m'a pénétrée ; ſans elle, je ne ſerois en-
» core qu'une terre commune (1) «.

J'ai, je penſe, nettement déterminé ce qu'on doit entendre par *imagination*, & montré, dans les différents genres l'uſage qu'on en peut faire. Je paſſe maintenant au ſentiment.

Le moment où la paſſion ſe réveille le plus fortement en nous, eſt ce qu'on appelle le *ſentiment*. Auſſi n'entend-on par *paſſion* qu'une continuité de ſentiments de même eſpece. La paſſion d'un homme pour une femme n'eſt que la durée de ſes deſirs & de ſes ſentiments pour cette même femme.

Cette définition donnée, pour diſtinguer enſuite les ſentiments des ſenſations, & ſavoir quelles idées différentes on doit attacher à ces deux mots, qu'on emploie ſouvent l'un pour l'autre, il faut ſe rappeller qu'il eſt des paſſions de deux eſpeces ; les unes qui nous ſont immédiatement données par la nature ; tels ſont les deſirs ou les beſoins phyſiques de boire, manger, &c ; les autres, qui, ne nous étant point immédiatement données par la nature, ſuppoſent l'établiſſement des ſociétés, & ne ſont proprement que des paſſions factices ; telles ſont l'ambition, l'orgueil, la paſſion du luxe, &c. Conſéquemment à ces deux eſpeces de paſſions, je diſtinguerai deux eſpeces de ſentiments. Les uns ont rapport aux

(1) Voyez *le Guliſtan ou l'empire des Ruſſes de Saadi.*

paſſions de la premiere eſpece, c'eſt-à-dire, à nos beſoins phyſiques, ils reçoivent le nom de ſenſations: les autres ont rapport aux paſſions factices, & ſont plus particuliérement connus ſous le nom de ſentiments. C'eſt de cette derniere eſpece dont il s'agit dans ce chapitre.

Pour s'en former une idée nette, j'obſerverai qu'il n'eſt point d'hommes ſans deſirs, ni, par conſéquent, ſans ſentiments; mais que ces ſentiments ſont en eux ou foibles ou vifs. Lorſqu'on n'en a que de foibles, on eſt cenſé n'en point avoir. Ce n'eſt qu'aux hommes fortement affectés qu'on accorde du ſentiment. Eſt-on ſaiſi d'effroi ? ſi cet effroi ne nous précipite pas dans de plus grands dangers que ceux qu'on veut éviter; ſi notre peur calcule & raiſonne, notre peur eſt foible, & l'on ne ſera jamais cité comme un homme peureux. Ce que je dis du ſentiment de la peur, je le dis également de celui de l'amour & de l'ambition.

Ce n'eſt qu'à des paſſions bien déterminées que l'homme doit ces mouvements fougueux & ces accès auxquels on donne le nom de ſentiment.

On eſt animé de ces paſſions, lorſqu'un deſir ſeul regne dans notre ame, y commande impérieuſement à des deſirs ſubordonnés. Quiconque cede ſucceſſivement à des deſirs différents, ſe trompe s'il ſe croit paſſionné; il prend en lui des goûts pour des paſſions.

Le deſpotiſme, ſi je l'oſe dire, d'un deſir auquel tous les autres ſont ſubordonnés, eſt donc en nous ce qui caractériſe la paſſion. Il eſt, en conſéquence, peu d'hommes paſſionnés & capables de ſentiments vifs.

Sou-

Souvent même les mœurs d'un peuple & la conſtitution d'un état s'oppoſent au développement des paſſions & des ſentiments. Que de pays où certaines paſſions ne peuvent ſe manifeſter, du moins par des actions ! Dans un gouvernement arbitraire, toujours ſujet à mille révolutions, ſi les Grands y ſont preſque toujours embraſés du feu de l'ambition, il n'en eſt pas ainſi d'un état monarchique, où les loix ſont en vigueur. Dans un pareil état, les ambitieux ſont à la chaîne, & l'on n'y voit que des intrigants, que je ne décore pas du titre d'ambitieux. Ce n'eſt pas qu'en ce pays une infinité d'hommes ne portent en eux le germe de l'ambition : mais, ſans quelques circonſtances ſingulieres, ce germe y meurt, ſans ſe développer. L'ambition eſt, dans ces hommes, comparable à ces feux ſouterreins, allumés dans les entrailles de la terre : ils y brûlent ſans exploſion, juſqu'au moment où les eaux y pénétrent, & que, raréfiées par le feu, elles ſoulevent, entr'ouvrent les montagnes, en ébranlant les fondements du monde.

Dans les pays où le germe de certaines paſſions & de certains ſentiments eſt étouffé, le public ne peut les connoître & les étudier que dans les tableaux qu'en donnent les écrivains célebres, & principalement les poëtes.

Le ſentiment eſt l'ame de la poéſie, & ſur-tout de la poéſie dramatique. Avant d'indiquer les ſignes auxquels on reconnoît, en ce genre, les grands peintres & les hommes à ſentiments, il eſt bon d'obſerver qu'on ne peint jamais bien les paſſions & les ſentiments, ſi l'on n'en eſt ſoi-même ſuſceptible. Place-t-on un héros dans une ſituation propre

à développer en lui toute l'activité des passions? Pour faire un tableau vrai, il faut être affecté des mêmes sentiments dont on décrit en lui les effets, & trouver en soi son modele. Si l'on n'est passionné, on ne saisit jamais ce point précis que le sentiment atteint, & qu'il ne franchit jamais (1): on est toujours en deçà ou au delà d'une nature forte.

D'ailleurs, pour réussir en ce genre, il ne suffit pas d'être, en général, susceptible de passions; il faut, de plus, être animé de celle dont on fait le tableau. Une espece de sentiment ne nous en fait pas deviner une autre. On rend toujours mal ce que l'on sent foiblement. Corneille, dont l'ame étoit plus élevée que tendre, peint mieux les grands politiques & les héros, qu'il ne peint les amants.

C'est principalement à la vérité des peintures qu'est, en ce genre, attachée la célébrité. Je sais cependant que d'heureuses situations, des maximes brillantes & des vers élégants, ont quelquefois, au théatre, obtenu les plus grands succès; mais, quelque mérite que suposent ces succès, ce mérite cependant n'est, dans le genre dramatique, qu'un mérite secondaire.

Le vers de caractere est, dans les tragédies, le vers qui fait sur nous le plus d'impression. Qui n'est pas frappé de cette scene où Catilina, pour réponse

(1) Dans les ouvrages du théatre rien de plus commun que de faire du sentiment avec de l'esprit. Veut-on peindre la vertu? On fera exécuter, en ce genre, à son héros des actions que les motifs qui le portent à la vertu, ne lui permettent point de faire. Il est peu de poëtes dramatiques exempts de ce défaut.

aux reproches d'aſſaſſinats que lui fait Lentulus, lui dit :

Crois que ces crimes
Sont de ma politique, & non pas de mon cœur.
. . . . . .
Forcé de ſe plier aux mœurs de ſes complices,

Il faut, ajoute-t-il, *qu'un chef de conjurés prenne ſucceſſivement tous les caracteres. Si je n'avois que des Lentulus dans mon parti,*

Et s'il n'étoit rempli que d'hommes vertueux,
Je n'aurois pas de peine à l'être encor plus qu'eux.

Quel caractere renfermé dans ces deux vers ! Quel chef de conjurés qu'un homme aſſez maître de lui pour être à ſon choix vertueux ou vicieux ! Quelle ambition enfin que celle qui peut, contre l'inflexibilité ordinaire des paſſions, plier à tous les caracteres le ſuperbe Catilina ! une telle ambition annonce le deſtructeur de Rome.

De pareils vers ne ſont jamais inſpirés que par les paſſions. Qui n'en eſt pas ſuſceptible, doit renoncer à les peindre. Mais, dira-t-on, à quel ſigne le public, ſouvent peu inſtruit de ce qui eſt en deçà ou au delà d'une nature forte, reconnoîtroit-il les grands peintres de ſentiments ? A la maniere, répondrai-je, dont ils les expriment. A force de méditations & de réminiſcences, un homme d'eſprit peut, à peu près, deviner ce qu'un amant doit faire ou dire dans une telle ſituation ; il peut ſubſtituer, ſi je peux m'exprimer ainſi, le ſentiment *penſé* au ſentiment *ſenti* : mais il eſt dans le cas d'un peintre qui, ſur le récit qu'on lui auroit fait de la beauté

d'une femme, & l'image qu'il s'en ſeroit formée ; voudroit en faire le portrait ; il feroit peut-être un beau tableau, mais jamais un tableau reſſemblant. L'eſprit ne devinera jamais le langage du ſentiment.

Rien de plus inſipide pour un vieillard que la converſation de deux amants. L'homme inſenſible, mais ſpirituel, eſt dans le cas du vieillard ; le langage ſimple du ſentiment lui paroît plat ; il cherche, malgré lui, à le relever par quelque tour ingénieux, qui décele toujours en lui le défaut de ſentiment.

Lorſque Pélée brave le courroux du ciel ; lorſque les éclats du tonnerre annoncent la préſence du Dieu ſon rival, & que Thétis intimidée, pour calmer les ſoupçons d'un amant jaloux, lui dit :

Va, fuis ; te montrer que je crains,
C'eſt te dire aſſez que je t'aime (1) :

On ſent que le danger où ſe trouve Pélée eſt trop inſtant ; que Thétis n'eſt pas dans une ſituation aſſez tranquille pour tourner auſſi ingénieuſement ſa réponſe. Effrayée de l'approche d'un Dieu, qui, d'un mot, peut anéantir ſon amant, & preſſée de le voir partir, elle n'a proprement que le temps de lui crier de fuir, & qu'elle l'adore.

Toute phraſe ingénieuſement tournée prouve, à la fois, l'eſprit & le défaut de ſentiment. L'hom-

(1) Si, dans ces vers d'Ovide,

Pignora certa petis, do pignora certa timendo,

le ſoleil dit à peu près la même choſe à Phaëton, ſon fils ; c'eſt que Phaëton n'eſt point encore monté ſur ſon char, ni, par conſéquent, dans le moment du danger.

me agité d'une paſſion, tout entier à ce qu'il ſent, ne s'occupe point de la maniere dont il le dit : l'expreſſion la plus ſimple eſt d'abord celle qu'il ſaiſit.

Lorſque l'Amour, en pleurs aux genoux de Vénus, lui demande la grace de Pſyché, & que la déeſſe rit de ſa douleur, l'Amour lui dit :

Je ne me plaindrois pas, ſi je pouvois mourir.

Lorſque Titus déclare à Bérénice, qu'enfin le deſtin ordonne qu'ils ſe ſéparent pour jamais (1), Bérénice reprend :

Pour jamais !... Que ce mot eſt affreux, quand on aime !

Lorſque Palmire dit à Seïde que vainement elle a tenté par ſes prieres de toucher ſon raviſſeur ; Seïde répond :

Quel eſt donc ce mortel inſenſible à tes larmes ?

Ces vers, & généralement tous les vers de ſentiment, ſeront toujours ſimples, & dans le tour & dans l'expreſſion. Mais l'eſprit, dépourvu de ſentiment, nous éloignera toujours de cette ſimplicité ; je dirai même qu'il fera tourner quelquefois le ſentiment en maxime.

---

(1) Dans la tragédie angloiſe de *Cléopatre*, Octavie rejoint Antoine : elle eſt belle ; Antoine peut reprendre du goût pour elle, Cléopatre le craint ; Antoine la raſſure. *Quelle différence*, lui dit-il, *entre Octavie & Cléopatre !* » O » mon amant ! reprend-elle, quelle plus grande diffé» rence encore entre mon état & le ſien ! Octavie eſt » aujourd'hui mépriſée ; mais Octavie eſt ton épouſe. » L'eſpoir immortel habite dans ſon ame ; il eſſuie ſes

Comment ne ſeroit-on pas, à cet égard, la dupe de l'eſprit ? Le propre de l'eſprit eſt d'obſerver, de généraliſer ſes obſervations, & d'en tirer des réſultats ou des maximes. Habitué à cette marche, il eſt preſque impoſſible que l'homme d'eſprit, qui, ſans avoir ſenti l'amour, en voudra peindre la paſſion, ne mette, ſans s'en appercevoir, ſouvent le ſentiment en maxime. Auſſi M. de Fontenelle a-t-il fait dire à l'un de ſes bergers :

L'on ne doit point aimer, lorſqu'on a le cœur tendre.

idée qui lui eſt commune avec Quinault, qui l'exprime bien différemment, lorſqu'il fait dire à Atys :

Si j'aimois un jour, par malheur,
Je connois bien mon cœur,
Il ſeroit trop ſenſible.

Si Quinault n'a point mis en maxime le ſentiment dont Atys eſt agité ; c'eſt qu'il ſentoit qu'un homme vivement affecté ne s'amuſe point à généraliſer.

Il n'en eſt pas, à cet égard, de l'ambition comme de l'amour. Le ſentiment, dans l'ambition, s'allie très-bien avec l'eſprit & la réflexion : la cauſe de

---

» larmes, la conſole dans ſon malheur. Demain, l'hymen » peut te remettre entre ſes bras. Quelle eſt, au con- » traire, ma deſtinée ! Que l'amour ſe taiſe un moment » dans ton cœur, il ne me reſte aucun eſpoir. Je ne puis, » comme elle, gémir près de ce que j'aime, eſpérer de » l'attendrir, me flatter d'un retour. Un ſeul inſtant d'in- » différence, & tout pour moi eſt anéanti ; l'eſpace im- » menſe & l'éternité me ſéparent à jamais de toi «.

cette différence tient à l'objet différent que ſe propoſent ces deux paſſions.

Que deſire un amant ? les faveurs de ce qu'il aime. Or, ce n'eſt point à la ſublimité de ſon eſprit, mais à l'excès de ſa tendreſſe que ces faveurs ſont accordées. L'amour en larmes, & déſeſpéré aux pieds d'une maîtreſſe, eſt l'éloquence la plus propre à la toucher. C'eſt l'ivreſſe de l'amant, qui prépare & ſaiſit ces inſtants de foibleſſe, qui mettent le comble à ſon bonheur. L'eſprit n'a point de part au triomphe : l'eſprit eſt donc étranger au ſentiment de l'amour. D'ailleurs, l'excès de la paſſion d'un amant promet mille plaiſirs à l'objet aimé. Il n'en eſt pas ainſi d'un ambitieux. La violence de ſon ambition ne promet aucuns plaiſirs à ſes complices. Si le trône eſt l'objet de ſes deſirs, & ſi, pour y monter, il doit s'appuyer d'un parti puiſſant, ce ſeroit en vain qu'il étaleroit aux yeux de ſes partiſans tout l'excès de ſon ambition : ils ne l'écouteroient qu'avec indifférence, s'il n'aſſignoit à chacun d'eux la part qu'il doit avoir au gouvernement, & ne leur prouvoit l'intérêt qu'ils ont de l'élever.

L'amant enfin ne dépend que de l'objet aimé ; un ſeul inſtant aſſure ſa félicité : la réflexion n'a pas le temps de pénétrer dans un cœur d'autant plus vivement agité, qu'il eſt plus près d'obtenir ce qu'il deſire. Mais l'ambitieux a, pour l'exécution de ſes projets, continuellement beſoin du ſecours de toute ſorte d'hommes : pour s'en ſervir utilement, il faut les connoître : d'ailleurs, ſon ſuccès tient à des projets ménagés avec art, & préparés de loin. Que d'eſprit ne faut-il pas pour les concerter & les ſuivre ?

Le ſentiment de l'ambition s'allie donc néceſſairement avec l'eſprit & la réflexion.

Le poëte dramatique peut donc rendre fidélement le caractere de l'ambitieux, en mettant quelquefois dans ſa bouche de ces vers ſententieux, qui, pour frapper fortement le ſpectateur, doivent être le réſultat d'un ſentiment vif & d'une réflexion profonde. Tels ſont ces vers, où, pour juſtifier l'audace qu'il a de ſe préſenter au ſénat, Catilina dit à Probus, qui l'accuſe d'imprudence :

L'imprudence n'eſt pas dans la témérité,
Elle eſt dans un projet faux & mal concerté ;
Mais, s'il eſt bien ſuivi, c'eſt un trait de prudence
Que d'aller quelquefois juſques à l'inſolence :
Et je ſais, pour dompter les plus impérieux,
Qu'il faut ſouvent moins d'art que de mépris pour eux.

Ce que j'ai dit de l'ambition indique en quelles doſes différentes, ſi je l'oſe dire, l'eſprit peut s'allier aux différents genres de paſſions.

Je finirai par cette obſervation ; c'eſt que nos mœurs & la forme de notre gouvernement ne nous permettant point de nous livrer à des paſſions fortes, telles que l'ambition & la vengeance, on ne cite communément ici, comme peintres de ſentiments, que les hommes ſenſibles à la tendreſſe paternelle ou filiale, & enfin à l'amour qui, par cette raiſon, occupe preſque ſeul le théatre françois.

CHAPITRE III.

De l'Eſprit.

L'Eſprit n'eſt autre choſe qu'un aſſemblage d'idées & de combinaiſons nouvelles. Si l'on avoit fait, en un genre, toutes les combinaiſons poſſibles, l'on n'y pourroit plus porter ni invention ni eſprit; l'on pourroit être ſavant en ce genre, mais non pas ſpirituel Il eſt donc évident que, s'il ne reſtoit plus de découvertes à faire en aucun genre, alors tout ſeroit ſcience, & l'eſprit ſeroit impoſſible : on auroit remonté juſqu'aux principes des choſes. Une fois parvenus à des principes généraux & ſimples, la ſcience des faits qui nous y auroient élevés, ne ſeroit plus qu'une ſcience futile, & toutes les bibliotheques où ces faits ſont renfermés, deviendroient inutiles. Alors, de tous les matériaux de la politique & de la légiſlation, c'eſt-à-dire, de toutes les hiſtoires, on auroit extrait, par exemple, le petit nombre de principes qui, propres à maintenir entre les hommes le plus d'égalité poſſible, donneroient un jour naiſſance à la meilleure forme du gouvernement. Il en ſeroit de même de la phyſique, & généralement de toutes les ſciences. Alors l'eſprit humain, épars dans une infinité d'ouvrages divers, ſeroit, par une main habile, concentré dans un petit volume de principes; à peu près comme les eſprits des fleurs, qui couvrent de vaſtes plaines, ſont, par l'art du chymiſte, facilement concentrés dans un vaſe d'eſſence.

L'eſprit humain, à la vérité, eſt, en tout genre, fort loin du terme que je ſuppoſe. Je conviens volontiers que nous ne ſerons pas ſi-tôt réduits à la triſte néceſſité de n'être que ſavants; & qu'enfin, grace à l'ignorance humaine, il nous ſera long-temps permis d'avoir de l'eſprit.

L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Mais quelle différence, dira-t-on, entre cette eſpece d'invention & celle qui nous fait obtenir le titre de *génies ?* Pour la découvrir, conſultons le public. En morale & en politique, il honorera, par exemple, du titre de génies & Machiavel & l'auteur de l'*Eſprit des Loix*, & ne donnera que le titre d'hommes de beaucoup d'eſprit à la Rochefoucault & à la Bruyere. L'unique différence ſenſible qu'on remarque entre ces deux eſpeces d'hommes, c'eſt que les premiers traitent de matieres plus importantes, lient plus de vérités entre elles, & forment un plus grand enſemble que les ſeconds. Or, l'union d'un plus grand nombre de vérités ſuppoſe une plus grande quantité de combinaiſons, &, par conſéquent, un homme plus rare. D'ailleurs, le public aime à voir, du haut d'un principe, toutes les conſéquences qu'on en peut tirer : il doit donc récompenſer, par un titre ſupérieur, tel que celui de génie, quiconque lui procure cet avantage, en réuniſſant une infinité de vérités ſous le même point de vue. Telle eſt, dans le genre philoſophique, la différence ſenſible entre le génie & l'eſprit.

Dans les arts, où, par le mot de *talent*, on exprime ce que, dans les ſciences, on déſigne par le mot d'*eſprit*, il ſemble que la différence ſoit à peu près la même.

Quiconque ou ſe modele ſur les grands hommes qui l'ont déjà précédé dans la même carriere, ou ne les ſurpaſſe pas, ou n'a point fait un certain nombre de bons ouvrages, n'a pas aſſez combiné, n'a pas fait d'aſſez grands efforts d'eſprit, ni donné aſſez de preuves d'invention pour mériter le titre de génie. En conſéquence, on place dans la liſte des hommes de talent, les Regnard, les Vergier, les Campiſtron & les Fléchier; lorſqu'on cite comme génies les Moliere, les La Fontaine, les Corneille & les Boſſuet. J'ajouterai même, à ce ſujet, qu'on refuſe quelquefois à l'auteur le titre qu'on accorde à l'ouvrage. Un conte, une tragédie ont un grand ſuccès : on peut dire de ces ouvrages qu'ils ſont pleins de génie, ſans oſer quelquefois en accorder le titre à l'auteur. Pour l'obtenir, il faut, ou, comme La Fontaine, avoir, ſi je l'oſe dire, dans une infinité de petites pieces la monnoie d'un grand ouvrage; ou, comme Corneille & Racine, avoir compoſé un certain nombre d'excellentes tragédies.

Le poëme épique eſt, dans la poéſie, le ſeul ouvrage dont l'étendue ſuppoſe une meſure d'attention & d'invention ſuffiſante pour décorer un homme du titre de génie.

Il me reſte, en finiſſant ce chapitre, deux obſervations à faire. La premiere, c'eſt qu'on ne déſigne dans les arts par le nom d'eſprit, que ceux qui, ſans génie, ni talent pour un genre, y tranſportent les beautés d'un autre genre : telles ſont, par exemple : les comédies de M. de Fontenelle, qui dénuées du génie & du talent comique, étincellent de quelques beautés philoſophiques. La ſeconde, c'eſt que l'invention appartient tellement à l'eſprit, qu'on n'a juſ-

qu'à préſent, par aucune des épithetes applicables au grand eſprit, déſigné ceux qui rempliſſent des emplois utiles, mais dont l'exercice n'exige point d'invention. Le même uſage, qui donne l'épithete de *bon* au juge, au financier (1), à l'arithméticien habile, nous permet d'appliquer l'épithete de *ſublime* au poëte, au légiſlateur, au géometre, à l'orateur. L'eſprit ſuppoſe donc toujours invention. Cette invention, plus élevée dans le génie, embraſſe d'ailleurs plus d'étendue de vue; elle ſuppoſe, par conſéquent, & plus de cette opiniâtreté qui triomphe de toutes les difficultés, & plus de cette hardieſſe de caractere qui ſe fraie des routes nouvelles.

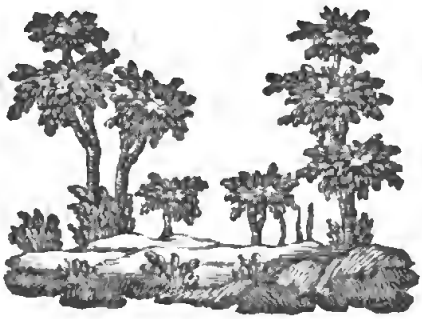
Telle eſt la différence entre le génie & l'eſprit, & l'idée générale qu'on doit attacher à ce mot *eſprit*.

Cette différence établie, je dois obſerver que nous ſommes forcés par la diſette de la langue à prendre cette expreſſion dans mille acceptions différentes, qu'on ne diſtingue entre elles que par les épithetes qu'on unit au mot *eſprit*. Ces épithetes, toujours données par le lecteur ou ſpectateur, ſont toujours relatives à l'impreſſion que fait ſur lui certain genre d'idées.

Si l'on a tant de fois, & peut-être ſans ſuccès, traité ce même ſujet, c'eſt qu'on n'a point conſidéré l'eſprit ſous ce point de vue; c'eſt qu'on a pris pour des qualités réelles & diſtinctes les épithetes de

(1) Je ne dis pas que de bons juges, de bons financiers n'aient de l'eſprit; mais je dis ſeulement que ce n'eſt pas en qualité de juges ou de financiers qu'ils en ont; à moins que l'on ne confonde la qualité de juge avec celle de légiſlateur.

fin, de *fort*, de *lumineux*, &c, qu'on joint au mot *eſprit* : c'eſt qu'enfin l'on n'a point regardé ces épithetes comme l'expreſſion des effets différents que ſont ſur nous & les diverſes eſpeces d'idées, & les différentes manieres de les rendre. C'eſt pour diſſiper l'obſcurité répandue ſur ce ſujet que je vais, dans les chapitres ſuivants, tâcher de déterminer nettement les idées différentes qu'on doit attacher aux épithetes ſouvent unies au mot *eſprit*.



CHAPITRE IV.

De l'Eſprit fin, de l'Eſprit fort.

Dans le phyſique, on donne le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelque peine. Dans le moral, c'eſt-à-dire, en fait d'idées & de ſentiments, on donne pareillement le nom de fin à ce qu'on n'apperçoit point ſans quelques efforts d'eſprit, & ſans une grande attention.

L'Avare de Moliere ſoupçonne ſon valet de l'avoir volé; il le fouille; &, ne trouvant rien dans ſes poches il lui dit: *Rends-moi, ſans te fouiller, ce que tu m'as volé.* Ce mot d'Harpagon eſt fin; il eſt dans le caractere d'un avare; mais il étoit difficile de l'y découvrir.

Dans l'opéra d'Iſis, lorſque la nymphe Io, pour calmer les plaintes d'Hiérax, lui dit: *Vos rivaux ſont-ils mieux traités que vous?* Hiérax lui répond:

Le mal de mes rivaux n'égale pas ma peine.
La douce illuſion d'une eſpérance vaine
Ne les fait point tomber du faîte du bonheur:
Aucun d'eux, comme moi, n'a perdu votre cœur:
Comme eux, à votre humeur ſévere
Je ne ſuis point accoutumé.
Quel tourment de ceſſer de plaire,
Lorſqu'on a fait l'eſſai du plaiſir d'être aimé!

Ce ſentiment eſt dans la nature; mais il eſt fin, il

eſt caché au fond du cœur d'un amant malheureux. Il falloit les yeux de Quinault pour l'y appercevoir.

Du ſentiment, paſſons aux idées fines. On entend par *idée fine* une conſéquence finement déduite d'une idée générale (1). Je dis une conſéquence, parce qu'une idée, dès qu'elle devient féconde en vérités, quitte le nom d'*idée fine* pour prendre celui de *principe* ou d'*idée générale*. On dit *les principes* & non *les idées fines* d'Ariſtote, de Deſcartes, de Locke & de Newton. Ce n'eſt pas que, pour remonter, comme ces philoſophes, d'obſervations en obſervations, juſqu'à des idées générales, il n'ait fallu beaucoup de fineſſe d'eſprit, c'eſt-à-dire, beaucoup d'attention. L'attention (qu'il me ſoit permis de le remarquer en paſſant) eſt un microſcope qui, groſſiſſant à nos yeux les objets, ſans les déformer, nous y fait appercevoir une infinité de reſſemblances & de différences inviſibles à l'œil inattentif. L'eſprit, en tout genre, n'eſt proprement qu'un effet de l'attention.

Mais, pour ne pas m'écarter de mon ſujet, j'obſerverai que toute idée & tout ſentiment, dont la découverte ſuppoſe, dans un auteur, & beaucoup de fineſſe, & beaucoup d'attention, ne recevra cependant pas le nom de fin, ſi ce ſentiment ou cette idée ſont ou mis en action dans une ſcene, ou rendus par un tour ſimple & naturel. Le public ne donne pas le nom de *fin* à ce qu'il entend ſans effort. Il ne déſigne jamais, par les épithetes qu'il unit à ce mot

(1) Les ouvrages de Mr. de Fontenelle en fourniſſent mille exemples.

d'*eſprit*, que les impreſſions que font ſur lui les idées ou les ſentiments qu'on lui préſente.

Ce fait poſé, on entend donc par *idée fine* une idée qui échappe à la pénétration de la plupart des lecteurs : or, elle leur échappe, lorſque l'auteur ſaute les idées intermédiaires néceſſaires pour faire concevoir celle qu'il leur offre.

Tel eſt ce mot que répétoit ſouvent M. de Fontenelle : *On détruiroit preſque toutes les religions* (1), *ſi l'on obligeoit ceux qui les profeſſent à s'aimer.* Un homme d'eſprit ſupplée aiſément aux idées intermédiaires qui lient enſemble les deux propoſitions renfermées dans ce mot (2); mais il eſt peu d'*hommes d'eſprit.*

---

(1) Ce qui peut être vrai des fauſſes religions n'eſt point applicable à la nôtre, qui nous commande l'amour du prochain.

(2) Il en eſt de même de cet autre mot de Mr. de Fontenelle : *En écrivant*, diſoit-il, *j'ai toujours tâché de m'entendre.* Peu de gens entendent réellement ce mot de Mr. de Fontenelle. On ne ſent point, comme lui, toute l'importance d'un précepte dont l'obſervation eſt ſi difficile. Sans parler des eſprits ordinaires, parmi les Mallebranche, les Léibnitz & les plus grands philoſophes, que d'hommes, faute de s'appliquer ce mot de Mr. de Fontenelle, n'ont pas cherché à s'entendre, à décompoſer leurs principes, à les réduire à des propoſitions ſimples & toujours claires, auxquelles on ne parvient point ſans ſavoir ſi l'on s'entend, ou ſi l'on ne s'entend pas. Ils ſe ſont appuyés ſur ces principes vagues, dont l'obſcurité eſt toujours ſuſpecte à quiconque a le mot de Mr. de Fontenelle habituellement préſent à l'eſprit. Faute d'avoir,

On

On donne encore le nom d'*idées fines* aux idées rendues par un tour obſcur, énigmatique & recherché. C'eſt moins à l'eſpece des idées qu'à la maniere de les exprimer qu'en général on attache le nom de fin.

Dans l'éloge de M. le cardinal Dubois, lorſque, parlant du ſoin qu'il avoit pris de l'éducation de M. le duc d'Orléans régent, M. de Fontenelle dit *que ce prélat avoit tous les jours travaillé à ſe rendre inutile;* c'eſt à l'obſcurité de l'expreſſion que cette idée doit ſa fineſſe.

Dans l'opéra de Thétis, lorſque cette déeſſe, pour ſe venger de Pélée, qu'elle croit infidelle, dit :

Mon cœur s'eſt engagé ſous l'apparence vaine
Des feux que tu feignis pour moi;
Mais je veux l'en punir, en m'impoſant la peine
D'en aimer un autre que toi;

Il eſt encore certain que cette idée & toutes les idées de cette eſpece ne devront le nom de *fines*, qu'on leur donnera communément, qu'au tour énigmatique ſous lequel on les préſente, &, par conſéquent, au petit effort d'eſprit qu'il faut faire pour les ſaiſir. Or, un auteur n'écrit que pour ſe faire entendre. Tout ce qui s'oppoſe à la clarté eſt donc un défaut dans le ſtyle; toute maniere fine de s'exprimer eſt donc vicieuſe (1); il faut donc être d'autant

---

ſi je l'oſe dire, fouillé juſqu'au terrein vierge, l'immenſe édifice de leur ſyſtême s'eſt affaiſſé, à meſure qu'ils le conſtruiſoient.

(1) Je ſais bien que les tours fins ont leurs partiſans. Ce que tout le monde entend facilement, diront-ils, tout

plus attentif à rendre ſon idée par un tour & une expreſſion ſimple & naturelle, que cette idée eſt plus fine, & peut plus facilement échapper à la ſagacité du lecteur.

Portons maintenant nos regards ſur la ſorte d'eſprit déſigné par l'épithete de *fort*.

Une idée forte eſt une idée intéreſſante & propre à faire ſur nous une impreſſion vive. Cette impreſſion peut être l'effet ou de l'idée même, ou de la maniere dont elle eſt exprimée (1).

---

le monde croit l'avoir penſé; la clarté de l'expreſſion eſt donc une mal-adreſſe de l'auteur; il faut toujours jeter quelques nuages ſur ſes penſées. Flattés de percer ce nuage impénétrable au commun des lecteurs, & d'appercevoir une vérité à travers l'obſcurité de l'expreſſion, mille gens louent, avec d'autant plus d'enthouſiaſme, cette maniere d'écrire, que, ſous prétexte de faire l'éloge de l'auteur, ils font celui de leur pénétration. Ce fait eſt certain. Mais je ſoutiens qu'on doit dédaigner de pareils éloges, & réſiſter au deſir de les mériter. Une penſée eſt-elle finement exprimée? Il eſt d'abord peu de gens qui l'entendent; mais, enfin, elle eſt généralement entendue. Or, dès qu'on a deviné l'énigme de l'expreſſion, cette penſée eſt, par les gens d'eſprit, réduite à ſa valeur intrinſeque, & miſe fort au deſſous de cette même valeur par les gens médiocres: honteux de leur peu de pénétration, on les voit toujours, par un mépris injuſte, venger l'affront que la fineſſe d'un tour a fait à la ſagacité de leur eſprit.

(1) On déſigne en Perſe, par les épithetes de *Peintres* ou de *Sculpteurs*, l'inégale force des différents poëtes, & l'on dit, en conſéquence, un *Poëte peintre*, un *Poëte ſculpteur*.

Une idée assez commune, mais rendue par une expression ou une image frappante, peut faire sur nous une impression assez forte. M. l'abbé Cartaut, par exemple, comparant Virgile à Lucain : » Virgile, » dit-il, n'est qu'un prêtre élevé au milieu des gri- » maces du temple ; le caractere pleureur, hypo- » crite & dévot de son héros déshonore le poëte ; » son enthousiasme semble ne s'échauffer qu'à la » lueur des lampes suspendues devant les autels, & » l'enthousiasme audacieux de Lucain s'allumer au » feu de la foudre «. Ce qui nous frappe vivement est donc ce qu'on désigne par l'épithete de *fort*. Or, le grand & le fort ont cela de commun, qu'ils font sur nous une impression vive ; aussi les a-t-on souvent confondus.

Pour fixer nettement les idées différentes qu'on doit se former du grand & du fort, je considérerai séparément ce que c'est que le grand & le fort, 1°. dans les idées, 2°. dans les images, 3°. dans les sentiments.

Une idée grande est une idée généralement intéressante. Mais les idées de cette espece ne sont pas toujours celles qui nous affectent le plus vivement. Les axiomes du portique ou du lycée, intéressants pour tous les hommes en général, & par conséquent pour les Athéniens, ne devoient cependant pas faire sur eux l'impression des harangues de Démosthene, lorsque cet orateur leur reprochoit leur lâcheté : *Vous vous demandez l'un à l'autre*, leur disoit-il, *Philippe est-il mort ? Hé ! que vous importe, Athéniens, qu'il vive ou qu'il meure ? Quand le ciel vous en auroit délivrés, vous vous feriez bientôt vous-mêmes un autre Philippe.* Si les Athéniens étoient plus frappés

du diſcours de leur orateur que des découvertes de leurs philoſophes, c'eſt que Démoſthene leur préſentoit des idées plus convenables à leur ſituation actuelle, & par conſéquent plus immédiatement intéreſſantes pour eux.

Or, les hommes, qui ne connoiſſent, en général, que l'exiſtence du moment, ſeront toujours plus vivement affectés de cette eſpece d'idées, que de celles qui, par la raiſon même qu'elles ſont grandes & générales, appartiennent moins directement à l'état où ils ſe trouvent.

Auſſi ces morceaux d'éloquence propres à porter l'émotion dans les ames, & ces harangues ſi fortes, parce qu'on y diſcute les intérêts actuels d'un état, ne ſont-elles pas d'une utilité auſſi étendue, auſſi durable, & ne peuvent-elles, comme les découvertes d'un philoſophe, convenir également à tous les temps & à tous les lieux.

En fait d'idées, la ſeule différence entre le grand & le fort, c'eſt que l'un eſt plus généralement & l'autre plus vivement intéreſſant (1).

S'agit-il de ces belles images, de ces deſcriptions ou de ces tableaux faits pour frapper l'imagination? le fort & le grand ont ceci de commun, qu'ils doivent nous préſenter de grands objets.

Tamerlan & Cartouche ſont deux brigands, dont l'un vole avec quatre cents mille hommes, & l'autre

(1) On dit quelquefois d'un raiſonnement qu'il eſt fort, mais c'eſt lorſqu'il s'agit d'un objet intéreſſant pour nous. Auſſi ne donne-t-on pas ce nom aux démonſtrations de géométrie, qui, de tous les raiſonnements, ſont, ſans contredit, les plus forts.

avec quatre cents hommes ; le premier attire notre reſpect, & le ſecond notre mépris (1).

Ce que je dis du moral, je l'applique au phyſique. Tout ce qui, par ſoi-même, eſt petit, ou le devient par la comparaiſon qu'on en fait aux grandes choſes, ne fait ſur nous preſque aucune impreſſion.

Que l'on ſe peigne Alexandre dans l'attitude la plus héroïque, au moment qu'il fond ſur l'ennemi : ſi l'imagination place à côté du héros l'un de ces fils de la Terre (2), qui, croiſſant par an d'une coudée en groſſeur & de trois ou quatre coudées en hauteur, pouvoient entaſſer Oſſa ſur Pélion ; Alexandre n'eſt plus qu'une marionnette plaiſante, & ſa fureur n'eſt que ridicule.

Mais ſi le fort eſt toujours grand, le grand n'eſt pas toujours fort. Une décoration ou du temple du Deſtin, ou des fêtes du Ciel, peut être grande, majeſtueuſe, & même ſublime ; mais elle nous affectera moins fortement qu'une décoration du Tartare. Le tableau de la gloire des ſaints eſt moins fait pour étonner l'imagination que le jugement dernier de Michel-Ange.

Le fort eſt donc le produit du grand uni au terrible. Or, ſi tous les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir ; ſi la douleur violente fait taire

(1) Tout devient ridicule ſans la force ; tout s'ennoblit avec elle. Quelle différence de la fripponnerie d'un contrebandier à celle de Charles-Quint ?

(2) Aux yeux de ce même géant, ce Céſar qui dit de lui : *Veni, vidi, vici*, & dont les conquêtes étoient ſi rapides, lui paroîtroit ſe traîner ſur la terre avec la lenteur d'une étoile de mer, ou d'un limaçon.

tout ſentiment agréable, lorſqu'un plaiſir vif ne peut étouffer en nous le ſentiment d'une douleur violente ; le fort doit donc faire ſur nous la plus vive impreſſion : on doit donc être plus frappé du tableau des enfers que du tableau de l'olympe.

En fait de plaiſirs, l'imagination, excitée par le deſir d'un plus grand bonheur, eſt toujours inventive ; il manque toujours quelques arguments à l'olympe.

S'agit-il du terrible ? l'imagination n'a plus le même intérêt à inventer ; elle eſt moins difficile en ce genre : l'enfer eſt toujours aſſez effrayant.

Telle eſt, dans les décorations, les deſcriptions poétiques, la différence entre le grand & le fort. Examinons maintenant ſi, dans les tableaux dramatiques & la peinture des paſſions, on ne retrouveroit pas la même différence entre ces deux genres d'eſprit.

Dans le genre tragique, on donne le nom de fort à toute paſſion, à tout ſentiment qui nous affecte très-vivement, c'eſt-à-dire, à tous ceux dont le ſpectateur peut être le jouet ou la victime.

Perſonne n'eſt à l'abri des coups de la vengeance & de la jalouſie. La ſcene d'Atrée, qui préſente à ſon frere Thyeſte une coupe remplie du ſang de ſon fils ; les fureurs de Rhadamiſte, qui, pour ſouſtraire les charmes de Zénobie aux regards avides du vainqueur, la traîne ſanglante dans l'Araxe, offrent donc aux regards des particuliers deux tableaux plus effrayants que celui d'un ambitieux qui s'aſſied ſur le trône de ſon maître.

Dans ce dernier tableau, le particulier ne voit rien de dangereux pour lui. Aucun des ſpectateurs

n'eſt monarque : les malheurs qu'occaſionnent ſouvent les révolutions, ne ſont pas aſſez imminents pour le frapper de terreur : il doit donc en conſidérer le ſpectacle avec plaiſir (1). Ce ſpectacle charme les uns, en leur laiſſant entrevoir, dans les rangs les plus élevés, une inſtabilité de bonheur qui remet une certaine égalité entre toutes les conditions, & conſole les petits de l'infériorité de leur état. Il plaît aux autres, en ce qu'il flatte leur inconſtance ; inconſtance qui, fondée ſur le deſir d'une condition meilleure, fait, à travers le bouleverſement des empires, toujours luire à leurs yeux l'eſpoir d'un état plus heureux, & leur en montre la poſſibilité comme une poſſibilité prochaine. Il ravit enfin la plupart des hommes par la grandeur même du tableau qu'il préſente, & par l'intérêt qu'on eſt forcé de prendre au héros eſtimable & vertueux que le poëte met ſur la ſcene. Le deſir du bonheur, qui nous fait conſidérer l'eſtime comme un moyen d'être plus heureux, nous identifie toujours avec un pareil perſonnage. Cette identification eſt, ſi je l'oſe dire, d'autant plus parfaite, & nous nous intéreſſons d'au-

(1) C'eſt à cette cauſe qu'on doit, en partie, rapporter l'admiration conçue pour ces fléaux de la terre, pour ces guerriers dont la valeur renverſe les empires, & change la face du monde. On lit leur hiſtoire avec plaiſir ; on craindroit de naître de leur temps. Il en eſt de ces conquérants comme de ces nuages noirs & ſillonnés d'éclairs ; la foudre qui s'élance de leurs flancs fracaſſe, en éclatant, les arbres & les rochers. Vu de près, ce ſpectacle glace d'effroi ; vu dans l'éloignement, il ravit d'admiration.

tant plus vivement au ſort heureux ou malheureux d'un grand homme, que ce grand homme nous paroît plus eſtimable ; c'eſt-à-dire, que ſes idées ou ſes ſentimens ſont plus analogues aux nôtres. Chacun reconnoît avec plaiſir, dans un héros, les ſentiments dont il eſt lui-même affecté. Ce plaiſir eſt d'autant plus vif, que ce héros joue un plus grand rôle ſur la terre ; qu'il a, comme les Annibal, les Sylla, les Sertorius & les Céſar, à triompher d'un peuple dont le deſtin fait celui de l'univers. Les objets nous frappent toujours en proportion de leur grandeur. Qu'on préſente au théatre la conjuration de Genes & celle de Rome ; qu'on trace d'une main également hardie, les caracteres du comte de Fieſque & de Catilina ; qu'on leur donne la même force, le même courage, le même eſprit & la même élévation : je dis que l'audacieux Catilina emportera preſque toute notre admiration ; la grandeur de ſon entrepriſe ſe réfléchira ſur ſon caractere, l'aggrandira toujours à nos yeux ; & notre illuſion prendra ſa ſource dans le deſir même du bonheur.

En effet, on ſe croira toujours d'autant plus heureux qu'on ſera plus puiſſant, qu'on regnera ſur un plus grand peuple, que plus d'hommes ſeront intéreſſés à prévenir, à ſatisfaire nos deſirs, & que, ſeuls libres ſur la terre, nous ſerons environnés d'un univers d'eſclaves.

Voilà les cauſes principales du plaiſir que nous fait la peinture de l'ambition, de cette paſſion qui ne doit le nom de grande qu'aux grands changements qu'elle fait ſur la terre.

Si l'amour en a quelquefois occaſionné de pareils ; s'il a décidé la bataille d'Actium en faveur d'Octave ;

ſi, dans un ſiecle plus voiſin du nôtre, il a ouvert aux Maures les ports de l'Eſpagne ; & s'il a renverſé ſucceſſivement & relevé une infinité de trônes ; ces grandes révolutions ne ſont cependant pas des effets néceſſaires de l'amour, comme elles le ſont de l'ambition.

Auſſi le deſir des grandeurs & l'amour de la patrie, qu'on peut regarder comme une ambition plus vertueuſe, ont-ils toujours reçu le nom de grands, préférablement à toutes les autres paſſions : nom qui, tranſporté aux héros que ces paſſions inſpirent, a été enſuite donné aux Corneille & aux poëtes célebres qui les ont peints. Sur quoi j'obſerverai que la paſſion de l'amour n'eſt cependant pas moins difficile à peindre que celle de l'ambition. Pour manier le caractere de Phedre avec autant d'adreſſe que l'a fait Racine, il ne falloit certainement pas moins d'idées, de combinaiſons & d'eſprit, que pour tracer dans *Rodogune* le caractere de Cléopatre. C'eſt donc moins à l'habileté du peintre qu'au choix de ſon ſujet qu'eſt attaché le nom de grand.

Il réſulte de ce que j'ai dit, que, ſi les hommes ſont plus ſenſibles à la douleur qu'au plaiſir, les objets de crainte & de terreur doivent, en fait d'idées, de tableaux & de paſſions, les affecter plus fortement que les objets faits pour l'étonnement & l'admiration générale. Le grand eſt donc, en tout genre, ce qui frappe univerſellement ; & le fort, ce qui fait une impreſſion moins générale, mais plus vive.

La découverte de la bouſſole eſt, ſans contredit, plus généralement utile à l'humanité que la découverte d'une conjuration ; mais cette derniere découverte eſt infiniment plus intéreſſante pour la nation chez laquelle on conjure.

L'idée du fort une fois déterminée, j'obſerverai que les hommes ne pouvant ſe communiquer leurs idées que par des mots, ſi la force de l'expreſſion ne répond pas à celle de la penſée, quelque forte que ſoit cette penſée, elle paroîtra toujours foible, du moins à ceux qui ne ſont point doués de cette vigueur d'eſprit qui ſupplée à la foibleſſe de l'expreſſion.

Or, pour rendre fortement une penſée, il faut, 1°. l'exprimer d'une maniere nette & préciſe : toute idée rendue par une expreſſion louche, eſt un objet appercu à travers un brouillard; l'impreſſion n'en eſt point aſſez diſtincte, pour être forte ; 2°. il faut que cette penſée, s'il eſt poſſible, ſoit revêtue d'une image, & que l'image ſoit exactement calquée ſur la penſée.

En effet, ſi toutes nos idées ſont un effet de nos ſenſations, c'eſt donc par les ſens qu'il faut tranſmettre nos idées aux autres hommes ; il faut donc, comme j'ai dit dans le chapitre de l'imagination, parler aux yeux pour ſe faire entendre à l'eſprit.

Pour nous frapper fortement, ce n'eſt pas même aſſez qu'une image ſoit juſte & exactement calquée ſur une idée; il faut encore qu'elle ſoit grande, ſans être giganteſque (1) : telle eſt l'image employée par l'immortel auteur de l'*Eſprit des loix*, lorſqu'il com-

(1) L'exceſſive grandeur d'une image la rend quelquefois ridicule. Quand le Pſalmiſte dit que *les montagnes ſautent comme des béliers*, cette grande image ne fait ſur nous que peu d'effet; parce qu'il eſt peu d'hommes dont l'imagination ſoit aſſez forte pour ſe faire un tableau net & vif de montagnes ſautant comme des cabrits.

pare les deſpotes aux ſauvages, *qui, la hache à la main, abattent l'arbre dont ils veulent cueillir les fruits.*

Il faut, de plus, que cette grande image ſoit neuve, ou, du moins, préſentée ſous une face nouvelle.

C'eſt la ſurpriſe excitée par ſa nouveauté, qui, fixant toute notre attention ſur une idée, lui laiſſe le temps de faire ſur nous une plus forte impreſſion.

L'on atteint enfin, en ce genre, au dernier degré de perfection, lorſque l'image ſous laquelle on préſente une idée, eſt une image de mouvement. Ce tableau, toujours préféré au tableau d'un objet immobile, excite en nous plus de ſenſations, & nous fait, en conſéquence, une impreſſion plus vive. On eſt moins frappé du calme que des tempêtes de l'air.

C'eſt donc à l'imagination qu'un auteur doit, en partie, la force de ſon expreſſion; c'eſt par ce ſecours qu'il tranſmet dans l'ame de ſes lecteurs tout le feu de ſes penſées. Si les Anglois, à cet égard, s'attribuent une grande ſupériorité ſur nous, c'eſt moins à la force particuliere de leur langue, qu'à la forme de leur gouvernement qu'ils doivent cet avantage. On eſt toujours fort dans un état libre, où l'homme conçoit les plus hautes penſées, & peut les exprimer auſſi vivement qu'il les conçoit. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques : dans ces pays, l'intérêt de certains corps, celui de quelques particuliers puiſſants, & plus ſouvent encore une fauſſe & petite politique, s'oppoſe aux élans du génie. Quiconque, dans ces gouvernements, s'éleve juſqu'aux grandes idées, eſt ſouvent forcé de les taire, ou du moins contraint d'en énerver la force par le louche, l'énigmatique & la foibleſſe de l'expreſſion.

Auſſi le lord Cheſterfield, dans une lettre adreſſée à Mr. l'abbé de Guaſco, dit, en parlant de l'auteur de l'*Eſprit des loix :* » C'eſt dommage que Mr. le » préſident de Monteſquieu, retenu, ſans doute, » par la crainte du miniſtere, n'ait pas eu le courage » de tout dire. On ſent bien, en gros, ce qu'il penſe » ſur certains ſujets; mais il ne s'exprime point aſſez » nettement & aſſez fortement : on eût bien mieux » ſu ce qu'il penſoit, s'il eût compoſé à Londres, » & qu'il fût né Anglois «.

Ce défaut de force dans l'expreſſion n'eſt cependant point un défaut de génie dans la nation. Dans tous les genres, qui, futiles aux yeux des gens en place, ſont, avec dédain, abandonnés au génie, je puis citer mille preuves de cette vérité. Quelle force d'expreſſion dans certaines oraiſons de Boſſuet & certaines ſcenes de *Mahomet !* Tragédie qui, peut-être, quelques critiques qu'on en faſſe, eſt un des plus beaux ouvrages du célebre Mr. de Voltaire.

Je finis par un morceau de M. l'abbé Cartaut; morceau plein de cette force d'expreſſion dont on ne croit pas notre langue ſuſceptible. Il y découvre les cauſes de la ſuperſtition égyptienne.

» Comment ce peuple n'eût-il pas été le peuple » le plus ſuperſtitieux ? L'Egypte, dit-il, étoit un » pays d'enchantements; l'imagination y étoit per- » pétuellement battue par les grandes machines du » merveilleux; ce n'étoit par-tout que des perſpec- » tives d'effroi & d'admiration. Le prince étoit un » objet d'étonnement & de terreur : ſemblable au » foudre qui, reculé dans la profondeur des nuages, » ſemble y tonner avec plus de grandeur & de ma- » jeſté, c'étoit du fond de ſes labyrinthes & de ſon

» palais que le monarque dictoit ſes volontés. Les » rois ne ſe montroient que dans l'appareil effrayant » & formidable d'une puiſſance relevée en eux d'une » origine céleſte. La mort des rois étoit une apo- » théoſe : la terre étoit affaiſſée ſous le poids de leurs » mauſolées. Dieux puiſſants, l'Egypte étoit par eux » couverte de ſuperbes obéliſques chargés d'inſcrip- » tions merveilleuſes, & de pyramides énormes, » dont le ſommet ſe perdoit dans les airs : Dieux » bienfaiſants, ils avoient creuſé ces lacs qui raſſu- » roient orgueilleuſement l'Egypte contre les inat- » tentions de la nature.

» Plus redoutables que le trône & ſes monarques, » les temples & leurs pontifes en impoſoient encore » plus à l'imagination des Egyptiens. Dans l'un de » ces temples étoit le coloſſe de Sérapis. Nul mor- » tel n'oſoit en approcher. C'étoit à la durée de ce » coloſſe qu'étoit attachée celle du monde : quicon- » que eût briſé ce taliſman, eût replongé l'univers » dans ſon premier chaos. Nulles bornes à la cré- » dulité ; tout, dans l'Egypte, étoit énigme, mer- » veille & myſtere. Tous les temples rendoient des » oracles ; tous les antres vomiſſoient d'horribles » hurlements ; par-tout l'on voyoit des trépieds » tremblants, des pythies en fureur, des victimes, » des prêtres, des magiciens qui, revêtus du pou- » voir des Dieux, étoient chargés de leur vengeance.

» Les philoſophes, armés contre la ſuperſtition, » s'éleverent contre elle : mais, bientôt engagés » dans le labyrinthe d'une métaphyſique trop abſ- » traite, la diſpute les y diviſe d'opinions ; l'intérêt » & le fanatiſme en profitent ; ils fécondent le chaos » de leurs ſyſtêmes différents ; il en ſort les pom-

» peux myſteres d'Iſis, d'Oſiris & d'Horus. Cou-
» verte alors des ténebres myſtérieuſes & ſublimes
» de la théologie & de la religion, l'impoſture fut
» méconnue. Si quelques Egyptiens l'apperçurent à
» la lueur incertaine du doute, la vengeance tou-
» jours ſuſpendue ſur la tête des indiſcrets, ferma
» leurs yeux à la lumiere, & leur bouche à la vérité.
» Les rois même, qui, pour ſe mettre à l'abri de
» toute inſulte, avoient d'abord, de concert avec
» les prêtres, évoqué autour du trône la terreur,
» la ſuperſtition & les fantômes de leur ſuite; les
» rois, dis-je, en furent eux-mêmes effrayés; bientôt
» ils confierent aux temples le dépôt ſacré des jeunes
» princes; fatale époque de la tyrannie des prêtres
» Egyptiens! nul obſtacle alors qu'on pût oppoſer
» à leur puiſſance. Les ſouverains furent ceints, dès
» l'enfance, du bandeau de l'opinion; de libres &
» d'indépendants qu'ils étoient, tant qu'ils ne voyoient
» dans ces prêtres que des fourbes & des enthou-
» ſiaſtes ſoudoyés, ils en devinrent les eſclaves &
» les victimes. Imitateurs des rois, les peuples ſui-
» virent leur exemple, & toute l'Egypte ſe proſterna
» aux pieds du pontife & de l'autel de la ſuperſtition «.

Ce magnifique tableau de Mr. l'abbé Cartaut prouve, je crois, que la foibleſſe d'expreſſion qu'on nous reproche, & qu'en certain genre on remarque dans nos écrits, ne peut être attribuée au défaut de génie de la nation.

CHAPITRE V.

De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant & du goût.

Si l'on en croit certaines gens, le génie eſt une eſpece d'inſtinct, qui peut, à l'inſu même de celui qu'il anime, opérer en lui les plus grandes choſes. Ils mettent cet inſtinct fort au deſſous de l'eſprit de lumiere, qu'ils prennent pour l'intelligence univerſelle. Cette opinion, ſoutenue par quelques hommes de beaucoup d'eſprit, n'eſt cependant point encore adoptée du public.

Pour arriver, ſur ce ſujet, à quelques réſultats, il faut, je penſe, attacher des idées nettes à ces mots *eſprit de lumiere.*

Dans le phyſique, la lumiere eſt un corps dont la préſence rend les objets viſibles. L'eſprit de lumiere eſt donc la ſorte d'eſprit qui rend nos idées viſibles au commun des lecteurs. Il conſiſte à diſpoſer tellement toutes les idées qui concourent à prouver une vérité, qu'on puiſſe facilement la ſaiſir. Le titre d'eſprit de lumiere eſt donc accordé, par la reconnoiſſance du public, à celui qui l'éclaire.

Avant M. de Fontenelle, la plupart des ſavants, après avoir eſcaladé le ſommet eſcarpé des ſciences, s'y trouvoient iſolés & privés de toute communication avec les autres hommes. Ils n'avoient point applani la carriere des ſciences, ni frayé à l'ignorance un chemin pour y marcher. M. de Fon-

tenelle, que je ne conſidere point ici ſous l'aſpect qui le met au rang des génies, fut un des premiers qui, ſi je l'oſe dire, établit un pont de communication entre la ſcience & l'ignorance. Il s'apperçut que l'ignorant même pouvoit recevoir les ſemences de toutes les vérités; mais que, pour cet effet, il falloit avec adreſſe y préparer ſon eſprit; *qu'une idée nouvelle*, pour me ſervir de ſon expreſſion, *étoit un coin qu'on ne pouvoit faire entrer par le gros bout.* Il fit donc ſes efforts pour préſenter ſes idées avec la plus grande netteté; il y réuſſit: la tourbe des eſprits médiocres ſe ſentit tout-à-coup éclairée, & la reconnoiſſance publique lui décerna le titre d'eſprit de lumiere.

Que falloit-il pour opérer un pareil prodige? Simplement obſerver la marche des eſprits ordinaires: ſavoir, que tout ſe tient & s'amene dans l'univers; qu'en fait d'idées, l'ignorance eſt toujours contrainte de céder à la force immenſe des progrès inſenſibles de la lumiere, que je compare à ces racines déliées qui, s'inſinuant dans les fentes des rochers, y groſſiſſent, & les font éclater. Il falloit enfin ſentir que la nature n'eſt qu'un long enchaînement; & que, par le ſecours des idées intermédiaires, l'on pouvoit élever, de proche en proche, les eſprits médiocres juſqu'aux plus hautes idées (1).

(1) Il n'eſt rien que les hommes ne puiſſent entendre. Quelque compliquée que ſoit une propoſition, on peut, avec le ſecours de l'analyſe, la décompoſer en un certain nombre de propoſitions ſimples; & ces propoſitions deviendront évidentes, lorſqu'on y rapprochera le *oui* du *non*, c'eſt-à-dire, lorſqu'un homme ne pourra les nier

L'eſprit

L'eſprit de lumiere n'eſt donc que le talent de rapprocher les penſées les unes des autres, de lier les idées déjà connues aux idées moins connues, & de rendre ces idées par des expreſſions préciſes & claires.

Ce talent eſt à la philoſophie ce que la verſification eſt à la poéſie. Tout l'art du verſificateur conſiſte à rendre avec force & harmonie les penſées des poëtes; tout l'art des eſprits de lumiere eſt de rendre avec netteté les idées des philoſophes.

Sans exclure ni le génie, ni l'invention, ces deux talents ne les ſuppoſent point. Si les Deſcartes, les Locke, les Hobbes & les Bacon ont à l'eſprit de lumiere uni le génie & l'invention, tous les hommes ne ſont pas ſi heureux. L'eſprit de lumiere n'eſt quelquefois que le truchement du génie philoſophique, & l'organe par lequel il communique aux eſprits communs des idées trop au deſſus de leur intelligence.

Si l'on a ſouvent confondu l'eſprit de lumiere avec

ſans tomber en contradiction avec lui-même, & ſans dire à la fois, que la même choſe *eſt & n'eſt pas*. Toute vérité peut ſe ramener à ce terme; &, lorſqu'on l'y réduit, il n'eſt plus d'yeux qui ſe ferment à la lumiere. Mais, que de temps & d'obſervations pour porter l'analyſe à ce point, & réduire certaines vérités à des propoſitions auſſi ſimples! C'eſt le travail de tous les ſiecles & de tous les eſprits. Je ne vois, dans les ſavants que des hommes ſans ceſſe occupés à rapprocher le *oui* du *non*; tandis que le public attend que, par ce rapprochement d'idées, ils l'aient, en chaque genre, mis en état de ſaiſir les vérités qu'ils lui propoſent.

le génie, c'eſt que l'un & l'autre éclairent l'humanité, & qu'on n'a point aſſez fortement ſenti que le génie étoit le centre & le foyer d'où cette ſorte d'eſprit tiroit les idées lumineuſes qu'il réfléchiſſoit enſuite ſur la multitude.

Dans les ſciences, le génie, ſemblable au navigateur hardi, cherche & découvre des régions inconnues. C'eſt aux eſprits de lumiere à traîner lentement ſur ſes traces & leur ſiecle & la lourde maſſe des eſprits communs.

Dans les arts, le génie, moins à portée des eſprits de lumiere, eſt comparable au courſier ſuperbe, qui, d'un pied rapide, s'enfonce dans l'épaiſſeur des forêts, & franchit les halliers & les fondrieres. Occupés ſans ceſſe à l'obſerver, & trop peu agiles pour le ſuivre dans ſa courſe, les eſprits de lumiere l'attendent, pour ainſi dire, à quelques clarieres, l'y entrevoient, & marquent quelques-uns des ſentiers qu'il a battus; mais ils ne peuvent jamais en déterminer que le plus petit nombre.

En effet, ſi dans les arts, tels que l'éloquence ou la poéſie, l'eſprit de lumiere pouvoit donner toutes les regles fines, de l'obſervation deſquelles il dût réſulter des poëmes ou des diſcours parfaits, l'éloquence & la poéſie ne ſeroient plus des arts de génie; on deviendroit grand poëte & grand orateur, comme on devient bon arithméticien. Le genie ſeul ſaiſit toutes ces regles fines qui lui aſſurent des ſuccès. L'impuiſſance des eſprits de lumiere à les découvrir toutes, eſt la cauſe de leur peu de réuſſite dans les arts même ſur leſquels ils ont ſouvent donné d'excellents préceptes. Ils rempliſſent bien quelques-unes des conditions néceſſaires pour faire un bon ouvrage, mais ils omettent les principales.

Mr. de Fontenelle, que je cite pour éclaircir cette idée par un exemple, a certainement, dans ſa poétique, donné des préceptes excellents. Ce grand homme cependant n'ayant, dans cet ouvrage, parlé ni de la verſification, ni de l'art d'émouvoir les paſſions; il eſt vraiſemblable qu'en obſervant les regles fines qu'il a preſcrites, il n'eût compoſé que des tragédies froides, s'il eût écrit en ce genre.

Il ſuit, de la différence établie entre le génie & l'eſprit de lumiere, que le genre-humain n'eſt redevable à cette derniere ſorte d'eſprit d'aucune eſpece de découverte, & que les eſprits de lumiere ne reculent point les bornes de nos idées.

Cette ſorte d'eſprit n'eſt donc qu'un talent, qu'une méthode de tranſmettre nettement ſes idées aux autres. Sur quoi j'obſerverai que tout homme qui ſe concentreroit dans un genre, & n'expoſeroit avec netteté que les principe d'un art tel, par exemple, que la muſique ou la peinture, ne ſeroit cependant point compté parmi les eſprits de lumiere.

Pour obtenir ce titre, il faut ou porter la lumiere ſur un genre extrêmement intéreſſant, ou la répandre ſur un certain nombre de ſujets différents. Ce qu'on appelle de la lumiere ſuppoſe preſque toujours une certaine étendue de connoiſſances. Cette ſorte d'eſprit doit, par cette raiſon, en impoſer même aux gens éclairés, &, dans la converſation, l'emporter ſur le génie. Que, dans une aſſemblée d'hommes célebres dans des arts ou des ſciences différentes, on produiſe un de ces eſprits de lumiere: s'il parle de peinture au poëte, de philoſophie au peintre, de ſculpture au philoſophe, il expoſera ſes principes avec plus de préciſion, & développera ſes

idées avec plus de netteté que ces hommes illuſtres ne ſe les développeroient les uns aux autres ; il obtiendra donc leur eſtime. Mais que ce même homme aille mal-adroitement parler de peinture au peintre, de poéſie au poëte, de philoſophie au philoſophe, il ne leur paroîtra plus qu'un eſprit net, mais borné, & qu'un diſeur des lieux communs. Il n'eſt qu'un cas où les eſprits de lumiere & d'étendue puiſſent être comptés parmi les génies : c'eſt lorſque certaines ſciences ſont fort approfondies, & qu'appercevant les rapports qu'elles ont entre elles, ces ſortes d'eſprits les rappellent à des principes communs, &, par conſéquent, plus généraux.

Ce que j'ai dit, établit une différence ſenſible entre les eſprits pénétrants & les eſprits de lumiere & d'étendue : ceux-ci portent une vue rapide ſur une infinité d'objets ; ceux-là, au contraire, s'attachent à peu d'objets ; mais ils les creuſent ; ils parcourent en profondeur l'eſpace que les eſprits étendus parcourent en ſuperficie. L'idée que j'attache au mot *pénétrant* s'accorde avec ſon étymologie. Le propre de cette ſorte d'eſprit eſt de percer dans un ſujet : a-t-il, dans ce ſujet, fouillé juſqu'à certaine profondeur ? il quitte alors le nom de pénétrant, & prend celui de profond.

L'eſprit profond, ou le génie des ſciences, n'eſt, ſelon Mr. Formey, que l'art de réduire des idées déjà diſtinctes à d'autres idées encore plus ſimples & plus nettes, juſqu'à ce qu'on ait, en ce genre, atteint la derniere réſolution poſſible. Qui ſauroit, ajoute Mr. Formey, à quel point chaque homme a pouſſé cette analyſe, auroit l'échelle graduée de la profondeur de tous les eſprits.

Il ſuit de cette idée que le court eſpace de la vie ne permet point à l'homme d'être profond en pluſieurs genres; qu'on a d'autant moins d'étendue d'eſprit, qu'on l'a plus pénétrant & plus profond, & qu'il n'eſt point d'eſprit univerſel.

A l'égard de l'eſprit pénétrant, j'obſerverai que le public n'accorde ce titre qu'aux hommes illuſtres, qui s'occupent des ſciences dans leſquelles il eſt plus ou moins initié; telles ſont, la morale, la politique, la métaphyſique, &c. S'agit-il de peinture ou de géométrie? on n'eſt pénétrant qu'aux yeux des gens habiles dans cet art ou cette ſcience. Le public, trop ignorant pour apprécier, en ces divers genres, la pénétration d'eſprit d'un homme, juge ſes ouvrages, & n'applique jamais à ſon eſprit l'épithete de pénétrant; il attend, pour louer, que, par la ſolution de quelques problêmes difficiles, ou par la compoſition de tableaux ſublimes, un homme ait mérité le titre de grand géometre, ou de grand peintre.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai dit; c'eſt que la ſagacité & la pénétration ſont deux ſortes d'eſprit de même nature. On paroît doué d'une très-grande ſagacité, lorſqu'ayant très-long-temps médité, & ayant très-habituellement préſents à l'eſprit les objets qu'on traite le plus communément dans les converſations, on les ſaiſit & les pénetre avec vivacité. La ſeule différence entre la pénétration & la ſagacité d'eſprit, c'eſt que cette derniere ſorte d'eſprit, qui ſuppoſe plus de preſteſſe de conception, ſuppoſe auſſi des études plus fraîches des queſtions ſur leſquelles on fait preuve de ſagacité. On a d'autant plus de ſagacité dans un genre, qu'on

s'en eſt plus profondément & plus nouvellement occupé.

Paſſons maintenant au goût : c'eſt, dans ce chapitre, le dernier objet que je me ſois propoſé d'examiner.

Le goût, pris dans ſa ſignification la plus étendue, eſt, en fait d'ouvrages, la connoiſſance de ce qui mérite l'eſtime de tous les hommes. Entre les arts & les ſciences, il en eſt ſur leſquels le public adopte le ſentiment des gens inſtruits, & ne prononce de lui-même aucun jugement; telles ſont la géométrie, la méchanique, & certaines parties de phyſique ou de peinture. Dans ces ſortes d'arts ou de ſciences, les ſeuls gens de goût ſont les gens inſtruits; & le goût n'eſt, en ces divers genres, que la connoiſſance du vraiment beau.

Il n'en eſt pas ainſi de ces ouvrages dont le public eſt, ou ſe croit juge : tels ſont les poëmes, les romans, les tragédies, les diſcours moraux ou politiques, &c. Dans ces divers genres, on ne doit point entendre, par le mot *goût*, la connoiſſance exacte de ce beau propre à frapper les peuples de tous les ſiecles & de tous les pays, mais la connoiſſance plus particuliere de ce qui plaît au public d'une certaine nation. Il eſt deux moyens de parvenir à cette connoiſſance, &, par conſéquent, deux différentes eſpeces de goût. L'un, que j'appelle goût d'habitude : tel eſt celui de la plupart des comédiens, qu'une étude journaliere des idées & des ſentiments propres à plaire au public, rend très-bons juges des ouvrages de théatre, & ſur-tout des pieces reſſemblantes aux pieces déjà données. L'autre eſpece de goût eſt un goût raiſonné : il eſt fondé

ſur une connoiſſance profonde, & de l'humanité, & de l'eſprit du ſiecle. C'eſt particuliérement aux hommes doués de cette derniere eſpece de goût, qu'il appartient de juger des ouvrages originaux. Qui n'a qu'un goût d'habitude, manque de goût, dès qu'il manque d'objets de comparaiſon. Mais ce goût raiſonné, ſans doute ſupérieur à ce que j'appelle goût d'habitude, ne s'acquiert, comme je l'ai déjà dit, que par de longues études, & du goût du public, & de l'art ou de la ſcience dans laquelle on prétend au titre d'homme de goût. Je puis donc, en appliquant au goût ce que j'ai dit de l'eſprit, en conclure qu'il n'eſt point de goût univerſel.

L'unique obſervation qui me reſte à faire au ſujet du goût, c'eſt que les hommes illuſtres ne ſont pas toujours les meilleurs juges dans le genre même où ils ont eu le plus de ſuccès. Quelle eſt, me dira-t-on, la cauſe de ce phénomene littéraire ? C'eſt, répondrai-je, qu'il en eſt des grands écrivains comme des grands peintres : chacun d'eux a ſa maniere. Mr. de Crébillon, par exemple, exprimera quelquefois ſes idées avec une force, une chaleur, une énergie qui lui ſont propres; Mr. de Fontenelle les préſentera avec un ordre, une netteté & un tour qui lui ſont particuliers; & Mr. de Voltaire les rendra avec une imagination, une nobleſſe & une élégance continues.

Or, chacun de ces hommes illuſtres, néceſſité par ſon goût à regarder ſa maniere comme la meilleure, doit, en conſéquence, faire ſouvent plus de cas de l'homme médiocre qui la ſaiſit, que de l'homme de génie qui s'en fait une. De-là les jugements différents que portent ſouvent, ſur le même ouvrage, & l'écrivain célebre, & le public, qui, ſans eſtime pour

les imitateurs, veut qu'un auteur ſoit lui, & non un autre.

Auſſi, l'homme d'eſprit qui s'eſt perfectionné le goût dans un genre, ſans avoir, en ce même genre, ni compoſé, ni adopté de maniere, a-t-il communément le goût plus sûr que les plus grands écrivains. Nul intérêt ne lui fait illuſion, & ne l'empêche de ſe placer au point de vue d'où le public conſidere & juge un ouvrage.

CHAPITRE VI.

Du bel Eſprit.

Ce qui plaît dans tous les ſiecles, comme dans tous les pays, eſt ce qu'on appelle le beau. Mais, pour s'en former une idée plus exacte & plus préciſe, peut-être faudroit-il, en chaque art, & même en chaque partie d'un art, examiner ce qui conſtitue le beau. De cet examen l'on pourroit facilement déduire l'idée d'un beau commun à tous les arts & à toutes les ſciences, dont on formeroit enſuite l'idée abſtraite & générale du beau.

Dans ce mot de *bel eſprit*, ſi le public unit l'épithete de beau au mot d'*eſprit*, il ne faut cependant point attacher à cette épithete l'idée de ce vrai beau dont on n'a point encore donné de définition nette. C'eſt à ceux qui compoſent dans le genre d'agrément, qu'on donne particuliérement le nom de bel eſprit. Ce genre d'eſprit eſt très-différent du genre inſtructif. L'inſtruction eſt moins arbitraire. D'importantes découvertes en chymie, en phyſique, en géométrie, également utiles à toutes les nations, en ſont également eſtimées. Il n'en eſt pas ainſi du bel eſprit: l'eſtime conçue pour un ouvrage de ce genre, doit ſe modifier différemment chez les divers peuples, ſelon la différence de leurs mœurs, de la forme de leur gouvernement, & de l'état différent où s'y trouvent les arts & les ſciences. Chaque nation attache donc des idées différentes à ce mot de *bel eſprit*.

Mais, comme il n'en eſt aucune où l'on ne compoſe des poëmes, des romans, des tragédies, des panégyriques, des hiſtoires (1), de ces ouvrages enfin qui occupent le lecteur, ſans le fatiguer; il n'eſt point auſſi de nation où, du moins ſous un autre nom, on ne connoiſſe ce que nous déſignons par le mot *bel eſprit*.

Quiconque, en ces divers genres, n'atteint point chez nous au titre de génie, eſt compris dans la claſſe des beaux eſprits, lorſqu'il joint la grace & l'élégance de la diction à l'heureux choix des idées. Deſpréaux diſoit, en parlant de l'élégant Racine: *Ce n'eſt qu'un bel eſprit, à qui j'ai appris à faire difficilement des vers.* Je n'adopte certainement pas le jugement de Deſpréaux ſur Racine: mais je crois pouvoir en conclure que c'eſt principalement dans la clarté, le coloris de l'expreſſion, & dans l'art d'expoſer ſes idées, que conſiſte le bel eſprit, auquel on ne donne le nom de beau, que parce qu'il plaît, & doit réellement plaire le plus généralement.

En effet, ſi, comme le remarque M. de Vaugelas, il eſt plus de juges des mots que des idées; & ſi les hommes ſont, en général, moins ſenſibles à la juſteſſe d'un raiſonnement qu'à la beauté d'un expreſſion (2), c'eſt donc à l'art de bien dire que doit être ſpécialement attaché le titre de bel eſprit.

(1) Je ne parle point de ces hiſtoires écrites dans le genre inſtructif, telles que les *Annales de Tacite*, qui, pleines d'idées profondes de morale & de politique, & ne pouvant être lues ſans quelques efforts d'attention, ne peuvent, par cette même raiſon, être auſſi généralement goûtées & ſenties.

(2) Je rapporterai, à ce ſujet, un mot de Malherbe.

D'après cette idée, on conclura peut-être que le bel eſprit n'eſt que l'art de dire également des riens. Ma réponſe à cette concluſion, c'eſt qu'un ouvrage vuide de ſens ne ſeroit qu'une continuité de ſons harmonieux qui n'obtiendroit aucune eſtime (1); & qu'ainſi le public ne décore du titre de bel eſprit que ceux dont les ouvrâges ſont pleins d'idées grandes, fines ou intéreſſantes. Il n'eſt aucune idée qui ne ſoit du reſſort du bel eſprit, ſi l'on excepte celles qui, ſuppoſant trop d'études préliminaires, ne peuvent être miſes à la portée des gens du monde.

Je ne prétends donner dans cette réponſe aucune atteinte à la gloire des philoſophes. Le genre philoſophique ſuppoſe, ſans contredit, plus de recherches, plus de méditations, plus d'idées profondes, & même un genre de vie particulier. Dans le monde, on apprend à bien exprimer ſes idées; mais c'eſt dans la retraite qu'on les acquiert. On y fait une infinité d'obſervations ſur les choſes; & l'on n'en fait, dans le monde, que ſur la maniere de les préſenter. Les philoſophes doivent donc, quant à la profondeur des idées, l'emporter ſur les beaux eſ-

---

Il étoit au lit de la mort: ſon confeſſeur, pour lui inſpirer plus de ferveur & de réſignation, lui décrivoit les joies du paradis. Il ſe ſervoit d'expreſſions baſſes & louches. La deſcription faite: *Eh bien!* dit-il au malade, *vous ſentez-vous un grand deſir de jouir de ces plaiſirs céleſtes?... Ah! Monſieur*, répondit Malherbe, *ne m'en parlez pas davantage; votre mauvais ſtyle m'en dégoûte.*

(1) Un homme ne ſeroit plus maintenant cité comme homme d'eſprit, pour avoir fait un madrigal ou un ſonnet,

prits ; mais on exige de ces derniers tant de grace & d'élégance, que les conditions néceſſaires pour mériter le titre de philoſophe ou de bel eſprit, ſont peut-être également difficiles à remplir. Il paroît du moins qu'en ces deux genres les hommes illuſtres ſont également rares. En effet, pour pouvoir, à la fois, inſtruire & plaire, quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir & de ſa langue, & de l'eſprit de ſon ſiecle ? Que de goût, pour préſenter toujours ſes idées ſous un aſpect agréable ! que d'étude, pour les diſpoſer de maniere qu'elles faſſent la plus vive impreſſion ſur l'ame & l'eſprit du lecteur ! que d'obſervations, pour diſtinguer les ſituations qui doivent être traitées avec quelque étendue, de celles qui, pour être ſenties, n'ont beſoin que d'être préſentées ! & quel art enfin, pour unir toujours la variété à l'ordre & à la clarté, &, comme dit Mr. de Fontenelle, *pour exciter la curioſité de l'eſprit, ménager ſa pareſſe, & prévenir ſon inconſtance !*

C'eſt en ce genre la difficulté de réuſſir qui, ſans doute, eſt en partie cauſe du peu de cas que les beaux-eſprits font communément des ouvrages de pur raiſonnement. Si l'homme borné n'apperçoit dans la philoſophie qu'un amas d'énigmes puériles & myſtérieuſes, & s'il hait dans les philoſophes la peine qu'il faut ſe donner pour les entendre, le bel-eſprit ne leur eſt gueres plus favorable. Il hait pareillement dans leurs ouvrages la ſéchereſſe & l'aridité du genre inſtructif. Trop occupé du *bien-écrit*, & moins ſenſible au ſens (1) qu'à l'élégance de la

(1) Rien de plus triſte, pour quiconque ne s'exprime pas heureuſement, que d'être jugé par des beaux ou des

phraſe, il ne reconnoît pour bien penſé que les idées heureuſement exprimées. La moindre obſcurité le choque. Il ignore qu'une idée profonde, avec quelque netteté qu'elle ſoit rendue, ſera toujours inintelligible pour le commun des lecteurs, lorſqu'on ne pourra la réduire à des propoſitions extrêmement ſimples; & qu'il en eſt de ces idées profondes comme de ces eaux pures & claires, mais dont la profondeur ternit toujours la limpidité.

D'ailleurs, parmi ces beaux eſprits, il en eſt qui, ſecrets ennemis de la philoſophie, accréditent contre elle l'opinion de l'homme borné. Dupes d'une vanité petite & ridicule, ils adoptent, à cet égard, l'erreur populaire: &, ſans eſtime pour la juſteſſe, la force, la profondeur & la nouveauté des penſées, ils ſemblent oublier que l'art de bien dire ſuppoſe néceſſairement qu'on a quelque choſe à dire; & qu'enfin l'écrivain élégant eſt comparable au jouaillier, dont l'habileté devient inutile, s'il n'a des diamants à monter.

Les ſavants & les philoſophes, au contraire, livrés tout entiers à la recherche des faits ou des idées, ignorent ſouvent & les beautés & les difficultés de l'art d'écrire. Ils font, en conſéquence, peu de cas du bel eſprit; & leur mépris injuſte pour ce genre d'eſprit, eſt principalement fondé ſur une grande inſenſibilité pour l'eſpece d'idées qui entrent

---

demi-eſprits. On ne lui tient point compte de ſes idées; on le juge ſur les mots. Quelque ſupérieur qu'il ſoit réellement à ceux qui le traitent d'imbécille, ils ne réformeront point leur jugement; il ne paſſera jamais près d'eux que pour un ſot.

dans la compoſition des ouvrages de bel eſprit. Ils ſont preſque tous, plus ou moins, ſemblables à ce géometre, devant qui l'on faiſoit un grand éloge de la tragédie d'*Iphigénie*. Cet éloge pique ſa curioſité; il la demande, on la lui prête, il en lit quelques ſcenes, & la rend, en diſant : *Pour moi, je ne ſais ce qu'on trouve de ſi beau dans cet ouvrage ; il ne prouve rien.*

Le ſavant abbé de Longuerue étoit à-peu-près dans le cas de ce géometre : la poéſie n'avoit point de charmes pour lui ; il mépriſoit également la grandeur de Corneille & l'élégance de Racine ; il avoit, diſoit-il, banni tous les poëtes de ſa bibliotheque (1).

Pour ſentir également le mérite & des idées & de l'expreſſion, il faut, comme les Platon, les Montaigne, les Bacon, les Monteſquieu, & quelques-uns de nos philoſophes, que leur modeſtie m'empêche de nommer, unir l'art d'écrire à l'art de bien penſer ; union rare, & qu'on ne rencontre que dans les hommes d'un grand génie.

Après avoir marqué les cauſes du mépris reſpectif qu'ont les uns pour les autres quelques ſavants & quelques beaux-eſprits, je dois indiquer les cauſes du mépris où le bel-eſprit tombe & doit journellement tomber, plutôt que tout autre genre d'eſprit.

---

(1) » Il y a, diſoit ce même abbé de Longuerue, » deux ouvrages ſur Homere, qui valent mieux qu'Ho» mere lui-même ; le premier, c'eſt *Antiquitates Home» ricæ ;* le ſecond, c'eſt *Homeri Gnomologia, per Dupor» tum.* Quiconque a lu ces deux livres, a lu tout ce » qu'il y a de bon dans Homere, & n'a point eſſuyé » l'ennui de ſes contes à dormir debout ».

Le goût de nôtre ſiecle pour la philoſophie la remplit de diſſertateurs, qui, lourds, communs & fatigants, ſont cependant pleins d'admiration pour la profondeur de leurs jugements. Parmi ces diſſertateurs, il en eſt qui s'expriment très-mal; ils le ſoupçonnent; ils ſavent que chacun eſt juge de l'élégance & de la clarté de l'expreſſion, & qu'à cet égard il eſt impoſſible de duper le public : ils ſont donc forcés, par l'intérêt de leur vanité, de reconcer au titre de bel-eſprit, pour prendre celui de bon eſprit. Comment ne donneroient-ils pas la préférence à ce dernier titre? Ils ont oui dire que le bon eſprit s'exprime quelquefois d'une maniere obſcure : ils ſentent donc qu'en bornant leurs prétentions au titre de bon eſprit, ils pourront toujours rejetter l'ineptie de leurs raiſonnements ſur l'obſcurité de leurs expreſſions; que c'eſt l'unique & sûr moyen d'échapper à la conviction de ſottiſe : auſſi le ſaiſiſſent-ils avidement, en ſe cachant, autant qu'ils le peuvent à eux-mêmes, que le défaut de bel-eſprit eſt le ſeul droit qu'ils aient au bon eſprit, & qu'écrire mal n'eſt pas une preuve qu'on penſe bien.

Le jugement de pareils hommes, quelque riches ou puiſſants (1) qu'ils ſoient ſouvent, ne feroit cependant aucune impreſſion ſur le public, s'il n'étoit ſou-

(1) En général, ceux qui, ſans ſuccès, ont cultivé les arts & les ſciences, deviennent, s'ils ſont élevés aux premiers poſtes, les plus cruels ennemis des gens de lettres. Pour les décrier, ils ſe mettent à la tête des ſots; ils voudroient anéantir le genre d'eſprit où ils n'ont pas réuſſi. On peut dire que, dans les lettres, comme dans la religion, les apoſtats ſont les plus grands perſécuteurs.

tenu de l'autorité de certains philoſophes, qui, jaloux, comme les beaux eſprits, d'une eſtime excluſive, ne ſentent pas que chaque genre différent a ſes admirateurs particuliers ; qu'on trouve par-tout plus de lauriers, que de têtes à couronner ; qu'il n'eſt point de nation qui n'ait en ſa diſpoſition un fond d'eſtime ſuffiſant pour ſatisfaire à toutes les prétentions des hommes illuſtres, & qu'enfin en inſpirant le dégoût du bel eſprit, on arme contre tous les grands écrivains le dédain de ces hommes bornés, qui, intéreſſés à mépriſer l'eſprit, comprennent également ſous le nom de bel eſprit, qui ne leur eſt guere plus connu, & les ſavants, & les philoſophes, & généralement tout homme qui penſe.

CHAP.

CHAPITRE VII.

De l'Eſprit du ſiecle.

Cette ſorte d'eſprit ne contribue en rien à l'avancement des arts & des ſciences, & n'auroit aucune place dans cet ouvrage, s'il n'en occupoit une très-grande dans la tête d'une infinité de gens.

Par-tout où le peuple eſt ſans conſidération, ce qu'on appelle l'eſprit du ſiecle n'eſt que l'eſprit des gens qui donnent le ton, c'eſt-à-dire, des hommes du monde & de la cour.

L'homme du monde & le bel eſprit s'expriment l'un & l'autre avec élégance & pureté ; tous deux ſont ordinairement plus ſenſibles au *bien dit* qu'au *bien penſé ;* cependant ils ne diſent, ni ne doivent dire les mêmes choſes (1), parce que l'un & l'autre ſe propoſent des objets différents. Le bel eſprit, avide de l'eſtime du public, doit ou mettre ſous les yeux de grands tableaux, ou préſenter des idées intéreſſantes pour l'humanité, ou du moins pour ſa nation. Satisfait, au contraire, de l'admiration des gens du bon ton, l'homme du monde ne s'occupe qu'à préſenter des idées agréables à ce qu'on appelle la bonne compagnie.

J'ai dit, dans le ſecond diſcours, qu'on ne pou-

(1) Mille traits, agréables dans la converſation, ſeroient inſipides à la lecture. *Le lecteur*, dit Boileau, *veut mettre à profit ſon divertiſſement.*

voit parler dans le monde que des choſes ou des perſonnes; que la bonne compagnie eſt ordinairement peu inſtruite ; qu'elle ne s'occupe guere que des perſonnes ; que l'éloge eſt ennuyeux pour quiconque n'en eſt point l'objet, & qu'il fait bâiller les auditeurs. Auſſi ne cherche-t-on, dans les cercles, qu'à malignement interpréter les actions des hommes, à ſaiſir leur côté foible, à les perſiffler, à tourner en plaiſanterie les choſes les plus ſérieuſes, à rire de tout, & enfin à jetter du ridicule ſur toutes les idées contraires à celles de la bonne compagnie. L'eſprit de converſation ſe réduit donc au talent de médire agréablement, & ſur-tout dans ce ſiecle, où chacun prétend à l'eſprit, & s'en croit beaucoup ; où l'on ne peut vanter la ſupériorité d'un homme, ſans bleſſer la vanité de tout le monde ; où l'on ne diſtingue l'homme de mérite de l'homme médiocre que par l'eſpece de mal qu'on en dit ; où l'on eſt, pour ainſi dire, convenu de diviſer la nation en deux claſſes ; l'une, celle des bêtes, & c'eſt la plus nombreuſe ; l'autre, celle des fous, & l'on comprend dans cette derniere tous ceux à qui l'on ne peut refuſer des talents. D'ailleurs, la médiſance eſt maintenant l'unique reſſource qu'on ait pour faire l'éloge de ſoi & de ſa ſociété. Or, chacun veut ſe louer : ſoit qu'on blâme ou qu'on approuve, qu'on parle ou qu'on ſe taiſe, c'eſt toujours ſon apologie qu'on fait : chaque homme eſt un orateur qui, par ſes diſcours ou ſes actions, récite perpétuellement ſon panégyrique. Il y a deux manieres de ſe louer ; l'une, en diſant du bien de ſoi ; l'autre, en diſant du mal d'autrui. Les Cicéron, les Horace, & généralement tous les anciens, plus francs dans leurs prétentions,

ſe donnoient ouvertement les louanges qu'ils croyoient mériter. Notre ſiecle eſt devenu plus délicat ſur cet article. Ce n'eſt que par le mal qu'on dit d'autrui qu'il eſt maintenant permis de faire ſon éloge. C'eſt en ſe moquant d'un ſot qu'on vante indirectement ſon eſprit. Cette maniere de ſe louer eſt, ſans doute, la plus directement contraire aux bonnes mœurs; c'eſt cependant la ſeule en uſage. Quiconque dit de lui le bien qu'il en penſe, eſt un orgueilleux, chacun le fuit. Quiconque, au contraire, ſe loue par le mal qu'il dit d'autrui, eſt un homme charmant; il eſt environné d'auditeurs reconnoiſſants; ils partagent avec lui les éloges indirects qu'il ſe donne, & ne ceſſent d'applaudir à de bons mots qui les ſouſtraient au chagrin de louer. Il paroît donc qu'en général la malignité des gens du monde tient moins au deſſein de nuire, qu'au deſir de ſe vanter. Auſſi l'indulgence eſt-elle facile à pratiquer, non-ſeulement à leur égard, mais encore à l'égard de ces eſprits bornés, dont les intentions ſont plus odieuſes. L'homme de mérite fait que l'homme dont on ne dit aucun mal, eſt, en général, un homme dont on ne peut dire aucun bien; que ceux qui n'aiment point à louer, ont communément été peu loués: auſſi n'eſt-il point avide de leur éloge; il regarde la ſottiſe comme un malheur dont la ſottiſe cherche toujours à ſe venger. *Qu'on ne prouve aucun fait contre moi*, diſoit un homme de beaucoup d'eſprit; *que d'ailleurs on en diſe tout le mal qu'on voudra, je n'en ſerai pas fâché; il faut bien que chacun s'amuſe.* Mais ſi la philoſophie pardonne à la malignité, elle n'y doit cependant point applaudir. C'eſt à des applaudiſſements indiſcrets qu'on doit ce grand nombre de

méchants, qui, dans le fond, ſont quelquefois les meilleurs gens du monde. Flattés des éloges prodigués à la malignité, de la réputation d'eſprit qu'elle donne, ils ne ſavent pas aſſez eſtimer en eux la bonté qui leur eſt naturelle ; ils veulent ſe rendre redoutables par leurs bons mots. Ils ont malheureuſement aſſez d'eſprit pour y réuſſir : ils deviennent d'abord méchants par air ; ils reſtent méchants par habitude.

O vous donc qui n'avez pas encore contracté cette funeſte habitude, fermez l'oreille à ces louanges données à des traits ſatyriques, auſſi nuiſibles à la ſociété, qu'ils y ſont communs. Conſidérez les ſources impures (1) d'où ſort la médiſance. Rappellez-vous qu'indifférent aux ridicules d'un particulier, le grand homme ne s'occupe que de grandes choſes ;

(1) L'un médit, parce qu'il eſt ignorant & oiſif ; l'autre, parce qu'ennuyé, bavard, plein d'humeur, & choqué des moindres défauts, il eſt habituellement malheureux : c'eſt à ſon humeur, plus qu'à ſon eſprit, qu'il doit ſes bons mots : *Facit indignatio verſum.* Un troiſieme eſt né atrabilaire ; il médit des hommes, parce qu'il ne voit en eux que des ennemis : eh ! quelle douleur de vivre perpétuellement avec les objets de ſa haine ! Celui-ci met de l'orgueil à n'être point dupe ; il ne voit dans les hommes que des ſcélérats ou des frippons déguiſés ; il le dit, & ſouvent il dit vrai : mais, enfin, il ſe trompe quelquefois. Or, je demande ſi l'on n'eſt pas également dupe, ſoit qu'on prenne le vice pour la vertu, ou la vertu pour le vice ? L'âge heureux eſt celui où l'on eſt la dupe de ſes amis & de ſes maîtreſſes. Malheur à celui dont la prudence n'eſt pas l'effet de l'expérience ! La défiance prématurée eſt le ſigne certain d'un cœur dépravé & d'un caractere malheureux. Qui ſait ſi le plus inſenſé des hom-

qu'un *vieux méchant* lui paroît auſſi ridicule qu'un *vieux charmant*; que, parmi les gens du monde, ceux qui ſont faits pour le grand, ſe dégoûtent bientôt de ce ton moqueur en horreur aux autres nations (1). Abandonnez-le donc aux hommes bornés: pour eux, la médiſance eſt un beſoin. Ennemis nés des eſprits ſupérieurs, & jaloux d'une eſtime qu'on leur refuſe, ils ſavent que, ſemblables à ces plantes viles qui ne germent & ne croiſſent que ſur les ruines des palais, ils ne peuvent s'élever que ſur les débris des grandes réputations; auſſi ne s'occupent-ils que du ſoin de les détruire.

Ces hommes bornés ſont en grand nombre. Autrefois l'on n'étoit envié que de ſes pairs; à pré-

---

mes n'eſt pas celui, qui, pour n'être jamais dupe de ſes amis, s'expoſe au ſupplice d'une méfiance perpétuelle? L'on médit enfin pour faire montre de ſon eſprit; on ne ſe dit pas que l'eſprit ſatyrique n'eſt que l'eſprit de ceux qui n'en ont point. Qu'eſt-ce, en effet, qu'un eſprit qui n'exiſte que par les ridicules d'autrui? & qu'un talent où l'on ne peut exceller ſans que l'éloge de l'eſprit ne devienne la ſatyre du cœur. Comment s'énorgueillir de ſes ſuccès dans un genre où, ſi l'on conſerve quelque vertu, on doit chaque jour rougir de ces mêmes bons mots dont notre vanité s'applaudit, & qu'elle dédaigneroit ſi elle étoit jointe à plus de lumiere?

(1) Ce n'eſt qu'en France & dans la bonne compagnie qu'on cite, comme homme d'eſprit, l'homme à qui on refuſe le ſens commun. Auſſi, l'étranger, toujours prêt à nous enlever un grand Général, un écrivain illuſtre, un célebre artiſte, un habile manufacturier, ne nous enlevera-t-il jamais un homme du bon ton. Or, quel eſprit que celui dont aucune nation ne veut?

ſent que chacun aſpire à l'eſprit, & s'en croit; c'eſt preſque le public en entier qu'on a pour envieux : ce n'eſt plus pour s'inſtruire, c'eſt pour critiquer qu'on lit. Or, parmi les ouvrages, il n'en eſt aucun qui puiſſe tenir contre cette diſpoſition des lecteurs. La plupart d'entre eux, occupés à la recherche des défauts d'un ouvrage, ſont comme ces animaux immondes qu'on rencontre quelquefois dans les villes, & qui ne s'y promenent que pour en chercher les égouts. Ignoreroit-on encore qu'il ne faut pas moins d'eſprit pour appercevoir les beautés que les défauts d'un ouvrage; & que, dans les livres, comme le diſoit un Anglois, *il faut aller à la chaſſe des idées, & faire grand cas du livre dont on en rapporte un certain nombre ?*

Toutes les injuſtices de cette eſpece ſont un effet néceſſaire de la ſottiſe. Quelle différence, à cet égard, entre la conduite de l'homme d'eſprit, & celle de l'homme borné ? Le premier profite de tout. Il échappe ſouvent aux hommes médiocres des vérités dont le ſage ſe ſaiſit : l'homme d'eſprit qui le ſait, les écoute ſans dégoût; il n'apperçoit communément dans la converſation que ce qu'on y dit de bien, & l'homme médiocre que ce qu'on y dit de mal ou de ridicule.

Perpétuellement averti de ſon ignorance, l'homme d'eſprit s'inſtruit dans preſque tous les livres : trop ignorant & trop vain pour ſentir le beſoin de s'éclairer; l'homme borné, au contraire, ne trouve à s'inſtruire dans aucun des ouvrages de ſes contemporains; &, pour dire modeſtement qu'il ſait tout, les livres, dit-il, ne lui apprennent rien (1);

(1) Le ſavant, dit le proverbe Perſan, ſait & s'en-

il va même juſqu'à ſoutenir que tout a été dit & penſé ; que les auteurs ne ſont que ſe répeter, & qu'ils ne different entre eux que dans la maniere de s'exprimer. O envieux! lui diroit-on, eſt-ce aux anciens qu'on doit l'imprimerie, l'horlogerie, les glaces, les pompes à feu ? Quel autre que Newton a, dans le ſiecle dernier, fixé les loix de la peſanteur ? L'électricité ne nous offre-t-elle pas tous les jours une infinité de phénomenes nouveaux ? Il n'eſt plus, ſelon toi, de découvertes à faire. Mais, dans la morale même & dans la politique, où l'on devroit peut-être avoir tout dit, a-t-on déterminé l'eſpece de luxe & de commerce le plus avantageux à chaque nation ? en a-t-on fixé les bornes ? a-t-on découvert le moyen d'entretenir à la fois dans une nation l'eſprit de commerce & l'eſprit militaire ? a-t-on indiqué la forme de gouvernement la plus propre à rendre les hommes heureux ? a-t-on ſeulement fait le roman d'une bonne légiſlation (1),

---

quiert; mais l'ignorant ne ſait pas même de quoi s'enquérir.

(1) On n'entend pas même, en ce genre, les principes qu'on répete tous les jours: *Punir* & *récompenſer* eſt un axiome. Tout le monde en ſait les mots; peu d'hommes en ſavent le ſens. Qui l'apperçevroit dans toute ſon étendue, auroit réſolu, par l'application de ce principe, le problême d'une légiſlation parfaite. Que de choſes pareilles on croit ſavoir, & qu'on répete tous les jours ſans les entendre ! Quelle ſignification différente les mêmes mots n'ont-ils pas dans diverſes bouches !

On raconte d'une fille en réputation de ſainteté, qu'elle paſſoit les journées entieres en oraiſon. L'évêque le ſait,

telle qu'on pourroit, à la tête d'une colonie, l'établir ſur quelque côte déſerte de l'Amérique ?

Le temps a fait, dans chaque ſiecle, préſent de quelques vérités aux hommes ; mais il lui reſte encore bien des dons à nous faire. L'on peut donc acquérir encore une infinité d'idées nouvelles. L'axiome prononcé, que *tout eſt dit & penſé*, eſt donc un axiome faux, trouvé d'abord par l'ignorance, & répété depuis par l'envie. Il n'eſt point de moyens que l'envieux, ſous l'apparence de la juſtice, n'emploie pour dégrader le mérite. On ſait, par exemple, qu'il n'eſt point de vérité iſolée ; que toute idée nouvelle tient à quelques idées déjà connues, avec leſquelles elle a néceſſairement quelques reſſemblances : c'eſt cependant de ces reſſemblances que part l'envie, pour accuſer journellement de plagiat les hommes illuſtres, nos contemporains (1) : lorſ-

---

il va la voir : *Quelles ſont donc les longues prieres auxquelles vous conſacrez vos journées ?* Je récite mon *Pater*, lui dit la fille. *Le* Pater, reprend l'évêque, *eſt ſans doute une excellente priere ; mais enfin un* Pater *eſt bientôt dit.* O Monſeigneur, quelles idées de la grandeur, de la puiſſance, de la bonté de Dieu, renfermées dans ces deux ſeuls mots, *Pater noſter!* En voilà pour une ſemaine de méditation.

J'en pourrois dire autant de certains proverbes ; je les compare à des écheveaux mêlés : en tient-on un bout ? on ne peut dévider toute la morale & la politique ; mais il faut, à cet ouvrage, employer des mains bien adroites.

(1) Sous le nom d'amour, Héſiode, par exemple, nous donne, à peu près, l'idée de l'attraction ; mais, dans ce poëte, ce n'étoit qu'une idée vague : elle eſt, au contraire, dans Newton, le réſultat de combinaiſons & de calculs nouveaux ; Newton en eſt donc l'inventeur.

qu'elle déclame contre les plagiaires, c'eſt, dit-elle, pour punir les larcins littéraires, & venger le public. Mais, lui répondroit-on, ſi tu ne conſultois que l'intérêt public, tes déclamations ſeroient moins vives; tu ſentirois que ces plagiaires, ſans doute, moins eſtimables que les gens de génie, ſont cependant très-utiles au public; qu'un bon ouvrage, pour être généralement connu, doit avoir été dépecé dans une infinité d'ouvrages médiocres.

En effet, ſi les particuliers qui compoſent la ſociété, doivent ſe ranger ſous pluſieurs claſſes, qui toutes ont, pour entendre & pour voir, des oreilles & des yeux différents, il eſt évident que le même écrivain, quelque génie qu'il ait, ne peut également leur convenir; qu'il faut des auteurs pour toutes les

---

Ce que je dis de Newton, je le dis également de Locke. Lorſqu'Ariſtote a dit : *Nihil eſt in intellectu quod non priùs fuerit in ſenſu ;* il n'attachoit certainemet pas, à cet axiome, les mêmes idées que M. Locke. Cette idée n'étoit, tout au plus, dans le philoſophe Grec que l'appercevance d'une découverte à faire, & dont l'honneur appartient en entier au philoſophe Anglois. C'eſt l'envie ſeule qui nous fait trouver, dans les anciens, toutes les découvertes modernes. Une phraſe vuide de ſens, ou du moins inintelligible avant ces découvertes, ſuffit pour faire crier au plagiat. On ne ſe dit pas qu'appercevoir dans un ouvrage un principe que perſonne n'y avoit encore apperçu, c'eſt proprement faire une découverte; que cette découverte ſuppoſe, du moins, dans celui qui l'a faite, un grand nombre d'obſervations, qui menoient à ce principe : & qu'enfin celui qui raſſemble un grand nombre d'idées ſous le même point de vue, eſt un homme de génie & un inventeur.

claſſes (1), des Neuville pour prêcher à la ville, & des Bridaine pour les campagnes. En morale comme en politique, certaines idées ne ſont pas univerſellement ſenties, & leur évidence n'eſt point conſtatée qu'elles n'aient, de la plus ſublime philoſophie, deſcendu juſqu'à la poéſie; & de la poéſie, juſqu'aux Pont-neufs : ce n'eſt ordinairement que dans cet inſtant ſeul qu'elles deviennent aſſez communes pour être utiles.

Au reſte, cette envie, qui prend ſi ſouvent le nom de juſtice, & dont perſonne n'eſt entiérement exempt, n'eſt le vice d'aucun état. Elle n'eſt ordinairement active & dangereuſe que dans des hommes bornés & vains. L'homme ſupérieur a trop peu d'objets de jalouſie, & les gens du monde ſont trop légers, pour obéir long-temps au même ſentiment : d'ailleurs, ils ne haïſſent point le mérite, & ſurtout le mérite littéraire : ſouvent même ils le protégent : leur unique prétention, c'eſt d'être agréables & brillants dans la converſation. C'eſt dans cette prétention que conſiſte proprement l'eſprit du ſiecle : auſſi n'eſt-il rien qu'on n'imagine pour échapper, en ce genre, au reproche d'inſipidité.

Une femme de peu d'eſprit paroît entiérement

(1) Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant. Un homme ſe faiſoit un jour préſenter à un magiſtrat, homme de beaucoup d'eſprit. *Que faites-vous ?* lui demanda le magiſtrat : *Je fais des livres*, répondit-il. *Mais aucun de ces livres ne m'eſt encore parvenu ? Je le crois bien*, reprend l'auteur : *Je ne fais rien pour Paris. Dès qu'un de mes ouvrages eſt imprimé, j'en envoie l'édition en Amérique ; je ne compoſe que pour les Colonies.*

occupée de ſon chien ; elle ne parle qu'à lui ; l'orgueil des auditeurs s'en offenſe : on la taxe d'impertinence : on a tort. Elle ſait qu'on eſt quelque choſe dans la ſociété, lorſqu'on a prononcé tant de mots (1), qu'on a fait tant de geſtes & tant de bruit : l'occupation de ſon chien eſt donc moins, pour elle, un amuſement, qu'un moyen de cacher ſa médiocrité ; elle eſt, à cet égard, très-bien conſeillée par ſon amour-propre, qui, pour le moment, nous fait preſque toujours tirer le meilleur parti de notre ſottiſe.

Je n'ajouterai qu'un mot à ce que j'ai déjà dit de l'eſprit du ſiecle ; c'eſt qu'il eſt facile de ſe le repréſenter ſous une image ſenſible. Qu'on charge, pour cet effet, un peintre habile de faire, par exemple, les portraits allégoriques de l'eſprit de quelques-uns des ſiecles de la Grece, & de l'eſprit actuel de notre nation. Dans le premier tableau, ne ſera-t-il pas forcé de repréſenter l'eſprit ſous la figure d'un homme, qui, l'œil fixe, l'ame abſorbée dans de profondes méditations, reſte dans quelques-unes des attitudes qu'on donne aux muſes ? Dans le ſecond tableau, ne ſera-t-il pas néceſſité à peindre l'eſprit ſous les traits du dieu de la raillerie, c'eſt-à-dire, ſous la figure d'un homme qui conſidere tout avec un ris malin & un œil moqueur ? Or, ces deux portraits ſi différents, nous donneroient aſſez exactement la différence de l'eſprit des Grecs au nôtre. Sur quoi j'obſerverai que, dans chaque

(1) C'eſt à ce ſujet que les Perſans diſent : *J'entends le bruit de la meule ; mais je ne vois pas la farine.*

ſiecle, un peintre ingénieux donneroit à l'eſprit une phyſionomie différente ; & que la ſuite allégorique de pareils portraits ſeroit fort agréable & fort curieuſe pour la poſtérité, qui, d'un coup-d'œil, jugeroit de l'eſtime ou du mépris que, dans chaque ſiecle, l'on a dû accorder à l'eſprit de chaque nation.

CHAPITRE VIII.

De l'Eſprit juſte (1).

Pour porter, ſur les idées & les opinions différentes des hommes, des jugements trop juſtes, il faudroit être exempt de toutes les paſſions qui corrompent notre jugement ; il faudroit avoir habituellement préſentes à la mémoire les idées dont la connoiſſance nous donneroit celle de toutes les vérités humaines : pour cet effet, il faudroit tout ſavoir. Perſonne ne ſait tout : on n'a donc l'eſprit juſte qu'à certains égards.

Dans le genre dramatique, par exemple, l'un eſt bon juge de l'harmonie des vers, de la propriété, de la force de l'expreſſion, & enfin de toutes les beautés de ſtyle ; mais il eſt mauvais juge de la juſteſſe du plan. L'autre, au contraire, eſt connoiſſeur en cette derniere partie ; mais il n'eſt frappé ni de cette juſteſſe, ni de cet à propos, ni de cette force de ſentiment d'où dépend la vérité ou la fauſſeté des caracteres tragiques, & le premier mérite des pieces. Je dis le premier mérite, parce que l'utilité réelle, &, par conſéquent, la principale beauté

(1) Dans un ſens étendu, l'eſprit juſte ſeroit l'eſprit univerſel. Il ne s'agit point de cette ſorte d'eſprit dans ce chapitre : je prends ici ce mot dans l'acception la plus commune.

de ce genre, conſiſte à peindre fidellement les effets que produiſent ſur nous les paſſions fortes.

On n'a donc proprement de juſteſſe d'eſprit que dans les genres ſur leſquels on a plus ou moins médité.

On ne peut donc, ſans confondre le génie & l'eſprit étendu & profond avec l'eſprit juſte, s'empêcher d'avouer que cette derniere ſorte d'eſprit n'eſt plus qu'un eſprit faux, lorſqu'il s'agit de ces propoſitions compliquées, où la vérité eſt le réſultat d'un grand nombre de combinaiſons; où, pour bien voir, il faut voir beaucoup; & où la juſteſſe de l'eſprit dépend de ſon étendue: auſſi n'entend-on communément par *eſprit juſte*, que la ſorte d'eſprit propre à tirer des conſéquences juſtes & quelquefois neuves des opinions vraies ou fauſſes qu'on lui préſente.

Conſéquemment à cette définition, l'eſprit juſte contribue peu à l'avancement de l'eſprit humain: cependant il mérite quelque eſtime. Celui qui, partant des principes ou des opinions admiſes, en tire des conſéquences toujours juſtes & quelquefois neuves, eſt un homme rare parmi le commun des hommes. Il eſt même, en général, plus eſtimé des gens médiocres, que ne le ſera l'eſprit ſupérieur, qui rappellant trop ſouvent les hommes à l'examen des principes reçus, & les tranſportant dans des régions inconnues, doit à la fois fatiguer leur pareſſe, & bleſſer leur orgueil.

Au reſte, quelque juſtes que ſoient les conſéquences qu'on tire, ou d'un ſentiment ou d'un principe, je dis que, loin d'obtenir le nom d'eſprit juſte, l'on ne ſera jamais cité que comme un fou, ſi ce ſentiment ou ce principe paroît ou ridicule ou fou. Un Indien vaporeux s'étoit imaginé que, s'il piſſoit, il

ſubmergeroit tout le Biſnagar. En conſéquence, ce vertueux citoyen préférant le ſalut de ſa patrie au ſien propre, retenoit toujours ſon urine ; il étoit prêt à périr, lorſqu'un médecin, homme d'eſprit, entre tout effrayé dans ſa chambre : *Narſingue* (1), lui dit-il, *eſt en feu ; ce n'eſt bientôt qu'un monceau de cendres : hâtez-vous de lâcher votre urine.* A ces mots, le bon Indien piſſe, raiſonne juſte, & paſſe pour fou (2).

Un autre homme, ſans doute attaqué des mêmes vapeurs, comparoit un jour le petit nombre des élus au nombre prodigieux d'hommes que le péché précipite journellement dans l'enfer. *Si l'ambition, l'avarice, la luxure*, ſe diſoit-il à lui-même, *nous por-*

(1) Capitale du Biſnagar.

(2) Les eſprits juſtes pouvoient regarder l'uſage où l'on étoit autrefois de décider de la juſtice ou de l'injuſtice d'une cauſe, par la voie des armes, comme un uſage très-bien établi. Il leur paroiſſoit la conſéquence juſte de ces deux propoſitions : *Rien n'arrive que par l'ordre de Dieu, & Dieu ne peut pas permettre l'injuſtice.* » S'il s'élevoit une » diſpute ſur la propriété d'un fonds, ſur l'état d'une per» ſonne, ſi le droit n'étoit pas bien clair de part & d'au» tre, on prenoit des champions pour l'éclaircir. L'em» pereur Othon, vers l'an 968, ayant conſulté les doc» teurs pour ſavoir ſi en ligne directe la repréſentation » devoit avoir lieu, comme ils étoient de différents avis, » on nomma deux braves pour décider ce point de droit : » l'avantage étant demeuré à celui qui ſoutenoit la re» préſentation, l'empereur ordonna qu'elle eût lieu à l'a» venir «. *Mémoires de l'Académie des inſcriptions & belles-lettres*, tome XV.

Je pourrois citer encore ici d'après les mémoires de

tent à tant de crimes, que n'en commet-on du moins qui ſoient utiles aux hommes ? Pourquoi ne pas donner la mort aux enfants avant l'âge du péché ? Par ce crime je peuplerois le ciel de bienheureux. J'offenſerois ſans doute l'Eternel ; je m'expoſerois à tomber dans l'abyme de l'enfer ; mais enfin, je ſauverois des hommes : je ſerois le Curtius qui ſe jette dans le gouffre pour le ſalut de Rome. L'aſſaſſinat de quelques enfants fut la conſéquence juſte qu'il tira de ce raiſonnement.

Si de pareils hommes ſont généralement regardés comme fous, ce n'eſt pas uniquement parce qu'ils appuient leur raiſonnement ſur des principes faux, mais ſur des principes réputés tels. En effet, le théologien Chinois, qui prouve les neuf incarnations de

---

l'Académie des inſcriptions, beaucoup d'autres exemples des différentes épreuves, nommées, dans ces temps d'ignorance, *jugements de Dieu.* Je me borne donc à l'épreuve par l'eau froide, qui ſe pratiquoit auſſi : » Après quelques » oraiſons prononcées ſur le patient, on lui lioit la main » droite avec le pied gauche, & la main gauche avec le » pied droit, & dans cet état on le jettoit à l'eau : s'il » ſurnageoit, on le traitoit en criminel ; s'il enfonçoit, » il étoit déclaré innocent. Sur ce pied-là, il devoit ſe » trouver peu de coupables, parce qu'un homme ne pou» vant faire aucun mouvement, & ſon volume étant ſu» périeur à un égal volume d'eau, il doit néceſſairement » enfoncer. On n'ignoroit pas, ſans doute, un principe » de ſtatique auſſi ſimple, d'une expérience ſi commune ; » mais la ſimplicité de ces temps-là attendoit toujours un » miracle, qu'ils ne croyoient pas que le ciel pût leur » en refuſer pour leur faire connoître la vérité «. *Ibid.* Au lieu de cette note, dont on ne trouve que le com-

Wiſthnou, & le Muſulman, qui, d'après l'Alcoran, ſoutient que la terre eſt portée ſur les cornes d'un taureau, ſe fondent certainement ſur des principes auſſi ridicules que ceux de mon Indien; cependant l'un & l'autre ſeront, chacun en leur pays, cités comme des gens ſenſés. Pourquoi le ſeront-ils? C'eſt qu'ils ſoutiennent des opinions qui ſont généralement reçues. En fait de vérités religieuſes, la raiſon eſt ſans force contre deux grands miſſionnaires, l'exemple & la crainte. D'ailleurs, en tout pays, les préjugés des Grands ſont la loi des petits. Ce Chinois & ce Muſulman paſſeront donc pour ſages, uniquement parce qu'ils ſont *fous de la folie commune.* Ce que je dis de la folie, je l'applique à la bêtiſe: celui-là ſeul eſt cité comme bête qui n'eſt pas bête de la bêtiſe commune.

---

mencement juſqu'à ces mots : » *S'il s'élevoit*, &c : dans l'édition originale & dans le manuſcrit de l'auteur on liſoit : » Il arriva, dit-on, il y a quelques années, en » Pruſſe, un fait à peu près pareil. Deux hommes fort » pieux vivoient dans l'amitié la plus intime; l'un d'eux » fait ſes dévotions, rencontre ſon ami au ſortir de l'é- » gliſe, il lui dit : *Je crois, autant qu'un chrétien peut le* » *croire, être en état de grace....* *Quoi*, lui répond ſon » ami, *dans cet inſtant vous ne craindriez donc pas la* » *mort? Je ne penſe pas*, reprend-il, *pouvoir jamais être* » *en meilleure diſpoſition.* Ce mot échappé, ſon ami le » frappe, le tue, & ce meurtre lui paroît la conſéquence » juſte du ſentiment d'une foi & d'une amitié vive «. Ainſi, dans preſque toutes les religions, la ſociété ne doit ſon repos, & le monde ſa durée, qu'à l'inconſéquence des eſprits.

Certains villageois, dit-on, bâtiſſent un pont : ils y gravent cette inſcription : *Le préſent pont eſt fait ici :* d'autres voulant retirer un homme d'un puits dans lequel il étoit tombé, ils lui paſſent au cou un nœud coulant, & le retirent étranglé. Si les bêtiſes de cette eſpece doivent toujours exciter le rire, comment, dira-t-on, écouter ſérieuſement les dogmes des Bonzes, des Brachmanes & des Talapins ? dogmes auſſi abſurdes que l'inſcription du pont. Comment peut-on, ſans rire, voir les rois, les peuples, les miniſtres, & même les grands hommes, ſe proſterner quelquefois aux pieds des idoles, & montrer, pour des fables ridicules, la vénération la plus profonde ? Comment, en parcourant les voyages, n'eſt-on pas étonné d'y voir l'exiſtence des ſorciers & des magiciens auſſi généralement reconnue que l'exiſtence de Dieu, & paſſer, chez la plupart des nations, pour auſſi démontrée ? Par quelle raiſon enfin des abſurdités différentes, mais également ridicules, ne feroient-elles pas ſur nous la même impreſſion ? C'eſt qu'on ſe moque volontiers d'une bêtiſe dont on ſe croit exempt ; c'eſt que perſonne ne répéte, d'après le villageois, *le préſent pont eſt fait ici ;* & qu'il n'en eſt pas ainſi, lorſqu'il s'agit d'une pieuſe abſurdité. Perſonne ne ſe croyant tout-à-fait à l'abri de l'ignorance qui la produit, on craint de rire de ſoi ſous le nom d'autrui.

Ce n'eſt donc point, en général, à l'abſurdité d'un raiſonnement, mais à l'abſurdité d'une certaine eſpece de raiſonnement, qu'on donne le nom de bêtiſe. On ne peut donc entendre par ce mot, qu'une ignorance peu commune. Auſſi donne-t-on quelquefois le nom de bête à ceux même auxquels on accorde

un grand génie. La ſcience des choſes communes eſt la ſcience des gens médiocres ; & quelquefois l'homme de génie eſt, à cet égard, d'une ignorance groſſiere. Ardent à s'élancer juſqu'aux premiers principes de l'art ou de la ſcience qu'il cultive, & content d'y ſaiſir quelques-unes de ces vérités neuves, premieres & générales, d'où découlent une infinité de vérités ſecondaires, il néglige toute autre eſpece de connoiſſance. Sort-il du ſentier lumineux que lui trace le génie ? il tombe dans mille erreurs ; & Newton commente l'*Apocalypſe*.

Le génie éclaire quelques-uns des arpents de cette nuit immenſe qui environne les eſprits médiocres ; mais il n'éclaire pas tout. Je compare l'homme de génie à la colomne qui marchoit devant les Hébreux, & qui tantôt étoit obſcure, & tantôt lumineuſe. Le grand homme, toujours ſupérieur en un genre, manque néceſſairement d'eſprit en beaucoup d'autres ; à moins qu'on n'entende ici, par *eſprit*, l'aptitude à s'inſtruire, que, peut-être, on peut regarder comme une connoiſſance commencée. Le grand homme, par l'habitude de l'application, la méthode d'étudier, & la diſtinction qu'il eſt à portée de faire entre une demi-connoiſſance & une connoiſſance entiere, a certainement, à cet égard, un grand avantage ſur le commun des hommes. Ces derniers n'ayant point contracté l'habitude de la méditation, & n'ayant rien ſu profondément, ſe croient toujours aſſez inſtruits, lorſqu'ils ont une connoiſſance ſuperficielle des choſes. L'ignorance & la ſottiſe ſe perſuadent aiſément qu'elles ſavent tout : l'une & l'autre ſont toujours orgueilleuſes. Le grand homme ſeul peut être modeſte.

Si je retrécis l'empire du génie, & montre les bornes dans leſquelles la nature le force à ſe renfermer, c'eſt pour faire plus évidemment ſentir que l'eſprit juſte, déjà fort inférieur au génie, ne peut, comme on l'imagine, porter des jugements toujours vrais ſur les divers objets du raiſonnement. Un tel eſprit eſt impoſſible. Le propre de l'eſprit juſte eſt de tirer des conſéquences exactes des opinions reçues: or, ces opinions ſont fauſſes pour la plupart, & l'eſprit juſte ne remonte jamais juſqu'à l'examen de ces opinions: l'eſprit juſte n'eſt donc, le plus ſouvent, que l'art de raiſonner méthodiquement faux. Peut-être cette ſorte d'eſprit ſuffit pour faire un bon juge; mais jamais elle ne fait un grand homme. Quiconque en eſt doué, n'excelle ordinairement en aucun genre, & ne ſe rend recommandable par aucun talent. Il obtient, dira-t-on, ſouvent l'eſtime des gens médiocres. J'en conviens: mais leur eſtime, en lui faiſant concevoir une trop haute idée de lui-même, devient pour lui une ſource d'erreurs; erreurs auxquelles il eſt impoſſible de l'arracher. Car enfin, ſi le miroir, de tous les conſeillers le conſeiller le plus poli & le plus diſcret, n'apprend à perſonne à quel point il eſt difforme, qui pourroit déſabuſer un homme de la trop haute opinion qu'il a conçue de lui-même; ſur-tout, lorſque cette opinion eſt appuyée de l'eſtime de la plupart de ceux qui l'environnent? C'eſt être encore aſſez modeſte que de ne s'eſtimer que d'après l'éloge d'autrui. De-là cependant cette confiance de l'eſprit juſte en ſes propres lumieres, & ce mépris pour les grands hommes, qu'il regarde ſouvent comme des viſionnaires, comme des eſprits ſyſtématiques & de mau-

vaiſes têtes (1). O eſprits juſtes ! leur diroit-on, lorſque vous traitez de mauvaiſes têtes ces grands hommes, qui, du moins, ſont ſi ſupérieurs dans le genre où le public les admire; quelle opinion penſez-vous que le public puiſſe avoir de vous, dont l'eſprit ne s'étend pas au-delà de quelques petites conſéquences tirées d'un principe vrai ou faux, & dont la découverte eſt peu importante ? Toujours en extaſe devant votre petit mérite, vous n'êtes pas, direz-vous, ſujets aux erreurs des hommes célebres. Oui, ſans doute; parce qu'il faut ou courir ou du moins marcher pour tomber. Lorſque vous vantez entre vous la juſteſſe de votre eſprit, il me ſemble entendre des culs-de-jatte ſe glorifier de ne point faire de faux pas. Votre conduite, ajouterez-vous, eſt ſouvent plus ſage que celle des hommes de génie. Oui, parce que vous n'avez pas en vous ce principe de vie & de paſſions qui produit également les grands vices, les grandes vertus & les grands talents. Mais en êtes-vous plus recommandables ? Qu'importe au public la bonne ou mauvaiſe conduite d'un particulier ? Un homme de génie, eût-il des vices, eſt encore plus eſtimable que vous. En effet, on ſert ſa patrie, ou par l'innocence de ſes mœurs & les exemples de vertu qu'on y donne, ou par les lumieres qu'on y répand. De ces deux manieres de ſervir ſa patrie, la derniere, qui, ſans contredit, appartient plus directement au génie, eſt,

(1) Dire d'un homme qu'il a une mauvaiſe tête, c'eſt, le plus ſouvent, dire, ſans le ſavoir, qu'il a plus d'eſprit que nous.

en même temps, celle qui procure le plus d'avantages au public. Les exemples de vertu que donne un particulier, ne ſont gueres utiles qu'au petit nombre de ceux qui compoſent la ſociété : au contraire, les lumieres nouvelles, que ce même particulier répandra ſur les arts & les ſciences, ſont des bienfaits pour l'univers. Il eſt donc certain que l'homme de génie, fût-il d'une probité peu exacte, aura toujours plus de droits que vous à la reconnoiſſance publique.

Les déclamations des eſprits juſtes contre les gens de génie doivent, ſans doute, en impoſer quelque temps à la multitude : rien de plus facile à tromper. Si l'Eſpagnol, à l'aſpect des lunettes que portent toujours ſur le nez quelques-uns de ſes docteurs, ſe perſuade que ces docteurs ont perdu leurs yeux à la lecture, & qu'ils ſont très-ſavants; ſi l'on prend tous les jours la vivacité du geſte pour celle de l'eſprit, & la taciturnité pour profondeur ; il faut bien qu'on prenne auſſi la gravité ordinaire aux eſprits juſtes pour un effet de leur ſageſſe. Mais le preſtige ſe détruit, & l'on ſe rappelle bientôt que la gravité, comme le dit Mademoiſelle de Scudéry, n'eſt qu'un ſecret du corps pour cacher les défauts de l'eſprit (1). Il n'y a donc proprement que ces eſprits juſtes qui ſoient long-temps dupes de la gravité qu'ils affectent. Au reſte, qu'ils ſe croient ſages, parce qu'ils ſont ſérieux ; qu'inſpirés par l'orgueil & l'envie, lorſqu'ils décrient le génie, ils croient l'être par la juſtice ;

(1) L'âne, dit, à ce ſujet, Montaigne, eſt le plus ſérieux des animaux.

perſonne, à cet égard, n'échappe à l'erreur. Ces mépriſes de ſentiment ſont en tous genres ſi générales & ſi fréquentes, que je crois répondre au deſir de mon lecteur, en conſacrant à cet examen quelques pages de cet ouvrage.

CHAPITRE IX.

Mépriſe de ſentiment.

Semblable au trait de la lumiere, qui ſe compoſe d'un faiſceau de rayons, tout ſentiment ſe compoſe d'une infinité de ſentiments, qui concourent à produire telle volonté dans notre ame, & telle action dans notre corps. Peu d'hommes ont le priſme propre à décompoſer ce faiſceau de ſentiments : en conſéquence, l'on ſe croit ſouvent animé, ou d'un ſentiment unique, ou de ſentiments différents de ceux qui nous meuvent. Voilà la cauſe de tant de mépriſes de ſentiment, & pourquoi nous ignorons preſque toujours les vrais motifs de nos actions.

Pour faire mieux ſentir combien il eſt difficile d'échapper à ces mépriſes de ſentiment, je dois préſenter quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes.

CHAPITRE X.

Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.

Une mere idolâtre ſon fils. Je l'aime, dira-t-elle, pour lui-même. Cependant, répondra-t-on, vous ne prenez aucun ſoin de ſon éducation, & vous ne doutez pas qu'une bonne éducation ne puiſſe infiniment contribuer à ſon bonheur : pourquoi donc, ſur ce ſujet ne conſultez-vous point les gens d'eſprit, & ne liſez-vous aucun des ouvrages faits ſur cette matiere ? C'eſt, repliquera-t-elle, parce qu'en ce genre, je crois en ſavoir autant que les auteurs & leurs ouvrages. Mais d'où naît cette confiance en vos lumieres ? Ne ſeroit-elle pas l'effet de votre indifférence ? Un deſir vif nous inſpire toujours une ſalutaire méfiance de nous-mêmes. A-t-on un procès conſidérable ? on voit des procureurs, des avocats ; on en conſulte un grand nombre, on lit ſes factums. Eſt-on attaqué de ces maladies de langueur, qui ſans ceſſe nous environnent des ombres & des horreurs de la mort ? on voit des médecins, on recueille leurs avis, on lit des livres de médecine, on devient ſoi-même un peu médecin. Telle eſt la conduite de l'intérêt vif. Lorſqu'il s'agit de l'éducation des enfants, ſi vous n'êtes point ſuſceptible du même intérêt, c'eſt que vous ne les aimez point pour eux-mêmes. Mais, ajoutera cette mere, quels ſeroient les motifs de ma tendreſſe ? Parmi les peres

& les meres, répondrai-je, les uns ſont affectés du ſentiment de la poſtéromanie ; dans leurs enfants, ils n'aiment proprement que leur nom : les autres ſont jaloux de commander ; &, dans leurs enfants, ils n'aiment que leurs eſclaves. L'animal ſe ſépare de ſes petits, lorſque leur foibleſſe ne les tient plus dans ſa dépendance ; & l'amour paternel s'éteint dans preſque tous les cœurs, lorſque les enfants ont, par leur âge ou leur état, atteint l'indépendance. Alors, dit le poëte Saadi, le pere ne voit en eux que des héritiers avides : & c'eſt la cauſe, ajoute ce même poëte, de l'amour extrême de l'aïeul pour ſes petits-fils ; il les regarde comme les ennemis de ſes ennemis.

Il eſt enfin des peres & des meres, qui, dans leurs enfants, n'apperçoivent qu'un joujou & qu'une occupation. La perte de ce joujou leur ſeroit inſupportable : mais leur affliction prouveroit-elle qu'ils aiment un enfant pour lui-même ? Tout le monde ſait ce trait de la vie de Mr. de Lauzun : il étoit à la Baſtille ; là, ſans livres, ſans occupation, en proie à l'ennui & à l'horreur de la priſon, il s'aviſe d'apprivoiſer une araignée. C'étoit la ſeule conſolation qui lui reſtât dans ſon malheur. Le gouverneur de la Baſtille, par une inhumanité commune aux hommes accoutumés à voir des malheureux (1),

(1) L'habitude de voir des malheureux rend les hommes cruels & méchants. En vain, diſent-ils, que, cruels à regret, c'eſt le devoir qui leur impoſe la néceſſité d'être durs. Tout homme, qui, pour l'intérêt de la juſtice, peut, comme le bourreau, tuer de ſang froid ſon ſemblable, le maſſacreroit certainement pour ſon intérêt perſonnel, s'il ne craignoit la potence.

écraſe cette araignée. Le priſonnier en reſſent un chagrin cuiſant ; il n'eſt point de mere que la mort de ſon fils affecte d'une douleur plus violente. Or, d'où vient cette conformité de ſentiments pour des objets ſi différents ? C'eſt que, dans la perte d'un enfant, comme dans la perte d'une araignée, l'on n'a ſouvent à pleurer que l'ennui & le déſœuvrement où l'on tombe. Si les meres paroiſſent, en général, plus ſenſibles à la mort d'un enfant que ne le ſeroit un pere, diſtrait par ſes affaires, ou livré aux ſoins de l'ambition, ce n'eſt pas que cette mere aime plus tendrement ſon fils ; mais c'eſt qu'elle fait une perte plus difficile à remplacer. Les mépriſes de ſentiment ſont, en ce genre, très-fréquentes. On chérit rarement un enfant pour lui-même. Cet amour paternel (1), dont tant de gens font parade, & dont ils ſe croient vivement affectés, n'eſt, le plus ſouvent, en eux, qu'un effet, ou du ſentiment de la poſtéromanie, ou de l'orgueil de commander, ou d'une crainte de l'ennui & du déſœuvrement.

Une pareille mépriſe de ſentiment perſuade aux dévots fanatiques, que c'eſt à leur zele pour la re-

(1) Ce que je dis de l'amour paternel peut s'appliquer à cet amour métaphyſique, tant vanté dans nos anciens romans. L'on eſt, en ce genre, ſujet à bien des mépriſes de ſentiment. Lorſqu'on imagine, par exemple, n'en vouloir qu'à l'ame d'une femme, ce n'eſt certainement qu'à ſon corps qu'on en veut ; & c'eſt, à cet égard, pour ſatisfaire & ſes beſoins & ſur-tout ſa curioſité, qu'on eſt capable de tout. La preuve de cette vérité, c'eſt le peu de ſenſibilité que la plupart des ſpectateurs marquent au théatre pour la tendreſſe de deux époux, lorſque ces

ligion qu'ils doivent la haine qu'ils ont pour les philoſophes, & les perſécutions qu'ils excitent contre eux. Mais, leur dit-on, ou l'opinion qui vous révolte dans l'ouvrage d'un philoſophe, eſt fauſſe, ou elle eſt vraie. Dans le premier cas, vous pouvez, animés de cette vertu douce que ſuppoſe la religion, lui en prouver philoſophiquement la fauſſeté; vous le devez même chrétiennement. *Nous n'exigeons point*, dit ſaint Paul, *une obéiſſance aveugle; nous enſeignons*, *nous prouvons*, *nous perſuadons*. Dans le ſecond cas, c'eſt-à-dire, ſi l'opinion de ce philoſophe eſt vraie, elle n'eſt point alors contraire à la religion: le croire, c'eſt un blaſphême. Deux vérités ne peuvent être contradictoires: & la vérité, dit Mr. l'abbé de Fleury, ne peut jamais nuire à la vérité. Mais cette opinion, dira le dévot fanatique, ne paroît pas ſe concilier avec les principes de la religion. Vous penſez donc, lui repliquera-t-on, que tout ce qui réſiſte aux efforts de votre eſprit, & ce que vous ne pouvez concilier avec les dogmes de votre religion, eſt réellement inconci-

---

mêmes ſpectateurs ſont ſi vivement émus de l'amour d'un jeune homme pour une jeune fille. Qui produiroit en eux cette différence de ſentiment, ſi ce ne ſont les ſentiments différents qu'ils ont eux-mêmes éprouvés dans ces deux ſituations? La plupart d'entre eux ont ſenti, que, ſi l'on fait tout pour les faveurs deſirées, l'on fait peu pour les faveurs obtenues; qu'en fait d'amour, la curioſité une fois ſatisfaite, l'on ſe conſole aiſément de la perte d'une infidelle, & qu'alors le malheur d'un amant eſt très-ſupportable. D'où je conclus que l'amour ne peut jamais être qu'un deſir déguiſé de la jouiſſance.

liable avec ces mêmes dogmes ? Ne ſavez-vous pas que Galilée (1) fut indignement traîné dans les priſons de l'inquiſition, pour avoir ſoutenu que le ſoleil étoit immobile au centre du monde ; que ſon ſyſtême ſcandaliſa d'abord les imbécilles, & leur parut abſolument contraire à ce texte de l'écriture : *Arrête-toi, ſoleil* ? Cependant d'habiles théologiens ont depuis accordé les principes de Galilée avec ceux de la religion. Qui vous aſſure qu'un théologien, plus heureux ou plus éclairé que vous, ne le-

(1) Les perſécuteurs de Galilée ſe crurent, ſans doute, animés du zele de la religion, & furent la dupe de cette croyance. J'avouerai cependant que, s'ils s'étoient ſcrupuleuſement examinés, & qu'ils ſe fuſſent demandé pourquoi l'égliſe ſe réſervoit le droit de punir, par l'affreux ſupplice du feu, les erreurs d'un homme, lorſque, faiſant trouver au crime un aſyle inviolable près des autels, elle ſe déclaroit, pour ainſi dire, la protectrice des aſſaſſins ? s'ils ſe fuſſent encore demandé pourquoi cette même égliſe, par ſa tolérance, ſembloit favoriſer les forfaits de ces peres qui mutilent, ſans pitié, l'enfant que, dans les temples, les concerts & ſur le théatre, ils dévouent au plaiſir de quelques oreilles délicates ? & qu'enfin ils euſſent apperçu que les eccléſiaſtiques encourageoient eux-mêmes les peres dénaturés à ce crime, en permettant que ces victimes infortunées fuſſent reçues & chérement gagées dans les égliſes : alors ils ſeroient néceſſairement convaincus que le zele de la religion n'étoit que l'unique ſentiment qui les animoit. Ils auroient ſenti qu'ils ne faiſoient du temple le refuge du crime, que pour conſerver par ce moyen un plus grand crédit ſur une infinité d'hommes, qui reſpecteroient dans les moines, les ſeuls protecteurs qui puſſent les ſouſtraire à la

vera pas la contradiction que vous croyez appercevoir entre votre religion & l'opinion que vous condamnez ? Qui vous force, par une cenſure précipitée, d'expoſer, ſi ce n'eſt la religion, du moins ſes miniſtres, à la haine qu'excite la perſécution ? Pourquoi, toujours empruntant le ſecours de la force & de la terreur, vouloir impoſer ſilence aux gens de génie, & priver l'humanité des lumieres utiles qu'ils peuvent lui procurer.

Vous obéiſſez, dites-vous, à la religion. Mais elle vous ordonne la méfiance de vous-mêmes &

---

rigueur des loix ; & qu'ils ne puniſſoient, dans Galilée, la découverte d'un nouveau ſyſtême, que pour ſe venger de l'injure involontaire que leur faiſoit un grand homme, qui, peut-être, en éclairant l'humanité, en paroiſſant plus inſtruit que les eccléſiaſtiques, pouvoit diminuer leur crédit ſur le peuple. Il eſt vrai que, même dans l'Italie, l'on ne ſe rappelle qu'avec horreur le traitement que l'inquiſition fit à ce philoſophe. Je citerai, pour preuve de cette vérité, un morceau d'un poëme du prêtre Benedetto Menzini. Ce poëme, imprimé & vendu publiquement à Florence, eſt rapporté dans le *Journal étranger*. Le poëte s'adreſſe aux inquiſiteurs qui condamnerent Galilée : » Quel étoit, leur dit-il, votre » aveuglement, lorſque vous traînâtes indignement ce » grand homme dans vos cachots ? Eſt-ce là cet eſprit » pacifique que vous recommande le ſaint Apôtre qui » mourut en exil à Patmos ? Non : vous fûtes toujours » ſourds à ſes préceptes. Perſécutons les ſavants : telle » eſt votre maxime. Orgueilleux humains, ſous un ex- » térieur qui ne reſpire que l'humilité, vous qui parlez » d'un ton ſi doux, & qui trempez vos mains dans le » ſang, quel démon funeſte vous introduiſit parmi nous « ?

l'amour du prochain. Si vous n'agiſſez pas conformément à ces principes, ce n'eſt donc pas l'eſprit de Dieu qui vous anime (1). Mais, direz-vous, quelles ſont donc les divinités qui m'inſpirent ? La pareſſe & l'orgueil. C'eſt la pareſſe, ennemie de toute contention d'eſprit, qui vous révolte contre des opinions que vous ne pouvez, ſans étude & ſans quelque fatigue d'attention, lier aux principes reçus dans les écoles ; mais qui, philoſophiquement démontrés, ne peuvent être théologiquement fauſſes.

C'eſt l'orgueil, ordinairement plus exalté dans le bigot que dans tout autre homme, qui lui fait déteſter dans l'homme de génie le bienfaiteur de l'humanité, & qui le ſouleve contre des vérités dont la découverte l'humilie.

C'eſt donc cette même pareſſe & ce même orgueil qui, ſe déguiſant (2) à ſes yeux ſous l'appa-

(1) Si le même dévot fanatique, doux à la Chine & cruel à Lisbonne, prêche dans les divers pays la tolérance ou la perſécution, ſelon qu'il y eſt plus ou moins puiſſant ; comment concilier des conduites auſſi contradictoires avec leſprit de l'évangile ; & ne pas ſentir que, ſous le nom de la religion, c'eſt l'orgueil de commander qui les inſpire ?

(2) Si l'on en excepte la luxure, de tous les péchés le moins nuiſible à l'humanité, mais qui conſiſte dans un acte qu'il eſt impoſſible de ſe diſſimuler à ſoi-même, on ſe fait illuſion ſur tout le reſte. Tous les vices, à nos yeux, ſe transforment en autant de vertus. L'on prend, en ſoi, le deſir des grandeurs pour l'élévation dans l'ame, l'avarice pour économie, la médiſance pour amour de la vérité, & l'humeur pour un zele louable. Auſſi, la plupart de ces paſſions s'allient-elles communément avec la bigotterie.

rence du zele (1), en ſont le perſécuteur des hommes éclairés ; & qui, dans l'Italie, l'Eſpagne & le Portugal, ont forgé les chaînes, bâti les cachots, & dreſſé les bûchers de l'inquiſition.

Au reſte, ce même orgueil ſi redoutable dans le dévot fanatique, & qui, dans toutes les religions, lui fait, au nom du Très-haut, perſécuter les hommes de génie, arme quelquefois contre eux les gens en place.

A l'exemple de ces Phariſiens qui traitoient de criminels ceux qui n'adoptoient point toutes leurs déciſions, que de viſirs traitent d'ennemis de la nation ceux qui n'approuvent point aveuglément leur conduite ! Induits à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes, il n'eſt point de viſir qui ne prenne ſon intérêt pour l'intérêt de la nation ; qui ne ſe ſoutienne, ſans le ſavoir ; qu'humilier ſon orgueil, c'eſt inſulter au public ; & que blâmer ſa conduite, avec quelque ménagement qu'on le faſſe, c'eſt exciter le trouble dans l'état. Mais, lui diroit-on, vous vous trompez vous-même, & dans ce jugement, c'eſt l'intérêt de

(2) Ceux des théologiens qui croyoient les papes en droit de diſpoſer des trônes, s'imaginoient auſſi être animés du pur zele de la religion. Ils n'appercevoient pas qu'un motif ſecret d'ambition ſe mêloit à la ſainteté de leurs intentions ; que l'unique moyen de commander aux rois, étoit de conſacrer l'opinion qui donnoit au pape le droit de les dépoſer pour cas d'héréſie. Or, les eccléſiaſtiques étant les ſeuls juges de l'héréſie, la cour de Rome, dit l'abbé de Longuerue, en faiſoient trouver, à ſon gré, dans tous les princes qui lui déplaiſoient.

votre

vôtre orgueil, & non l'intérêt général, que vous conſultez. Ignorez-vous qu'un citoyen, s'il eſt vertueux, ne verra jamais avec indifférence les maux qu'occaſionne une mauvaiſe adminiſtration ? La législation, qui, de toutes ſciences, eſt la plus utile, ne doit-elle pas, comme toute autre ſcience, ſe perfectionner par les mêmes moyens ? C'eſt en éclairant les erreurs des Ariſtote, des Averroës, des Avicenne, & de tous les inventeurs dans les ſciences & les arts, qu'on a perfectionné ces mêmes arts & ces mêmes ſciences. Vouloir couvrir les fautes de l'adminiſtration du voile du ſilence, c'eſt donc s'oppoſer aux progrès de la législation, &, par conſéquent, au bonheur de l'humanité. C'eſt ce même orgueil, maſqué à vos propres yeux du nom de bien public, qui vous fait avancer cet axiome, qu'une faute une fois commiſe, le divan doit toujours la ſoutenir, & que l'autorité ne doit point plier. Mais, vous répondra-t-on, ſi le bien public eſt l'objet que ſe propoſe tout prince & tout gouvernement, doivent-ils employer l'autorité à ſoutenir une ſottiſe ? L'axiome que vous établiſſez ne ſignifie donc rien autre choſe, ſinon : J'ai donné mon avis ; je ne veux pas qu'en montrant au prince la néceſſité de changer de conduite, on lui prouve trop clairement que je l'ai mal conſeillé.

Au reſte, il eſt peu d'hommes qui échappent aux illuſions de cette eſpece. Que de gens faux de bonne foi, faute de s'être examinés ! S'il en eſt pour qui les autres ne ſoient, pour ainſi dire, que des corps diaphanes, & qui liſent également bien, & dans leur intérieur, & dans l'intérieur d'autrui, le nombre en eſt petit. Pour ſe connoître, il faut

s'obſerver, faire une longue étude de ſoi-même. Les moraliſtes ſont preſque les ſeuls intéreſſés à cet examen, & la plupart des hommes s'ignorent.

Parmi ceux qui déclament avec tant d'emportement contre les ſingularités de quelques hommes d'eſprit, que de gens ne ſe croient uniquement animés que de l'eſprit de juſtice & de vérité. Cependant, leur diroit-on, pourquoi ſe déchaîner avec tant de fureur contre un ridicule qui ſouvent ne nuit à perſonne? Un homme joue le ſingulier? Riez-en, à la bonne heure : c'eſt même le parti que vous prendrez avec un homme ſans mérite. Pourquoi n'en uſerez-vous pas de même avec un homme d'eſprit? C'eſt que ſa ſingularité attire l'attention du public : or, ſon attention une fois fixée ſur un homme de mérite, il s'en occupe, il vous oublie, & votre orgueil en eſt bleſſé. Voilà quel eſt en vous le principe ſecret, & du reſpect que vous affectez pour l'uſage, & de votre haine pour le ſingulier.

Vous me direz peut-être : L'extraordinaire frappe ; il ajoute à la célébrité de l'homme d'eſprit; le mérite ſimple & modeſte en eſt moins eſtimé ; & c'eſt une injuſtice dont je le venge, en décriant la ſingularité. Mais l'envie, répondrai-je, ne vous fait-elle pas appercevoir l'affectation où l'affectation n'eſt pas? En général, les hommes ſupérieurs y ſont peu ſujets ; un caractere pareſſeux & méditatif peut avoir de la ſingularité ; mais jamais il ne la jouera. L'affectation de la ſingularité eſt donc très-rare.

Pour ſoutenir le perſonnage de ſingulier, de quelle activité faut-il être doué? Quelle connoiſ-

ſance du monde faut-il avoir, & pour choiſir préciſément un ridicule qui ne nous rende ni mépriſables ni odieux aux autres hommes, & pour adapter ce ridicule à notre caractere, & le proportionner à notre mérite? Car enfin, ce n'eſt qu'avec une telle doſe de génie qu'il eſt permis d'avoir un tel ridicule. A-t-on cette doſe? il faut en convenir; alors, loin de nous nuire, un ridicule nous ſert. Lorſque Enée deſcend aux enfers, pour adoucir le monſtre qui veille à leurs portes, ce héros ſe pourvoit, par le conſeil de la Sybille, d'un gâteau qu'il jette dans la gueule du Cerbere. Qui ſait ſi, pour appaiſer la haine de ſes contemporains, le mérite ne doit pas auſſi jetter, dans la gueule de l'envie, le gâteau d'un ridicule? La prudence l'exige, & même l'humanité l'ordonne. S'il naiſſoit un homme parfait, il devroit toujours, par quelques grandes ſottiſes, adoucir la haine de ſes concitoyens. Il eſt vrai qu'à cet égard on peut s'en fier à la nature, & qu'elle a pourvu chaque homme de la doſe de défauts ſuffiſante pour le rendre ſupportable.

Une preuve certaine que c'eſt l'envie qui, ſous le nom de juſtice, ſe déchaîne contre les ridicules des gens d'eſprit, c'eſt que toute ſingularité ne nous bleſſe point en eux. Une ſingularité groſſiere, & qui flatte, par exemple, la vanité de l'homme médiocre, en lui faiſant appercevoir dans les gens de mérite des ridicules dont il eſt exempt, en lui perſuadant que tous les gens d'eſprit ſont fous, & que lui ſeul eſt ſage, eſt une ſingularité toujours très-propre à leur concilier ſa bienveillance. Qu'un homme d'eſprit, par exemple, s'habille d'une maniere ſin-

guliere : la plupart des hommes, qui ne diſtinguent point la ſageſſe de la folie, & ne la reconnoiſſent qu'à l'enſeigne d'une perruque plus ou moins longue, prendront cet homme pour un fou; ils en riront, mais ils l'en aimeront davantage. En échange du plaiſir qu'ils trouvent à s'en moquer, quelle célébrité ne lui donneront-ils pas? On ne peut rire ſouvent d'un homme ſans en parler beaucoup. Or, ce qui perdroit un ſot, accroît la réputation d'un homme de mérite. On ne s'en moque pas ſans avouer, & peut-être même ſans exagérer ſa ſupériorité dans le genre où il ſe diſtingue. Par des déclamations outrées, l'envieux, à ſon inſu, contribue lui-même à la gloire des gens de mérite. Quelle reconnoiſſance ne te dois-je pas? lui diroit volontiers l'homme d'eſprit; que ta haine me fait d'amis! Le public ne s'eſt pas long-temps mépris ſur les motifs de ton aigreur; c'eſt l'éclat de ma réputation, & non ma ſingularité, qui t'offenſe. Si tu l'oſois, tu jouerois, comme moi, le ſingulier : mais tu ſais qu'une ſingularité affectée eſt une platitude dans un homme ſans eſprit : ton inſtinct t'avertit, ou que tu n'as pas, ou du moins que le public ne t'accorde pas le mérite néceſſaire pour jouer le ſingulier. Voilà quelle eſt la vraie cauſe de ton horreur pour la ſingularité (1). Tu reſſembles à ces femmes con-

(1) C'eſt à la même cauſe qu'on doit attribuer l'amour que preſque tous les ſots croient afficher pour la probité, lorſqu'ils diſent : nous fuyons les gens d'eſprit; c'eſt mauvaiſe compagnie; ce ſont des hommes dangereux. Mais, leur diroit-on, l'égliſe, la cour, la magiſtrature

trefaites, qui, criant ſans ceſſe à l'indécence contre tout habillement nouveau & propre à marquer la taille, ne s'apperçoivent point que c'eſt à leur difformité qu'elles doivent leur reſpect pour les anciennes modes.

Notre ridicule nous eſt toujours caché; ce n'eſt que dans les autres qu'on l'apperçoit. Je rapporterai, à ce ſujet, un fait aſſez plaiſant, qui, dit-on, eſt arrivé de nos jours. Le duc de Lorraine donnoit un grand repas à toute ſa cour; on avoit ſervi le ſouper dans un veſtibule, & ce veſtibule donnoit ſur un parterre. Au milieu du ſouper, une femme croit voir une araignée: la peur la ſaiſit, elle pouſſe un cri, quitte la table, fuit dans le jardin, & tombe ſur un gazon. Au moment de ſa chûte, elle entend rouler quelqu'un à ſes côtés; c'étoit le premier miniſtre du duc: Ah! Monſieur, lui dit-elle, que vous me raſſurez! & que j'ai de graces à vous rendre! je craignois d'avoir fait une impertinence:

---

la finance ne fourniſſent pas moins d'hommes reprehenſibles, que les académies. La plupart des gens de lettres ne ſont pas même à portée de faire des fripponneries. D'ailleurs, le deſir de l'eſtime, que ſuppoſe toujours l'amour de l'étude, leur ſert, à cet égard, de préſervatif. Parmi les gens de lettres, il en eſt peu dont la probité ne ſoit conſtatée par quelque acte de vertu. Mais, en les ſuppoſant même auſſi frippons que les ſots, les qualités de l'eſprit peuvent du moins compenſer en eux les vices du cœur; mais le ſot n'offre aucun dédommagement. Pourquoi donc fuir les gens d'eſprit? C'eſt que leur préſence humilie, & qu'on prend en ſoi pour amour de la vertu ce qui n'eſt qu'averſion pour les hommes ſupérieurs.

Eh ! Madame, qui pourroit y tenir ? répond le miniſtre : *mais dites-moi, étoit-elle bien groſſe ?* Ah ! Monſieur, elle étoit affreuſe. *Voloit-elle*, ajouta-t-il, *près de moi ?* Que voulez-vous dire ? une araignée voler ? *Eh quoi !* reprit-il, *c'eſt pour une araignée que vous faites ce train-là ? Allez, Madame, vous êtes une folle : je croyois que c'étoit une chauve-ſouris.* Ce fait eſt l'hiſtoire de tous les hommes. On ne peut ſupporter ſon ridicule dans autrui ; on s'injurie réciproquement ; &, dans ce monde, ce n'eſt jamais qu'une vanité qui ſe moque de l'autre. Auſſi, d'après Salomon, eſt-on toujours tenté de s'écrier : *Tout eſt vanité.* C'eſt à cette vanité que tiennent la plupart de nos mépriſes de ſentiment ; mais, comme c'eſt ſur-tout en matiere de conſeils que cette mépriſe eſt plus facilement apperçue, après avoir expoſé quelques-unes des erreurs où nous jette la profonde ignorance de nous-mêmes, il eſt encore utile de montrer les erreurs où cette même ignorance de nous-mêmes précipite quelquefois les autres.

CHAPITRE XI.

Des Conſeils.

Tout homme qu'on conſulte croit toujours ſes conſeils dictés par l'amitié. Il le dit; la plupart des gens le croient ſur ſa parole, & leur aveugle confiance ne les égare que trop ſouvent. Il ſeroit cependant très-facile de ſe détromper ſur ce point; car enfin, on aime peu de gens, & l'on veut conſeiller tout le monde. Où cette manie de conſeiller prend-elle ſa ſource? Dans notre vanité. La folie de preſque tout homme eſt de ſe croire ſage, & beaucoup plus ſage que ſon voiſin: tout ce qui le confirme dans cette opinion lui plaît. Qui nous conſulte eſt agréable: c'eſt un aveu d'infériorité qui flatte. D'ailleurs, que d'occaſions l'intérêt du conſultant ne nous donne-t-il pas d'étaler nos maximes, nos idées, nos ſentiments, de parler de nous, d'en parler beaucoup, & d'en parler en bien? Auſſi n'eſt-il perſonne qui n'en profite. Plus occupés de l'intérêt de notre vanité que de l'intérêt du conſultant, il nous quitte ordinairement, ſans être inſtruit ni éclairé; & nos conſeils n'ont été que notre panégyrique. C'eſt donc, preſque toujours, la vanité qui conſeille. Auſſi veut-on corriger tout le monde. C'eſt à ce ſujet qu'un philoſophe répondoit à un de ces conſeillers empreſſés: *Comment me corrigerois-je de mes défauts, puiſque tu ne te corriges pas toi-même de l'envie de corriger?* Si c'étoit, en effet, l'amitié

ſeule qui donnât des conſeils, cette paſſion, comme toute paſſion vive, nous éclaireroit, nous feroit connoître quand & comment l'on doit conſeiller. Dans le cas de l'ignorance, nul doute, par exemple, qu'un conſeil ne ſoit très-utile. Un avocat, un médecin, un philoſophe, un politique, peuvent, chacun en leur genre, donner d'excellents avis. Dans tout autre cas, le conſeil eſt inutile; ſouvent même il eſt ridicule; parce qu'en général, c'eſt toujours ſoi qu'on y propoſe pour modele. Qu'un ambitieux conſulte un homme modéré, & lui propoſe ſes vues & ſes projets: abandonnez-les, lui dira celui-ci; ne vous expoſez point à des dangers, à des chagrins ſans nombre, & livrez-vous à des occupations douces. Peut-être, lui repliquera l'ambitieux, entre des paſſions & des caracteres différents, ſi j'avois encore un choix à faire, peut-être même me rendrois-je à votre avis: mais il s'agit, mes paſſions données, mon caractere formé, & mes habitudes priſes, d'en tirer le meilleur parti poſſible pour mon bonheur. C'eſt ſur ce point que je vous conſulte. En vain ajouteroit-il que le caractere une fois formé, il eſt impoſſible d'en changer; que les plaiſirs d'un homme modéré ſeroient inſipides pour un ambitieux; & que le miniſtre diſgracié meurt d'ennui. Quelques raiſons qu'il allegue, l'homme modéré lui répétera toujours: *Il ne faut pas dire ambitieux.* Il me ſemble entendre un médecin dire à ſon malade: *Monſieur, n'ayez pas la fievre.* Les vieillards tiendront le même langage. Qu'un jeune homme les conſulte ſur la conduite qu'il doit tenir: Fuyez, lui diront-ils, tout bal, tout ſpectacle, toute aſſemblée de femmes & tout amuſement frivole; occupez-vous tout entier

de votre fortune ; imitez-nous. Mais, leur repliquera le jeune homme, je ſuis encore très-ſenſible au plaiſir ; j'aime les femmes avec fureur : comment y renoncer ? Vous ſentez qu'à mon âge ce plaiſir eſt un beſoin. Quelque choſe qu'il diſe, un vieillard, ne comprendra jamais que la jouiſſance d'une femme ſoit ſi néceſſaire au bonheur d'un homme. Tout ſentiment qu'on n'éprouve plus, eſt un ſentiment dont on n'admet point l'exiſtence. Le vieillard ne cherche plus le plaiſir ; le plaiſir ne le cherche plus. Les objets qui l'occupoient dans ſa jeuneſſe, ſe ſont inſenſiblement éloignés de ſes yeux. L'homme alors eſt comparable au vaiſſeau qui cingle en haute mer, qui perd inſenſiblement de vue les objets qui l'attachoient au rivage, & qui lui-même diſparoît bientôt à leurs yeux. Qui conſidere l'ardeur avec laquelle chacun ſe propoſe pour modele, croit voir des nageurs répandus ſur un grand lac, & qui, emportés par des courants divers, levent la tête au deſſus de l'eau, & ſe crient les uns aux autres : C'eſt moi qu'il faut ſuivre, & c'eſt là qu'il faut aborder. Retenu lui-même par des chaînes d'airain ſur un rocher, d'où il contemple leur folie : ne voyez-vous pas, dit le ſage, qu'entraînés par des courants contraires, vous ne pouvez aborder au même endroit ? Conſeillez à un homme de dire ceci, de faire cela ; c'eſt ordinairement ne rien dire, ſinon, j'agirois de cette maniere ; je dirois telle choſe. Auſſi ce mot de Moliere : *Vous êtes orfevre, Monſieur Joſſe*, appliqué à l'orgueil de ſe donner pour exemple, eſt-il bien plus général qu'on ne l'imagine ? Il n'eſt point de ſot qui ne voulût diriger la conduite de l'homme du plus grand

eſprit (1). Il me ſemble voir le chef des Natchès (2), qui, tous les matins, au lever de l'aurore, ſort de ſa cabane, & du doigt marque au ſoleil ſon frere, la route qu'il doit tenir.

Mais, dira-t-on, l'homme qu'on conſulte, peut, ſans doute, ſe faire illuſion à lui-même, attribuer à l'amitié ce qui n'eſt en lui que l'effet de ſa vanité : mais comment cette illuſion paſſe-t-elle juſqu'à celui qui conſulte ? comment n'eſt-il pas, à cet égard, éclairé par ſon intérêt ? C'eſt qu'on croit volontiers que les autres prennent, à ce qui nous regarde, un intérêt que réellement ils n'y prennent point ; c'eſt que la plupart des hommes ſont foibles, ne peuvent ſe conduire eux-mêmes, ont beſoin qu'on les décide, & qu'il eſt très-facile, comme l'obſervation le prouve, de communiquer à de pareils hommes la haute opinion qu'on a de ſoi. Il n'en eſt pas ainſi d'un eſprit ferme. S'il conſulte, c'eſt qu'il ignore : il ſait que, dans tout autre cas, & lorſqu'il s'agit de ſon propre bonheur, c'eſt uniquement à lui ſeul qu'il doit s'en rapporter. En effet, ſi la bonté d'un conſeil dépend alors d'une connoiſſance exacte du ſentiment & du degré de ſentiment dont un homme eſt affecté, qui peut mieux ſe conſeiller que ſoi-même ? Si l'intérêt vif nous éclaire ſur tous les objets de nos recherches, qui peut être plus éclairé que nous ſur notre propre bonheur ? Qui ſait ſi, le ca-

(1) Qui n'eſt point écuyer, ne donne point de conſeil ſur l'art de dompter les chevaux. Mais on n'eſt point ſi défiant en fait de morale : ſans l'avoir étudiée, on s'y croit très-ſavant, & en état de conſeiller tout le monde.

(2) Peuples ſauvages.

ractere formé & les habitudes priſes, chacun ne ſe conduit pas le mieux poſſible, lors même qu'il paroît le plus fou ? Tout le monde ſait cette réponſe d'un fameux oculiſte : un payſan va le conſulter ; il le trouve à table, buvant & mangeant bien : *Que faire pour mes yeux ?* lui dit le payſan. *Vous abſtenir du vin*, reprend l'oculiſte. *Mais il me ſemble*, reprend le payſan en s'approchant de lui, *que vos yeux ne ſont pas plus ſains que les miens, & cependant vous buvez ? ... Oui vraiment ; c'eſt que j'aime mieux boire que guérir.* Que de gens dont le bonheur eſt, comme celui de cet oculiſte, attaché à des paſſions qui doivent les plonger dans les plus grands malheurs, & qui cependant, ſi je l'oſe dire, ſeroient fous de vouloir être plus ſages ! Il eſt même des hommes, & l'expérience (1) ne l'a que trop démontré, qui ſont aſſez malheureuſement nés pour ne pouvoir être heureux que par des actions qui les menent à la Greve. Mais, repliquera-t-on, il eſt auſſi des hommes qui, faute d'un ſage conſeil, tombent journellement dans les fautes les plus groſſieres : un bon conſeil, ſans doute, pourroit les leur faire éviter. Mais je dis qu'ils en commettroient de plus conſidérables encore, s'ils ſe livroient indiſtinctement aux conſeils d'autrui. Qui les ſuit aveuglément, n'a qu'une conduite pleine d'inconſéquences, ordinairement plus funeſte que les excès même des paſſions.

(1) Si, comme le dit Paſcal, l'habitude eſt une ſeconde & peut-être une premiere nature, il faut avouer que, l'habitude du crime une fois priſe, on en commettra toute ſa vie.

En s'abandonnant à ſon caractere, on s'épargne, au moins, les efforts inutiles qu'on fait pour y réſiſter. Quelque forte que ſoit la tempête, lorſqu'on prend le vent arriere, l'on ſoutient, ſans fatigue, l'impétuoſité des mers : mais, ſi l'on veut lutter contre les vagues, en prêtant le flanc à l'orage, l'on ne trouve par-tout qu'une mer rude & fatigante.

Des conſeils inconſidérés ne nous précipitent que trop ſouvent dans des abymes de malheurs. Auſſi devroit-on ſouvent ſe rappeller ce mot de Socrate : *Puiſſé-je*, diſoit ce philoſophe, *toujours en garde contre mes maîtres & mes amis, conſerver toujours mon ame dans une ſituation tranquille, & n'obéir jamais qu'à la raiſon, la meilleure des conſeilleres !* Quiconque écoute la raiſon eſt non-ſeulement ſourd aux mauvais conſeils, mais peſe encore à la balance du doute les conſeils même de ces gens qui, reſpectables par leur âge, leurs dignités & leur mérite, mettent cependant trop d'importance à leurs occupations, &, comme le héros de Cervantes, ont un coin de folie auquel ils veulent tout ramener. Si les conſeils ſont quelquefois utiles, c'eſt pour ſe mettre en état de ſe mieux conſeiller ſoi-même : s'il eſt prudent d'en demander, ce n'eſt qu'à ces gens ſages (1), qui, connoiſſant la rareté & le prix d'un

(1) Chaque ſiecle ne produit, peut-être, que cinq ou ſix hommes de cette eſpece ; & cependant, en morale comme en médecine, on conſulte la premiere bonne femme. On ne ſe dit pas que la morale, comme toute autre ſcience, demande beaucoup d'étude & de méditation. Chacun croit la ſavoir, parce qu'il n'eſt point d'école publique pour l'apprendre.

bon conſeil, en ſont, & doivent toujours en être avares. En effet, pour en donner d'utiles, avec quel ſoin ne faut-il pas approfondir le caractere d'un homme ? Quelle connoiſſance ne faut-il pas avoir de ſes goûts, de ſes inclinations, des ſentiments qui l'animent, & du degré de ſentiment dont il eſt affecté ? Quelle fineſſe enfin pour preſſentir les fautes qu'il veut commettre avant que de s'en repentir, pour prévoir les circonſtances où la fortune doit le placer, & juger, en conſéquence, ſi tel défaut, dont on voudroit le corriger, ne ſe changera pas en vertu dans les places où vraiſemblablement il doit parvenir ? C'eſt le tableau effrayant de ces difficultés qui rend l'homme ſage ſi réſervé ſur l'article des conſeils. Auſſi n'eſt-ce qu'à ceux qui n'en donnent point qu'il en faut toujours demander. Tout autre conſeil doit être ſuſpect. Mais eſt-il quelque ſigne auquel on puiſſe reconnoître les conſeils de l'homme ſage ? Oui, ſans doute, il en eſt. Toutes les paſſions ont un langage différent. On peut donc, par l'énoncé des conſeils, reconnoître le motif qui les donne. Dans la plupart des hommes, c'eſt, comme je l'ai dit plus haut, l'orgueil qui les dicte ; & les conſeils de l'orgueil, toujours humiliants, ne ſont preſque jamais ſuivis. L'orgueil les donne, l'orgueil y réſiſte. C'eſt l'enclume qui repouſſe le marteau. L'art de les faire goûter, qui, de tous les arts, eſt peut-être, chez les hommes, l'art le moins perfectionné, eſt abſolument inconnu à l'orgueil. Il ne diſcute point. Ses conſeils ſont des déciſions, & ſes déciſions ſont la preuve de ſon ignorance. On diſpute ſur ce qu'on ſait ; on tranche ſur ce qu'on ignore. Mortels, diroit volontiers l'orgueilleux, écoutez-

moi : ſupérieur en eſprit aux autres hommes, je parle, qu'ils exécutent, & croient en mes lumieres : me repliquer, c'eſt m'offenſer. Auſſi, toujours plein d'un reſpect profond pour lui-même, qui réſiſte à ſes conſeils eſt un entêté, auquel il faut des flatteurs, & non des amis. Superbe, lui répondroit-on, ſur qui doit tomber ce reproche, ſi ce n'eſt ſur toi-même, qui t'emportes avec tant de violence contre ceux qui, par une déférence aveugle à tes déciſions, ne flattent point ta préſomption ? Apprends que c'eſt le vice de l'humeur qui te ſauve du vice de la flatterie. D'ailleurs, que veux-tu dire par cet amour pour la flatterie, que tous les hommes ſe reprochent réciproquement, & dont on accuſe principalement les Grands & les Rois ? Chacun, ſans doute, hait la louange, lorſqu'il la croit fauſſe : l'on n'aime donc les flatteurs qu'en qualité d'admirateurs ſinceres. Sous ce titre, il eſt impoſſible de ne les point aimer, parce que chacun ſe croit louable, & veut être loué. Qui dédaigne les éloges, ſouffre, du moins, qu'on le loue ſur ce point. Lorſqu'on déteſte le flatteur, c'eſt qu'on le reconnoît pour tel. Dans la flatterie, ce n'eſt donc pas la louange, mais la fauſſeté qui choque. Si l'homme d'eſprit paroît moins ſenſible aux éloges, c'eſt qu'il en apperçoit plus ſouvent la fauſſeté : mais qu'un flatteur adroit le loue, perſiſte à le louer, & mêle quelques blâmes aux éloges qu'il lui donne, l'homme d'eſprit en ſera tôt ou tard la dupe. Depuis l'artiſan juſqu'aux princes, tout aime la louange, &, par conſéquent, la flatterie adroite. Mais, dira-t-on, n'a-t-on pas vu des rois ſupporter, avec reconnoiſſance, les dures repréſentations d'un conſeiller vertueux ? Oui, ſans doute ; mais ces princes

étoient jaloux de leur gloire; ils étoient amoureux du bien public; leur caractere les forçoit d'appeller à leur cour des hommes animés de cette même paſſion, c'eſt-à-dire, des hommes qui ne leur donnaſſent que des conſeils favorables aux peuples. Or, de pareils conſeillers flattent un prince vertueux, du moins dans l'objet de ſa paſſion, s'ils ne le flattent pas toujours dans les moyens qu'il prend pour la ſatisfaire: une pareille liberté ne l'offenſe donc pas. Je dirai, de plus, qu'une vérité dure peut quelquefois le flatter: c'eſt la morſure d'une maîtreſſe.

Qu'un homme s'approche d'un avare, & lui diſe: Vous êtes un ſot; vous placez mal votre argent; voilà l'emploi plus utile que vous en pouvez faire; loin d'être révolté d'une pareille franchiſe, l'avare en ſaura gré à ſon auteur. En déſaprouvant la conduite de l'avare, on le flatte dans ce qu'il a de plus cher, c'eſt-à-dire, dans l'objet de ſa paſſion. Or, ce que je dis de l'avare, peut s'appliquer au roi vertueux.

A l'égard d'un prince que n'animeroit point l'amour de la gloire ou du bien public, ce prince ne pourroit attirer à ſa cour que des hommes, qui relativement à ſes goûts, ſes préjugés, ſes vues, ſes projets & ſes plaiſirs, pourroient l'éclairer ſur l'objet de ſes deſirs: il ne ſeroit donc environné que de ces hommes vicieux auxquels la vengeance publique donne le nom de flatteurs (1). Loin de lui

(1) La plupart des princes, dit le poëte Saadi, ſont ſi indifférents aux bons conſeils; ils ont ſi rarement beſoin d'amis vertueux, que c'eſt toujours un ſigne de calamité

fuiroient tous les gens vertueux. Exiger qu'il les raſſemblât près de ſon trône, ce ſeroit lui demander l'impoſſible, & vouloir un effet ſans cauſe. Les tyrans & les grands princes doivent ſe décider par le même motif ſur le choix de leurs amis; ils ne different que par la paſſion dont ils ſont animés.

Tous les hommes veulent donc être loués & flattés : mais tous ne veulent pas l'être de la même maniere; & c'eſt uniquement en ce point qu'ils ſont différents entre eux. L'orgueilleux n'eſt point exempt de ce deſir : quelle preuve plus forte que la hauteur avec laquelle il décide, & la ſoumiſſion aveugle qu'il exige ? Il n'en eſt pas ainſi de l'homme ſage : ſon amour-propre ne ſe manifeſte point d'une maniere inſultante; s'il donne un conſeil, il n'exige point qu'on le ſuive. La ſaine raiſon ſoupçonne toujours qu'elle n'a pas conſidéré un objet ſur toutes ſes faces. Auſſi l'énoncé de ſes conſeils eſt-il toujours remarquable par quelqu'une de ces expreſſions de doute, propres à marquer la ſituation de l'ame. Telles ſont ces phraſes : *Je crois que vous devez vous conduire de telle maniere; tel eſt mon avis; tels ſont les motifs ſur leſquels je me fonde : mais n'adoptez rien ſans cet examen*, &c. C'eſt à cette maniere de conſeiller qu'on reconnoît l'homme ſage; lui ſeul peut réuſſir auprès de l'homme d'eſprit : &, s'il n'a pas toujours le même ſuccès auprès des gens médiocres, c'eſt que ces derniers, ſouvent incer-

---

publique, lorſque ces hommes vertueux paroiſſent à la cour. Auſſi n'y ſont-ils appellés qu'à l'extrémité, & dans l'inſtant où communément l'état eſt ſans reſſource.

tains,

tains, veulent qu'on les arrache à leur irréſolution, & qu'on les décide ; ils s'en fient plus à la ſottiſe qui tranche d'un ton ferme, qu'à la ſageſſe qui parle en héſitant.

L'amitié, qui conſeille, prend à peu près le ton de la ſageſſe ; elle unit ſeulement l'expreſſion du ſentiment à celle du doute. Réſiſte-t-on à ſes avis ? va-t-on même juſqu'à les mépriſer ? c'eſt alors qu'elle ſe fait mieux connoître, & qu'après avoir fait ſes repréſentations, elle s'écrie avec Pylade : *Allons, Seigneur, enlevons Hermione.*

Chaque paſſion a donc ſes tours, ſes expreſſions & ſa maniere particuliere de s'exprimer : auſſi l'homme qui, par une analyſe exacte des phraſes & des expreſſions dont ſe ſervent les différentes paſſions, donneroit le ſigne auquel on peut les reconnoître, mériteroit ſans doute infiniment de la reconnoiſſance publique. C'eſt alors qu'on pourroit, dans le faiſceau de ſentiments qui produiſent chaque acte de notre volonté, diſtinguer, du moins, le ſentiment qui domine en nous. Juſques-là les hommes s'ignoreront eux-mêmes, & tomberont, en fait de ſentiments, dans les erreurs les plus groſſieres.

CHAPITRE XII.

Du bon Sens.

La différence de l'eſprit d'avec le bon ſens eſt dans la cauſe différente qui les produit. L'un eſt l'effet des paſſions fortes, & l'autre de l'abſence de ces mêmes paſſions. L'homme de bon ſens ne tombe donc communément dans aucune de ces erreurs où nous entraînent les paſſions ; mais auſſi ne reçoit-il aucun de ces coups de lumiere qu'on ne doit qu'aux paſſions vives. Dans le courant de la vie, & dans les choſes où, pour bien voir, il ſuffit de voir d'un œil indifférent, l'homme de bon ſens ne ſe trompe point. S'agit-il de ces queſtions un peu compliquées, où, pour appercevoir & démêler le vrai, il faut quelque effort & quelque fatigue d'attention ? l'homme de bon ſens eſt aveugle : privé de paſſions, il ſe trouve, en même temps, privé de ce courage, de cette activité d'ame & de cette attention continue qui ſeules pourroient l'éclairer. Le bon ſens ne ſuppoſe donc aucune invention, ni, par conſéquent, aucun eſprit : & c'eſt, ſi je l'oſe dire, où le bon ſens finit que l'eſprit commence (1).

Il ne faut cependant point en conclure que le bon ſens ſoit ſi commun. Les hommes ſans paſſions ſont

(1) On voit que je diſtingue ici l'*eſprit* du *bon ſens*, que l'on confond quelquefois dans l'uſage ordinaire.

rares. L'eſprit juſte, qui, de toutes les ſortes d'eſprit, eſt, ſans contredit, l'eſpece la plus voiſine du bon ſens, n'eſt pas lui-même exempt de paſſions. D'ailleurs, les ſots n'en ſont pas moins ſuſceptibles que l'homme d'eſprit. Si tous prétendent au bon ſens, & même s'en donnent le titre, on ne les en croit pas ſur leur parole. C'eſt Mr. Diafoirus qui dit : *Je jugeai, par la peſanteur d'imagination de mon fils, qu'il auroit un bon jugement à venir.* On manque toujours de bon ſens, lorſqu'à cet égard, l'on n'a que ſon défaut d'eſprit pour appuyer ſes prétentions.

Le corps politique eſt-il ſain ? les gens de bon ſens peuvent être appellés aux grandes places, & les remplir dignement. L'état eſt-il attaqué de quelque maladie ? ces mêmes gens de bon ſens deviennent alors très-dangereux. La médiocrité conſerve les choſes dans l'état où elle les trouve. Ils laiſſent tout aller comme il va. Leur ſilence dérobe les progrès du mal, & s'oppoſe aux remedes efficaces qu'on y pourroit apporter. Ils ne déclarent ordinairement la maladie qu'au moment qu'elle eſt incurable. A l'égard de ces places ſecondaires où l'on n'eſt point chargé d'imaginer, mais d'exécuter ponctuellement, ils y ſont ordinairement très-propres. Les ſeules fautes qu'ils y commettent ſont de ces fautes d'ignorance, qui, dans les petites places ſont preſque toujours de peu d'importance. Quant à leur conduite particuliere, elle n'eſt point habile, mais elle eſt toujours raiſonnable. L'abſence de paſſions, en interceptant toutes les lumieres dont les paſſions ſont la ſource, leur fait en même temps éviter toutes les erreurs où les paſſions précipitent. Les gens ſenſés

ſont, en général, plus heureux que les hommes livrés à des paſſions fortes : cependant l'indifférence des premiers les rend moins heureux que l'homme doux, & qui, né inſenſible, a, par l'âge & les réflexions, affoibli en lui cette ſenſibilité. Il lui reſte un cœur, & ce cœur s'ouvre encore aux foibleſſes des autres; ſa ſenſibilité ſe ranime avec eux; il jouit enfin du plaiſir d'être ſenſible, ſans en être moins heureux. Auſſi, plus aimable aux yeux de tous, eſt-il plus aimé de ſes concitoyens, qui lui ſavent gré de ſes foibleſſes.

Quelque rare que ſoit le bon ſens, les avantages qu'il procure ne ſont que perſonnels; ils ne s'étendent point ſur l'humanité. L'homme de bon ſens ne peut donc prétendre à la reconnoiſſance publique, ni, par conſéquent, à la gloire. Mais la prudence, dira-t-on, qui marche à la ſuite du bon ſens, eſt une vertu que toutes les nations ont intérêt d'honorer. Cette prudence, répondrai-je, ſi vantée, & quelquefois ſi utile aux particuliers, n'eſt pas pour tout un peuple une vertu ſi deſirable qu'on l'imagine. De tous les dons que le ciel peut verſer ſur une nation, le don, de tous, le plus funeſte, ſeroit, ſans contredit, la prudence, ſi le ciel la rendoit commune à tous les citoyens. Qu'eſt-ce, en effet, que l'homme prudent? celui qui conſerve, des maux plus éloignés, une image aſſez vive, pour qu'elle balance en lui la préſence d'un plaiſir qui ſeroit funeſte. Or, ſuppoſons que la prudence deſcende ſur toutes les têtes qui compoſent une nation: où trouver alors des hommes qui, pour cinq ſols par jour, affrontent, dans les combats, la mort, les fatigues ou les maladies? Quelle femme ſe pré-

ſenteroit à l'autel de l'hymen, s'expoſeroit au malaiſe d'une groſſeſſe, aux dangers d'un accouchement, à l'humeur, aux contradictions d'un mari, aux chagrins enfin qu'occaſionnent la mort ou la mauvaiſe conduite des enfants ? Quel homme, conſéquent aux principes de ſa religion, ne mépriſeroit pas l'exiſtence fugitive des plaiſirs d'ici-bas ; &, tout entier au ſoin de ſon ſalut, ne chercheroit pas, dans une vie plus auſtere, le moyen d'accroître la félicité promiſe à la ſainteté ? Quel homme ne choiſiroit pas, en conſéquence, l'état le plus parfait, celui dans lequel ſon ſalut ſeroit le moins expoſé ; ne préféreroit pas la palme de la virginité aux myrthes de l'amour, & n'iroit pas enfin s'enſevelir dans un monaſtere (1) ? C'eſt donc à l'inconſéquence que la poſtérité devra ſon exiſtence. C'eſt la préſence du plaiſir, ſa vue toute-puiſſante, qui brave les malheurs éloignés, anéantit la prévoyance. C'eſt donc à l'imprudence & à la folie que le ciel attache la conſervation des empires & la durée du monde. Il paroît donc qu'au moins dans la conſtitution actuelle de la plupart des gouvernements, la prudence n'eſt deſirable que dans un très-petit nombre de citoyens ; que la raiſon, ſynonyme du mot de *bon ſens*, & vantée par tant de gens, ne mérite que peu d'eſtime ; que la ſageſſe qu'on lui ſuppoſe, tient

(1) Lorſqu'il s'agiſſoit, à la Chine, de ſavoir ſi l'on permettroit aux miſſionnaires de prêcher librement la religion chrétienne, on dit que les lettrés, aſſemblés à ce ſujet, n'y virent point de danger. Ils ne prévoyoient pas, diſoient-ils, qu'une religion où le célibat étoit l'état le plus parfait, pût s'étendre beaucoup.

à ſon inaction ; & que ſon infaillibilité apparente n'eſt, le plus ſouvent, qu'une apathie. J'avouerai cependant que le titre d'homme de bon ſens, uſurpé par une infinité de gens, ne leur appartient certainement pas.

Si l'on dit de preſque tous les ſots qu'ils ſont gens de bon ſens, il en eſt, à cet égard, des ſots comme des filles laides, qu'on cite toujours comme bonnes. On vante volontiers le mérite de ceux qui n'en ont point : on les préſente ſous le côté le plus avantageux, & les hommes ſupérieurs ſous le côté le plus défavorable. Que de gens prodiguent, en conſéquence, les plus grands éloges au bon ſens qu'ils placent, & doivent réellement placer au deſſus de l'eſprit ! En effet, chacun voulant s'eſtimer préférablement aux autres, & les gens médiocres ſe ſentant plus près du bon ſens que de l'eſprit, ils doivent faire peu de cas de celui-ci, le regarder comme un don futile ; & de-là cette phraſe tant répétée par les gens médiocres : *Bon ſens vaut mieux qu'eſprit & que génie ;* phraſe par laquelle chacun d'eux veut inſinuer qu'au fond il a plus d'eſprit qu'aucun de nos hommes célebres.

CHAPITRE XIII.

Eſprit de conduite.

L'objet commun du deſir des hommes c'eſt le bonheur; & l'eſprit de conduite ne devroit être, en conſéquence, que l'art de ſe rendre heureux. Peut-être s'en ſeroit-on formé cette idée, ſi le bonheur n'avoit preſque toujours paru moins un don de l'eſprit, qu'un effet de la ſageſſe & de la modération de notre caractere & de nos deſirs. Preſque tous les hommes, fatigués par la tourmente des paſſions, ou languiſſants dans le calme de l'ennui, ſont comparables, les premiers au vaiſſeau battu par les tempêtes du nord, & les ſeconds, au vaiſſeau que le calme arrête au milieu des mers de la zone torride. A ſon ſecours, l'un appelle le calme, & l'autre les aquilons. Pour naviguer heureuſement, il faut être pouſſé par un vent toujours égal. Mais tout ce que je pourrois dire à cet égard ſur le bonheur, n'auroit aucun rapport au ſujet que je traite.

On n'a, juſqu'à préſent, entendu par *eſprit de conduite* que la ſorte d'eſprit propre à guider aux divers objets de fortune qu'on ſe propoſe.

Dans une république telle que la république Romaine, & dans tout gouvernement où le peuple eſt le diſtributeur des graces, où les honneurs ſont le prix du mérite, l'eſprit de conduite n'eſt autre choſe que le génie même & le grand talent. Il n'en eſt pas ainſi dans les gouvernements où les graces ſont dans

la main de quelques hommes dont la grandeur eſt indépendante du bonheur public : dans ces pays, l'eſprit de conduite n'eſt que l'art de ſe rendre utile ou agréable aux diſpenſateurs des graces ; & c'eſt moins à ſon eſprit qu'à ſon caractere qu'on doit communément cet avantage. La diſpoſition la plus favorable & le don le plus néceſſaire pour réuſſir auprès des Grands, eſt un caractere pliable à toute ſorte de caracteres & de circonſtances. Fût-on dépourvu d'eſprit, un tel caractere, aidé d'une poſition favorable, ſuffit pour faire fortune. Mais, dira-t-on, rien de plus commun que de pareils caracteres : il n'eſt donc perſonne qui ne puiſſe faire fortune, & ſe concilier la bienveillance d'un Grand, en ſe faiſant ou le miniſtre de ſes plaiſirs, ou ſon eſpion. Auſſi le haſard a-t-il grande part à la fortune des hommes. C'eſt le haſard qui nous fait pere, époux, ami de la beauté qu'on offre, & qui plaît à ſon protecteur ; c'eſt le haſard qui nous place chez un Grand, au moment qu'il lui faut un eſpion. *Quiconque eſt ſans honneur & ſans humeur*, diſoit Mr. le duc d'Orléans régent, *eſt un courtiſan parfait*. Conſéquemment à cette définition, il faut convenir que le parfait en ce genre n'eſt rare qu'à l'égard de l'humeur.

Mais ſi les grandes fortunes ſont, en général, l'œuvre du haſard, & ſi l'homme n'y contribue qu'en ſe prêtant aux baſſeſſes & aux fripponneries, preſque toujours néceſſaires pour y parvenir, il faut cependant avouer que l'eſprit a quelquefois part à notre élévation. Le premier, par exemple, qui, par l'importunité, s'eſt fait un protecteur ; celui qui, profitant de l'humeur hautaine d'un homme en place, s'eſt attiré de ces propos bruſques, qui déshono-

rent celui qui les prononce, & le forcent à devenir le protecteur de l'offenſé; celui-là, dis-je, a porté de l'invention & de l'eſprit dans ſa conduite. Il en eſt de même du premier qui s'eſt apperçu qu'il pouvoit, dans la maiſon des gens en place, ſe créer la charge de plaſtron des plaiſanteries, & vendre aux Grands, à tel prix, le droit de le mépriſer & de s'en moquer.

Quiconque ſe ſert ainſi de la vanité d'autrui pour arriver à ſes fins, eſt doué de l'eſprit de conduite. L'homme adroit en ce genre marche conſtamment à ſon intérêt, mais toujours ſous l'abri de l'intérêt d'autrui. Il eſt très-habile, s'il prend, pour arriver au but qu'il ſe propoſe, une route qui ſemble l'en écarter. C'eſt le moyen d'endormir la jalouſie de ſes rivaux, qui ne ſe réveillent qu'au moment qu'ils ne peuvent mettre obſtacle à ſes projets. Que de gens d'eſprit, en conſéquence, ont joué la folie, ſe ſont donné des ridicules, ont affecté la plus grande médiocrité devant les ſupérieurs, hélas! trop faciles à tromper par les gens vils dont le caractere ſe prête à cette baſſeſſe! Que d'hommes cependant ſont, en conſéquence, parvenus à la plus haute fortune, & devoient réellement y parvenir! En effet, tous ceux que n'anime point un amour extrême pour la gloire, ne peuvent, en fait de mérite, jamais aimer que leurs inférieurs. Ce goût prend ſa ſource dans une vanité commune à tous les hommes. Chacun veut être loué; or, de toutes les louanges, la plus flatteuſe, ſans contredit, eſt celle qui nous prouve le plus évidemment notre excellence. Quelle reconnoiſſance ne doit-on pas à ceux qui nous découvrent des défauts qui, ſans nous être nuiſibles, nous aſſurent de

notre ſupériorité ! De toutes les flatteries, cette flatterie eſt la plus adroite. A la cour même d'Alexandre, il étoit dangereux de paroître trop grand homme. *Mon fils, fais-toi petit devant Alexandre*, diſoit Parménion à Philotas : *ménage-lui quelquefois le plaiſir de te reprendre; & ſouviens-toi que c'eſt à ton infériorité apparente que tu devras ſon amitié.* Que d'Alexandres, en ce monde, portent une haine ſecrete aux talents ſupérieurs (1) ! L'homme médiocre eſt l'homme aimé. *Monſieur*, diſoit un pere à ſon fils, *vous réuſſiſſez dans le monde, & vous vous croyez un grand mérite. Pour humilier votre orgueil, ſachez à quelles qualités vous devez ces ſuccès : vous êtes né ſans vices, ſans vertus, ſans caractere ; vos lumieres ſont courtes, votre eſprit eſt borné ; que de droits, ô mon fils, vous avez à la bienveillance des hommes !*

Au reſte, quelque avantage que procure la médiocrité, & quelque accès qu'elle ouvre à la fortune, l'eſprit, comme je l'ai dit plus haut, a quelquefois part à notre élévation : pourquoi donc le public n'a-t-il aucune eſtime pour cette ſorte d'eſprit ? C'eſt, répondrai-je, parce qu'il ignore le détail des manœuvres dont ſe ſert l'intrigant, & ne peut preſque jamais ſavoir ſi ſon élévation eſt l'effet

(1) Tout le monde ſait ce trait d'un courtiſan d'Emmanuël de Portugal. Il eſt chargé de faire une dépêche : le prince en compoſe une ſur le même ſujet, compare les dépêches, trouve celle du courtiſan la meilleure ; il le lui dit. Le courtiſan ne lui répond que par une profonde révérence, & court prendre congé du meilleur de ſes amis : *Il n'y a plus rien à faire pour moi à la cour*, lui dit-il, *le roi ſait que j'ai plus d'eſprit que lui.*

ou de ce qu'on appelle l'eſprit de conduite, ou du haſard. D'ailleurs, le nombre des idées néceſſaires pour faire fortune n'eſt point immenſe. Mais, dira-t-on, pour duper les hommes, quelle connoiſſance ne faut-il pas en avoir ? L'intrigant, répondrai-je, connoît parfaitement l'homme dont il a beſoin, mais ne connoît point les hommes. Entre l'homme d'intrigue & le philoſophe on trouve, à cet égard, la même différence qu'entre le courier & le géographe. Le premier ſait peut-être mieux que M. Danville le ſentier le plus court pour gagner Verſailles; mais il ne connoît certainement pas la ſurface du globe comme ce géographe. Qu'un intrigant habile ait à parler en public; qu'on le tranſporte dans une aſſemblée de peuple, il y ſera auſſi gauche, auſſi déplacé, auſſi ſilencieux que le ſeroit auprès des Grands le génie ſupérieur qui, jaloux de connoître l'homme de tous les ſiecles & de tous les pays, dédaigne la connoiſſance d'un certain homme en particulier. L'intrigant ne connoît donc point les hommes; & cette connoiſſance lui ſeroit inutile. Son objet n'eſt point de plaire au public, mais à quelques gens puiſſants, & ſouvent bornés; trop d'eſprit nuiroit à ce deſſein. Pour plaire aux gens médiocres, il faut, en général, ſe prêter aux erreurs communes, ſe conformer aux uſages, & reſſembler à tout le monde. L'eſprit élevé ne peut s'abaiſſer juſques-là. Il aime mieux être la digue qui s'oppoſe au torrent, dût-il en être renverſé, que le rameau léger qui flotte au gré des eaux. D'ailleurs, l'homme éclairé, avec quelque adreſſe qu'il ſe maſque, ne reſſemble jamais ſi exactement à un ſot qu'un ſot ſe reſſemble à lui-même. On eſt bien plus sûr de

ſoi, lorſqu'on prend, que lorſqu'on feint de prendre des erreurs pour des vérités.

Le nombre d'idées que ſuppoſe l'eſprit de conduite n'a donc que peu d'étendue ; mais, en exigeât-il davantage, je dis que le public n'auroit encore aucune ſorte d'eſtime pour cette ſorte d'eſprit. L'intrigant ſe fait le centre de la nature ; c'eſt à ſon intérêt ſeul qu'il rapporte tout ; il ne fait rien pour le bien public : s'il parvient aux grandes places, il y jouit de la conſidération toujours attachée au pouvoir, & ſur-tout à la crainte qu'il inſpire ; mais il ne peut jamais atteindre à la réputation, qu'on doit regarder comme un don de la reconnoiſſance générale. J'ajouterai même que l'eſprit qui le fait parvenir, ſemble tout-à-coup l'abandonner, lorſqu'il eſt parvenu. Il ne s'éleve aux grandes places que pour s'y déshonorer ; parce qu'en effet l'eſprit d'intrigue, néceſſaire pour y parvenir, n'a rien de commun avec l'eſprit d'étendue, de force & de profondeur néceſſaire pour les remplir dignement. D'ailleurs, l'eſprit de conduite ne s'allie qu'avec une certaine baſſeſſe de caractere, qui rend encore l'intrigant mépriſable aux yeux du public.

Ce n'eſt pas qu'on ne puiſſe, à beaucoup d'intrigue, unir beaucoup d'élévation d'ame. Qu'à l'exemple de Cromwel, un homme veuille monter au trône : la puiſſance, l'éclat de la couronne, & les plaiſirs attachés à l'empire peuvent, ſans doute, à ſes yeux, ennoblir la baſſeſſe de ſes menées, puiſqu'ils effacent déjà l'horreur de ſes crimes aux yeux de la poſtérité, qui le place au rang des plus grands hommes : mais que, par une infinité d'intrigues, un homme cherche à s'élever à ces petits poſtes qui ne

peuvent jamais lui mériter, s'il eſt cité dans l'hiſtoire, que le nom de coquin ou de fripponneau; je dis qu'un pareil homme ſe rend mépriſable, non-ſeulement aux yeux des gens honnêtes, mais encore à ceux des gens éclairés. Il faut être un petit homme pour deſirer de petites choſes. Quiconque ſe trouve au deſſus des beſoins, ſans être, par ſon état, porté aux premiers poſtes, ne peut avoir d'autre beſoin que celui de la gloire, & n'a d'autre parti à prendre, s'il eſt homme d'eſprit, que de ſe montrer toujours vertueux.

L'intrigant doit donc renoncer à l'eſtime publique. Mais, dira-t-on, il en eſt bien dédommagé par le bonheur attaché à la grande fortune. L'on ſe trompe, répondrai-je, ſi on le croit heureux. Le bonheur n'eſt point l'appanage des grandes places; il dépend uniquement de l'accord heureux de notre caractere avec l'état & les circonſtances dans leſquelles la fortune nous place. Il en eſt des hommes comme des nations; les plus heureuſes ne ſont pas toujours celles qui jouent le plus grand rôle dans l'univers. Quelle nation plus fortunée que la nation Suiſſe! A l'exemple de ce peuple ſage, l'heureux ne bouleverſe point le monde par ſes intrigues; content de lui, il s'occupe peu des autres; il ne ſe trouve point ſur la route de l'ambitieux; l'étude remplit une partie de ſes journées; il vit peu connu, & c'eſt l'obſcurité de ſon bonheur qui ſeule en fait la ſûreté. Il n'en eſt pas ainſi de l'intrigant: on lui vend cher les titres dont on le décore. Que n'exige point un protecteur? Le ſacrifice perpétuel de la volonté des petits eſt le ſeul hommage qui le flatte. Semblable à Saturne, à Moloch, à Teutates, s'il l'oſoit, il ne voudroit être

honoré que par des ſacrifices humains. La peine qu'endure le protégé eſt un ſpectacle agréable au protecteur ; ce ſpectacle l'avertit de ſa puiſſance ; il en conçoit une plus haute idée de lui-même. Auſſi n'eſt-ce qu'à des attitudes gênantes que la plupart des nations ont attaché le ſigne du reſpect. Quiconque veut, par l'intrigue, s'ouvrir le chemin de la fortune, doit donc ſe dévouer aux humiliations. Toujours inquiet, il ne peut d'abord appercevoir le bonheur que dans la perſpective d'un avenir incertain ; & c'eſt de l'eſpérance, ce rêve conſolateur des hommes éveillés & malheureux, dont il peut attendre ſa félicité. Lorſqu'il eſt parvenu, il a donc eſſuyé mille dégoûts. C'eſt pour s'en venger, qu'ordinairement dur & cruel envers les malheureux, il leur refuſe ſon aſſiſtance, leur fait un tort de leur miſere, la leur reproche, & croit, par ce reproche, faire regarder ſon inhumanité comme une juſtice, & ſa fortune comme un mérite. Il ne jouit point, à la vérité, du plaiſir de perſuader. Comment s'aſſurer que la fortune d'un homme eſt l'effet de cette eſpece d'eſprit que l'on nomme *eſprit de conduite*, ſur-tout dans ces pays entiérement deſpotiques, où, du plus vil eſclave, on fait un viſir ; où les fortunes dépendent de la volonté du prince, & d'un caprice momentané, dont lui-même n'apperçoit pas toujours la cauſe ? Les motifs qui, dans ces cas, déterminent les ſultans, ſont preſque toujours cachés ; les hiſtoriens ne rapportent que les motifs apparents ; ils ignorent les véritables ; & c'eſt, à cet égard, qu'on peut, d'après Mr. de Fontenelle, aſſurer que *l'hiſtoire n'eſt qu'une fable convenue.*

Dans une comparaiſon de Céſar & de Pompée, ſi Balzac dit, en parlant de leur fortune :

L'un en eſt l'ouvrier, & l'autre en eſt l'ouvrage,

Il faut avouer qu'il eſt peu de Céſar ; & que, dans les gouvernements arbitraires, le haſard eſt preſque l'unique dieu de la fortune. Tout y dépend du moment & des circonſtances dans leſquelles on ſe trouve placé ; & c'eſt, peut-être, ce qui dans l'Orient a le plus accrédité le dogme de la fatalité. Selon les Muſulmans, la deſtinée tient tout ſous ſon empire ; elle met les rois ſur le trône, les en chaſſe, remplit leur regne d'événements heureux ou malheureux, & fait la félicité ou l'infortune de tous les mortels. Selon eux, la ſageſſe & la folie, les vices & les vertus d'un homme ne changent rien aux décrets gravés ſur les tables de lumiere (1). C'eſt pour prouver ce dogme, & montrer qu'en conſéquence le plus criminel n'eſt pas toujours le plus malheureux, & que l'un marche au ſupplice par la route qui mene l'autre à la fortune, que les Indiens Mahométans racontent une fable aſſez ſinguliere :

Le beſoin, diſent-ils, aſſembla jadis un certain nombre d'hommes dans les déſerts de la Tartarie. Privés de tout, dit l'un, nous avons droit à tout. La loi qui nous dépouilla du néceſſaire pour augmenter le ſuperflu de quelques Rajahs, eſt une loi in-

(1) Les Muſulmans croient que tout ce qui doit arriver, juſqu'à la fin du monde, eſt écrit ſur une table de lumiere, appellée *Louh*, avec une plume de feu, appellée *Calamazer* ; & l'écriture qui eſt au deſſus, ſe nomme *Caza* ou *Cadar*, c'eſt-à-dire, *la prédeſtination inévitable.*

juſte. Rompons avec l'injuſtice. Il n'eſt plus de traité où l'avantage ceſſe d'être réciproque. Il faut ravir à nos oppreſſeurs les biens qu'ils nous ont ravis. A ces mots, l'orateur ſe tait; l'aſſemblée, en frémiſſant, applaudit à ce diſcours; le projet eſt noble; on veut l'exécuter. On ſe diviſe ſur les moyens. Les plus braves ſe levent les premiers. La force, diſent-ils, nous a tout enlevé; c'eſt par la force qu'il faut tout recouvrer. Si nos Rajahs ont, par leurs vexations, arraché juſqu'au néceſſaire au ſujet même qui leur prodigue ſes biens, ſa vie & ſes peines, pourquoi refuſer à nos beſoins ce que des tyrans permettent à leur injuſtice? Aux confins de ces régions, les Bachas, par les préſents qu'ils exigent, partagent le profit des caravanes; ils pillent des hommes enchaînés par leur puiſſance & par la crainte. Moins injuſtes & plus braves qu'eux, attaquons des hommes armés; que leur valeur en décide, & que nos richeſſes ſoient, du moins, le prix d'une vertu. Nous y avons droit. Le ciel, par le don de la bravoure, déſigne ceux qu'il veut arracher aux fers de la tyrannie. Que le laboureur ſans force, ſans courage, ſeme, laboure, recueille: c'eſt pour nous qu'il a moiſſonné.

Ravageons, pillons les nations. Nous y conſentons tous, s'écrierent ceux qui, plus ſpirituels & moins hardis, craignoient de s'expoſer aux dangers: mais ne devons rien à la force, & tout à l'impoſture. Recevons ſans péril, des mains de la crédulité, ce que peut-être en vain nous tenterions d'arracher par la force. Revêtons-nous du nom & de l'habit de Bonzes ou de Bramines, & parcourons

la

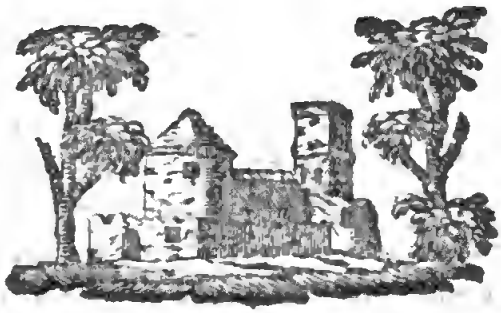
la terre; nous la verrons, empreſſée, fournir à nos beſoins, & même à nos plaiſirs ſecrets.

Ce parti parut lâche & bas aux ames fieres & courageuſes. Diviſée d'opinion, l'aſſemblée ſe ſépare. Les uns ſe répandent dans l'Inde, le Thibet & les confins de la Chine. Leur front eſt auſtere, & leur corps macéré. Ils en impoſent aux peuples, les enſeignent, les perſuadent, diviſent les familles, font déshériter les enfants, s'en appliquent les biens. On leur cede des terreins, on y conſtruit des temples, on y attache des revenus. Ils empruntent le bras du puiſſant, pour plier l'homme éclairé au joug de la ſuperſtition. Ils ſoumettent enfin tous les eſprits, en tenant le ſceptre ſoigneuſement caché ſous les haillons de la miſere & les cendres de la pénitence.

Pendant ce temps, leurs anciens & braves compagnons, retirés dans les déſerts, ſurprennent les caravanes, les attaquent à main armée, les pillent, & partagent entre eux le butin. Un jour où, ſans doute, le combat n'avoit point tourné à leur avantage, on ſaiſit un de ces brigands, on le conduit à la ville la plus prochaine, on dreſſe l'échafaud, on le mene au ſupplice. Il y marchoit d'un pas aſſuré, lorſqu'il trouve ſur ſon paſſage, & reconnoît, ſous l'habit de Bramine, un de ceux qui s'étoient ſéparés de lui dans le déſert. Le peuple, avec reſpect, entouroit le Bramine, & le portoit dans ſa pagode. Le brigand s'arrête à ſon aſpect: Dieux juſtes! s'écrie-t-il; égaux en crimes, quelle différence entre nos deſtinées! Que dis-je? égaux en crimes! en un jour, il a, ſans crainte, ſans danger, ſans courage, plus fait gémir de veuves & d'orphelins, plus enlevé de

richeſſes à l'empire, que je n'en ai pillé dans le cours de ma vie. Il eut toujours deux vices plus que moi; la lâcheté & l'impoſture. Cependant l'on me traite de ſcélérat; on l'honore comme un ſaint: l'on me traîne à l'échafaud; on le porte dans ſa pagode: l'on m'empale; on l'adore.

C'eſt ainſi que les Indiens prouvent qu'il n'y a qu'heur & malheur en ce monde.



CHAPITRE XIV.

Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.

Mon objet, dans les chapitres précédents, étoit d'attacher des idées nettes aux divers noms donnés à l'eſprit. Je me propoſe d'examiner, dans celui-ci, s'il eſt des talents qui doivent s'exclure l'un l'autre. Cette queſtion, dira-t-on, eſt décidée par le fait : on n'eſt point à la fois ſupérieur en pluſieurs genres. Newton n'eſt pas compté parmi les poëtes, ni Milton parmi les géometres ; les vers de Léibnitz ſont mauvais. Il n'eſt pas même d'homme qui, dans un ſeul art, tel que la poéſie ou la peinture, ait réuſſi dans tous les genres. Corneille & Racine n'ont rien fait dans le comique de comparable à Moliere. Michel-Ange n'a pas compoſé les tableaux de l'Albane, ni l'Albane peint ceux de Jules-Romain. L'eſprit des plus grands hommes paroît donc renfermé dans d'étroites limites. Oui, ſans doute. Mais, répondrai-je, quelle en eſt la cauſe ? Eſt-ce le temps, eſt-ce l'eſprit qui manque aux hommes, pour s'illuſtrer en différents genres ?

La marche de l'eſprit humain, dira-t-on, doit être la même dans tous les arts & toutes les ſciences : toutes les opérations de l'eſprit ſe réduiſent à connoître les reſſemblances & les différences qu'ont entre eux les objets divers. C'eſt donc par l'obſervation qu'on s'éleve en tous les genres juſqu'aux

idées neuves & générales qui conſtatent notre ſupériorité. Tout grand phyſicien, tout grand chymiſte auroit donc pu devenir grand géometre, grand aſtronome, grand politique, & primer enfin dans toutes les ſciences. Ce fait poſé, l'on conclura, ſans doute, que c'eſt la trop courte durée de la vie humaine qui force les eſprits ſupérieurs à ſe renfermer dans un ſeul genre.

Il faut cependant convenir qu'il eſt des talents & des qualités qu'on ne poſſede qu'à l'excluſion de quelques autres. Parmi les hommes, les uns ſont ſenſibles à la paſſion de la gloire, & ne ſont ſuſceptibles d'aucune autre eſpece de paſſions : ceux-là peuvent exceller dans la phyſique, dans la juriſprudence, la géométrie; enfin, dans toutes les ſciences où il ne s'agit que de comparer des idées entre elles. Toute autre paſſion ne feroit que les diſtraire, ou les précipiter dans des erreurs. Il eſt d'autres hommes ſuſceptibles non-ſeulement de la paſſion de la gloire, mais encore d'une infinité d'autres paſſions : ceux-là peuvent ſe faire un nom dans les divers genres, où, pour réuſſir, il faut émouvoir.

Tel eſt, par exemple, le genre dramatique. Mais, pour être peintre des paſſions, il faut, comme je l'ai déjà dit, les avoir vivement ſenties : on ignore & le langage des paſſions qu'on n'a point éprouvées, & les ſentiments qu'elles excitent en nous. Auſſi l'ignorance, en ce genre, produit toujours la médiocrité. Si Mr. de Fontenelle eût eu à peindre les caracteres de Rhadamiſte, de Brutus, ou de Catilina, ce grand homme ſeroit certainement, en ce genre, reſté fort au deſſous du médiocre. Ces

principes établis, j'en conclus que la paſſion de la gloire eſt commune à tous les hommes qui ſe diſtinguent en quelque genre que ce ſoit; puiſqu'elle ſeule, comme je l'ai prouvé, peut nous faire ſupporter la fatigue de penſer. Mais cette paſſion, ſelon les circonſtances où la fortune nous place, peut s'unir en nous à d'autres paſſions. Les hommes, dans leſquels cette union ſe fait, n'auront jamais de grands ſuccès, s'ils s'adonnent à l'étude d'une ſcience telle, par exemple, que la morale, où, pour bien voir, il faut voir d'un œil attentif, mais indifférent: en ce genre, c'eſt l'indifférence qui tient en main la balance de la juſtice. Dans les conteſtations, ce ne ſont point les parties, c'eſt l'indifférent qu'on prend pour juge. Quel homme, par exemple, s'il eſt capable d'un amour violent, ſaura, comme Mr. de Fontenelle, apprécier le crime de l'infidélité? *Dans un âge*, diſoit ce philoſophe, *où j'étois le plus amoureux, ma maîtreſſe me quitte, & prend un autre amant. Je l'apprends, je ſuis furieux: je vais chez elle, je l'accable de reproches; elle m'écoute, & me dit en riant:* » Fontenelle, lorſque je vous pris, » c'étoit, ſans contredit, le plaiſir que je cherchois; » j'en trouve plus avec un autre. Eſt-ce au moindre » plaiſir que je dois donner la préférence? Soyez » juſte, & répondez-moi «. *Ma foi*, dit Fontenelle, *vous avez raiſon; &, ſi je ne ſuis plus votre amant, je veux, du moins, reſter votre ami.* Une pareille réponſe ſuppoſoit peu d'amour dans Mr de Fontenelle. Les paſſions ne raiſonnent point ſi juſte.

On peut donc diſtinguer deux genres différents de ſciences & d'arts, dont le premier ſuppoſe une ame exempte de toute autre paſſion que celle de la

gloire ; & le ſecond, au contraire, ſuppoſe une ame ſuſceptible d'une infinité de paſſions. Il eſt donc des talents excluſifs. L'ignorance de cette vérité eſt la ſource de mille injuſtices. On deſire, en conſéquence, dans les hommes, des qualités contradictoires; on leur demande l'impoſſible : on veut que la pierre jettée reſte ſuſpendue dans les airs, & n'obéiſſe point à la loi de la gravitation.

Qu'un homme, par exemple, tel que Mr. de Fontenelle, contemple, ſans aigreur, la méchanceté des hommes, qu'il la conſidere comme un effet néceſſaire de l'enchaînement univerſel ; qu'il s'éleve contre le crime ſans haïr le criminel ; on vantera ſa modération : &, dans le même inſtant, on l'accuſera, par exemple, de trop de tiédeur dans l'amitié. On ne ſent pas que cette même abſence de paſſions, à laquelle il doit la modération dont on le loue, doit le rendre moins ſenſible aux charmes de l'amitié.

Rien de plus commun que d'exiger dans les hommes des qualités contradictoires. L'amour aveugle du bonheur excite en nous ce deſir : on veut être toujours heureux, &, par conſéquent, que les mêmes objets prennent, à chaque inſtant, la forme qui nous ſeroit la plus agréable. On a vu diverſes perfections éparſes dans différents objets; on veut les retrouver réunies dans un ſeul, & goûter à la fois mille plaiſirs. Pour cet effet, on veut que le même fruit ait l'éclat du diamant, l'odeur de la roſe, la ſaveur de la pêche, & la fraîcheur de la grenade. C'eſt donc l'amour aveugle du bonheur, ſource d'une infinité de ſouhaits ridicules, qui nous fait deſirer dans les hommes des qualités abſolument inallia-

bles. Pour détruire en nous ce germe de mille injuſtices, il faut néceſſairement traiter ce ſujet avec quelque étendue. C'eſt en indiquant, conformément à l'objet que je me propoſe, & les qualités abſolument excluſives, & celles qui ſe trouvent trop rarement réunies dans le même homme, pour que l'on ſoit en droit de les y deſirer, qu'on peut rendre à la fois les hommes plus éclairés & plus indulgents.

Un pere veut qu'à de grands talents ſon fils joigne la conduite la plus ſage. Mais ſentez-vous, lui dirai-je, que vous deſirez dans votre fils des qualités preſque contradictoires ? Sachez que, ſi quelque concours ſingulier de circonſtances les a quelquefois raſſemblées dans le même homme, elles s'y réuniſſent très-rarement ; que les grands talents ſuppoſent toujours de grandes paſſions ; que les grandes paſſions ſont le germe de mille écarts ; & qu'au contraire, ce qu'on appelle *bonne conduite*, eſt preſque toujours l'effet de l'abſence des paſſions, & par conſéquent, l'apanage de la médiocrité. Il faut de grandes paſſions pour faire du grand, en quelque genre que ce ſoit. Pourquoi voit-on tant de pays ſtériles en grands hommes ? Pourquoi tant de petits Catons, ſi merveilleux dans leur premiere jeuneſſe, ne ſont-ils communément, dans un âge avancé, que des eſprits médiocres ? Par quelle raiſon enfin, tout eſt-il plein de jolis enfants & de ſots hommes ? C'eſt que, dans la plupart des gouvernements, les citoyens ne ſont pas échauffés de paſſions fortes. Eh bien ! je conſens, dira le pere, que mon fils en ſoit animé : il me ſuffit d'en pouvoir diriger l'activité vers certains objets d'étude. Mais, ſentez-vous, lui répondrai-je, combien ce deſir eſt haſardeux ? C'eſt

vouloir qu'avec de bons yeux un homme n'apperçoive préciſément que les objets que vous lui indiquerez. Avant que de former aucun plan d'éducation, il faut être d'accord avec vous-même, & ſavoir ce que vous deſirez le plus dans votre fils, ou de grands talents, ou de la conduite ſage. Eſt-ce à la bonne conduite que vous donnez la préférence? Croyez qu'un caractere paſſionné ſeroit pour votre fils un don funeſte, ſur-tout chez les peuples, où, par la conſtitution du gouvernement, les paſſions ne ſont pas toujours dirigées vers la vertu; étouffez donc en lui, s'il eſt poſſible, tous les germes des paſſions. Mais il faudra donc, repliquera le pere, renoncer en même temps à l'eſpoir d'en faire un homme de mérite? Oui, ſans doute. Si vous ne pouvez vous y réſoudre, rendez-lui des paſſions; tâchez de les diriger aux choſes honnêtes: mais attendez-vous à lui voir exécuter de grandes choſes, & quelquefois commettre les plus grandes fautes. Rien de médiocre dans l'homme paſſionné; & c'eſt le haſard qui détermine preſque toujours ſes premiers pas. Si les hommes paſſionnés s'illuſtrent dans les arts; ſi les ſciences conſervent ſur eux quelque empire, & ſi quelquefois ils tiennent une conduite ſage; il n'en eſt pas ainſi de ces hommes paſſionnés, que leur naiſſance, leur caractere, leurs dignités & leurs richeſſes appellent aux premiers poſtes du monde. La bonne ou mauvaiſe conduite de ceux-ci eſt preſque entiérement ſoumiſe à l'empire du haſard: ſelon les circonſtances dans leſquelles il les place, & le moment qu'il marque à leur naiſſance, leurs qualités ſe changent en vices ou en vertus. Le haſard en fait, à ſon gré, des Appius ou des Décius. Dans la tra-

gédie de Mr. de Voltaire, Céſar dit : *Si je n'étois le maître des Romains, je ſerois leur vengeur :*

Si je n'étois Céſar, j'aurois été Brutus.

Mettez, dans le fils d'un tonnelier, de l'eſprit, du courage, de la prudence & de l'activité : chez des républicains, où le mérite militaire ouvre la porte des grandeurs, vous en ferez un Thémiſtocle, un Marius (1); à Paris, vous n'en ferez qu'un Cartouche.

Qu'un homme hardi, entreprenant & capable d'une réſolution déſeſpérée, naiſſe au moment où, ravagé par des ennemis puiſſants, l'état paroît ſans reſſource ; ſi le ſuccès favoriſe ſes entrepriſes, c'eſt un demi-dieu : dans tout autre moment, ce n'eſt qu'un furieux, ou un inſenſé.

C'eſt à ces termes ſi différents que nous conduiſent ſouvent les mêmes paſſions. Voilà le danger auquel s'expoſe le pere, dont les enfants ſont ſuſceptibles de ces paſſions fortes qui, ſi ſouvent, changent la face du monde. C'eſt, dans ce cas, la convenance de leur eſprit & de leur caractere avec la place qu'ils occupent, qui les fait ce qu'ils ſont. Tout dépend de cette convenance. Parmi ces hommes

(1) Lu-cong-pang, fondateur de la dynaſtie des Han, fut d'abord chef de voleurs : il s'empare d'une place, s'attache au ſervice de T-cou, devient Général des armées, défait les T-ſins, ſe rend maître de pluſieurs villes, prend le titre de roi, combat, déſarme les princes révoltés contre l'empire : par ſa clémence, plus que par ſa valeur, il rétablit le calme dans la Chine, eſt reconnu empereur, & cité dans l'hiſtoire des Chinois comme un de leurs princes les plus illuſtres

ordinaires, qui, par des ſervices importants, ne peuvent ſe rendre utiles à l'univers, ſe couronner de gloire, ni prétendre à l'eſtime générale, il n'en eſt aucun qui ne fût utile à ſes concitoyens, & qui n'eût droit à leur reconnoiſſance, s'il étoit préciſément placé dans le poſte qui lui convient. C'eſt à ce ſujet que La Fontaine a dit :

Un roi prudent & ſage
De ſes moindres ſujets ſait tirer quelque uſage.

Suppoſons, pour en donner un exemple, qu'il vaque une place de confiance. Il y faut nommer. Elle demande un homme sûr. Celui qu'on préſente a peu d'eſprit ; de plus, il eſt pareſſeux. N'importe, dirai-je au nominateur ; donnez-lui la place. La bonne conſcience eſt ſouvent pareſſeuſe : l'activité, lorſqu'elle n'eſt point l'effet de l'amour de la gloire, eſt toujours ſuſpecte ; le frippon, toujours agité de remords & de craintes, eſt ſans ceſſe en action. La vigilance, dit Rouſſeau, eſt la vertu du vice.

On eſt prêt à diſpoſer d'une place : elle exige de l'aſſiduité. Celui qu'on propoſe eſt mauſſade, ennuyeux, à charge à la bonne compagnie : tant mieux, l'aſſiduité ſera la vertu de ſa mauſſaderie.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet ; & je conclurai, de ce que j'ai dit ci-deſſus, qu'un pere, en exigeant qu'aux plus grands talents ſes fils joignent la conduite la plus ſage, demande qu'ils aient en eux le principe des écarts de conduite, & qu'ils n'en faſſent aucuns.

Non moins injuſte envers les deſpotes que le pere envers ſes fils, dans tout l'Orient eſt-il un peuple qui n'exige de ſes ſultans, & beaucoup de vertus,

& ſur-tout beaucoup de lumieres ? Cependant quelle demande plus injuſte ? Ignorez-vous, diroit-on à ces peuples, que les lumieres ſont le prix de beaucoup d'études & de méditations ? L'étude & la méditation ſont une peine : l'on fait donc tous ſes efforts pour s'y ſouſtraire ; l'on doit donc céder à ſa pareſſe, ſi l'on eſt animé d'un motif aſſez puiſſant pour en triompher. Quel peut être ce motif ? le deſir ſeul de la gloire. Mais ce deſir, comme je l'ai prouvé dans le troiſieme Diſcours, eſt lui-même fondé ſur le deſir des plaiſirs phyſiques, que la gloire & l'eſtime générale procurent. Or, ſi le ſultan, en qualité de deſpote, jouit de tous les plaiſirs que la gloire peut promettre aux autres hommes, le ſultan eſt donc ſans deſirs : rien ne peut donc allumer en lui l'amour de la gloire : il n'a donc point de motif ſuffiſant pour ſe riſquer à l'ennui des affaires, & s'expoſer à cette fatigue d'attention néceſſaire pour s'éclairer. Exiger de lui des lumieres, c'eſt vouloir que les fleuves remontent à leur ſource, & demander un effet ſans cauſe. Toute l'hiſtoire juſtifie cette vérité. Qu'on ouvre celle de la Chine : on y voit les révolutions ſe ſuccéder rapidement les unes aux autres. Le grand homme, qui s'éleve à l'empire, a pour ſes ſucceſſeurs des princes nés dans la pourpre, qui, pour s'illuſtrer, n'ayant point les motifs puiſſants de leur pere, s'endorment ſur le trône : &, dès la troiſieme génération, la plupart en deſcendent, ſans avoir ſouvent à ſe reprocher d'autre crime que celui de la pareſſe. Je n'en rapporterai qu'un exemple (1) : Li-t-ching, homme

(1) Voyez l'*Hiſtoire des Huns* ; par Mr. de Guignes, tome I, page 74.

d'une naiſſance obſcure, prend les armes contre l'empereur T-cong-ching, ſe met à la tête des mécontents, leve une armée, marche à Peking, & le ſurprend. L'impératrice & les reines s'étranglent; l'empereur poignarde ſa fille; il ſe retire dans un endroit écarté de ſon palais: c'eſt là qu'avant de ſe donner la mort, il écrit ces paroles ſur un pan de ſa robe: *J'ai regné dix-ſept ans; je ſuis détrôné, & je ne vois, dans ce malheur, qu'une punition du ciel, juſtement irrité de mon indolence. Je ne ſuis cependant pas le ſeul coupable; les Grands de ma cour le ſont encore plus que moi; ce ſont eux qui me dérobant la connoiſſance des affaires de l'empire, ont creuſé l'aybme où je tombe. De quel front oſerai-je paroître devant mes ancêtres? Comment ſoutenir leurs reproches? O vous! qui me réduiſez à cet état affreux, prenez mon corps, mettez-le en pieces, j'y conſens; mais épargnez mon pauvre peuple: il eſt innocent, & déjà aſſez malheureux de m'avoir eu ſi long-temps pour maître.* Mille traits pareils, répandus dans toutes les hiſtoires, prouvent que la molleſſe commande à preſque tous ceux qui naiſſent armés du pouvoir arbitraire. L'athmoſphere, répandue autour des trônes deſpotiques & des ſouverains qui s'y aſſeyent, ſemble remplie d'une vapeur léthargique, qui ſaiſit toutes les facultés de leur ame. Auſſi ne compte-t-on gueres parmi les grands rois que ceux qui ſe fraient la route du trône, ou qui ſe ſont long-temps inſtruits à l'école du malheur. On ne doit ſes lumieres qu'à l'intérêt qu'on a d'en acquérir.

Pourquoi les petits potentats ſont-ils, en général, plus habiles que les deſpotes les plus puiſſants? C'eſt qu'ils ont, pour ainſi dire, encore leur fortune à

faire ; c'eſt qu'ils ont, avec de moindres forces, à réſiſter à des forces ſupérieures; c'eſt qu'ils vivent dans la crainte perpétuelle de ſe voir dépouillés ; c'eſt que leur intérêt, plus étroitement lié à l'intérêt de leurs ſujets, doit les éclairer ſur les diverſes parties de la législation. Auſſi ſont-ils, en général, infiniment plus occupés du ſoin de former des ſoldats, de contracter des alliances, de peupler & d'enrichir leurs provinces. Auſſi pourroit-on, conſéquemment à ce que je viens de dire, dreſſer, dans les divers empires de l'Orient, des cartes géographi-politiques du mérite des princes. Leur intelligence, meſurée ſur l'échelle de leur puiſſance, décroîtroit proportionnément à l'étendue, à la force de leur empire, à la difficulté d'y pénétrer, enfin à l'autorité, plus ou moins abſolue, qu'ils auroient ſur leurs ſujets, c'eſt-à-dire, à l'intérêt plus ou moins preſſant qu'ils auroient d'être éclairés. Cette table une fois calculée, & comparée à l'obſervation, donneroit certainement des réſultats aſſez juſtes : les Sofis & les Mogols y ſeroient mis, par exemple, au nombre des princes les plus ſtupides ; parce que, ſauf des circonſtances ſingulieres, ou le haſard d'une bonne éducation, les plus puiſſants d'entre les hommes en doivent communément être les moins éclairés.

Exiger qu'un deſpote d'Orient s'occupe du bonheur de ſes peuples ; que, d'une main forte & d'un bras aſſuré, il tienne le gouvernail de l'empire, ce ſeroit, avec le bras de Ganimède, vouloir lancer la maſſe d'Hercule. Suppoſons qu'un Indien fît, à cet égard, quelques reproches à ſon ſultan. De quoi te plains-tu ? lui répondroit celui-ci. As-tu pu, ſans

juſtice, exiger que je fuſſe plus éclairé que toi-même ſur tes propres intérêts ? Quand tu m'as revêtu du pouvoir ſuprême, pouvois-tu croire qu'oubliant les plaiſirs pour le pénible honneur de te rendre heureux, mes ſucceſſeurs & moi ne jouirions pas des avantages attachés à la toute-puiſſance ? Tout homme s'aime, de préférence aux autres ; tu le ſais. Exiger que, ſourd à la voix de ma pareſſe, au cri de mes paſſions, je les ſacrifie à tes intérêts, c'eſt vouloir le renverſement de la nature. Comment imaginer que, pouvant tout, je ne voudrois jamais que la juſtice ? L'homme amoureux de l'eſtime publique, diras-tu, uſe autrement de ſon pouvoir. J'en conviens. Mais que m'importe à moi l'eſtime publique & la gloire ? Eſt-il un plaiſir accordé aux vertus, & refuſé à la puiſſance ? D'ailleurs, les hommes paſſionnés pour la gloire ſont rares, & ce n'eſt pas une paſſion qui paſſe juſqu'à leurs ſucceſſeurs. Il falloit le prévoir ; & ſentir qu'en m'armant du pouvoir arbitraire, tu rompois le nœud d'une mutuelle dépendance, qui lie le ſouverain au ſujet, & que tu ſéparois mon intérêt du tien. Imprudent, qui me remets le ſceptre du deſpotiſme ; lâche, qui n'oſes me l'arracher, ſois à la fois puni de ton imprudence & de ta lâcheté : ſache que ſi tu reſpires, c'eſt que je le permets : apprends que chaque inſtant de ta vie eſt une grace. Vil eſclave, tu nais, tu vis pour mes plaiſirs. Courbé ſous le poids de ta chaîne, rampe à mes pieds, languis dans la miſere, meurs ; je te défends juſqu'à la plainte : tel eſt mon bon plaiſir.

Ce que je dis des ſultans, peut, en partie, s'appliquer à leurs miniſtres : leurs lumieres ſont, en gé-

néral, proportionnées à l'intérêt qu'ils ont d'en avoir. Dans les pays où le cri public peut les dépoſer, les grands talents leur ſont néceſſaires ; ils en acquierent. Chez les peuples, au contraire, où le public n'a ni crédit ni conſidération, ils ſe livrent à la pareſſe, & ſe contentent de l'eſpece de mérite qui fait fortune à la cour ; mérite abſolument incompatible avec les grands talents, par l'oppoſition qui ſe trouve entre l'intérêt des courtiſans & l'interêt général. Il en eſt, à cet égard, des miniſtres comme des gens de lettres. C'eſt une prétention ridicule de viſer, à la fois, à la gloire & aux penſions. Avant de compoſer, il faut preſque toujours opter entre l'eſtime publique & celle des courtiſans. Il faut ſavoir que, dans la plupart des cours, & ſur-tout dans celles de l'Orient, les hommes y ſont, dès l'enfance, emmaillottés & gênés dans les langes du préjugé & d'une bienſéance arbitraire ; que la plupart des eſprits y ſont noués ; qu'ils ne peuvent s'élever au grand ; que tout homme qui naît & vit habituellement près des trônes deſpotiques, ne peut, à cet égard, échapper à la contagion générale, & qu'il n'a jamais que de petites idées.

Auſſi le vrai mérite vit-il loin des palais des rois. Il n'en approche que dans ces temps malheureux où les princes ſont forcés de les appeller. Dans tout autre inſtant, le beſoin ſeul pourroit attirer à la cour des gens de mérite ; &, dans cette poſition, il en eſt peu qui conſervent la même force, la même élévation d'ame & d'eſprit. Le beſoin eſt trop près du crime.

Il réſulte, de ce que je viens de dire, que c'eſt exactement demander l'impoſſible, que d'exiger de

grands talents de ceux qui, par leur état & leur position, ne peuvent être animés de paſſions fortes. Mais que de demandes pareilles ne fait-on pas tous les jours? On crie contre la corruption des mœurs; il faut, dit-on, former des hommes vertueux : & l'on veut, à la fois, que les citoyens ſoient échauffés de l'amour de la patrie, & qu'ils voient en ſilence les malheurs qu'occaſionne une mauvaiſe législation? On ne ſent pas que c'eſt exiger d'un avare qu'il ne crie point au voleur, lorſqu'on enleve ſa caſſette. L'on n'apperçoit pas qu'en certains pays, ce qu'on appelle les gens ſages ne peuvent jamais être que des gens indifférents au bien public, &, par conſéquent, des hommes ſans vertus. C'eſt, comme je vais le prouver dans le chapitre ſuivant, avec une injuſtice pareille qu'on demande aux hommes des talents & des qualités que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables.

CHAP.

CHAPITRE XV.

De l'injuſtice du Public à cet égard.

On exigera qu'un écuyer, habitué à diriger la pointe du pied vers l'oreille de ſon cheval, ſoit auſſi-bien tourné qu'un danſeur de l'opéra : on voudra qu'un philoſophe, uniquement occupé d'idées fortes & générales, écrive comme une femme du monde, ou même qu'il lui ſoit ſupérieur dans un genre tel, par exemple, que le genre épiſtolaire ; où, pour bien écrire, il faut dire des riens d'une maniere agréable. On ne ſent pas que c'eſt demander la réunion des talents preſque excluſifs ; qu'il n'eſt point de femme d'eſprit, comme l'expérience le prouve, qui n'ait, à cet égard, une grande ſupériorité ſur les philoſophes les plus célebres. C'eſt avec la même injuſtice qu'on exige qu'un homme, qui n'a jamais lu ni étudié, & qui a paſſé trente ans de ſa vie dans la diſſipation, devienne tout-à-coup capable d'étude & de méditation : on devroit cependant ſavoir que c'eſt à l'habitude de la méditation qu'on doit la capacité de méditer ; que cette même capacité ſe perd, lorſqu'on ceſſe d'en faire uſage. En effet, qu'un homme, quoique dans l'habitude du travail & de l'application, ſe trouve tout-à-coup chargé d'une trop grande partie de l'adminiſtration ; mille objets différents paſſeront rapidement devant lui : s'il ne peut jetter ſur chaque affaire qu'un coup-d'œil ſuperficiel, il faut, par cette

ſeule raiſon, qu'au bout d'un certain temps, cet homme devienne incapable d'une longue & forte attention. Auſſi n'eſt-on pas en droit d'exiger de l'homme en place une ſemblable attention. Ce n'eſt point à lui à percer juſqu'aux premiers principes de la morale & de la politique; à découvrir, par exemple, juſqu'à quel degré le luxe eſt utile, quels changements ce luxe doit apporter dans les mœurs & les états, quelle eſpece de commerce il faut le plus encourager, par quelles loix on peut, dans la même nation, concilier l'eſprit de commerce avec l'eſprit militaire, & la rendre à la fois riche au-dedans, & redoutable au-dehors. Pour réſoudre de pareils problêmes, il faut le loiſir & l'habitude de méditer. Or, comment penſer beaucoup, quand il faut beaucoup exécuter? On ne doit donc pas demander à l'homme en place cet eſprit d'invention, qui ſuppoſe de grandes méditations. Ce qu'on eſt en droit d'exiger de lui, c'eſt un eſprit juſte, vif, pénétrant, & qui, dans les matieres débattues par les politiques & les philoſophes, ſoit frappé du vrai, le ſaiſiſſe avec force, & ſoit aſſez fertile en expédients pour porter juſqu'à l'exécution les projets qu'il adopte. C'eſt par cette raiſon qu'il doit à ce genre d'eſprit joindre un caractere ferme, une conſtance à toute épreuve. Le peuple n'eſt pas toujours aſſez reconnoiſſant des biens que lui font les gens en place : ingrat par ignorance, il ne ſait point tout ce qu'il faut de courage pour faire le bien, & triompher des obſtacles que l'intérêt perſonnel (1) met au bonheur général.

(1) Au moment qu'on venoit de nommer un miniſtre, un des premiers commis de Verſailles, homme de beau-

Auſſi le courage éclairé par la probité eſt-il le principal mérite des gens en place. Vainement ſe flatteroit-on de trouver en eux un certain fonds de connoiſſances; ils ne peuvent en avoir de profondes que ſur les matieres qu'ils ont méditées, avant que de parvenir aux grands emplois : or, ces matieres ſont néceſſairement en petit nombre. Qu'on ſuive, pour s'en convaincre, la vie de ceux qui ſe deſtinent aux grandes places. Ils ſortent à ſeize ou dix-ſept ans du college, apprennent à monter à cheval, à faire leurs exercices; ils paſſent deux ou trois ans, tant dans les académies, qu'aux écoles de droit. Le droit fini, ils achetent une charge. Pour remplir cette charge, il n'eſt pas néceſſaire de s'inſtruire du droit de nature, du droit des gens, du droit public, mais conſacrer tout ſon temps à l'examen de quelques procès particuliers. Ils paſſent de-là au gouvernement d'une province, où, ſurchargés par le détail journalier, & fatigués par les audiences, ils n'ont pas le temps de méditer. Ils montent enſuite à des places ſupérieures, & ne ſe trouvent enfin, après trente ans d'exercice, que le même fonds d'idées qu'ils avoient à vingt ou vingt-deux ans. Sur quoi

---

coup d'eſprit, lui dit : » Vous aimez le bien; vous êtes » maintenant à portée de le faire. On vous préſentera » mille projets utiles au public; vous en deſirerez la » réuſſite : gardez-vous, cependant, de rien entrepren- » dre, avant d'examiner ſi l'exécution de ces projets de- » mande peu de fonds, peu de ſoin, & peu de probité. » Si l'argent qu'exige la réuſſite d'un de ces projets, eſt » conſidérable, les affaires qui vous ſurviendront ne vous » permettront pas d'y appliquer les fonds néceſſaires, &

j'obſerverai que des voyages faits chez les nations voiſines, & dans leſquels ils compareroient les différences dans la forme du gouvernement, dans la législation, le génie, le commerce & les mœurs des peuples, ſeroient peut-être plus propres à former des hommes d'état, que l'éducation actuelle qu'on leur donne. Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet. C'eſt par l'article des *hommes de génie* que je finirai ce chapitre; parce que c'eſt principalement en eux qu'on deſire des talents & des qualités excluſives.

Deux cauſes également puiſſantes nous portent à cette injuſtice; l'une, comme je l'ai dit plus haut, eſt l'amour aveugle de notre bonheur; & l'autre, c'eſt l'envie.

Qui n'a pas condamné, dans le cardinal de Richelieu, cet amour exceſſif de gloire qui le rendoit avide de toute eſpece de ſuccès? Qui ne s'eſt point moqué de l'ardeur avec laquelle, ſi l'on en croit Dumaurier (1), il deſiroit la canoniſation, & de l'ordre donné, en conſéquence, à ſes confeſſeurs de publier par-tout qu'il n'avoit jamais péché mortel-

» vous perdrez votre miſe. Si le ſuccès dépend de la vigi-
» lance & de la probité de ceux que vous employerez,
» craignez qu'on ne vous force la main ſur le choix des
» ſujets: ſongez, d'ailleurs, que vous allez être entouré
» de frippons; qu'il faut un coup-d'œil bien sûr pour les
» reconnoître; & que la premiere, mais en même temps
» la plus difficile ſcience d'un miniſtre eſt la ſcience des
» choix «.

(1) Voyez ſes *Mémoires*, pour ſervir à l'*Hiſtoire de la Hollande*, à l'article de GROTIUS.

lement ? Enfin, qui n'a point ri d'apprendre que, dans ce même inſtant, épris du deſir d'exceller dans la poéſie comme dans la politique, ce cardinal faiſoit demander à Corneille de lui céder le *Cid ?* C'étoit cependant à cet amour de la gloire, tant de fois condamné, qu'il devoit ſes grands talents pour l'adminiſtration. Si depuis l'on n'a point vu de miniſtre prétendre à tant de ſortes de gloire, c'eſt que nous n'avons encore qu'un cardinal de Richelieu. Vouloir concentrer, dans un ſeul deſir, l'action des paſſions fortes, & s'imaginer qu'un homme vivement épris de la gloire, ſe contente d'une ſeule eſpece de ſuccès, lorſqu'il croit en pouvoir obtenir en pluſieurs genres, c'eſt vouloir qu'une terre excellente ne produiſe qu'une ſeule eſpece de fruits. Quiconque aime fortement la gloire, ſent intérieurement que la réuſſite des projets politiques dépend quelquefois du haſard, & ſouvent de l'ineptie de ceux avec qui il traite ; il en veut donc une plus perſonnelle. Or, ſans une morgue ridicule & ſtupide, il ne peut dédaigner celle des lettres, à laquelle ont aſpiré les plus grands princes & les plus grands héros. La plupart d'entre eux, non contents de s'immortaliſer par leurs actions, ont encore voulu s'immortaliſer par leurs écrits, & du moins laiſſer à la poſtérité des préceptes ſur la ſcience guerriere ou politique dans laquelle ils ont excellé. Comment ne l'euſſent-ils pas voulu ? Ces grands hommes aimoient la gloire, & l'on n'en eſt point avide, ſans deſirer de communiquer aux hommes des idées qui doivent nous rendre encore plus eſtimables à leurs yeux. Que de preuves de cette vérité répandues dans toutes les hiſtoires ! Ce ſont Xénophon, Alexandre, Annibal,

Hannon, les Scipions, Céſar, Cicéron, Auguſte, Trajan, les Antonins, Comnene, Eliſabeth, Charles-quint, Richelieu, Montecuculi, du Guay-Trouin, le Comte de Saxe, qui, par leurs écrits, veulent éclairer le monde, en ombrageant leurs têtes de différentes eſpeces de lauriers. Si maintenant l'on ne conçoit pas comment des hommes, chargés de l'adminiſtration du monde, trouvoient encore le temps de penſer & d'écrire : c'eſt, répondrai-je, que les affaires ſont courtes, lorſqu'on ne s'égare point dans le détail, & qu'on les ſaiſit par leurs vrais principes. Si tous les grands hommes n'ont point compoſé; tous ont du moins protégé l'homme illuſtre dans les lettres, & tous ont dû néceſſairement le protéger, parce que, amoureux de la gloire, ils ſavoient que ce ſont les grands écrivains qui la donnent. Auſſi Charles-quint avoit-il, avant Richelieu, fondé des académies : auſſi vit-on le fier Attila lui-même raſſembler près de lui les ſavants dans tous les genres; le khalife Aaron Al-Raſchid en compoſer ſa cour; & Tamerlan établir l'académie de Samarcande. Quel accueil Trajan ne faiſoit-il pas au mérite ! Sous ſon regne, il étoit permis de tout dire, de tout penſer, & de tout écrire; parce que les écrivains, frappés de l'éclat de ſes vertus & de ſes talents, ne pouvoient être que ſes panégyriſtes : bien différent, en cela, des Néron, des Caligula, des Domitien, qui, par la raiſon contraire, impoſoient ſilence aux gens éclairés, qui, dans leurs écrits, n'euſſent tranſmis à la poſtérité que la honte & les crimes de ces tyrans.

J'ai fait voir, dans les exemples ci-deſſus rapportés, que le même deſir de gloire auquel les grands

hommes doivent leur ſupériorité, peut, en fait d'eſprit, les faire quelquefois aſpirer à la monarchie univerſelle. Il ſeroit, ſans doute, poſſible d'unir plus de modeſtie aux talents : ces qualités ne ſont pas excluſives par leur nature ; mais elles le ſont dans quelques hommes. Il en eſt de tels à qui l'on ne pourroit arracher cette orgueilleuſe opinion d'eux-mêmes, ſans étouffer le germe de leur eſprit. C'eſt un défaut ; & l'envie en profite pour décréditer le mérite : elle ſe plaît à détailler les hommes, ſûre d'y trouver toujours quelque côté défavorable, ſous lequel elle peut les préſenter au public. On ne ſe rappelle point aſſez ſouvent qu'il en eſt des hommes comme de leurs ouvrages ; qu'il faut les juger ſur leur enſemble ; qu'il n'eſt rien de parfait ſur la terre ; & que, ſi l'on déſignoit dans chaque homme, par des rubans de deux couleurs différentes, les vertus & les défauts de ſon eſprit & de ſon caractere, il n'eſt point d'homme qui ne fût bariolé de ces deux couleurs. Les grands hommes ſont comme ces mines riches, où l'or cependant ſe trouve toujours plus ou moins mêlangé avec le plomb. Il faudroit donc que l'envieux ſe dît quelquefois à lui-même : S'il m'étoit poſſible d'avilir cet or aux yeux du public, quel cas feroit-il de moi, qui ne ſuis purement qu'une mine de plomb ? Mais l'envieux ſera toujours ſourd à de pareils conſeils. Habile à ſaiſir les moindres défauts des hommes de génie, combien de fois ne les a-t-il pas accuſés de n'être pas, dans leurs manieres, auſſi agréables que les hommes du monde ? Il ne veut pas ſe rappeller, comme je l'ai dit ci-devant, que, ſemblables à ces animaux qui ſe retirent dans les dé-

ſerts, la plupart des gens de génie vivent dans le recueillement ; & que c'eſt dans le ſilence de la ſolitude que les vérités ſe dévoilent à leurs yeux. Or, tout homme dont le genre de vie le jette dans un enchaînement particulier de circonſtances, & qui contemple les objets ſous une face nouvelle, ne peut avoir dans l'eſprit ni les qualités ni les défauts communs aux hommes ordinaires. Pourquoi le François reſſemble-t-il plus au François qu'à l'Allemand, & beaucoup plus à l'Allemand qu'au Chinois ? C'eſt que ces deux nations, par l'éducation qu'on leur donne, & la reſſemblance des objets qu'on leur préſente, ont entre elles infiniment plus de rapport qu'elles n'en ont avec les Chinois. Nous ſommes uniquement ce que nous font les objets qui nous environnent. Vouloir qu'un homme, qui voit d'autres objets, & mene une vie différente de la mienne, ait les mêmes idées que moi, c'eſt exiger les contradictoires ; c'eſt demander qu'un bâton n'ait pas deux bouts.

Que d'injuſtices de cette eſpece ne fait-on pas aux hommes de génie ! Combien de fois ne les a-t-on pas accuſés de ſottiſe, dans le temps même qu'ils faiſoient preuve de la plus haute ſageſſe ? Ce n'eſt pas que les gens de génie, comme le dit Ariſtote, n'aient ſouvent un coin de folie. Ils ſont, par exemple, ſujets à mettre trop d'importance (1)

(1) Souvent ils ont pour eux une eſtime excluſive. Parmi ceux-là même qui ne ſe diſtinguent que dans les arts les plus frivoles, il en eſt qui penſent, qu'en leur pays, il n'y a rien de bien fait que ce qu'ils y font. Je ne puis m'empêcher de rapporter, à ce ſujet, un mot aſſez plai-

à l'art qu'ils cultivent. D'ailleurs, les grandes paſſions que ſuppoſe le génie, peuvent quelquefois les égarer dans leur conduite : mais ce germe de leurs erreurs l'eſt auſſi de leurs lumieres. Les hommes froids, ſans paſſions & ſans talents, ne tombent pas dans les écarts de l'homme paſſionné. Mais il ne faut pas imaginer, comme leur vanité le veut perſuader, qu'avant de prendre un parti, ils en calculent, les jetons en main, les avantages & les inconvénients : il faudroit, pour cet effet, que les hommes ne fuſſent déterminés, dans leur conduite, que par la réflexion ; & l'expérience nous apprend qu'ils le ſont toujours par le ſentiment, &, qu'à cet égard, les gens froids ſont des hommes. Pour s'en convaincre, que l'on ſuppoſe qu'un d'eux ſoit mordu d'un chien enragé : on l'envoie à la mer ; il ſe met dans une barque, on va le plonger. Il ne court aucun riſque, il en eſt sûr ; il ſait que, dans ce cas, la peur eſt tout-à-fait déraiſonnable ; il ſe le dit. On le plonge. La réflexion n'agit plus ſur lui ; le ſentiment de la crainte s'empare de ſon ame ; & c'eſt à cette crainte ridicule qu'il doit ſa guériſon.

ſant, attribué à Marcel. Un danſeur Anglois, fort célebre, arrive à Paris, deſcend chez Marcel : *Je viens*, lui dit-il, *vous rendre un hommage que vous doivent tous les gens de notre art ; ſouffrez que je danſe devant vous, & que je profite de vos conſeils.... Volontiers*, lui dit Marcel. Auſſi-tôt l'Anglois exécute des pas très-difficiles, & fait mille entrechats. Marcel le regarde, & s'écrie tout-à-coup : *Monſieur, l'on ſaute dans les autres pays, & l'on ne danſe qu'à Paris ; mais, hélas ! l'on n'y fait que cela de bien. Pauvre royaume !*

La réflexion eſt donc, dans les gens froids, comme dans les autres hommes, ſoumiſe au ſentiment. Si les gens froids ne ſont pas ſujets à des écarts auſſi fréquents que l'homme paſſionné, c'eſt qu'ils ont en eux moins de principes de mouvement : ce n'eſt, en effet, qu'à la foibleſſe de leurs paſſions qu'ils doivent leur ſageſſe. Cependant quelle haute eſtime n'en conçoivent-ils pas d'eux-mêmes ! Quel reſpect ne croient-ils pas inſpirer au public, qui ne les laiſſe jouir, dans leur petite ſociété, du titre d'hommes ſenſés, & ne les cite point comme fous, que parce qu'il ne les nomme jamais. Comment peuvent-ils, ſans honte, paſſer ainſi leur vie à l'affut des ridicules d'autrui ? S'ils en découvrent dans l'homme de génie, & que cet homme commette la faute la plus légere, fût-ce de mettre, par exemple, à trop haut prix les faveurs d'une femme, quel triomphe pour eux ! Ils en prennent droit de le mépriſer. Cependant ſi, dans les bois, les ſolitudes & les dangers, la crainte a ſouvent, à leurs propres yeux, exageré la grandeur du péril, pourquoi l'amour ne s'exageroit-il pas les plaiſirs, comme la frayeur s'exagere les dangers ? Ignorent-ils qu'il n'y a proprement que ſoi de juſte appréciateur de ſon plaiſir ; que les hommes étant animés de paſſions différentes, les mêmes objets ne peuvent conſerver le même prix à des yeux différents ; que c'eſt au ſentiment ſeul à juger le ſentiment ; & que le vouloir toujours citer au tribunal d'une raiſon froide, c'eſt aſſembler la diete de l'empire pour y connoître des cas de conſcience ? Ils devroient ſentir qu'avant de prononcer ſur les actions de l'homme de génie, il faudroit, du moins, ſavoir quels ſont les motifs

qui le déterminent, c'eſt-à-dire, la force par laquelle il eſt entraîné : mais, pour cet effet, il faudroit connoître & la puiſſance des paſſions, & le degré de courage néceſſaire pour y réſiſter. Or, tout homme qui s'arrête à cet examen, s'apperçoit bientôt que les paſſions ſeules peuvent combattre contre les paſſions ; & que ces gens raiſonnables, qui s'en diſent vainqueurs, donnent à des goûts très-foibles le nom de paſſions, pour ſe ménager les honneurs du triomphe. Dans le fait, ils ne réſiſtent point aux paſſions ; mais ils leur échappent. La ſageſſe n'eſt point en eux l'effet de la lumiere, mais d'une indifférence comparable à des déſerts également ſtériles en plaiſirs comme en peines. Auſſi ne ſont-ils point heureux. L'abſence du malheur eſt la ſeule félicité dont ils jouiſſent ; & l'eſpece de raiſon qui les guide, ſur la mer de la vie humaine, ne leur en fait éviter les écueils qu'en les écartant, ſans ceſſe, de l'isle fortunée du plaiſir. Le ciel n'arme les hommes froids que d'un bouclier pour parer, & non d'une épée pour conquérir.

Que la raiſon nous dirige dans les actions importantes de la vie, je le veux ; mais qu'on en abandonne les détails à ſes goûts & à ſes paſſions. Qui conſulteroit, ſur-tout, la raiſon, ſeroit, ſans ceſſe, occupé à calculer ce qu'il doit faire, & ne feroit jamais rien ; il auroit toujours ſous les yeux la poſſibilité de tous les malheurs qui l'environnent. La peine & l'ennui journalier d'un pareil calcul ſeroient peut-être plus à redouter que les maux auxquels il peut nous ſouſtraire.

Au reſte, quelques reproches qu'on faſſe aux gens d'eſprit, quelque attentive que ſoit l'envie à dépri-

mer les gens de génie, à découvrir en eux de ces défauts perſonnels & peu importants, que devroit abſorber l'éclat de leur gloire, ils doivent être inſenſibles à de pareilles attaques, ſentir que ce ſont ſouvent des pieges que l'envie leur tend pour les détourner de l'étude. Qu'importe qu'on leur faſſe, ſans ceſſe, un crime de leurs inattentions ? Ils doivent ſavoir que la plupart de ces petites attentions, tant recommandées, ont été inventées par les déſœuvrés pour en faire le travail & l'occupation de leur ennui & de leur oiſiveté; qu'il n'eſt point d'homme doué d'une attention ſuffiſante pour s'illuſtrer dans les arts & les ſciences, s'il la partage en une infinité de petites attentions particulieres; que, d'ailleurs, cette politeſſe, à laquelle on donne le nom d'attention, ne procurant aucun avantage aux nations, il eſt de l'intérêt public qu'un ſavant faſſe une découverte de plus & cinquante viſites de moins. Je ne puis m'empêcher de rapporter à ce ſujet un fait aſſez plaiſant, arrivé, dit-on, à Paris. Un homme de lettres avoit pour voiſin un de ces déſœuvrés, ſi importuns dans la ſociété. Ce dernier, excédé de lui-même, monte un jour chez l'homme de lettres. Celui-ci le reçoit à merveilles, s'ennuie avec lui de la maniere la plus humaine, juſqu'au moment où, las de bâiller dans le même lieu, notre déſœuvré court ailleurs promener ſon ennui. Il part : l'homme de lettres ſe remet au travail, oublie l'ennuyé. Quelques jours après, il eſt accuſé de n'avoir point rendu la viſite qu'il a reçue, il eſt taxé d'impoliteſſe ; il le ſait : il monte à ſon tour chez ſon ennuyé : *Monſieur*, lui dit-il, *j'apprends que vous vous plaignez de moi : cependant*,

vous le ſavez, c'eſt l'ennui de vous-même qui vous a conduit chez moi. Je vous y ai reçu de mon mieux, moi qui ne m'ennuyois pas; c'eſt donc vous qui m'êtes obligé, & c'eſt moi qu'on taxe d'impoliteſſe. Soyez vous-même juge de mes procédés, & voyez ſi vous devez mettre fin à des plaintes qui ne prouvent rien, ſinon que je n'ai pas, comme vous, le beſoin des viſites, l'inhumanité d'ennuyer mon prochain, & l'injuſtice d'en médire, après l'avoir ennuyé. Que de gens auxquels on peut appliquer la même réponſe! Que de déſœuvrés exigent, dans les hommes de mérite, des attentions & des talents incompatibles avec leurs occupations, & ſe ſurprennent à demander les contradictoires.

Un homme a paſſé ſa vie dans les négociations: les affaires dont il s'eſt occupé l'ont rendu circonſpect: que cet homme aille dans le monde; on veut qu'il y porte cet air de liberté que la contrainte de ſon état lui a fait perdre. Un autre homme eſt d'un caractere ouvert; c'eſt par ſa franchiſe qu'il nous a plu: on exige, que changeant tout-à-coup de caractere, il devienne circonſpect au moment précis qu'on le deſire. On veut toujours l'impoſſible. Il eſt, ſans doute, un ſel neutre qui amalgame quelquefois, dans les mêmes hommes, du moins toutes les qualités qui ne ſont pas abſolument contradictoires. Je ſais qu'un concours ſingulier de circonſtances peut nous plier à des habitudes oppoſées: mais c'eſt un miracle, & l'on ne doit pas compter ſur les miracles. En général, on peut aſſurer que tout ſe tient dans le caractere des hommes; que les qualités y ſont liées aux défauts; & qu'il eſt même certains vices de l'eſprit attachés à certains états. Qu'un

homme occupe un poſte important ; qu'il ait par jour cent affaires à juger : ſi ſes jugements ſont ſans appel, s'il n'eſt jamais contredit, il faut qu'au bout d'un certain temps l'orgueil pénetre dans ſon ame, & qu'il ait la plus grande confiance en ſes lumieres. Il n'en ſera pas ainſi, ou d'un homme dont les avis ſeront, par ſes égaux, débattus & contredits dans un conſeil, ou d'un ſavant qui, s'étant quelquefois trompé ſur les matieres qu'il a mûrement examinées, aura néceſſairement contracté l'habitude de la ſuſpenſion d'eſprit (1); ſuſpenſion qui, fondée ſur une ſalutaire méfiance de nos lumieres, nous fait percer juſqu'à ces vérités cachées que le coup-d'œil ſuperficiel de l'orgueil apperçoit rarement. Il ſemble que la connoiſſance de la vérité ſoit le prix de cette ſage méfiance de ſoi-même. L'homme qui ſe refuſe au doute, eſt ſujet à mille erreurs : il a lui-même poſé la borne de ſon eſprit. On demandoit un jour à l'un des plus ſavants hommes de la Perſe, comment il avoit acquis tant de connoiſſances : *En demandant ſans peine*, répondit-il, *ce que je ne ſavois pas.* » In» terrogeant un jour un philoſophe, dit le poëte » Saadi, je le preſſois de me dire de qui il avoit » tant appris : *Des aveugles*, me répondit-il, *qui ne* » *levent point le pied ſans avoir auparavant ſondé*

(1) Il ſeroit peut-être à deſirer qu'avant que de monter aux grandes places, les hommes deſtinés à les remplir, compoſaſſent quelque ouvrage : ils en ſentiroient mieux la difficulté de bien faire ; ils apprendroient à ſe méfier de leurs lumieres : &, faiſant aux affaires l'application de cette méfiance, ils les examineroient avec plus d'attention.

» *avec leur bâton le terrein ſur lequel ils vont s'ap-*
» *puyer* «.

Ce que j'ai dit ſur les qualités excluſives, ou par leur nature, ou par des habitudes contraires, ſuffit à l'objet que je me propoſe. Il s'agit maintenant de montrer de quelle utilité peut être cette connoiſſance. La principale, c'eſt d'apprendre à tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit : & c'eſt la queſtion que je vais traiter dans le chapitre ſuivant.

CHAPITRE XVI.

Méthode pour découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.

Pour connoître ſon talent, il faut examiner & de quelle eſpece d'objets le haſard & l'éducation ont principalement chargé notre mémoire, & quel degré de paſſion l'on a pour la gloire. C'eſt ſur cette double combinaiſon qu'on peut déterminer le genre d'étude auquel on doit s'attacher. Il n'eſt point d'homme entiérement dépourvu de connoiſſances. Selon qu'on aura dans la mémoire plus de faits de phyſique ou d'hiſtoire, plus d'images ou de ſentiments, on aura donc plus ou moins d'aptitude à la phyſique, à la politique ou à la poéſie. Eſt-ce à ce dernier art qu'un homme s'applique? Il pourra devenir d'autant plus grand peintre en un genre, que le magaſin de ſa mémoire ſera mieux fourni des objets qui entrent dans la compoſition d'une certaine eſpece de tableaux. Un poëte naît dans ces âpres climats du Nord, que d'une aîle rapide traverſent, ſans ceſſe, les noirs ouragans; ſon œil ne s'égare point dans des vallées riantes; il ne connoît que l'éternel hiver, qui, les cheveux blanchis par les frimats, regne ſur des déſerts arides; les échos ne lui répetent que les hurlements des ours; il ne voit que des neiges, des glaces amoncelées, & des ſapins, auſſi vieux que la terre, couvrir de leurs branchages morts les laçs qui baignent leurs racines. Un autre poëte naît,

naît, au contraire, ſous le climat fortuné de l'Italie; l'air y eſt pur; la terre eſt jonchée de fleurs; les zéphyrs agitent doucement de leur ſouffle la cime des forêts odorantes; il voit les ruiſſeaux, par mille arcs argentés, couper la verdure trop uniforme des prairies, les arts & la nature s'unir pour décorer les villes & les campagnes: tout y ſemble fait pour le plaiſir des yeux & l'ivreſſe des ſens. Peut-on douter que, de ces deux poëtes, le dernier ne trace des tableaux plus agréables, & le premier des tableaux plus fiers & plus effrayants? Cependant ni l'un ni l'autre de ces poëtes ne compoſeront de ces tableaux, s'ils ne ſont animés d'une paſſion forte pour la gloire.

Les objets que le haſard & l'éducation placent dans notre mémoire, ſont, à la vérité, la matiére premiere de l'eſprit; mais cette matiere y reſte morte & ſans action, juſqu'au moment où les paſſions la mettent en fermentation. C'eſt alors qu'elle produit un aſſemblage nouveau d'idées, d'images ou de ſentiments, auxquels on donne le nom de génie, d'eſprit ou de talent.

Après avoir reconnu quel eſt le nombre & quelle eſt l'eſpece des objets qu'on a dépoſés dans le magaſin de ſa mémoire, avant que de ſe déterminer pour aucun genre d'étude, il faut enſuite conſtater juſqu'à quel degré l'on eſt ſenſible à la gloire. On eſt ſujet à ſe méprendre ſur ce point, & l'on donne volontiers le nom de paſſions à de ſimples goûts; rien cependant, comme je l'ai déjà dit, de plus facile à diſtinguer. On eſt paſſionné, lorſqu'on eſt animé d'un ſeul deſir, & que toutes nos penſées & nos actions ſont ſubordonnées à ce deſir. L'on n'a que des

goûts, lorſque notre ame eſt partagée en une infinité de deſirs à peu près égaux. Plus ces deſirs ſont nombreux, plus nos goûts ſont modérés; au contraire, moins les deſirs ſont multipliés, plus ils ſe rapprochent de l'unité, & plus nos goûts ſont vifs & prêts à ſe changer en paſſions. C'eſt donc l'unité, ou, du moins, la prééminence d'un deſir ſur tous les autres, qui conſtate la paſſion. La paſſion conſtatée, il faut en connoître la force, & pour cet effet examiner le degré d'enthouſiaſme qu'on a pour les grands hommes. C'eſt, dans la premiere jeuneſſe, une meſure aſſez exacte de notre amour pour la gloire. Je dis dans la premiere jeuneſſe; parce qu'alors plus ſuſceptible de paſſions, on ſe livre plus volontiers à ſon enthouſiaſme. D'ailleurs, l'on n'a point alors de motifs pour avilir le mérite & les talents; on peut encore eſpérer de voir un jour eſtimer en ſoi ce qu'on eſtime dans les autres; il n'en eſt pas ainſi des hommes faits. Quiconque atteint un certain âge, ſans avoir aucun mérite, affiche toujours le mépris des talents, pour ſe conſoler de n'en point avoir. Pour être juge du mérite, il faut le juger ſans intérêt, &, par conſéquent, n'avoir point encore éprouvé le ſentiment de l'envie. L'on en eſt peu ſuſceptible dans la premiere jeuneſſe: auſſi les jeunes gens voyent-ils les grands hommes à peu près du même œil dont la poſtérité les verra. Auſſi faut-il, en général, renoncer à l'eſtime des hommes de ſon âge, & ne s'attendre qu'à celle des jeunes gens. C'eſt ſur leur éloge qu'on peut apprécier à peu près ſon mérite; & ſur l'éloge qu'ils font des grands hommes, qu'on peut apprécier le leur. Si l'on n'eſtime jamais dans les autres que des idées analogues aux

ſiennes, le reſpect qu'on a pour l'eſprit eſt toujours proportionné à l'eſprit qu'on a. L'on ne célebre les grands hommes que lorſqu'on eſt ſoi-même fait pour l'être. Pourquoi Céſar pleuroit-il en s'arrêtant devant le buſte d'Alexandre ? C'eſt qu'il étoit Céſar. Pourquoi ne pleure-t-on plus à l'aſpect de ce même buſte ? C'eſt qu'il n'eſt plus de Céſar.

On peut donc, ſur le degré d'eſtime conçu pour les grands hommes, meſurer le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, & ſe déterminer, en conſéquence, ſur le choix de ſes études. Le choix eſt toujours bon, lorſqu'en quelque genre que ce ſoit, la force des paſſions eſt proportionnée à la difficulté de réuſſir : or, il eſt d'autant plus difficile de réuſſir en un genre, que plus d'hommes ſe ſont exercés dans ce même genre, & l'ont porté plus près de la perfection. Rien de plus hardi que d'entrer dans la carriere où ſe ſont illuſtrés les Corneille, les Racine, les Voltaire & les Crébillon. Pour s'y diſtinguer, il faut être capable des plus grands efforts d'eſprit, &, par conſéquent, être animé de la plus forte paſſion pour la gloire. Qui n'eſt pas ſuſceptible de cet extrême degré de paſſion, ne doit point concourir avec de tels rivaux, mais s'attacher à des genres d'étude dans leſquels il ſoit plus facile de réuſſir. Il en eſt de cette eſpece : dans la phyſique, par exemple, il eſt des terreins incultes, & des matieres ſur leſquelles les grands génies, occupés d'abord d'objets plus intéreſſants, n'ont, pour ainſi dire, jetté qu'un coup-d'œil ſuperficiel. Dans ce genre, & dans tous les genres pareils, les découvertes & les ſuccès ſont à la portée de preſque tous les eſprits ; & ce ſont les ſeuls auxquels puiſſent prétendre les paſſions foibles.

Qui n'eſt point ivre d'amour pour la gloire, doit la chercher dans les ſentiers détournés, &, ſur-tout, éviter les routes battues par des gens éclairés. Son mérite, comparé à celui de ces grands hommes, s'anéantiroit devant le leur; & le public prévenu lui refuſeroit même l'eſtime qu'il mérite.

La réputation d'un homme foiblement paſſionné dépend donc de l'adreſſe avec laquelle il évite qu'on le compare à ceux, qui, brûlant d'une plus forte paſſion pour la gloire, ont fait de plus grands efforts d'eſprit. Par cette adreſſe, l'homme qui, foiblement paſſionné, a cependant contracté dans ſa jeuneſſe quelque habitude de travail & de la méditation, peut quelquefois, avec très-peu d'eſprit, obtenir une aſſez grande réputation. Il paroît donc que, pour tirer le meilleur parti poſſible de ſon eſprit, la principale attention qu'on doive avoir, c'eſt de comparer le degré de paſſion dont on eſt animé, au degré de paſſion que ſuppoſe le genre d'étude auquel on s'attache. Quiconque eſt, à cet égard, exact obſervateur de lui-même, échappe à mille erreurs, où tombent quelquefois les gens de mérite. On ne le verra point s'engager, par exemple, dans un nouveau genre d'étude au moment que l'âge ralentit en lui l'ardeur des paſſions. Il ſentira qu'en parcourant ſucceſſivement différents genres de ſciences ou d'arts, il ne pourroit jamais devenir qu'un homme univerſellement médiocre; que cette univerſalité eſt un écueil où la vanité conduit, & fait ſouvent échouer les gens d'eſprit; & qu'enfin, ce n'eſt que dans la premiere jeuneſſe qu'on eſt doué de cette attention infatigable qui creuſe juſqu'aux premiers principes d'un art ou d'une ſcience: vérité importante dont

l'ignorance arrête ſouvent le génie dans ſa courſe, & s'oppoſe aux progrès des ſciences. Il faut, pour la ſaiſir, ſe rappeller que l'amour de la gloire, comme je l'ai prouvé dans mon troiſieme Diſcours, eſt allumé dans nos cœurs par l'amour des plaiſirs phyſiques; que cet amour ne s'y fait jamais plus vivement ſentir que dans la premiere jeuneſſe; que c'eſt, par conſéquent, au printemps de la vie qu'on eſt ſuſceptible d'un plus violent amour pour la gloire. C'eſt alors qu'on ſent en ſoi des ſemences enflammées de vertus & de talents. La force & la ſanté qui circulent alors dans nos veines, y portent le ſentiment de l'immortalité; les années paroiſſent alors s'écouler avec la lenteur des ſiecles; on ſait, mais l'on ne ſent pas qu'on doit mourir, & l'on en eſt d'autant plus ardent à pourſuivre l'eſtime de la poſtérité. Il n'en eſt pas ainſi, lorſque l'âge attiédit en nous les paſſions. On apperçoit alors, dans le lointain, les gouffres de la mort. Les ombres du trépas, en ſe mêlant aux rayons de la gloire, en terniſſent l'éclat. L'univers change alors de forme à nos yeux; nous ceſſons d'y prendre intérêt; il ne s'y fait plus rien d'important. Si l'on ſuit encore la carriere où l'amour de la gloire nous a fait d'abord entrer, c'eſt qu'on céde à l'habitude; c'eſt que l'habitude s'eſt fortifiée, lorſque les paſſions ſe ſont affoiblies. D'ailleurs, on craint l'ennui; &, pour s'y ſouſtraire, on continuera de cultiver la ſcience dont les idées familieres ſe combinent ſans peine dans notre eſprit. Mais l'on ſera incapable de l'attention forte que demande un nouveau genre d'étude. A-t-on atteint l'âge de trente-cinq ans? on ne fera point alors d'un grand géometre un grand poëte, d'un grand poëte un

grand chymiſte, d'un grand chymiſte un grand politique. Qu'à cet âge on éleve un homme à quelque grande place ; ſi les idées, dont il a déjà chargé ſa mémoire, n'ont aucun rapport aux idées qu'exige la place qu'il occupe, ou cette place demandera peu d'eſprit & de talent, ou cet homme la remplira mal.

Parmi les magiſtrats, quelquefois trop concentrés dans la diſcuſſion des intérêts particuliers, en eſt-il aucun qui pût, avec ſupériorité, remplir les premieres places, s'il ne faiſoit en ſecret des études profondes relatives au poſte qu'il peut occuper ? L'homme qui néglige de faire ces études, ne monte aux places que pour s'y déshonorer. Cet homme eſt-il d'un caractere entier & deſpotique ? les entrepriſes qu'il formera ſeront dures, folles, & toujours préjudiciables au bien public. Eſt-il d'un caractere doux, ami du bien public ? il n'oſera rien entreprendre. Comment haſarderoit-il quelques changements dans l'adminiſtration ? on ne marche point d'un pas ferme dans des chemins inconnus & coupés de mille précipices. La fermeté & le courage de l'eſprit tiennent toujours à ſon étendue. L'homme fécond en moyens d'exécuter ſes projets, eſt hardi dans ſes conceptions : au contraire, l'homme ſtérile en reſſources contracte néceſſairement une habitude de timidité que la ſottiſe prend ſouvent pour ſageſſe. S'il eſt très-dangereux de toucher trop ſouvent à la machine du gouvernement, je ſais auſſi qu'il eſt des temps où la machine s'arrête, ſi l'on n'y remet de nouveaux reſſorts. L'ouvrier ignorant n'oſe l'entreprendre ; & la machine ſe détruit d'elle-même. Il n'en eſt pas ainſi de l'ouvrier habile ; il ſait, d'une

main hardie, la conſerver en la réparant. Mais la ſage hardieſſe ſuppoſe une étude profonde de la ſcience du gouvernement ; étude fatigante, & dont on n'eſt capable que dans la premiere jeuneſſe, & peut-être, dans les pays où l'eſtime publique nous promet beaucoup d'avantages. Par-tout où cette eſtime eſt ſtérile en plaiſirs, il n'y croît pas de grands talents. Le petit nombre d'hommes illuſtres, que le haſard d'une excellente éducation ou d'un enchaînement ſingulier de circonſtances rend amoureux de cette eſtime, déſertent alors leur patrie ; & cet exil volontaire en préſage la ruine : ſemblables à ces aigles dont la fuite annonce la chûte prochaine du chêne antique ſur lequel ils ſe retiroient.

J'en ai dit aſſez ſur ce ſujet. Je conclurai des principes établis dans ce chapitre, que ce qu'on appelle *eſprit* eſt en nous le produit des objets placés dans notre ſouvenir, & de ces mêmes objets mis en fermentation par l'amour de la gloire. Ce n'eſt donc, comme je l'ai déjà dit, qu'en combinant l'eſpece d'objets dont le haſard & l'éducation ont chargé notre mémoire, avec le degré de paſſion qu'on a pour la gloire, qu'on peut réellement connoître & la force, & le genre de ſon eſprit. Qui s'obſerve ſcrupuleuſement à cet égard, ſe trouve à peu près dans le cas de ces chymiſtes habiles, qui, lorſqu'on leur montre les matieres dont on a chargé le matras, & le degré de feu qu'on lui donne, prédiſent d'avance le réſultat de l'opération. Sur quoi j'obſerverai que, s'il eſt un art d'exciter en nous des paſſions fortes ; s'il y a des moyens faciles de remplir la mémoire d'un jeune homme d'une certaine eſpece d'idées & d'objets ; il eſt, en conſéquence, des méthodes ſû-

res pour former des hommes de génie. Cette connoiſſance de la nature de l'eſprit peut donc être fort utile à ceux qu'anime le deſir de s'illuſtrer. Elle peut leur en fournir les moyens; leur apprendre, par exemple, à ne point éparpiller leur attention ſur une infinité d'objets divers ; mais à la raſſembler toute entiere ſur les idées & les objets relatifs au genre dans lequel ils veulent exceller. Ce n'eſt pas qu'on doive, à cet égard, pouſſer trop loin le ſcrupule : l'on n'eſt point profond en un genre, ſi l'on n'a fait des incurſions dans tous les genres analogues au genre que l'on cultive. L'on doit même arrêter quelque temps ſes regards ſur les premiers principes des diverſes ſciences. Il eſt utile & de ſuivre la marche uniforme de l'eſprit humain dans les différents genres de ſciences & d'arts, & de conſidérer l'enchaînement univerſel qui lie enſemble toutes les idées des hommes. Cette étude donne plus de force & d'étendue à l'eſprit ; mais il n'y faut conſacrer qu'un certain temps, & porter ſa principale attention ſur les détails de l'art ou de la ſcience qu'on cultive. Qui n'écoute, dans ſes études, qu'une curioſité indiſcrete, atteint rarement à la gloire. Qu'un ſculpteur, par exemple, ſoit, par ſon goût, également entraîné vers l'étude de la ſculpture & de la politique, & qu'en conſéquence, il charge ſa mémoire d'idées qui n'ont entre elles aucun rapport, je dis que ce ſculpteur ſera certainement moins habile & moins célebre qu'il ne l'eût été, s'il eût toujours rempli ſa mémoire d'objets analogues à l'art qu'il profeſſe, & qu'il n'eût point réuni, pour ainſi dire, en lui deux hommes qui ne peuvent ni ſe communiquer leurs idées, ni cauſer enſemble.

Au reſte, cette connoiſſance de l'eſprit, ſans doute utile aux particuliers, peut l'être encore au public : elle peut éclairer les gens en place ſur la ſcience des choix, & leur faire, en chaque genre, diſtinguer l'homme ſupérieur. Ils le reconnoîtront, premierement, à l'eſpece d'objets dont cet homme s'eſt occupé ; & ſecondement, à la paſſion qu'il a pour la gloire ; paſſion, dont la force, comme je l'ai déjà dit, eſt toujours proportionnée au goût qu'on a pour l'eſprit, & preſque toujours au mérite de ceux qui compoſent notre ſociété.

Qui n'aime ni n'eſtime ceux qui, par des actions ou des ouvrages, ont obtenu l'eſtime générale, eſt, à coup ſûr, un homme ſans mérite. Le peu d'analogie des idées d'un ſot & d'un homme d'eſprit rompt entre eux toute ſociété. En fait de mérite, c'eſt le ſigne d'anathême, que de ſe plaire trop dans la ſociété des gens médiocres.

Après avoir conſidéré l'eſprit ſous tant de rapports divers, je devrois, peut-être, eſſayer de tracer le plan d'une bonne éducation. Peut-être qu'un traité complet ſur cette matiere devroit être la concluſion de mon ouvrage. Si je me refuſe à ce travail, c'eſt qu'en ſuppoſant même que je puſſe réellement indiquer les moyens de rendre les hommes meilleurs, il eſt évident que, dans nos mœurs actuelles, il ſeroit preſque impoſſible de faire uſage de ces moyens. Je me contenterai donc de jetter un coup d'œil rapide ſur ce qu'on appelle l'éducation.

CHAPITRE XVII.

De l'Éducation.

L'art de former des hommes eſt, en tout pays, ſi étroitement lié à la forme du gouvernement, qu'il n'eſt peut-être pas poſſible de faire aucun changement conſidérable dans l'éducation publique, ſans en faire dans la conſtitution même des états.

L'art de l'éducation n'eſt autre choſe que la connoiſſance des moyens propres à former des corps plus robuſtes & plus forts, des eſprits plus éclairés & des ames plus vertueuſes. Quant au premier objet de l'éducation, c'eſt ſur les Grecs qu'il faut prendre exemple, puiſqu'ils honoroient les exercices du corps, & que ces exercices faiſoient même une partie de leur médecine. Quant aux moyens de rendre & les eſprits plus éclairés, & les ames plus fortes & plus vertueuſes, je crois qu'ayant fait ſentir & l'importance du choix des objets qu'on place dans ſa mémoire, & la facilité avec laquelle on peut allumer en nous des paſſions fortes, & les diriger au bien général, j'ai ſuffiſamment indiqué au lecteur éclairé le plan qu'il faudroit ſuivre pour perfectionner l'éducation publique.

L'on eſt, à cet égard, trop éloigné de toute idée de réforme, pour que j'entre dans des détails, toujours ennuyeux, lorſqu'ils ſont inutiles. Je me contenterai de remarquer que l'on ne ſe prête pas même, en ce genre, à la réforme des abus les plus

groſſiers, & les plus faciles à corriger. Qui doute, par exemple, que, pour valoir tout ce qu'on peut valoir, on ne dût faire de ſon temps la meilleure diſtribution poſſible ? Qui doute que les ſuccès ne tiennent en partie à l'économie avec laquelle on le ménage ? Et quel homme, convaincu de cette vérité, n'apperçoit pas du premier coup-d'œil, les refontes qu'à cet égard l'on pourroit faire dans l'éducation publique.

L'on doit, par exemple, conſacrer quelque temps à l'étude raiſonnée de la langue nationale. Quoi de plus abſurde que de perdre huit ou dix ans à l'étude d'une langue morte, qu'on oublie immédiatement après la ſortie des claſſes ; parce qu'elle n'eſt, dans le cours de la vie, de preſque aucun uſage ? En vain, dira-t-on, que, ſi l'on retient ſi long-temps les jeunes gens dans les colleges, c'eſt moins pour qu'ils y apprennent le latin, que pour leur y faire contracter l'habitude du travail & de l'application. Mais, pour les plier à cette habitude, ne pourroit-on pas leur propoſer une étude moins ingrate, moins rebutante ? Ne craint-on pas d'éteindre ou d'émouſſer en eux cette curioſité naturelle, qui, dans la premiere jeuneſſe, nous échauffe du deſir d'apprendre ? Combien ce deſir ne ſe fortifieroit-il pas, ſi, dans l'âge où l'on n'eſt point encore diſtrait par de grandes paſſions, l'on ſubſtituoit, à l'inſipide étude des mots, celle de la phyſique, de l'hiſtoire, des mathématiques, de la morale, de la poéſie, &c ? L'étude des langues mortes, repliquera-t-on, remplit en partie cet objet. Elle aſſujettit à la néceſſité de traduire & d'expliquer les auteurs ; elle meuble, par conſéquent, la tête des jeunes gens de toutes les

idées contenues dans les meilleurs ouvrages de l'antiquité. Mais, répondrai-je, eſt-il rien de plus ridicule que de conſacrer pluſieurs années à placer dans la mémoire quelques faits ou quelques idées, qu'on peut, avec le ſecours des traductions, y graver en deux ou trois mois ? L'unique avantage qu'on puiſſe retirer de huit ou dix ans d'étude, c'eſt donc la connoiſſance fort incertaine de ces fineſſes de l'expreſſion latine, qui ſe perdent dans une traduction. Je dis fort incertaine ; car enfin, quelque étude qu'un homme faſſe de la langue latine, il ne la connoîtra jamais auſſi parfaitement qu'il connoît ſa propre langue. Or, ſi, parmi nos ſavants, il en eſt très-peu de ſenſibles à la beauté, à la force, à la fineſſe de l'expreſſion françoiſe, peut-on imaginer qu'ils ſoient plus heureux, lorſqu'il s'agit d'une expreſſion latine ? ne peut-on pas ſoupçonner que leur ſcience, à cet égard, n'eſt fondée que ſur notre ignorance, notre crédulité & leur hardieſſe ; & que, ſi l'on pouvoit évoquer les mânes d'Horace, de Virgile & de Cicéron, les plus beaux diſcours de nos rhéteurs ne leur paruſſent écrits dans un jargon preſque inintelligible ? Je ne m'arrêterai cependant pas à ce ſoupçon ; & je conviendrai, ſi on le veut, qu'au ſortir de ſes claſſes, un jeune homme eſt fort inſtruit des fineſſes de l'expreſſion latine : mais, dans cette ſuppoſition même, je demanderai ſi l'on doit payer cette connoiſſance du prix de huit ou dix ans de travail ; & ſi, dans la premiere jeuneſſe, dans l'âge où la curioſité n'eſt combattue par aucune paſſion, où l'on eſt par conſéquent plus capable d'application, ces huit ou dix années conſommées dans l'étude des mots, ne ſeroient pas mieux employées

à l'étude des choſes ; & ſur-tout des choſes analogues au poſte qu'on doit vraiſemblablement remplir. Non que j'adopte les maximes trop auſteres de ceux qui croient qu'un jeune homme doit ſe borner uniquement aux études convenables à ſon état. L'éducation d'un jeune homme doit ſe prêter aux différens partis qu'il peut prendre : le génie veut être libre. Il eſt même des connoiſſances que tout citoyen doit avoir : telle eſt la connoiſſance & des principes de la morale, & des loix de ſon pays. Tout ce que je demanderois, c'eſt qu'on chargeât principalement la mémoire d'un jeune homme des idées & des objets relatifs au parti qu'il doit, vraiſemblablement, embraſſer. Quoi de plus abſurde que de donner exactement la même éducation à trois hommes, dont l'un doit remplir les petits emplois de la finance, & les deux autres les premieres places de l'armée, de la magiſtrature ou de l'adminiſtration ? Peut-on, ſans étonnement, les voir s'occuper des mêmes études juſqu'à ſeize ou dix-ſept ans ; c'eſt-à-dire, juſqu'au moment qu'ils entrent dans le monde, & que, diſtraits par les plaiſirs, ils deviennent ſouvent incapables d'application ?

Quiconque examine les idées dont on charge la mémoire des jeunes gens, & compare leur éducation avec l'état qu'ils doivent remplir, la trouve auſſi folle que l'eût été celle des Grecs, s'ils n'euſſent donné qu'un maître de flûte à ceux qu'ils envoyoient aux jeux olympiques y diſputer le prix de la lutte, ou de la courſe.

Mais, dira-t-on, ſi l'on peut faire un bien meilleur emploi du temps conſacré à l'éducation, que n'eſſaie-t-on de le faire ? A quelle cauſe attribuer

l'indifférence où l'on reſte à cet égard ? Pourquoi met-on, dès l'enfance, le crayon dans les mains du deſſinateur ? Pourquoi place-t-on, à cet âge, les doigts du muſicien ſur le manche de ſon violon ? Pourquoi l'un & l'autre de ces artiſtes reçoivent-ils une éducation ſi convenable à l'art qu'ils doivent profeſſer ? & néglige-t-on ſi fort l'éducation des Princes, des Grands, & généralement de tous ceux que leur naiſſance appelle aux grandes places ? Ignore-t-on ce que les vertus, & ſur-tout les lumieres des Grands, ont d'influence ſur le bonheur ou le malheur des nations ? Pourquoi donc abandonner au haſard une partie ſi eſſentielle à l'adminiſtration ? Ce n'eſt pas, répondrai-je, qu'on ne trouve dans les colleges une infinité de gens éclairés, qui connoiſſent également & les vices de l'éducation, & les remedes qu'on y peut apporter : mais, que peuvent-ils faire ſans l'aide du gouvernement ? Or, les gouvernements doivent peu s'occuper du ſoin de l'éducation publique. Il ne faut pas, à cet égard, comparer les grands empires aux petites républiques. Dans les grands empires, on ſent rarement le beſoin preſſant d'un grand homme : les grands états ſe ſoutiennent par leur propre maſſe. Il n'en eſt pas ainſi d'une république telle, par exemple, que celle de Lacédémone. Elle avoit, avec une poignée de citoyens, à ſoutenir le poids énorme des armées de l'Aſie. Sparte ne devoit ſa conſervation qu'aux grands hommes, qui naiſſoient ſucceſſivement pour la défendre. Auſſi, toujours occupée du ſoin d'en former de nouveaux, c'étoit ſur l'éducation publique que devoit ſe porter la principale attention du gouvernement. Dans les grands états, on eſt plus ra-

rement exposé à de pareils dangers, & l'on ne prend point les mêmes précautions pour s'en garantir. Le besoin plus ou moins urgent d'une chose est, en chaque genre, l'exacte mesure des efforts d'esprit qu'on fait pour se la procurer. Mais, dira-t-on, il n'est point d'état, parmi les plus puissants, qui n'éprouve quelquefois le besoin des grands hommes. Oui, sans doute; mais ce besoin n'étant point habituel, on n'a pas soin de le prévenir. La prévoyance n'est point la vertu des grands états. Les gens en place y sont chargés de trop d'affaires, pour veiller à l'éducation publique; & l'éducation doit être négligée. D'ailleurs, que d'obstacles l'intérêt personnel ne met-il pas, dans les grands empires, à la production des gens de génie? On y peut, sans doute, former des hommes instruits; rien n'empêche de profiter du premier âge, pour charger la mémoire des jeunes gens des idées & des objets relatifs aux places qu'ils peuvent occuper: mais jamais on n'y formera des hommes de génie, parce que ces idées & ces objets sont stériles, si l'amour de la gloire ne les féconde. Pour que cet amour s'allume en nous, il faut que la gloire soit, comme l'argent, l'échange d'une infinité de plaisirs, & que les honneurs soient le prix du mérite. Or, l'intérêt des puissants ne leur permet pas d'en faire une aussi juste distribution: ils ne veulent pas accoutumer le citoyen à considérer les graces comme une dette, dont ils s'acquittent envers le talent. En conséquence, ils en accordent rarement au mérite: ils sentent qu'ils obtiendront d'autant plus de reconnoissance de leurs obligés, que ces obligés seront moins dignes de leurs bienfaits. L'injustice doit donc sou-

vent préſider à la diſtribution des graces, & l'amour de la gloire s'éteindre dans tous les cœurs.

Telles ſont, dans les grands empires, les principales cauſes & de la diſette des grands hommes, & de l'indifférence avec laquelle on les regarde, & du peu de ſoin enfin qu'on y prend de l'éducation publique. Quelque grands cependant que ſoient les obſtacles qui, dans ces pays, s'oppoſent à la réforme de l'éducation publique; dans les états monarchiques, tels que la plupart des états de l'Europe, ces obſtacles ne ſont pas inſurmontables : mais ils le deviennent dans les gouvernements abſolument deſpotiques, tels que les gouvernements orientaux. Quel moyen, en ces pays, de perfectionner l'éducation ? Il n'eſt point d'éducation ſans objet; & l'unique qu'on puiſſe ſe propoſer, c'eſt, comme je l'ai déjà dit, de rendre les citoyens plus forts, plus éclairés, plus vertueux, & enfin plus propres à contribuer au bonheur de la ſociété dans laquelle ils vivent. Or, dans les gouvernements arbitraires, l'oppoſition que les deſpotes croient appercevoir entre leur intérêt & l'intérêt général, ne leur permet pas d'adopter un ſyſtême ſi conforme à l'utilité publique. Dans ces pays, il n'eſt donc point d'objet d'éducation, ni, par conſéquent, d'éducation. En vain, la réduiroit-on aux ſeuls moyens de plaire au ſouverain : quelle éducation que celle dont le plan ſeroit tracé d'après la connoiſſance toujours imparfaite des mœurs d'un prince, qui peut ou mourir, ou changer de caractere avant la fin d'une éducation. Ce n'eſt, en ces pays, qu'après avoir perfectionné l'éducation des ſouverains, qu'on pourroit utilement travailler à la réforme de l'éducation publique.

blique. Mais un traité ſur cette matiere devroit, ſans doute, être précédé d'un ouvrage encore plus difficile à faire, dans lequel on examineroit s'il eſt poſſible de lever les puiſſants obſtacles que des intérêts perſonnels mettront toujours à la bonne éducation des rois. C'eſt un problême moral, qui, dans les gouvernements arbitraires, tels que ceux de l'Orient, eſt, je crois, un problême inſoluble. Trop jaloux de regner ſous le nom de leur maître, c'eſt dans une ignorance honteuſe & preſque invincible que les viſirs retiendront toujours les ſultans : ils écarteront toujours loin d'eux l'homme qui pourroit les éclairer. Or, l'éducation des princes ainſi abandonnée au haſard, quel ſoin peut-on prendre de l'éducation des particuliers ? Un pere deſire l'élévation de ſes fils : il ſait que ni les connoiſſances, ni les talents, ni les vertus, ne leur ouvriront jamais le chemin de la fortune ; que les princes ne croient jamais avoir beſoin d'hommes éclairés & ſavants : il ne demandera donc à ſes fils ni connoiſſances, ni talents ; il ſentira même confuſément que, dans de pareils gouvernements, on ne peut être impunément vertueux. Tous les préceptes de ſa morale ſe réduiront donc à quelques maximes vagues, & qui, peu liées entre elles, ne peuvent donner à ſes fils des idées nettes de la vertu : il craindroit, en ce genre, les préceptes trop ſéveres & trop précis. Il entrevoit qu'une vertu rigide nuiroit à leur fortune ; & que, ſi deux choſes, comme le dit Pythagore, rendent un homme ſemblable aux dieux, l'une de faire le bien public, l'autre de dire la vérité : celui qui ſe modéleroit ſur les dieux, ſeroit, à coup ſûr maltraité par les hommes.

Voilà la ſource de la contradiction qui ſe trouve entre les préceptes moraux que, même dans les pays ſoumis au deſpotiſme, l'on eſt forcé, par l'uſage, de donner à ſes enfants, & la conduite qu'on leur preſcrit. Un pere leur dit, en général & en maxime : *Soyez vertueux.* Mais il leur dit, en détail, & ſans le ſavoir : *N'ajoutez nulle foi à ces maximes, ſoyez un coquin timide & prudent ; & n'ayez d'honnêteté*, comme le dit Molière, *que ce qu'il en faut pour n'être pas pendu.* Or, dans un pareil gouvernement, comment perfectionneroit-on cette partie même de l'éducation, qui conſiſte à rendre les hommes plus fortement vertueux ? Il n'eſt point de pere qui, ſans tomber en contradiction avec lui-même, pût répondre aux arguments preſſants qu'un fils vertueux pourroit lui faire à ce ſujet.

Pour éclaircir cette vérité par un exemple, je ſuppoſe que, ſous le titre de Bacha, un pere deſtine ſon fils au gouvernement d'une province ; que, prêt à prendre poſſeſſion de cette place, ſon fils lui diſe : Mon pere, les principes de vertu acquis dans mon enfance, ont germé dans mon ame. Je pars pour gouverner des hommes : c'eſt de leur bonheur que je ferai mon unique occupation. Je ne prêterai point au riche une oreille plus favorable qu'au pauvre : ſourd aux menaces du puiſſant oppreſſeur, j'écouterai toujours la plainte du foible opprimé ; & la juſtice préſidera à tous mes jugements. O mon fils ! que l'enthouſiaſme de la vertu ſied bien à la jeuneſſe ! mais l'âge & la prudence vous apprendront à le modérer. Il faut, ſans doute, être juſte : cependant, à quelles ridicules demandes n'allez-vous pas être expoſé ! à combien de petites injuſti-

ces ne faudra-t-il pas vous prêter ! Si vous êtes quelquefois forcé de refuſer les Grands, que de graces, mon fils, doivent accompagner vos refus ! Quelque élevé que vous ſoyez, un mot du ſultan vous fait rentrer dans le néant, & vous confond dans la foule des plus vils eſclaves : la haine d'un eunuque ou d'un ichoglan peut vous perdre ; ſongez à les ménager... Moi ! je ménagerois l'injuſtice ? Non, mon pere. La ſublime Porte exige ſouvent des peuples un tribut trop onéreux ; je ne me prêterai point à ſes vues. Je ſais qu'un homme ne doit à l'état que proportionnément à l'intérêt qu'il doit prendre à ſa conſervation ; que l'infortune ne doit rien ; & que l'aiſance même, qui ſupporte les impôts, doit ce qu'exige la ſage économie, & non la prodigalité : j'éclairerai ſur ce point le divan.... Abandonnez ce projet, mon fils : vos repréſentations ſeroient vaines ; il faudroit toujours obéir.... Obéir ! non ; mais plutôt remettre au ſultan la place dont il m'honore... O, mon fils ! un fol enthouſiaſme de vertu vous égare : vous vous perdriez, & les peuples ne ſeroient point ſoulagés ; le divan nommeroit à votre place un homme qui, moins humain, l'exerceroit avec plus de dureté... Oui, ſans doute, l'injuſtice ſe commettroit ; mais je n'en ſerois pas l'inſtrument. L'homme vertueux, chargé d'une adminiſtration, ou fait le bien, ou ſe retire ; l'homme plus vertueux encore, & plus ſenſible aux miſeres de ſes concitoyens, s'arrache du ſein des villes : c'eſt dans les déſerts, les forêts, & juſques chez les Sauvages, qu'il fuit l'aſpect odieux de la tyrannie, & le ſpectacle trop affligeant du malheur de ſes égaux. Telle eſt la conduite de la vertu. Je n'aurois point, dites-

vous, d'imitateurs; je l'ignore : l'ambition en ſecret vous en aſſure, & ma vertu m'en fait douter. Mais je veux qu'en effet mon exemple ne ſoit pas ſuivi : le muſulman zélé, qui le premier annonça la loi du divin prophete, & brava les fureurs des tyrans, prit-il garde, en marchant au ſupplice, s'il étoit ſuivi d'autres martyrs ? La vérité parloit à ſon cœur; il lui devoit un témoignage authentique ; il le lui rendoit. Doit-on moins à l'humanité qu'à la religion ? & les dogmes ſont-ils plus ſacrés que les vertus ? Mais ſouffrez que je vous interroge à votre tour : Si je m'aſſociois aux Arabes qui pillent nos caravanes, ne pourrois-je pas me dire à moi-même : Soit que je vive avec ces brigands, ou que je m'en ſépare, les caravanes n'en ſeront pas moins attaquées : vivant avec l'Arabe, j'adoucirai ſes mœurs; je m'oppoſerai du moins aux cruautés inutiles qu'il exerce ſur le voyageur. Je ferai mon bien, ſans ajouter au malheur public. Ce raiſonnement eſt le vôtre : & ſi ma nation ni vous-même ne pouvez l'approuver, pourquoi donc me permettre, ſous le nom de Bacha, ce que vous me défendez ſous celui d'Arabe ? O mon pere ! mes yeux s'ouvrent enfin ; je le vois ; la vertu n'habite point les états deſpotiques, & l'ambition étouffe en vous le cri de l'équité. Je ne puis marcher aux grandeurs qu'en foulant aux pieds la juſtice. Ma vertu trahit vos eſpérances ; ma vertu vous devient odieuſe ; & votre eſpoir trompé lui donne le nom de folie. Cependant, c'eſt encore à vous que je m'en rapporte ; ſondez l'abyme de votre ame, & répondez-moi. Si j'immolois la juſtice à mes goûts, à mes plaiſirs, aux caprices d'une odalique, avec quelle force me

rappelleriez-vous alors ces maximes auſteres de vertu appriſes dans mon enfance ? Pourquoi votre zele ardent s'attiédit-il, lorſqu'il s'agit de ſacrifier cette même vertu aux ordres d'un ſultan ou d'un viſir ? J'oſerai vous l'apprendre : c'eſt que l'éclat de ma grandeur, prix indigne d'une lâche obéiſſance, doit rejaillir ſur vous : alors vous méconnoiſſez le crime ; &, ſi vous le reconnoiſſiez, j'en atteſte votre vérité, vous m'en feriez un devoir.

On ſent que, preſſé par de tels raiſonnements, il ſeroit très-difficile qu'un pere n'apperçût pas enfin une contradiction manifeſte entre les principes d'une ſaine morale, & la conduite qu'il preſcrit à ſon fils. Il ſeroit forcé de convenir qu'en deſirant l'élévation de ce même fils, il a, d'une maniere implicite & confuſe, deſiré que, tout entier aux ſoins de ſa grandeur, ce fils y ſacrifiât juſqu'à la juſtice. Or, dans ces gouvernements aſiatiques, où, des fanges de la ſervitude, l'on tire l'eſclave qui doit commander à d'autres eſclaves, ce deſir doit être commun à tous les peres. Quel homme s'eſſayeroit donc, en ces empires, à tracer le plan d'une éducation vertueuſe que perſonne ne donneroit à ſes enfants ? Quelle manie que de prétendre former des ames magnanimes dans des pays où les hommes ne ſont pas vicieux, parce qu'en général ils ſont méchants, mais parce que la récompenſe y devient le prix du crime, & la punition celui de la vertu ? Qu'eſpérer enfin, en ce genre, d'un peuple chez qui l'on ne peut citer comme honnêtes que les hommes prêts à le devenir, ſi la forme du gouvernement s'y prêtoit ? où d'ailleurs, perſonne n'étant animé de la paſſion forte du bien public, il ne peut, par conſéquent, y avoir

d'homme vraiment vertueux ? Il faut, dans les gouvernements deſpotiques, renoncer à l'eſpoir de former des hommes célebres par leurs vertus ou par leurs talents. Il n'en eſt pas ainſi des états monarchiques. Dans ces états, comme je l'ai déjà dit, l'on peut, ſans doute, tenter cette entrepriſe avec quelque eſpoir de ſuccès : mais il faut, en même temps, convenir que l'exécution en ſeroit d'autant plus difficile, que la conſtitution monarchique ſe rapprocheroit davantage de la forme du deſpotiſme, ou que les mœurs ſeroient plus corrompues.

Je ne m'étendrai pas davantage ſur ce ſujet ; & je me contenterai de rappeller au citoyen zélé, qui voudroit former des hommes plus vertueux & plus éclairés, que tout le problême d'une excellente éducation ſe réduit, premiérement, à fixer, pour chacun des états différents où la fortune nous place, l'eſpece d'objets & d'idées dont on doit charger la mémoire des jeunes gens ; &, ſecondement, à déterminer les moyens les plus sûrs pour allumer en eux la paſſion de la gloire & de l'eſtime.

Ces deux problêmes réſolus, il eſt certain que les grands hommes, qui maintenant ſont l'ouvrage d'un concours aveugle de circonſtances, deviendroient l'ouvrage du légiſlateur ; & qu'en laiſſant moins à faire au haſard, une excellente éducation pourroit, dans les grands empires, infiniment multiplier & les talents, & les vertus.

Fin du ſecond Volume.

TABLE SOMMAIRE.

DISCOURS III.

SI L'ESPRIT DOIT ÊTRE CONSIDÉRÉ COMME UN DON DE LA NATURE, OU COMME UN EFFET DE L'ÉDUCATION.

Pour réſoudre ce problême, on recherche, dans ce Diſcours, ſi la nature a doué les hommes d'une égale *aptitude* à *l'eſprit*, ou ſi elle a plus favoriſé les uns que les autres; & l'on examine ſi *tous les hommes*, communément bien organiſés, n'auroient pas en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux plus *hautes idées*, lorſqu'ils ont des motifs ſuffiſants pour ſurmonter la peine de l'*application*.

CHAPITRE PREMIER. Pag. 1

On fait voir, dans ce Chapitre, que, ſi la nature a donné aux divers hommes d'inégales diſpoſitions à l'eſprit, c'eſt en douant les uns, préférablement aux autres, d'un peu plus de fineſſe de ſens, d'étendue de mémoire, & de capacité d'attention. La queſtion réduite à ce point ſimple, on examine, dans les Chapitres ſuivants, quelle influence a ſur l'eſprit des hommes, la différence, qu'à cet égard, la nature a pu mettre entre eux.

CHAP. II. *De la fineſſe des Sens.* 8

CHAP. III. *De l'étendue de la Mémoire.* 12

CHAP. IV. *De l'inégale capacité d'attention.* 24

On prouve, dans ce Chapitre, que la nature a doué tous les hommes, communément bien organiſés, du degré d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées : on obſerve enſuite

que l'attention eſt une fatigue & une peine à laquelle on ſe ſouſtrait toujours, ſi l'on n'eſt animé d'une paſſion propre à changer cette peine en plaiſir; qu'ainſi la queſtion ſe réduit à ſavoir ſi tous les hommes ſont, par leur nature, ſuſceptibles de paſſions aſſez fortes pour les douer du degré d'attention auquel eſt attachée la ſupériorité de l'eſprit. C'eſt pour parvenir à cette connoiſſance, qu'on examine, dans le Chapitre ſuivant, quelles ſont les forces qui nous meuvent.

CHAP. V. *Des forces qui agiſſent ſur notre ame.* 44

Ces forces ſe réduiſent à deux : l'une, qui nous eſt communiquée par des paſſions fortes; & l'autre, par la haine de l'ennui. Ce ſont des effets de cette derniere force qu'on examine dans ce Chapitre.

CHAP. VI. *De la puiſſance des Paſſions.* 52

On prouve que ce ſont les paſſions qui nous portent aux actions héroïques, & nous élevent aux plus grandes idées.

CHAP. VII. *De la ſupériorité d'eſprit des gens paſſionnés ſur les gens ſenſés.* 61

CHAP. VIII. *On devient ſtupide, dès qu'on ceſſe d'être paſſionné.* 71

Après avoir prouvé que ce ſont les paſſions qui nous arrachent à la pareſſe ou à l'inertie, & qui nous douent de cette continuité d'attention néceſſaire pour s'élever aux plus hautes idées; il faut enſuite examiner ſi tous les hommes ſont ſuſceptibles de paſſions & du degré de paſſion propre à nous douer de cette eſpece d'attention. Pour le découvrir, il faut remonter juſqu'à leur origine.

CHAP. IX. *De l'origine des Paſſions.* 79

L'objet de ce Chapitre eſt de faire voir que toutes nos paſſions prennent leur ſource dans l'amour du plaiſir, ou dans la crainte de la douleur, &, par conſéquent, dans la ſenſibilité phyſique. On choiſit, pour exemples en ce genre, les paſſions

qui paroiſſent les plus indépendantes de cette ſenſibilité ; c'eſt-à-dire, l'avarice, l'ambition, l'orgueil & l'amitié.

CHAP. X. *De l'Avarice.* 84

On prouve que cette paſſion eſt fondée ſur l'amour du plaiſir & la crainte de la douleur ; & l'on fait voir comment, en allumant en nous la ſoif des plaiſirs, l'avarice peut toujours nous en priver.

CHAP. XI. *De l'Ambition.* 88

Application des mêmes principes, qui prouvent que les mêmes motifs, qui nous font deſirer les richeſſes, nous font rechercher les grandeurs.

CHAP. XII. *Si dans la pourſuite des grandeurs, l'on ne cherche qu'un moyen de ſe ſouſtraire à la douleur, ou de jouir du plaiſir phyſique ; pourquoi le plaiſir échappe-t-il ſi ſouvent à l'ambitieux ?* 96

On répond à cette objection, & l'on prouve qu'à cet égard il en eſt de l'ambition comme de l'avarice.

CHAP. XIII. *De l'Orgueil.* 103

L'objet de ce Chapitre eſt de montrer qu'on ne deſire d'être eſtimable que pour être eſtimé ; & qu'on ne deſire d'être eſtimé que pour jouir des avantages que l'eſtime procure ; avantages qui ſe réduiſent toujours à des plaiſirs phyſiques.

CHAP. XIV. *De l'Amitié.* 109

Autre application des mêmes principes.

CHAP. XV. *Que la crainte des peines ou le deſir des plaiſirs phyſiques peuvent allumer en nous toutes ſortes de paſſions.* 122

Après avoir prouvé, dans les Chapitres précédents, que toutes nos paſſions tirent leur origine de la ſenſibilité phyſique ; pour confirmer cette vérité, on prouve, dans ce Chapitre, que, par le ſecours des plaiſirs phyſiques, les légiſlateurs peuvent allumer dans les cœurs toutes ſortes de

passions. Mais, en convenant que tous les hommes sont susceptibles de passions, comme on pourroit supposer qu'ils ne sont pas du moins susceptibles du degré de passion nécessaire pour les élever aux plus hautes idées, & qu'on pourroit apporter en exemple de cette opinion, l'insensibilité de certaines nations aux passions de la gloire & de la vertu; on prouve que l'indifférence de certaines nations, à cet égard, ne tient qu'à des causes accidentelles, telles que la forme différente des gouvernements.

CHAP. XVI. *A quelle cause on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu.* 130

Pour résoudre cette question, on examine, dans chaque homme, le mêlange de ses vices & de ses vertus, le jeu de ses passions, l'idée qu'on doit attacher au mot *vertueux*; & l'on découvre que ce n'est point à la nature, mais à la législation particuliere de quelques empires, qu'on doit attribuer l'indifférence de certains peuples pour la vertu. C'est pour jetter plus de jour sur cette matiere, que l'on considere, en particulier, & les gouvernements despotiques, & les états libres, & enfin les différents effets que doit produire la forme différente de ces gouvernements. L'on commence par le despotisme; &, pour en mieux connoître la nature, on examine quel motif allume dans l'homme, le desir effréné du pouvoir arbitraire.

CHAP. XVII. *Du desir que tous les hommes ont d'être despotes, des moyens qu'ils emploient pour y parvenir, & du danger auquel le despotisme expose les rois.* 143

CHAP. XVIII. *Principaux effets du Despotisme.* 151

On prouve, dans ce Chapitre, que les visirs n'ont aucun intérêt de s'instruire, ni de supporter la censure; que ces visirs, tirés du corps des citoyens, n'ont, en entrant en place, au-

cuns principes de juſtice & d'adminiſtration, & qu'ils ne peuvent ſe former des idées nettes de la vertu.

CHAP. XIX. *Le mépris & l'aviliſſement où ſont les peuples, entretiennent l'ignorance des viſirs; ſecond effet du deſpotiſme.* 158

CHAP. XX. *Du mépris de la vertu, & de la fauſſe eſtime qu'on affecte pour elle; troiſieme effet du deſpotiſme.* 163

On prouve que, dans les empires deſpotiques, on n'a réellement que du mépris pour la vertu, & qu'on n'en honore que le nom.

CHAP. XXI. *Du renverſement des empires ſoumis au pouvoir arbitraire; quatrieme effet du deſpotiſme.* 170

Après avoir montré, dans l'abrutiſſement & la baſſeſſe de la plupart des peuples ſoumis au pouvoir arbitraire, la cauſe du renverſement des empires deſpotiques, l'on conclut, de ce qu'on a dit ſur cette matiere, que c'eſt uniquement de la forme particuliere des gouvernements que dépend l'indifférence de certains peuples pour la vertu: &, pour ne laiſſer rien à deſirer ſur ce ſujet, l'on examine, dans les Chapitres ſuivants, la cauſe des effets contraires.

CHAP. XXII. *De l'amour de certains peuples pour la gloire & la vertu.* 175

On fait voir, dans ce Chapitre, que cet amour pour la gloire & pour la vertu, dépend, dans chaque empire, de l'adreſſe avec laquelle le légiſlateur y unit l'intérêt particulier à l'intérêt général; union plus facile à faire dans certains pays que dans d'autres.

CHAP. XXIII. *Que les nations pauvres ont toujours été plus avides de gloire, & plus fécondes en grands hommes, que les nations opulentes.* 181

On prouve, dans ce Chapitre, que la production

des grands hommes eſt, dans tout pays, l'effet néceſſaire des récompenſes qu'on y aſſigne aux grands talents & aux grandes vertus ; & que les talents & les vertus ne ſont, nulle part, auſſi récompenſés que dans les républiques pauvres & guerrieres.

CHAP. XXIV. *Preuve de cette vérité.* 186

Ce Chapitre ne contient que la preuve de la propoſition énoncée dans le Chapitre précédent. On en tire cette concluſion : c'eſt qu'on peut appliquer à toute eſpece de paſſions ce qu'on dit, dans ce même Chapitre, de l'amour ou de l'indifférence de certains peuples pour la gloire & pour la vertu : d'où l'on conclut que ce n'eſt point à la nature qu'on doit attribuer ce degré inégal de paſſions, dont certains peuples paroiſſent ſuſceptibles. On confirme cette vérite en prouvant, dans les Chapitres ſuivants, que la force des paſſions des hommes eſt toujours proportionnée à la force des moyens employés pour les exciter.

CHAP. XXV. *Du rapport exact entre la force des paſſions & la grandeur des récompenſes qu'on leur propoſe pour objet.* 191

Après avoir fait voir l'exactitude de ce rapport, on examine à quel degré de vivacité on peut porter l'enthouſiaſme des paſſions.

CHAP. XXVI. *De quel degré de paſſion les hommes ſont ſuſceptibles.* 201

On prouve, dans ce Chapitre, que les paſſions peuvent s'exalter en nous juſqu'à l'incroyable ; & que tous les hommes, par conſéquent, ſont ſuſceptibles d'un degré de paſſion plus que ſuffiſant pour les faire triompher de leur pareſſe, & les douer de la continuité d'attention à laquelle eſt attachée la ſupériorité d'eſprit : qu'ainſi la grande inégalité d'eſprit qu'on apperçoit entre les hommes dépend & de la différente éducation qu'ils reçoivent, & de l'enchaînement inconnu des diverſes circonſtances dans leſquel-

les ils ſe trouvent placés. Dans les Chapitres ſuivants, on examine ſi les faits ſe rapportent aux principes.

CHAP. XXVII. *Du rapport des faits avec les principes ci-deſſus établis.* 208

Le premier objet de ce Chapitre eſt de montrer que les nombreuſes circonſtances, dont le concours eſt abſolument néceſſaire pour former des Hommes illuſtres, ſe trouvent ſi rarement réunies, qu'en ſuppoſant, dans tous les hommes, d'égales diſpoſitions à l'eſprit, les génies du premier ordre ſeroient encore auſſi rares qu'ils le ſont. On prouve de plus, dans ce même Chapitre, que c'eſt uniquement dans le moral qu'on doit chercher la véritable cauſe de l'inégalité des eſprits; qu'en vain on voudroit l'attribuer à la différente température des climats; & qu'en vain l'on eſſayeroit d'expliquer, par le phyſique, une infinité de phénomenes politiques qui s'expliquent très-naturellement par les cauſes morales. Telles ſont les conquêtes des peuples du Nord, l'eſclavage des Orientaux, le génie allégorique de ces mêmes peuples; & enfin la ſupériorité de certaines nations dans certains genres de ſciences ou d'arts.

CHAP. XXVIII. *Des conquêtes des Peuples du Nord.* 214

Il s'agit, dans ce Chapitre, de faire voir que c'eſt uniquement aux cauſes morales qu'on doit attribuer les conquêtes des ſeptentrionaux.

CHAP. XXIX. *De l'eſclavage & du génie allégorique des Orientaux.* 225

Application des mêmes principes.

CHAP. XXX. *De la ſupériorité que certains Peuples ont eue dans divers genres de ſciences.* 236

Les peuples qui ſe ſont le plus illuſtrés par les arts & les ſciences, ſont les peuples chez leſquels ces mêmes arts & ces mêmes ſciences ont

été le plus honorés : ce n'eſt donc point dans la différente température des climats, mais dans les cauſes morales, qu'on doit chercher la cauſe de l'inégalité des eſprits.

La concluſion générale de ce Diſcours, c'eſt que tous les hommes, communément bien organiſés, ont en eux la *puiſſance phyſique* de s'élever aux *plus hautes idées ;* & que la *différence d'eſprit* qu'on remarque entre eux, dépend des *diverſes circonſtances* dans leſquelles ils ſe trouvent placés, & de l'*éducation différente* qu'ils reçoivent. Cette concluſion fait ſentir toute l'importance de l'*éducation.*

DISCOURS IV.

DES DIFFÉRENTS NOMS DONNÉS A L'ESPRIT.

Pour donner une connoiſſance exacte de l'*eſprit* & de *ſa nature*, on ſe propoſe, dans ce Diſcours, d'attacher des idées nettes aux divers *noms* donnés à l'*eſprit.*

CHAPITRE PREMIER. Pag. 251
CHAP. II. *De l'imagination & du ſentiment.* 263
CHAP. III. *De l'eſprit.* 281
CHAP. IV. *De l'eſprit fin, de l'eſprit fort.* 286
CHAP. V. *De l'eſprit de lumiere, de l'eſprit étendu, de l'eſprit pénétrant & du goût.* 303
CHAP. VI. *Du bel eſprit.* 313
CHAP. VII. *De l'eſprit du ſiecle.* 321
CHAP. VIII. *De l'eſprit juſte.* 333

On prouve, dans ce Chapitre, que, dans les queſtions compliquées, il ne ſuffit pas, pour bien voir, d'avoir l'eſprit juſte ; qu'il faudroit encore l'avoir étendu ; qu'en général les hommes ſont ſujets à s'énorgueillir de la juſteſſe de leur eſprit, à donner à cette juſteſſe la préférence ſur le génie ; qu'en conſéquence, ils ſe diſent ſupérieurs aux

gens à talents ; croient, dans cet aveu ſimplement ſe rendre juſtice, & ne s'apperçoivent point qu'ils ſont entraînés à cette erreur par une mépriſe de ſentiment commune à preſque tous les hommes ; mépriſe dont il eſt, ſans doute, utile de faire appercevoir les cauſes.

CHAP. IX. *Mépriſe de ſentiment.* 344

Ce Chapitre n'eſt proprement que l'expoſition des deux Chapitres ſuivants. On y montre ſeulement combien il eſt difficile de ſe connoître ſoi-même.

CHAP. X. *Combien l'on eſt ſujet à ſe méprendre ſur les motifs qui nous déterminent.* 345

Développement du Chapitre précédent.

CHAP. XI. *Des Conſeils.* 359

Il s'agit d'examiner, dans ce Chapitre, pourquoi l'on eſt ſi prodigue de conſeils, ſi aveugle ſur les motifs qui nous déterminent à les donner ; & dans quelles erreurs enfin l'ignorance où nous ſommes de nous-mêmes à cet égard peut quelquefois précipiter les autres. On indique, fin de ce Chapitre, quelques-uns des moyens propres à nous faciliter la connoiſſance de nous-mêmes.

CHAP. XII. *Du bon Sens.* 370

CHAP. XIII. *Eſprit de conduite.* 375

CHAP. XIV. *Des qualités excluſives de l'eſprit & de l'ame.* 387

Après avoir eſſayé, dans les Chapitres précédents, d'attacher des idées nettes à la plupart des noms donnés à l'eſprit ; il eſt utile de connoître quels ſont & les talents de l'eſprit, qui, de leur nature, doivent réciproquement s'exclure, & les talents que des habitudes contraires rendent, pour ainſi dire, inalliables. C'eſt l'objet qu'on ſe propoſe d'examiner dans ce Chapitre & dans le Chapitre ſuivant, où l'on s'applique plus particuliérement à faire ſentir toute l'injuſtice dont le public uſe, à cet égard, envers les hommes de génie.

CHAP. XV. *De l'injuſtice du Public à cet égard.* 401

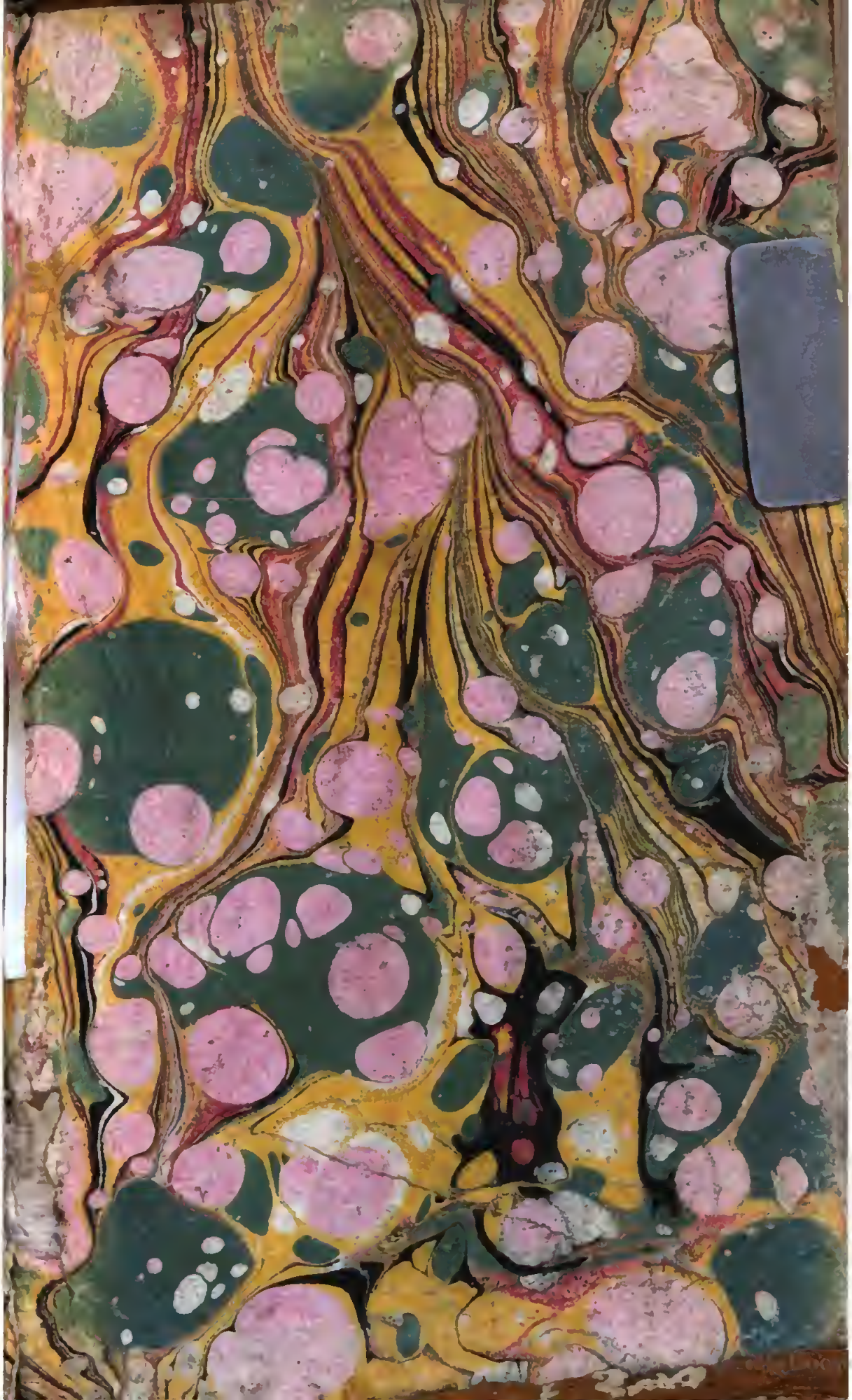
On ne s'arrête, dans ce Chapitre, à conſidérer les qualités qui doivent s'exclure réciproquement; que pour éclairer les hommes ſur les moyens de tirer le meilleur parti poſſible de leur eſprit.

CHAP. XVI. *Méthode de découvrir le genre d'étude auquel l'on eſt le plus propre.* 416

Cette méthode indiquée, il ſemble que le plan d'une excellente éducation devroit être la concluſion néceſſaire de cet ouvrage : mais ce plan d'éducation, peut-être facile à tracer, ſeroit, comme on le verra dans le Chapitre ſuivant, d'une exécution très-difficile.

CHAP. XVII. *De l'Education.* 426

On prouve, dans ce Chapitre, qu'il ſeroit, ſans doute, très-utile de perfectionner l'éducation publique; mais qu'il n'eſt rien de plus difficile; que nos mœurs actuelles s'oppoſent, en ce genre, à toute eſpece de réforme; que, dans les empires vaſtes & puiſſants on n'a pas toujours un beſoin urgent de grands hommes; qu'en conſéquence, le gouvernement ne peut arrêter longtemps ſes regards ſur cette partie de l'adminiſtration. On obſerve cependant, à cet égard, que dans les états monarchiques, tels que le nôtre, il ne ſeroit pas impoſſible de donner le plan d'une excellente éducation; mais que cette entrepriſe ſeroit abſolument vaine dans des empires ſoumis au deſpotiſme, tels que ceux de l'Orient.

Fin de la Table ſommaire.

1456090